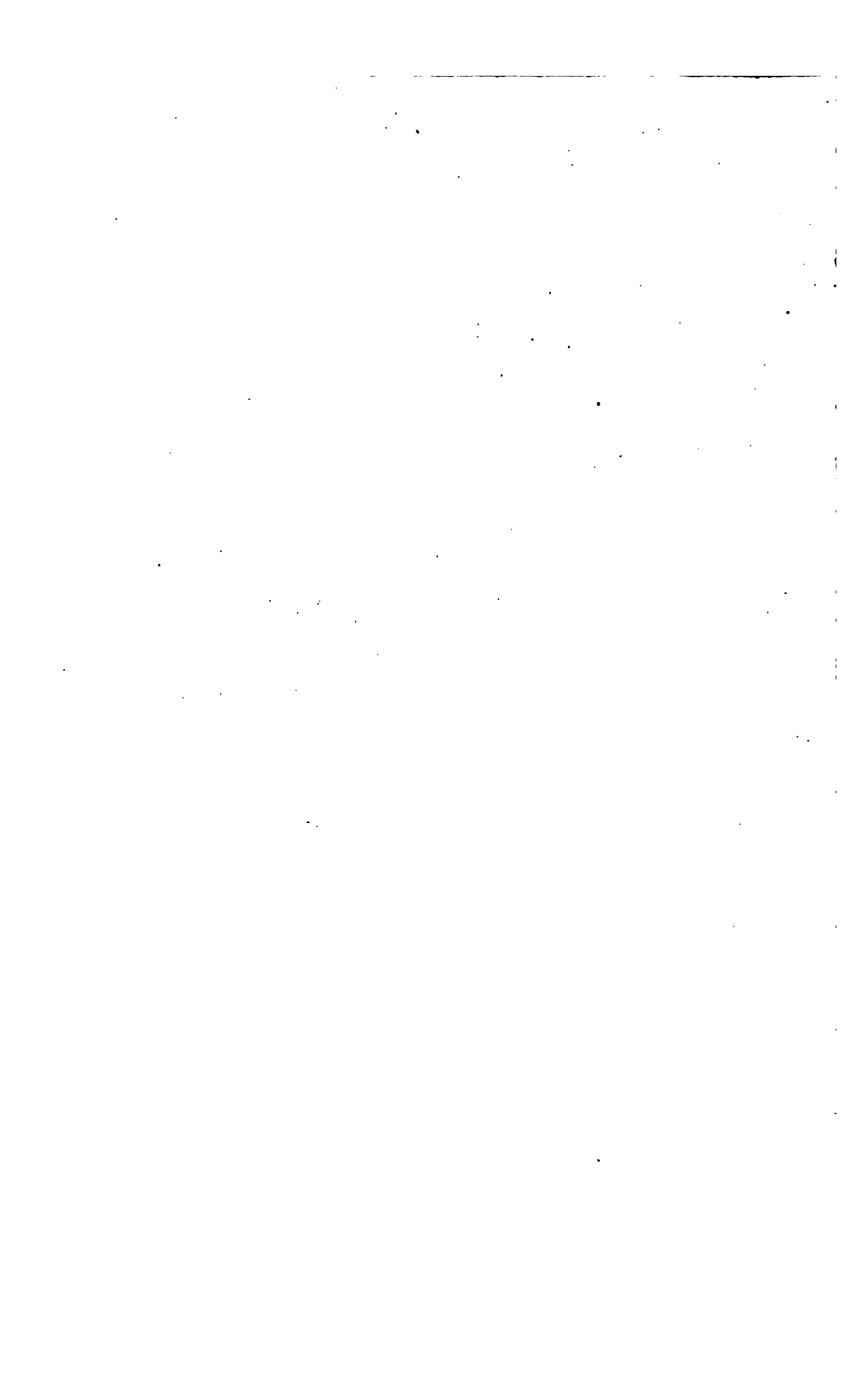






ANNIBAL

EN GAULE



Paris. — Typographie Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

JACQUES MAISSIAT

ANNIBAL

EN GAULE

Il comptait beaucoup sur les Gaulois, et se promettait de leur secours toutes sortes de succès.

POLYBE.

Romani, audendo et fallendo et bella ex bellis serendo, magni facti.

SALLUSTE.





PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

1874

AVANT-PROPOS.

> La vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux. Si l'on arrache à ceux-ci les yeux, ils deviennent inutiles; et si de l'histoire on ôte la vérité, elle n'est plus bonne à rien.
>
> POLYBE.

Dans le volume que nous avons publié précédemment, sous le titre de *Jules César en Gaule,* nous avons énuméré tous les avantages que les Romains ont dus à la supériorité de leurs armes sur celles des Gaulois. Mais, en étudiant de plus près et plus profondément cette terrible guerre où succomba la Gaule, nous n'avons pas pu méconnaître que les combinaisons de la politique y ont été non moins efficaces que la force des armes. En toute circonstance, du reste, et dans toutes les guerres que les Romains ont successivement entreprises et qui les ont menés à la domination univer-

selle, il en a été de même. Si donc on veut se rendre bien compte des défaites et des malheurs qui ont fini par accabler les Gaulois, malgré les efforts héroïques du patriotisme de la plupart d'entre eux, il faut, avant tout, considérer la politique constamment suivie par les Romains : politique aussi perverse dans ses moyens que dans son but, toute faite de duplicité et de fraude, attentive à semer partout l'esprit de discorde et de faction, à *diviser pour régner,* et à se présenter comme protectrice des faibles, pour atteindre son but, le pillage et l'oppression de tous.

Cette politique, Jules César s'est appliqué pendant neuf ans à la mettre en pratique dans la Gaule transalpine, où elle lui a permis de surmonter tous les obstacles et toutes les résistances. Et pourtant, à lire ses *Commentaires,* on pourrait croire qu'il n'a que bien peu fait servir la politique à l'accomplissement de sa conquête. C'est que le grand général était aussi un grand écrivain, et qu'il importait à sa gloire personnelle et au projet qu'il méditait d'usurper le pouvoir suprême à Rome, de voiler aux yeux de tous et de la postérité les manœuvres politiques auxquelles il ne

cessa d'avoir recours, et qui furent en réalité son principal moyen de guerre et de succès.

Mais, ce que Jules César laisse à peine deviner dans ses *Commentaires,* un autre historien, dont l'honnêteté égale le talent et la sagacité, Polybe, dans son *Histoire universelle,* l'a dévoilé en termes assez clairs pour qu'il soit impossible de s'y méprendre. — « Nous savons, dit-il, que la guerre de Philippe a donné occasion à celle d'Antiochus, celle d'Annibal à celle de Philippe, et celle de Sicile à celle d'Annibal, et qu'entre ces guerres il y a un grand nombre de divers événements qui tendaient tous à une même fin. Or, on ne peut apprendre tout cela que dans une histoire universelle; celle des guerres particulières, comme la guerre de Persée et de Philippe, nous laisse dans une parfaite ignorance de toutes ces choses, à moins qu'en lisant de simples descriptions de batailles, en ne croie voir l'économie et la conduite de toute une guerre. » (III, vi.) — C'est donc par l'*Histoire universelle* de Polybe que nous pourrons reconnaître quelle fut la politique des Romains dans leurs guerres.

Et là, dans le récit des guerres puniques se

trouve, non entièrement exposée, mais suffisamment indiquée pour qu'on la puisse bien comprendre, toute la politique de ce redoutable sénat de Rome s'acheminant à la conquête du monde. Elle se montre particulièrement dans la deuxième de ces guerres, qui a vu le grand patriote carthaginois, joignant à la prudence une audace inouïe jusque-là dans l'histoire, s'élancer à travers l'Espagne, la vieille Gaule, le Rhône, les Alpes, et attaquer tout à coup les armées romaines dans la Gaule cisalpine, où d'abord chaque bataille fut pour elles un coup de foudre et un désastre.

C'est que nos ancêtres de la Gaule cisalpine n'avaient pas hésité à s'associer à ses vues, et prirent une part considérable à son expédition, qui se présentait à eux comme une délivrance, et qui, après celle de Brennus, devint par leur concours une seconde terreur pour Rome et pour son sénat. Car Polybe nous apprend que, avant de quitter l'Espagne, Annibal s'était concerté avec les Gaulois et pouvait compter sur leur concours. Et, en effet, la plupart d'entre eux se rangèrent sous son commandement, et ils combattirent sous ses yeux à Cannes, où ils contribuèrent puissamment à la

déroute si célèbre des deux armées consulaires réunies. De sorte qu'il est permis de dire que cette expédition d'Annibal fut une guerre gauloise autant qu'une guerre punique ou carthaginoise.

Après le désastre de Cannes, où fut écrasée la puissance militaire des Romains, dit Polybe, qu'est-ce qui put la relever et sauver l'État? Ce fut le sénat, ajoute-t-il, sans s'expliquer sur les moyens employés. Mais il est permis de présumer que ce fut encore par ses moyens politiques habituels que le sénat romain parvint à prolonger la résistance contre Annibal et cette armée gallo-carthaginoise, avec laquelle il se maintint au cœur de l'Italie durant seize années, sans y avoir jamais éprouvé une seule défaite comparable à la moindre de ses victoires; mais qui dut finir par s'y épuiser peu à peu, faute de renfort.

Quoi qu'il en soit, l'*Histoire universelle* de Polybe va nous fournir, dans ce premier volume de nos *Recherches historiques,* les renseignements et les indications nécessaires 1° pour faire connaître avec assez de clarté et de certitude la politique employée par le sénat romain, en vue d'étendre sa domination de proche en proche sur tous les peu-

ples de l'univers; 2° pour expliquer cette étonnante expédition d'Annibal en Italie, telle qu'elle eut lieu, avec tous ses détails géographiques et militaires; 3° pour mettre en lumière les erreurs de toute nature répandues dans le monde à ce sujet par les auteurs latins, courtisans sans pudeur du peuple romain parvenu au faîte de la puissance, et, avec lui, de la famille de son empereur Auguste: mais surtout pour confondre le plus accrédité de tous, Tite-Live, ce calomniateur systématique de notre race gauloise, le plus partial de tous les historiens, le plus audacieux et le plus habile à masquer la vérité.

De plus, il nous a paru que l'histoire d'Annibal, éclairée par Polybe, reflétait une vive lumière sur celle de Vercingetorix, que César, dans ses *Commentaires,* s'est efforcé d'obscurcir et de dissimuler, dans son intérêt personnel.

La lutte que suscitèrent contre les Romains ces deux généreux guerriers, par un même dévouement au salut de la patrie, offre de part et d'autre la plus grande ressemblance, soit dans la cause de la guerre, qui fut le danger imminent de l'oppression romaine; soit dans le moyen politique em-

ployé, qui fut l'union des peuples en péril contre l'ennemi commun; soit dans le principal moyen militaire auquel ils eurent recours, qui fut la grande stratégie. Eux seuls peut-être dans l'histoire ont donné l'exemple de deux grandes guerres suscitées contre les conquérants. Et nous verrons que la politique romaine, après avoir été la principale cause qui fit échouer l'expédition d'Annibal en Italie, fit de même, un siècle et demi plus tard, échouer en Gaule transalpine et l'union défensive de toutes les cités gauloises dont Vercingetorix fut le promoteur, et son appel aux armes dans toute la mère-patrie contre l'invasion romaine. Enfin, nous les verrons l'un et l'autre payer de la vie les terribles alarmes qu'ils causèrent à Rome et leurs immenses efforts pour la liberté des peuples.

En résumé : la participation à la guerre d'Annibal fut, de la part des cités gauloises établies en Italie, leur effort suprême contre l'oppression romaine; et pareillement, la guerre de Vercingetorix fut l'effort suprême des cités-mères contre cette même oppression de plus en plus envahissante; et ce fut principalement aux procédés et aux combinaisons de leur politique, dans ces deux occasions et dans

les deux Gaules, que les Romains durent leurs succès militaires.

En même temps, dans l'une et l'autre guerre, nous verrons ce qu'ont pu faire des soldats de race gauloise sous la conduite de grands généraux.

Ces deux guerres sont donc liées l'une à l'autre : on ne peut les séparer si l'on a à cœur de bien connaître et de bien apprécier notre propre histoire ancienne; et nous croyons que, pour qui voudra en considérer avec soin les diverses péripéties, elles seront un enseignement politique d'une réelle importance.

Dégager et mettre en lumière cet enseignement, c'est ce que nous avons essayé de faire dans toutes ces *Recherches historiques*, en nous guidant sur la sentence de Polybe que nous avons prise ci-dessus comme épigraphe, et qui va être pour nous une règle générale et invariable. Ainsi, n'ayant nous-même aucune autorité en un tel sujet, nous aurons soin, comme on pourra le voir à chaque pas, de ne rien avancer sans produire quelque preuve, dont le lecteur sera juge.

L'ordre naturel veut que ce volume d'*Annibal en Gaule* soit le premier de nos *Recherches histo-*

riques. Le volume de *Jules César en Gaule*, déjà publié, sera le second. Un troisième (actuellement sous presse) contiendra la suite jusqu'à l'arrivée des armées à *Alesia* (aujourd'hui *Izernore*, dans le département de l'Ain). Un quatrième volume sera consacré au blocus d'Alesia, et le cinquième aux deux dernières années de la guerre et à ses conséquences. C'est le résultat de seize années d'études suivies ; et malgré toute l'extension que la matière a prise sous le travail, l'ouvrage est complétement terminé en manuscrit. Il se continue ainsi, depuis les premiers temps de notre histoire nationale pour lesquels nous ayons des documents positifs, jusqu'à la fin des guerres de nos ancêtres contre les Romains, et jusqu'à l'avénement à Rome du gouvernement personnel des Césars : lequel fut, selon nous, une conséquence immédiate des dernières guerres dirigées contre les Gaulois transalpins, sous le commandement de Jules César.

Un mot encore, au sujet de nos cartes, qui méritent une attention particulière. C'est la première fois, croyons-nous, qu'on voit paraître dans un ouvrage de cette nature des extraits photographiés de cartes authentiques des lieux. Il y en a trois de

cette sorte, parmi les cinq cartes intercalées dans ce volume. Ce sont *trois extraits héliographiques des cartes des Alpes dressées par les états-majors de France ou de Piémont*. Ces extraits identiques de documents précis et irrécusables sont dus au talent d'un artiste héliographe bien connu, M. Amand-Durand, à qui nous devons ici un témoignage de reconnaissance, pour les soins et le zèle qu'il y a apportés. On en sentira l'utilité quand on verra (p. 307), dans la *carte de l'itinéraire d'Annibal par d'Anville,* que cet illustre géographe (sans doute induit en erreur par Tite-Live, qui fait passer Annibal chez les *Vocontii*) a inscrit le nom de ce peuple au bord du Rhône, à une place où, d'après le géographe Strabon, contemporain de Tite-Live et que nous citerons (p. 318 et 319), il est bien certain qu'Annibal passe, là même, sur le territoire des *Cavares*.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Lorsqu'on cherche à se rendre compte de l'expédition d'Annibal, une première question, qui se présente immédiatement, est celle-ci : — Quel motif si puissant a pu déterminer ce grand homme de guerre à venir traverser la vieille Gaule, le Rhône, les Alpes, et à aller attaquer les Romains du côté de la Gaule cisalpine, sans en être détourné par tant de difficultés, de périls et de pertes qu'il devait infailliblement éprouver dans ce trajet? — Or, comme on le verra, la solution de cet important problème historique nous montre l'expédition d'Annibal sous un jour tout nouveau ; mais elle exige un examen approfondi de tout l'ensemble des deux premières guerres puniques. Et en raison de cette connexion des événements, l'étude particulière du passage d'Annibal en Gaule nous a entraîné à une étude générale et sommaire de ces deux guerres. De sorte que nous nous proposons de mettre ici en évidence le véritable motif, le but et l'ensemble de l'expédition d'Annibal, de démontrer quelle part importante, essentielle y prirent les Gaulois nos ancêtres établis en Italie, et enfin de résoudre plusieurs

difficultés géographiques de l'itinéraire d'Annibal à travers la Gaule, difficultés qui, jusqu'à ce jour, nous semblent n'avoir pas été résolues.

Ainsi, nous avons dû considérer cette guerre mémorable sous deux aspects différents : d'une part, *sous l'aspect militaire, stratégique et géographique*, pour les grands exemples de prudence et d'habileté, dont on peut profiter dans la conduite de la guerre ; d'une autre part, *sous l'aspect historique et politique*, pour les grands enseignements qu'on en peut tirer dans la politique des peuples ; et même, d'abord, pour la lumière que peut jeter sur les actes militaires la connaissance du but auquel ils tendent.

Au point de vue militaire, stratégique et géographique. — L'expédition d'Annibal en Italie, dont s'étonna et s'étonne encore le monde, a été rapportée par *Polybe* (1), historien éminent et presque contemporain, homme d'État et homme de guerre lui-même, qui vivait à Rome dans la maison des Scipions, où il dut avoir connaissance de tous les documents spéciaux de cette illustre famille. Il affirme être allé personnellement dans les Alpes et dans les Gaules pour examiner les lieux où le grand Carthaginois avait passé, et même avoir été renseigné par des contemporains de son expédition. En sorte que le récit de Polybe à ce sujet, non-seulement est un chef-d'œuvre de récit militaire par le soin avec lequel y sont décrits

(1) *Histoire universelle*, livre troisième.

les faits et les lieux, mais encore paraît mériter une entière confiance.

Le prenant donc pour nous guider dans nos recherches, nous l'avons d'abord bien étudié, afin de nous former un plan de vérification sur le terrain. Puis, l'emportant avec nous, nous sommes allé sur les lieux mêmes, chercher la solution des difficultés de l'itinéraire d'Annibal, solution au sujet de laquelle les plus illustres savants sont encore aujourd'hui partagés, malgré tant de recherches et de travaux déjà entrepris pour y parvenir. Cette méthode nous a tellement réussi, qu'après vingt-un siècles écoulés depuis l'expédition d'Annibal, et bien que notre auteur se soit borné à nommer deux des peuples placés sur le chemin où il passa, les *Allobroges* et les *Taurini* (peuple du pays de Turin), nous avons pu, aujourd'hui que la géographie du territoire de la Gaule est connue de tous, et en suivant pas à pas sur le terrain les indications du récit de Polybe sans en négliger une seule, retrouver avec une entière certitude, croyons-nous, l'itinéraire d'Annibal depuis l'Espagne jusqu'en Italie. Du reste le lecteur en pourra juger lui-même

Presque deux siècles après Polybe, sous Auguste, *Tite-Live*, écrivant sur le même sujet (1), a généralement suivi le récit de son prédécesseur concernant la marche d'Annibal avant et après la traversée des Alpes; mais, pour cette traversée, il a admis des faits incroyables et

(1) *Histoires*, XXI, et suiv.

indiqué un itinéraire qui est évidemment en désaccord complet avec celui qu'avait tracé Polybe, sauf qu'il fait de même déboucher Annibal en Italie par le pays des *Taurini*. De plus, cette partie du récit de Tite-Live est rédigée d'une manière très-vague, en sorte qu'elle ne comporte pas une vérification précise sur le terrain. On est donc forcé d'opter entre les deux récits; et nous n'hésitons pas à préférer celui de Polybe, sauf à dire ensuite nos motifs pour récuser celui de Tite-Live.

Un autre contemporain de César et d'Auguste, *Cornelius Nepos*, ami d'Atticus et de Cicéron, auteur latin d'un style pur, d'un tact exquis et d'un caractère très-honorable, a écrit une biographie d'Annibal dans son ouvrage classique, *Vies des hommes illustres*. On lui reproche quelques inexactitudes de détail; mais ses appréciations du caractère de ses personnages sont reconnues pour être judicieuses et équitables. Il raconte, sans paraître y attacher aucun intérêt, « qu'Annibal arriva en Italie par les Alpes Graies (*saltus Graius*, petit Saint-Bernard) où jamais personne avant lui, excepté Hercule, n'avait passé avec une armée. »

A la même époque, le géographe *Strabon* s'est guidé, pour distinguer les divers passages des Alpes (1), sur ce que Polybe en avait dit avant lui, et a signalé le chemin qui débouche chez les *Taurini* comme étant celui où Annibal passa.

(1) *Géographie*, IV, VI.

Un siècle après, *Juvénal* lui-même en a dit quelques mots, que nous examinerons et qui ne nous paraissent pas en désaccord avec le récit de Polybe (1).

Enfin, *Ammien-Marcellin* de son côté, plus de trois siècles et demi après Tite-Live et Strabon, a emprunté au premier de ces deux auteurs les quelques indications qu'il donne sur le passage d'Annibal à travers les Alpes (2).

Tels sont les seuls renseignements qui nous soient parvenus sur l'itinéraire d'Annibal en Gaule. On voit que, sauf Juvénal qui n'indique pas où il passa les Alpes, et Cornelius Nepos qui n'avait pour objet que d'apprécier ses grandes qualités, tous les auteurs anciens, y compris Polybe, font déboucher l'armée carthaginoise en Italie par le pays des *Taurini*. Voilà donc déjà un point déterminé dans l'itinéraire en question.

Et, à vrai dire, il n'y a ici parmi les historiens anciens qu'un seul auteur vraiment original : c'est Polybe.

Depuis la renaissance des lettres, des érudits de toutes nations, Italiens, Suisses, Français, Anglais, Suédois; des savants de tous ordres, militaires, académiciens, religieux, etc., ont tâché de déterminer l'itinéraire d'Annibal à travers les Gaules, sans qu'aucun d'entre eux, on peut le dire, soit parvenu à en donner une démonstration complète et évidente. C'est faute, croyons-nous, de s'être conformés de tous points à deux conditions, que nous considérons, l'une et l'autre, comme

(1) *Satires*, X, v. 151 et suiv.
(2) Livre XV, ch. x.

indispensables : à savoir, 1° faute d'avoir suivi exactement, complétement et exclusivement le récit de Polybe ; et 2° faute d'être allés sur les lieux avec ce récit à la main, pour vérifier l'aspect et la disposition de ces lieux, comme Polybe lui-même y était allé avant de traiter ce sujet, et comme nous nous sommes fait un devoir d'y aller nous-même à l'exemple d'un tel historien.

Nous présenterons donc le récit de Polybe *in extenso*, dans tout ce qui concerne l'*itinéraire d'Annibal en Gaule*, afin que le lecteur en puisse apprécier soit les détails, soit la suite ou l'ensemble, et qu'il ait ainsi tous les renseignements utiles pour reconnaître les lieux que l'auteur a voulu désigner. Dès lors, il nous suffira d'y intercaler à-propos les explications ou les remarques qui nous paraîtront nécessaires; et, s'il se présente incidemment quelque difficulté grave, nous la discuterons avant de passer outre.

Au point de vue historique et politique. — « Ceux qui lisent ou qui écrivent l'histoire, dit Polybe, ne doivent pas tant s'appliquer au récit des actions mêmes, qu'à ce qui s'est fait auparavant, en même temps et après. Otez de l'histoire les raisons pour lesquelles tel événement est arrivé, les moyens que l'on a employés, le résultat dont il a été suivi, le reste n'est plus qu'un exercice d'esprit, dont le lecteur ne pourra rien tirer pour son instruction. Tout se réduira à un plaisir stérile que la lecture donnera d'abord, mais qui ne produira aucune utilité (1). »

(1) HISTOIRE DE POLYBE, *nouvellement traduite du grec par* DOM VINCENT THUILLIER, *bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. Avec un* COM-

Aussi notre auteur discute-t-il avec beaucoup de soin les causes de la *guerre d'Annibal* ou *seconde guerre punique*. Mais, comme il écrivait à Rome et dans la maison même des Scipions, famille devenue si illustre par cette guerre, il a dû ne pas être complétement libre dans ses appréciations.

Est-ce pour cette raison qu'il n'a rien dit de la question principale, de celle qui se présente la première, à savoir : *pourquoi Annibal, au lieu de faire la guerre aux Romains en Sicile, ou en Sardaigne, ou en Espagne, ou sur la côte d'Italie, prit le parti de se porter d'emblée en Gaule cisalpine, au risque évident de perdre dans le trajet la moitié de son armée,* comme il lui est arrivé de fait? Il est certain que c'est là une question capitale, qui domine toute la conduite de cette guerre fameuse, et dont la solution doit y jeter une vive lumière. Cependant, ni Polybe, ni aucun autre auteur, à notre connaissance, soit parmi les anciens, soit parmi les modernes, ne l'a traitée ni même signalée. Nous devons donc avant tout l'examiner ici avec soin et tâcher de la résoudre.

Comme d'ailleurs cette même question intéresse directement l'histoire nationale de notre race gauloise et que l'expédition d'Annibal en Italie, croyons-nous, fut la mise à exécution d'une alliance offensive et défensive contre les Romains, préalablement contractée par les Carthagi-

---

MENTAIRE... *par* DE FOLLARD, *chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, mestre de camp d'infanterie.* — Amsterdam, 1753. — Livre III, chapitre VI. — Nous suivrons constamment cette version de Dom Thuillier.

nois avec les Gaulois d'Italie, qu'ils y furent poussés les uns et les autres par les mêmes motifs et qu'ils combattirent avec la même vaillance sous la conduite d'Annibal, on nous permettra sans doute d'entrer à cet égard dans quelques développements. D'autant plus que, pour découvrir ce motif spécial et profond, ce motif politique de l'expédition d'Annibal en Italie, qu'il est indispensable de connaître si l'on veut se rendre compte de cette expédition d'une manière claire et complète, tous nos raisonnements, toutes nos inductions, vont se fonder sur le génie militaire et politique d'Amilcar Barcas, père d'Annibal, et sur son dévouement à sa patrie. Or, nul ne pouvant prétendre être cru sur parole en matière d'histoire, nous serons obligé de constater d'abord quelles étaient à divers égards les grandes qualités personnelles de cet illustre Carthaginois, afin qu'on puisse apprécier la portée de certains passages du texte de Polybe, et juger quel plan de guerre contre les Romains Amilcar fut capable de concevoir. Et pour cela, nous devrons mettre sous les yeux de notre lecteur au moins les principaux actes de sa vie, tels que les rapporte Polybe. Du reste, on verra que tout s'enchaîne dans ce sujet.

L'ordre naturel veut que nous commencions par l'examen des motifs politiques de l'expédition d'Annibal ; puis, nous le suivrons avec Polybe dans sa marche ; et enfin, après avoir discuté le récit de Tite-Live, nous terminerons par quelques conclusions générales.

ANNIBAL EN GAULE

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

L'EXPÉDITION D'ANNIBAL

CONSIDÉRÉE

AU POINT DE VUE HISTORIQUE ET POLITIQUE.

> « Nous l'avons déjà dit, ce qu'il y a de plus nécessaire dans l'histoire, ce sont les choses qui ont suivi les faits et celles qui se sont passées en même temps, et plus encore les causes qui les ont précédés. »
>
> POLYBE.

CAUSES DIVERSES, BUT SPÉCIAL ET MOYENS POLITIQUES DE CETTE EXPÉDITION.

§ I. — Exposé des causes par Polybe.

« Je crois, dit Polybe, qu'*entre les causes* pour lesquelles les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois, *la première* est le *ressentiment d'Amilcar surnommé Barcas* et père d'Annibal. Car, quoiqu'il eût été défait en Sicile (1),

---

(1) « *Quoiqu'il eût été défait en Sicile.* » — Nous verrons plus loin qu'Amilcar n'avait nullement été défait en Sicile.

son courage n'en fut point abattu. Les troupes qu'il avait commandées à Éryce étaient encore entières et dans les mêmes sentiments que leur chef. Si, cédant au temps, il avait fait la paix après la bataille qu'avaient perdue sur mer les Carthaginois, son indignation restait toujours la même, et n'attendait que le moment d'éclater. Il aurait même pris les armes aussitôt après, sans la guerre que les Carthaginois eurent à soutenir contre les soldats mercenaires (1). Mais il fallut d'abord penser à cette révolte, et s'en occuper tout entier. Ces troubles apaisés, les Romains étant venus déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'hésitèrent pas de se mettre en défense, se persuadant qu'ayant la justice de leur côté, ils ne manqueraient pas d'avoir le dessus. Mais comme les Romains eurent fort peu d'égard à cette justice, les Carthaginois furent obligés de s'accommoder aux conjonctures. Accablés et n'ayant plus de ressources, ils consentirent, pour vivre en paix, de vider la Sardaigne, et d'ajouter au tribut qu'ils payaient déjà douze cents talents.

« Et l'on ne doit point douter que *cette nouvelle exaction* n'ait été la *seconde cause* de la guerre qui l'a suivie. Car Amilcar, animé par sa propre indignation et par celle que ses concitoyens en avaient conçue, n'eut pas plutôt

(1) « *Contre les soldats mercenaires.* » — Nous verrons plus loin que ces soldats mercenaires étaient ces troupes mêmes qu'Amilcar avait commandées en Sicile, à Éryce, et dont notre auteur vient de parler cinq lignes plus haut. Tout ceci ne présente donc pas la netteté habituelle du langage de Polybe, et porterait à croire qu'il n'a pas pu dire librement toute sa pensée. Mais tout s'éclaircira plus loin.

affermi la tranquillité de sa patrie par la défaite des révoltés, qu'*il tourna toutes ses pensées vers l'Espagne*, s'imaginant bien qu'elle serait pour lui d'un puissant secours *pour la guerre qu'il méditait contre les Romains*.

« *Les grands progrès qu'il fit dans ce vaste pays* doivent être regardés comme la *troisième cause* de la seconde guerre punique : les Carthaginois ne s'y engagèrent que parce qu'avec le secours des troupes espagnoles, ils crurent avoir de quoi faire tête aux Romains.

« *Quoique Amilcar soit mort dix ans auparavant* que cette guerre commençât, il est cependant aisé de prouver qu'*il en a été le principal auteur*. Entre les raisons sans nombre dont on pourrait se servir pour cela, je n'en rapporterai qu'une qui mettra la chose en évidence. Après qu'Annibal eut été vaincu par les Romains, et qu'il fut sorti de sa patrie pour s'aller réfugier chez Antiochus, les Romains envoyèrent des ambassadeurs chez ce prince dans le dessein de le sonder et de voir quelles pourraient être ses vues. Les ambassadeurs tâchèrent de lui rendre Annibal suspect, et pour cela ils lui firent assidûment leur cour (1). La chose réussit selon leurs sou-

---

(1) Cornelius Nepos, auteur très-estimé, contemporain de Jules César et d'Auguste, s'exprime plus nettement sur ce même fait. « Les Romains, dit-il, envoyèrent des ambassadeurs auprès d'Antiochus, pour sonder ses dispositions, et pour tâcher par des insinuations secrètes de rendre Annibal suspect à ce roi, comme s'ils l'eussent eux-mêmes corrompu et amené à des sentiments tout autres qu'auparavant. Ils y réussirent : et Annibal ayant découvert leurs menées... *Ad quem quum legati venissent Romani, qui de ejus voluntate explorarent, darentque operam consiliis clandestinis, ut Hannibalem in suspicionem regi adducerent, tanquam ab ipsis corruptum, alia atque antea sentire : neque*

haits. Antiochus continua de se défier d'Annibal, et ses soupçons ne firent qu'augmenter. Enfin l'occasion se présenta de s'éclairer l'un l'autre sur cette défiance. Annibal se défendit du mieux qu'il put. Mais, voyant que ses raisons ne satisfaisaient pas Antiochus, il lui tint enfin ce discours : — *Quand mon père se disposa à entrer dans l'Espagne avec une armée, je n'avais alors que neuf ans : j'étais auprès de l'autel pendant qu'il sacrifiait à Jupiter. Après les libations et les autres cérémonies prescrites, Amilcar ayant fait retirer tous les ministres du sacrifice, il me fit approcher, et me demanda en me caressant, si je n'aurais pas envie de le suivre à l'armée : je répondis, avec cette vivacité naturelle à mon âge, non-seulement que je ne demandais pas mieux, mais que je le priais instamment de me le permettre. Là-dessus il me prit la main, me conduisit à l'autel, et m'ordonna de jurer, sur les victimes*, que jamais je ne serais ami des Romains. *Jugez par là quelles sont mes dispositions : quand il ne s'agira que de susciter des affaires aux Romains, vous pouvez compter sur moi comme sur un homme qui vous sera sincèrement dévoué : quand vous penserez à vous accommoder et à faire la paix avec eux, n'attendez pas que l'on vous prévienne contre moi,*

---

id frustra fecissent, idque Hannibal comperisset... » (*Hannibal*, II.) — On voit quelle infâme politique pratiquait le sénat romain. On voit aussi que du temps de Jules César, les plus honnêtes gens de Rome ne se trouvaient point mal à l'aise en signalant de tels actes du sénat à la postérité. Qu'on nous permette d'ajouter ici par anticipation la réflexion suivante. On ne doit donc pas s'étonner que Jules César à son tour ait usé si largement de la calomnie. Car elle était, on le voit, de tradition parmi les Romains, et elle pouvait lui être si utile pour atteindre son but, comme on le verra dans ses *Commentaires*.

mais défiez-vous et tenez-vous sur vos gardes, je ferai certainement tout ce qui sera en moi pour traverser vos desseins. — Ce discours, qui paraissait sincère et partir du cœur, dissipa tous les soupçons qu'Antiochus avait auparavant conçus contre la fidélité d'Annibal.

« On conviendra que ce témoignage de *la haine* d'Amilcar et de *tout le projet qu'il avait formé contre les Romains,* est précis et sans réplique. Mais cette haine paraît encore plus dans ce qu'il fit ensuite. Car il leur suscita deux ennemis, Asdrubal son gendre et Annibal son fils, qui étaient tels, qu'après cela il ne pouvait rien faire de plus, pour montrer l'excès de la haine qu'il leur portait. Asdrubal mourut avant de pouvoir *faire éclore son dessein:* mais Annibal trouva dans la suite l'occasion de se livrer avec éclat à l'inimitié qu'il avait héritée de son père contre les Romains. » (III, III.)

On voit donc clairement que, dans la pensée de Polybe, les causes de la seconde guerre punique furent au nombre de trois, 1° la haine d'Amilcar contre les Romains; 2° la perte de la Sardaigne et l'augmentation du tribut à payer par les Carthaginois; 3° l'extension de la domination carthaginoise en Espagne; et que de ces trois causes *la haine d'Amilcar fut la principale, bien qu'il fût mort dix ans avant cette guerre.* On voit de plus qu'Amilcar *méditait une guerre contre les Romains et qu'il en avait conçu tout le projet;* qu'Asdrubal, son gendre, *mourut avant de pouvoir exécuter son dessein;* mais qu'Annibal, son fils, trouva ensuite l'occasion de se livrer avec éclat à *cette ini-*

mitié héréditaire de son père contre les Romains : ce qui donne à entendre qu'il aurait exécuté ce projet de guerre conçu par son père contre les Romains, et sur lequel Polybe ne s'explique pas davantage. Ainsi, pour découvrir ce *motif principal* de la seconde guerre punique, ce projet formé par Amilcar, poursuivi par Asdrubal son gendre et mis à exécution par Annibal dans son expédition en Italie, il importe d'examiner avec soin quel fut Amilcar Barcas, afin de pouvoir juger de quel projet ce grand Carthaginois fut capable. Jetons donc un coup d'œil sommaire sur ses actes, tels que les rapporte Polybe.

§ II. — Amilcar Barcas, père d'Annibal. Son génie militaire : son aptitude éminente à prévoir et à déjouer tous les projets de l'ennemi.

Les actions d'Amilcar Barcas se groupent naturellement dans trois époques successives : dans la *première guerre punique*, en Sicile ; dans la *guerre des soldats mercenaires*, en Afrique ; et dans la *guerre d'Espagne* où il fut tué.

1° Il commanda les Carthaginois pendant les six dernières années de la première guerre punique, alors qu'il ne leur restait plus en Sicile que Lilybée (Marsala) et Drépane (Trapani) ; deux places voisines l'une de l'autre, ayant chacune un port, et situées à l'angle occidental de l'île.

« La dix-huitième annee de cette guerre, dit Polybe (I, XIII), les Carthaginois ayant fait général de leurs ar-

mées Amilcar, surnommé Barcas, ils lui donnèrent le commandement de la flotte. Celui-ci partit aussitôt pour aller ravager l'Italie : il fit le dégât dans le pays des Locriens et des Brutiens : de là il prit avec toute sa flotte la route de Palerme, et s'empara d'Ercte (1), place avec un port située sur la côte de Sicile entre Éryce (2) et Palerme, et très-commode pour y loger une armée même pour longtemps. *Il fallait qu'il fût aussi intrépide qu'il l'était, pour se jeter ainsi au milieu de ses ennemis; n'ayant ni ville alliée, ni espérance d'aucun secours.* Malgré cela, il ne laissa pas de livrer de grosses batailles aux Romains, et de leur donner de grandes alarmes. Car d'abord, se mettant là en mer, il alla désoler toute la côte d'Italie jusqu'au pays des Cuméens : ensuite les Romains étant venus par terre se camper à environ cinq stades de son armée devant la ville de Palerme, *pendant près de trois ans* il leur donna une infinité de différents combats.

« Les décrire en détail, ces combats, c'est ce qui n'est pas possible. On doit juger à peu près de cette guerre comme d'un combat de forts et vigoureux gladiateurs... Enfin la fortune, qui présidait à cette espèce de lutte, transporta nos athlètes dans une autre arène : et pour les engager dans un combat plus périlleux, les resserra dans un lieu plus étroit.

---

(1) *Ercte* et son port étaient situés au nord et à environ un kilomètre de Palerme.

(2) *Éryce* était une place forte située au versant du *mont Éryx*, tout proche de *Drépane* (*Trapani*).

« Malgré la garde que faisaient les Romains sur le sommet et au pied du mont Éryx (1), Amilcar *trouva moyen d'entrer dans la ville qui était entre les deux camps.* On a de la peine à concevoir comment les Carthaginois purent se défendre là, attaqués comme ils étaient par dessus et par dessous, et ne pouvant recevoir des convois que par un seul endroit de la mer dont ils pouvaient disposer. Toutes ces difficultés, jointes à la disette de toutes choses, n'empêchèrent pas qu'on n'employât au siége de part et d'autre tout l'art et toute la vigueur dont on était capable, et qu'on ne fît toutes sortes d'attaques et de combats. Enfin ce siége finit, non par l'épuisement des deux partis, car ils soutinrent leurs peines avec une constance si grande qu'ils ne paraissaient pas les sentir; mais *après deux ans de siége,* on mit fin d'une autre manière à cette guerre, et avant que l'un des deux peuples l'emportât sur l'autre.

« Les Romains voyant que la guerre ne prenait pas le train qu'ils avaient espéré, et qu'*Amilcar réduisait à rien tous leurs efforts*, se décidèrent à mettre sur mer une troisième flotte, composée de deux cents galères à cinq

---

(1) *Mont Éryx :* mont très-élevé, situé tout proche de *Drépane*, et au versant duquel était la place forte d'*Éryce*, où l'on ne pouvait monter que par un chemin très-long et très-escarpé. Les Romains avaient réussi à se faire livrer cette place par des traîtres; et, pour la garder, ils s'étaient contentés d'établir deux camps, l'un au pied du mont sur le chemin de Drépane, l'autre au sommet sur un plateau où était érigé le riche temple de *Vénus Érycine*.

. . . . . . Erycina riaens,
Quam Jocus circum volat et Cupido. (*Hor.*)

rangs, construites sur le modèle de la Rhodienne (1). »

Avec cette flotte, le consul Lutatius vint bloquer Lilybée, Drépane et Éryce. Le gouvernement de Carthage, qui avait commis la faute grave de rappeler sa flotte et même de la négliger complétement, se trouvant pris au dépourvu et ne voulant pas cependant que l'armée d'Éryce manquât des provisions nécessaires, se hâta d'équiper comme il put un certain nombre de vaisseaux, qu'il chargea de grains et autres provisions, et qu'il fit partir sous le commandement d'Hannon, pour aller ravitailler Éryce. Hannon comptait pouvoir mettre son chargement à terre, et prendre dans l'armée d'Amilcar les soldats nécessaires pour combattre. Mais Lutatius ne lui en donna pas le temps, il l'attaqua dès qu'il parut, bien que la mer fût très-agitée. Il s'y décida en faisant réflexion que, s'il donnait le combat pendant ce gros temps, il n'aurait affaire qu'à l'armée navale et à des vaisseaux chargés; qu'au contraire, s'il attendait le calme et laissait Hannon se joindre à l'armée d'Éryce, il aurait à combattre contre des vaisseaux allégés de leur charge, contre l'élite de l'armée de terre; « *et, ce qui était alors plus formidable*, dit Polybe, *contre l'intrépidité d'Amilcar.* » Le consul livra donc immédiatement la bataille auprès des îles *Égates*, et remporta facilement la victoire.

« A Carthage, malgré cette défaite, on restait autant

(1) *La Rhodienne :* galère rhodienne d'une marche supérieure, qui s'était jouée de la flotte des Romains au blocus de Lilybée. Mais ils finirent par la surprendre et s'en emparer dans une occasion favorable.

que jamais disposé à la guerre. Mais les ennemis étant maîtres de la mer, on ne pouvait plus envoyer des secours à l'armée de Sicile ; on était donc forcé de la livrer, pour ainsi dire, et de l'abandonner. Enfin, on envoya promptement à Amilcar, et l'on remit tout à sa disposition. Celui-ci se conduisit en sage et prudent capitaine. Tant qu'il vit une lueur d'espérance, tout ce que la bravoure et l'intrépidité pouvaient faire entreprendre, il l'entreprit : *il tenta, autant que général ait jamais fait, tous les moyens d'avoir raison de ses ennemis. Mais voyant les affaires désespérées, et qu'il n'y avait plus de ressources, il ne pensa plus qu'à sauver ceux qui lui étaient soumis; prudent et éclairé, il céda aux conjonctures présentes*, et dépêcha des ambassadeurs pour traiter d'alliance et de paix. Car un général ne porte à juste titre ce beau nom, qu'autant qu'il connaît également et le temps de vaincre, et celui de renoncer à la victoire. Lutatius ne se fit pas beaucoup prier ; il savait trop bien à quelle extrémité il était lui-même réduit, et combien cette guerre était onéreuse au peuple romain (1).

(1) Suivant Cornelius Nepos « Amilcar montra une noble fierté dans la conférence pour la paix, et Lutatius refusant d'abord de traiter à moins que lui et les siens, qui avaient défendu Éryce, ne livrassent leurs armes avant de quitter la Sicile, il déclara que, sa patrie succombant, il préférait lui-même mourir, plutôt que de retourner dans ses foyers au prix d'une telle infamie; et qu'il ne pourrait se résoudre à livrer aux ennemis les armes que sa patrie lui avait remises pour la défendre contre eux. — *Pacem conciliavit : in qua tanta fuit ferocia, ut quum Catulus negaret se bellum compositurum, nisi ille cum suis, qui Erycem tenuerant, armis relictis, Sicilia decederent : « Succumbente patria, ipse periturum se potius*, dixerit, *quam cum tanto flagitio domum rediret : non enim suæ esse virtutis, arma a patria accepta adversus hostes, adversariis tradere.* » (*Hamilcar*, I.)

« Ainsi finit cette guerre des Romains contre les Carthaginois pour la Sicile, après avoir duré pendant vingt-quatre ans sans interruption; guerre la plus longue, la moins interrompue, et la plus grande dont nous ayons jamais entendu parler. A l'égard des soldats, on ne peut disconvenir que les Romains n'eussent tout l'avantage sur les Carthaginois. *Mais ceux-ci de leur côté avaient un chef qui l'emporta de beaucoup, en conduite et en valeur, sur tous ceux qui commandèrent de la part des Romains.* Ce chef est *Amilcar surnommé Barcas, père de cet Annibal* qui dans la suite fit la guerre aux Romains.

« Après s'être formés aux grandes entreprises par des expéditions de cette conséquence, les Romains ne pouvaient rien faire de mieux que de se proposer la conquête de l'univers, et ce projet ne pouvait manquer de leur réussir. »

Cette réflexion, inspirée à notre auteur par les succès des Romains dans la première guerre punique, dut également se présenter à l'esprit d'Amilcar lorsqu'il lui fallut abandonner la Sicile; et, comme la conquête de l'univers par les Romains, c'était pour lui la ruine et la destruction de sa propre patrie, une telle perspective ne dut plus sortir de sa pensée. Ne la perdons pas de vue nous-même et suivons les actes de ce grand homme.

2° Dans la guerre des soldats *mercenaires* ou des *étrangers*, qu'on appelle aussi guerre d'Afrique, Amilcar eut à combattre contre sa propre armée revenue de Sicile, officiers et soldats qu'il avait si bien instruits lui-même, qu'il avait, pour ainsi dire, initiés à toutes les ressources

de son propre génie dans la guerre. Après que cette armée eut repassé en Afrique, le gouvernement de Carthage, dont les finances étaient épuisées, ne put lui payer immédiatement son arriéré de solde; de là une insurrection terrible de tous ces étrangers, auxquels se joignirent les populations d'Afrique précédemment soumises aux Carthaginois. De sorte que la ville de Carthage, à peu près réduite à n'avoir que ses propres citoyens pour la défendre contre des révoltes si redoutables, fut pendant plus de trois ans constamment dans l'angoisse et à deux doigts de sa perte, et qu'elle ne dut enfin son salut qu'à l'immense supériorité militaire d'Amilcar.

Au moment où il fut appelé à remplacer un autre général, reconnu incapable de faire face à de tels ennemis, la situation paraissait désespérée. Les mercenaires dirigés par deux des leurs qu'ils avaient nommés chefs, Spendius et Mathos (1), occupaient tous les environs de Carthage. Ils avaient un camp de 20,000 hommes à Tunis, ils faisaient le siége d'Utique (2) avec un corps d'armée

---

(1) « *Spendius:* Campanien, autrefois esclave chez les Romains, homme violent et hardi jusqu'à la témérité : craignant que son maître qui le cherchait ne l'attrapât, et ne lui fît souffrir les supplices et la mort, qu'il méritait selon les lois romaines, il dit et fit tout ce qu'il put pour empêcher un accommodement avec les Carthaginois.

« *Mathos:* Africain, homme libre à la vérité, et qui avait servi dans l'armée : mais, comme il avait été un des principaux auteurs des troubles passés, de crainte d'être puni de son crime et de celui où il avait engagé les autres, il était entré dans les vues de Spendius, et, tirant à part les Africains, leur faisait entendre qu'aussitôt que les autres nations auraient été payées et se seraient retirées, les Carthaginois devaient éclater contre eux et les punir de manière à épouvanter tous leurs compatriotes. » (*Polybe*, I, XV.)

(2) *Utique.* — On ne sait plus aujourd'hui avec exactitude quelle était la po-

de 35,000 hommes, et celui d'Hippone-Zaryte (Bizerte) avec un autre corps d'armée de la même force. Amilcar fit promptement changer la face des choses.

« Les Carthaginois, dit Polybe, lui firent une armée composée de soixante et dix éléphants, de tout ce que l'on avait amassé d'étrangers, des déserteurs des ennemis, de la cavalerie et de l'infanterie de la ville ; ce qui montait environ à 10,000 hommes. Dès sa première action il étourdit si fort les ennemis, que les armes leur tombèrent des mains, et qu'ils levèrent le siége d'Utique. Aussi cette action était-elle digne des premiers exploits de ce capitaine, et de ce que la patrie attendait de lui. En voici le détail.

« Sur l'isthme qui joint Carthage à l'Afrique, sont répandues çà et là des collines fort difficiles à franchir, et entre lesquelles on a pratiqué des chemins qui conduisent dans les terres. Quelque forts que fussent déjà tous ces passages par la disposition des collines, Mathos les faisait encore garder exactement ; outre que le *Macar* (1), fleuve profond, qui n'est guéable presque nulle part, et sur lequel il n'y a qu'un seul pont, ferme en certains endroits l'entrée de la campagne à ceux qui sortent de Carthage. Ce pont même était gardé, et on y

---

sition de cette ville jadis célèbre et importante. On présume qu'elle était à la place où l'on voit aujourd'hui *Satcor*, sur le golfe de Tunis ou de Carthage. Toutefois il est certain qu'*Utique* était sur la rive gauche et tout près de l'embouchure du fleuve *Macar*, aujourd'hui *Medjerda*.

(1) Le *Macar*, autrement dit le *Bagrada*. Son nom récent, le *Medjerda*, semble rappeler son nom ancien, *Macar*.

avait bâti une ville : de sorte que non-seulement une armée, mais même un homme seul pouvait à peine passer dans les terres sans être vu des ennemis.

« Amilcar, après avoir essayé tous les moyens de vaincre ces obstacles, s'avisa enfin de cet expédient. Ayant pris garde que, certains vents venant à s'élever, l'embouchure du Macar se couvre de sable, et qu'il s'y forme comme une espèce de banc, il dispose tout pour le départ de l'armée, sans rien dire de son dessein à personne. Ces vents soufflent, il part la nuit, et se trouve au point du jour de l'autre côté du fleuve sans avoir été aperçu, au grand étonnement et des ennemis et des assiégés. Il traverse ensuite la plaine, et marche droit à la garde du pont. Spendius vient au-devant de lui, et environ 10,000 hommes de la ville bâtie auprès du pont s'étant joints aux 15,000 d'Utique, ces deux corps se disposent à se soutenir l'un l'autre.

Lorsqu'ils furent en présence, les étrangers, croyant les Carthaginois enveloppés (1), s'exhortent, s'encouragent et en viennent aux mains. Amilcar s'avance vers eux, ayant à la première ligne les éléphants; derrière eux la cavalerie avec les armés à la légère, et à la troisième ligne les pesamment armés. Mais les ennemis fondant avec précipitation sur lui, il change la disposition de son armée, fait aller ceux de la tête à la queue; et, ayant fait venir

(1) Vu qu'ils étaient là vingt-cinq mille étrangers contre dix mille Carthaginois.

des deux côtés ceux qui étaient à la troisième ligne, il les oppose aux ennemis. Les Africains et les étrangers s'imaginent que c'est par crainte qu'ils reculent, ils quittent leur rang, courent sur eux, et chargent vivement. Mais dès que la cavalerie eut fait volte-face, qu'elle se fut approchée des pesamment armés, et eut couvert tout le reste des troupes, alors les Africains, qui combattaient épars et sans ordre, effrayés de ce mouvement extraordinaire, quittent prise d'abord et prennent la fuite. Ils tombent sur ceux qui les suivaient, ils y jettent la confusion, et les entraînent ainsi dans leur perte. — On met à leurs trousses la cavalerie et les éléphants, qui en écrasent sous leurs pieds la plus grande partie (1).

---

(1) Cette tactique d'Amilcar, telle que nous la comprenons, serait fort simple; et notre lecteur pourrait facilement se la représenter d'une manière générale à l'aide d'une petite figure tracée comme nous allons le dire.

Soient trois lignes parallèles représentant les trois lignes de bataille d'Amilcar : 1° les éléphants, 2° la cavalerie mêlée d'armés à la légère, 3° les pesamment armés.

Au commandement d'Amilcar, la troisième ligne se divise au milieu, et ses deux moitiés, tout en marchant à l'ennemi, *s'écartent* l'une de l'autre par une marche oblique à droite et à gauche ; jusqu'à ce qu'il y ait entre elles un espace suffisant pour que la cavalerie y puisse passer.

Aussitôt la cavalerie qui est par-devant se divise elle-même au milieu de sa ligne, pour y former deux têtes de colonnes en tournant à droite et à gauche en arrière, et en même temps les deux moitiés de la ligne convergent au centre en deux colonnes, pendant que les deux têtes de colonnes s'élancent du centre en arrière au galop, tous les cavaliers à la suite, pour aller s'engouffrer dans l'ouverture de la troisième ligne, qui se referme sur eux; puis, chaque colonne de son côté, tournant par derrière à droite et à gauche, revient obliquement en avant, reparaît devant l'ennemi à chaque extrémité de la troisième ligne, la dépasse de toute sa propre longueur, et s'arrête en place.

Dès lors la manœuvre est terminée conformément au texte, comme il est facile de le vérifier en y revenant point par point. En un mot, Amilcar a fait exécuter là à son ordre de bataille une sorte de *culbute*, dont le résultat a été

« Il périt dans ce combat environ six mille hommes, tant Africains qu'étrangers, et on fit deux mille prisonniers. Le reste se sauva, partie dans la ville bâtie au bout du pont, partie au camp d'Utique. Amilcar, après cet heureux succès, poursuit les ennemis. Il prend d'emblée la ville où les ennemis s'étaient réfugiés, et qu'ils avaient ensuite abandonnée pour se retirer à Tunis. Battant ensuite le pays, il se soumit les villes, les unes par composition, les autres par force. Ces progrès dissipèrent la crainte des Carthaginois, qui commencèrent pour lors à avoir un peu moins mauvaise opinion de leurs affaires.

« Il y avait alors dans l'armée de Spendius un certain Numide, nommé Naravase, homme des plus illustres de sa nation et plein d'ardeur militaire, qui avait hérité de son père beaucoup d'inclination pour les Carthaginois ; mais qui en avait encore davantage *depuis qu'il avait connu le mérite d'Amilcar*. Croyant que l'occasion était belle de se gagner son amitié, il vient au camp, ayant avec lui environ cent Numides. Il approche des retranchements, et reste là sans crainte, faisant signe de la main. Amilcar surpris lui envoie un cavalier. Il dit qu'il demandait une conférence avec ce général. Comme celui-ci hésitait et avait peine à se fier à cet aventurier, Naravase donne son cheval et ses armes à ceux qui l'accompagnent, et entre dans le camp tête levée et avec un air d'assurance à étonner

---

d'entourer de trois côtés les ennemis (pêle-mêle avec ses éléphants qui les écrasent sous leurs pieds) et de les refouler ainsi contre leurs derniers rangs.

tous ceux qui le regardaient. On le reçut néanmoins, et on le conduisit à Amilcar. Il lui dit qu'il voulait du bien à tous les Carthaginois, en général, mais *qu'il souhaitait surtout être l'ami d'Amilcar;* qu'il n'était venu que pour lier amitié avec lui, disposé de son côté à entrer dans toutes ses vues et à partager tous ses travaux. Ce discours, joint à la confiance et à l'ingénuité avec laquelle ce jeune homme parlait, donna tant de joie à Amilcar, que non-seulement il voulut l'associer à ses actions, mais qu'il lui fit serment de lui donner sa fille en mariage, pourvu qu'il demeurât fidèle aux Carthaginois.

« L'alliance faite, Naravase vint, amenant avec lui deux mille Numides qu'il commandait. Avec ce secours, Amilcar met son armée en bataille : Spendius s'était aussi joint aux Africains pour combattre, et était descendu dans la plaine ; on en vient aux mains : le combat fut opiniâtre, mais Amilcar eut le dessus. Les éléphants se signalèrent dans cette occasion, mais Naravase s'y distingua plus que personne. Autarite (1) et Spendius prirent la fuite. Dix mille des ennemis restèrent sur le champ de bataille, et on en fit quatre mille prisonniers. Après cette action, ceux des prisonniers qui voulurent prendre parti dans l'armée des Carthaginois y furent bien reçus, et on leur donna les armes prises sur les ennemis. Pour ceux qui ne vou-

---

(1) *Autarite :* chef des Gaulois mercenaires qui avaient été à Éryce. Il ne lui en restait plus là que deux mille. Une grande partie de ceux qu'il avait commandés en Sicile s'étaient, après la capitulation, engagés au service des Romains.

lurent pas, Amilcar, les ayant assemblés, leur dit : qu'il leur pardonnait toutes les fautes passées, et que chacun d'eux pouvait se retirer où bon lui semblerait ; mais que si dans la suite on en prenait quelqu'un portant armes offensives contre les Carthaginois, il n'y aurait aucune grâce à espérer pour lui.

« Mathos, Spendius et Autarite, voyant l'humanité dont Amilcar usait envers les prisonniers, craignirent que les Africains et les étrangers, gagnés par cet attrait, ne courussent chercher l'impunité qui leur était offerte ; ils tinrent conseil pour chercher ensemble par quel nouvel attentat ils pourraient mettre le comble à la rébellion. » Pour que cette rébellion fût sans retour, ils poussèrent leurs soldats, au moyen de faux avis, à commettre un nouveau forfait contre Gescon, qu'ils tenaient lié et enfermé dans un cachot. Ils l'y avaient jeté, lui et les siens, dans une occasion précédente, au mépris du droit des gens, et après avoir pillé la somme qu'il apportait pour payer l'arriéré de solde. Ainsi excités, « les soldats de Spendius se jettent sur ceux de Gescon, qui étaient au nombre d'environ sept cents. On les mène hors des retranchements, on les conduit à la tête du camp, où d'abord on leur coupe les mains, en commençant par Gescon, cet homme qu'ils mettaient peu de temps auparavant audessus de tous les Carthaginois, qu'ils reconnaissaient avoir été leur protecteur, qu'ils avaient pris pour arbitre de leurs différends ; et après lui avoir coupé les oreilles, rompu et brisé les jambes, on les jeta tout vifs dans un fossé. Cette

nouvelle pénétra de douleur les Carthaginois ; ils envoyèrent ordre à Amilcar et à Hannon de courir au secours et à la vengeance de ceux qui avaient été si cruellement massacrés. Ils dépêchèrent encore des hérauts d'armes, pour demander à ces impies les corps des morts. Mais, loin de livrer ces corps, ils menacèrent que les premiers députés ou hérauts d'armes qu'on leur enverrait, seraient traités comme l'avait été Gescon. En effet, cette résolution passa ensuite en loi, qui portait que tout Carthaginois que l'on prendrait perdrait la vie dans les supplices, et que tout allié des Carthaginois leur serait renvoyé les mains coupées, et cette loi fut toujours observée à la rigueur (1). »

Dès ce moment-là, ce ne fut plus une guerre, mais une véritable extermination réciproque, des représailles affreuses.

« On vit alors, d'une manière bien sensible, dit Polybe, combien une expérience fondée sur la science de com-

---

(1) Polybe place ici la réflexion suivante :

« Après cela, n'est-il pas vrai de dire que, si le corps humain est sujet à certains maux qui s'irritent quelquefois jusqu'à devenir incurables, l'âme en est encore beaucoup plus susceptible ? Comme dans le corps il se forme des ulcères que les remèdes enveniment, et dont ils ne font que hâter les progrès, et qui d'un autre côté laissés à eux-mêmes ne cessent de ronger les parties voisines, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à dévorer : de même dans l'âme il s'élève certaines vapeurs malignes, il s'y glisse certaine corruption qui porte les hommes à des excès dont on ne voit pas d'exemple parmi les animaux les plus féroces. Leur faites-vous quelque grâce, les traitez-vous avec douceur, c'est piége et artifice, c'est ruse pour les tromper, ils se défient de vous et vous haïssent d'autant plus que vous faites plus d'efforts pour les gagner. Si l'on se roidit contre eux, et que l'on oppose violence à violence, il n'est point de crimes, point d'attentats, dont ils ne soient capables de se souiller : ils se font gloire de leur audace, et la fureur les transporte jusqu'à leur faire perdre tout sentiment d'humanité. »

mander l'emporte sur une aveugle et brutale pratique de de la guerre. Amilcar tantôt attirait une partie de leur armée à l'écart, et, comme un habile joueur d'échecs, l'enfermant de tous côtés, la mettait en pièces ; tantôt, faisant semblant d'en vouloir à toute l'armée, il conduisait les uns dans des embuscades qu'ils ne prévoyaient point, ou tombait sur les autres de jour ou de nuit lorsqu'ils s'y attendaient le moins, et jetait aux bêtes tout ce qu'il faisait sur eux de prisonniers. Un jour enfin, que l'on ne pensait point à lui, s'étant venu camper proche des étrangers, dans un lieu fort commode pour lui, et fort désavantageux pour eux, il les serra de si près que, n'osant combattre, et ne pouvant le fuir, à cause d'un fossé et d'un retranchement dont il les avait enfermés de tout côté, ils furent contraints, tant la famine était grande dans leur camp, de se manger les uns les autres : Dieu punissant, par un supplice égal, l'impie et barbare traitement qu'ils avaient fait à leurs semblables. »

Ce lieu était un défilé, appelé *la Hache*, où les ennemis se trouvaient enfermés au nombre de quarante mille, et où Amilcar les écrasa tous, sans qu'il s'en échappât un seul, dit Polybe. Peu de temps après, il extermina tout le reste, dans une bataille rangée, qui fut la dernière.

C'est ainsi qu'Amilcar délivra sa patrie des soldats mercenaires et des Africains qui s'étaient joints à eux dans cette terrible insurrection, qui fut appelée *la guerre inexpiable*, et qui dura trois ans et quatre mois ou environ.

Pendant qu'elle durait, d'autres soldats mercenaires

que le gouvernement de Carthage avait à sa solde pour garder la Sardaigne, se révoltèrent aussi, à l'exemple de ceux de Sicile, bien qu'ils n'eussent de leur côté aucun motif, aucun prétexte pour les imiter. Ils s'emparèrent de la personne de Bostar qui les commandait, et le massacrèrent, lui et tout ce qu'il y avait de Carthaginois autour de lui. Le gouvernement de Carthage ayant alors envoyé en Sardaigne d'autres troupes, sous le commandement d'Hannon, celles-ci l'abandonnèrent pour se joindre aux rebelles, qui se saisirent de lui et le firent périr sur la croix.

On inventa aussi de nouveaux supplices contre les Carthaginois qui étaient dans l'île; il n'y en eut pas un d'épargné. Après cela, on prit les villes, on envahit toute l'île, jusqu'à ce qu'enfin, les naturels du pays, ayant pris les armes, chassèrent tous ces étrangers et les obligèrent de se retirer en Italie.

« *Ces étrangers de Sardaigne,* dit Polybe, *étant venus d'eux-mêmes offrir cette île aux Romains, ceux-ci formèrent le projet d'y passer*. La guerre d'Afrique terminée, les Carthaginois se disposant à reprendre possession de leur île, *c'en fut assez pour déterminer les Romains à leur déclarer la guerre,* prétextant *que ce n'était pas contre les peuples de Sardaigne qu'ils faisaient des préparatifs*, *mais contre eux.* Les Carthaginois qui étaient sortis comme par miracle de la dernière guerre, et qui n'étaient point du tout en état de se mettre mal avec les Romains, cédèrent au temps, et aimèrent mieux *leur abandonner la Sardaigne, et ajouter*

douze cents talents à la somme qu'ils leur payaient, que de s'engager à soutenir une guerre dans les circonstances où ils étaient. (I ,xv, xvi, xvii et xviii.)

« 3° La guerre d'Afrique terminée, les Carthaginois envoyèrent en Espagne une armée, sous la conduite d'Amilcar. Celui-ci partit avec Annibal son fils, âgé pour lors de neuf ans, traversa le détroit formé par les colonnes d'Hercule, et *rétablit en Espagne les affaires de sa république*. Pendant neuf ans qu'il resta dans ce pays, il soumit à Carthage un grand nombre de peuples, les uns par les armes, les autres par la négociation. Enfin, il finit ses jours d'une manière digne de ses premiers exploits, les armes à la main et sur un champ de bataille, où, ayant en tête une armée très-nombreuse et très-aguerrie, il fit des prodiges de courage et de valeur. » (II, i.)

Tel fut Amilcar Barcas, père d'Annibal. De toutes les qualités qui constituèrent son immense supériorité dans la guerre, nous n'en voulons considérer qu'une seule, la moins éclatante, mais la principale, qui est de même la plus puissante en politique, et qui va ici nous mener droit à notre but. Nous voulons parler de sa *pénétration d'esprit*, à laquelle rien n'échappait, et qui suppose un travail assidu, l'observation attentive de tout, avec une méditation incessante et infatigable. Ce fut à cette qualité suprême *d'observer sans cesse l'ennemi et de tout comprendre au moindre indice*, qu'il dut sa sécurité constante au milieu des plus grands périls, pendant neuf ans d'une guerre sans trêve, en Sicile et en Afrique, où il ne cessa

d'être environné des armées les plus redoutables et les plus entreprenantes. Nous l'avons vu : *jamais une seule fois il n'a été pris en défaut;* jamais une seule fois il n'a éprouvé le moindre échec qu'on pût mentionner.

§ III. — Quel avenir Amilcar devait-il prévoir pour sa patrie ?

Il n'était pas besoin de toute la pénétration d'esprit d'Amilcar pour deviner et même pour comprendre clairement où tendait la république romaine, quels étaient la politique du sénat et la puissance des moyens qu'il employait, et pour prévoir avec certitude le résultat fatal de la lutte des peuples circonvoisins, si elle continuait à avoir lieu dans les mêmes conditions réciproques. Évidemment toutes les entreprises des Romains tendaient à la domination universelle. Et Polybe nous l'a dit, lui qui respirait l'air de Rome : « Ils ne pouvaient rien faire de mieux que de se proposer la conquête de l'univers, et ce projet ne pouvait manquer de leur réussir. » Et un tel avenir, si menaçant pour sa patrie, Amilcar dut le prévoir; et ce dut être l'objet constant de toutes ses pensées, depuis la première guerre punique.

. . . . . . *Manet alta mente repostum.*

En effet, même sans tenir compte des faits anciens qu'il put connaître par l'histoire ou par la tradition, ne considérons que les événements contemporains dont il

connut certainement tous les détails. Comment fut entreprise la première guerre punique?

« Les Romains, dit Polybe, après avoir vaincu leurs ennemis, et *subjugué tous les peuples de l'Italie, aux Gaulois près,* conçurent le dessein d'assiéger les Romains qui étaient alors dans Rhége (Reggio).

« Ces deux villes, Messine et Rhége, toutes deux bâties sur le même détroit, eurent à peu près le même sort. Les *Campaniens* qui étaient à la solde d'Agathoclès (1), charmés depuis longtemps de la beauté et des autres avantages de Messine, eurent la perfidie de s'en saisir, sous le beau semblant d'y vivre en bonne intelligence avec les citoyens. Ils y entrèrent comme amis : mais ils n'y furent pas plutôt, qu'ils *chassèrent les uns, massacrèrent les autres, prirent les femmes et les enfants de ces malheureux,* selon que le hasard les fit alors tomber entre leurs mains, et partagèrent entre eux ce qu'il y avait de richesses dans la ville et dans le pays.

« Peu après, leur trahison trouva des imitateurs. L'irruption de Pyrrhus en Italie et les forces qu'avaient sur mer les Carthaginois, ayant jeté la crainte et l'épouvante parmi les Rhéginois, *ils implorèrent la protection et le secours des Romains.* Ceux-ci vinrent au nombre de quatre mille sous la conduite de Decius Campanus. Pendant quelque temps ils gardèrent fidèlement la ville : mais, éblouis de ses agréments et des richesses des citoyens,

---

(1) Agathocle, tyran de Sicile.

ils firent alliance avec eux, comme avaient fait les Campaniens avec les Messinois, *chassèrent une partie des habitants, égorgèrent l'autre,* et se rendirent maîtres de la ville.

« Les Romains furent très-sensibles à cette perfidie. *Ils ne purent y apporter remède sur-le-champ, occupés qu'ils étaient aux guerres dont nous avons parlé;* mais, dès qu'ils les eurent terminées, ils mirent le siége devant Rhége. La ville fut prise, on passa au fil de l'épée le plus grand nombre de ces traîtres. Le reste, qui montait à plus de trois cents, fait prisonnier et envoyé à Rome, y fut conduit sur le marché par les préteurs, battu de verges et mis à mort. *Exemple de punition que les Romains crurent nécessaire pour rétablir chez leurs alliés la bonne opinion de leur foi.* On rendit aussi aux Rhéginois leur pays et leur ville.

« Pour les Mamertins, c'est-à-dire les peuples de la Campanie qui s'étaient donné ce nom après avoir surpris Messine, une bataille qu'ils perdirent contre les Syracusains, jointe à la prise de Rhége, dérangea entièrement leurs affaires. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils se livrèrent, eux et leur citadelle. *Les autres abandonnèrent la ville aux Romains, et les firent prier de venir à leur secours :* grâce, disait-on, qu'ils ne pouvaient refuser à des gens qui étaient de même nation qu'eux. Les Romains hésitèrent longtemps sur ce qu'ils répondraient. Cette demande leur parut d'abord tout à fait déraisonnable. *Après avoir puni avec une extrême sévérité*

leurs propres citoyens pour avoir trahi les Rhéginois, ils ne pouvaient avec justice envoyer des secours aux Mamertins, qui s'étaient emparés par une semblable trahison non-seulement de Messine, mais encore de Rhége. D'un autre côté, il était à craindre que les Carthaginois, déjà maîtres de l'Afrique, de plusieurs provinces de l'Ibérie et de toutes les îles des mers de Sardaigne et de Tyrrhénie, s'emparant encore de la Sicile, n'enveloppassent toute l'Italie et ne devinssent des voisins formidables; et l'on voyait clairement qu'ils subjugueraient bientôt cette île, si l'on ne secourait pas les Mamertins. Les Romains prévoyant ce malheur et *jugeant qu'il ne fallait pas perdre Messine, ni permettre aux Carthaginois de se faire par là comme un pont pour passer en Italie*, furent longtemps à délibérer. *Le sénat même,* partagé également entre le pour et le contre, *ne voulut rien décider. Mais le peuple,* accablé par les guerres précédentes, et *souhaitant avec ardeur de réparer ses pertes; poussé encore à cela tant par l'intérêt commun que par les avantages dont les préteurs flattaient chaque particulier,* le peuple, dis-je, *se déclare en faveur de cette entreprise, et l'on en dressa un plébiscite.* Appius Claudius, l'un des consuls, fut choisi pour conduire le secours, et on le fit partir pour Messine. »

Voilà donc deux troupes de soldats italiens, les uns Romains, les autres Campaniens ou Mamertins, qui, des deux côtés du détroit de Messine, commettent les mêmes perfidies, les mêmes atrocités; et au sujet desquels le sénat de Rome punit sévèrement les uns et porte secours

et assistance aux autres : usant ainsi manifestement de deux poids et de deux mesures suivant l'intérêt des Romains. Considérons bien de quel prétexte le sénat s'est couvert et comment il s'y est pris pour arriver sans trop de scandale à un tel résultat. Car c'est là le point fondamental de toute la politique romaine, et en même temps un des motifs profonds de la guerre d'Annibal, comme nous tâcherons de le démontrer ci-après.

A l'égard de Rhége, les Romains négligèrent d'abord, *pendant neuf ans*, les crimes commis par leurs propres soldats dans cette malheureuse ville, bien qu'elle ne fût pas très-éloignée de Rome et qu'il ne fallût que peu de troupes pour la délivrer. Ils étaient alors occupés à conquérir le midi de l'Italie sur les Tarentins, au secours desquels était venu Pyrrhus. Enfin, une fois que toute la partie méridionale de l'Italie, sauf Rhége, leur fut soumise, le sénat se rappela les crimes commis à Rhége par les soldats romains, les y fit attaquer et les punit sévèrement. « Exemple de punition, dit Polybe, que les Romains crurent nécessaire pour rétablir chez leurs alliés la bonne opinion de leur foi. » C'est là, croyons-nous, le nœud de toute la politique des Romains : *établir ou rétablir chez leurs alliés la bonne opinion de leur foi,* c'est-à-dire leur inspirer la confiance qu'ils seront protégés par eux, en cas de besoin ; et quand il arrive aux Romains de faillir à cette bonne réputation par le motif de leur propre intérêt, tâcher de la rétablir au plus tôt avec ostentation. Ainsi déjà, dans la juste punition des traîtres de Rhége, c'est l'intérêt

materiel du peuple romain, non la justice, qui a été au fond le vrai mobile du sénat. Ce serait même, selon nous, sur cette confiance des peuples dans la protection romaine, confiance illusoire s'il en fut jamais, qu'a reposé toute la politique du sénat, et en grande partie le succès presque constant des armes romaines dans tout l'ancien monde..

A l'égard des Campaniens ou Mamertins qui occupaient Messine, la question était la même qu'à l'égard des traîtres de Rhége ; mais l'intérêt des Romains parlait en sens contraire. Et pour prendre une décision contraire à la justice sans trop scandaliser ni inquiéter les alliés, le sénat imagine un expédient plein d'habileté, sinon d'honnêteté : c'est de déférer au peuple lui-même la décision à l'égard de Messine. Et pour pousser le peuple à voter dans le sens injuste, mais utile, le sénat a recours aux moyens les plus indignes : des magistrats sans pudeur font ressortir publiquemeut aux yeux des citoyens tous les avantages que chaque particulier aussi bien que la république peuvent retirer de la possession de Messine. On procède donc à un *plébiscite*, et le peuple rapace vote immédiatement qu'on portera secours et assistance aux traîtres de Messine. De cette manière, la religion du sénat romain est sauvegardée : c'est le peuple qui l'a voulu ainsi, et lui, sénat, il a dû exécuter la volonté du peuple. Les alliés ne doivent donc voir là qu'une décision tout-à-fait accidentelle, où la religion du sénat n'a pas été libre ; mais ses principes de justice n'en restent pas moins fer-

mes ; et par conséqnent les alliés doivent persister dans leur bonne opinion de sa foi. Quelle hypocrisie !

Remarquons bien le tour de phrase employé à Rome dans cette affaire : *ne pas perdre Messine*, pour dire *prendre possession de Messine ;* et encore celui-ci : *ne pas permettre aux Carthaginois de se faire par là comme un pont pour passer en Italie*, au lieu de dire : *et permettre aux Romains de se faire par là comme un pont pour passer en Sicile*. Car, les Romains étant maîtres de Rhége, l'occupation de Messine complétait pour eux la possession de ce pont idéal ; tandis que, pour les Carthaginois, l'occupation de Messine leur eût simplement permis de fermer le pont du côté de la Sicile, mais nullement de passer en Italie.

Tirons de là cette conclusion, que toute l'histoire romaine permet de généraliser, à savoir que le sénat romain, sous le manteau sacré de la justice, et en tâchant de sauver les apparences, s'est guidé en politique uniquement et par tous les moyens d'après l'intérêt matériel que les Romains pouvaient avoir à tel ou tel acte, soit pour s'enrichir, soit pour étendre de proche en proche leur domination sur tous les peuples environnants. Et c'est ainsi qu'ils sont parvenus à effectuer la conquête de l'univers.

Il est très-important d'examiner à ce point de vue les traités d'alliance que les Romains se ménageaient avec soin de proche en proche parmi les peuples environnants : traités qui étaient gravés sur l'airain et conservés dans le trésor public, avec juste raison, car ils

valaient plus que l'or pour subjuguer les peuples. Notre lecteur en va juger lui-même, d'après un exemplaire textuel de ces traités qui nous est parvenu intact.

Ce précieux document, que nous trouvons dans les livres saints, est le traité fait par les Romains avec Judas Machabée et le peuple juif, environ trente ans après l'expédition d'Annibal.

« Judas, dit la Bible, choisit Eupolème, fils de Jean, fils de Jacob, et Jason, fils d'Éléazar, et les envoya à Rome contracter amitié et alliance avec le peuple romain, afin qu'il délivrât les Juifs du joug des Grecs, en voyant quelle servitude ils faisaient peser sur le royaume d'Israël.

« Et ils arrivèrent à Rome après un très-long voyage, et ils entrèrent dans le palais du sénat, et ils dirent : — Judas Machabée, et ses frères, et tout le peuple juif, nous ont envoyés auprès de vous pour faire avec vous un traité d'alliance et de paix, et nous inscrire parmi vos alliés et amis.

« Et leur discours fut accueilli avec approbation. Et le sénat fit cette réponse, qui fut gravée sur des tables d'airain, et envoyée à Jérusalem, pour y rappeler aux Juifs la paix et l'alliance faites avec eux.

« Prospérité aux Romains et au peuple juif, sur mer et sur terre pour toujours : et que le glaive et l'ennemi restent loin d'eux.

— « Que si la guerre survient tout d'abord aux Romains, ou à l'un quelconque des peuples qui leur sont alliés dans toute l'étendue de leur domination :

« *Le peuple juif leur portera secours selon que les circonstances du moment l'exigeront, et de tout cœur :*

« Et les Romains ne seront tenus de donner ou de fournir à ceux qui viendront combattre ni blé, ni armes, ni argent, ni vaisseaux, ainsi que les Romains l'ont voulu ; et ces auxiliaires se conformeront à leurs ordres sans rien recevoir d'eux.

— « Mais aussi semblablement, si la guerre survient tout d'abord aux Juifs, *les Romains les aideront cordialement, selon que les circonstances du moment le leur permettront :*

« Et les Juifs ne seront tenus de donner à ceux qui viendront les aider ni blé, ni armes, ni argent, ni vaisseaux, ainsi que les Romains l'ont voulu ; et ces auxiliaires se conformeront à leurs ordres sans subterfuge.

— « Tels sont les termes du traité des Romains avec le peuple juif.

« Que si après cela, d'un côté ou de l'autre, on y veut ajouter ou retrancher quelque chose, on en fera la proposition : et tout ce que l'on conviendra d'ajouter ou de retrancher sera ratifié.

— « Quant aux maux que le roi Démétrius (1) a fait éprouver aux Juifs, nous lui avons écrit en ces termes : — « Pourquoi avez-vous fait peser votre joug sur nos amis et nos alliés les Juifs ?

(1) Démétrius Soter, roi de Syrie.

« Si donc ils reviennent se plaindre à nous une seconde fois, *nous leur rendrons justice contre vous*, et nous vous combattrons sur mer et sur terre (1). »

Il faut convenir que c'est là un traité bien commode pour les Romains. En effet, on le voit : qu'ils aient une guerre à faire, eux ou l'un quelconque de leurs alliés, et voilà le peuple juif tenu de leur porter secours de tout cœur, *selon que les circonstances l'exigent*, et de combattre pour eux, et de se conformer à leurs ordres : tout cela à ses propres frais et sans qu'il en coûte absolument rien aux Romains. De sorte qu'il suffira aux Romains d'envoyer de leur côté à leurs frais un consul et quelques légions, pour avoir aussitôt en face de l'ennemi une armée nombreuse, dirigée avec tout l'ensemble désirable, et où les alliés rivalisent d'émulation avec le corps principal formé de légionnaires aguerris. Tout cela est donc parfait, très-simple et peu coûteux pour les Romains.

---

(1) BENE SIT ROMANIS, *et genti Judæorum, in mari et in terra in æternum : gladiusque et hostis procul sit ab eis. — Quod si institerit bellum Romanis prius, aut omnibus sociis eorum in omni dominatione eorum :* — auxilium feret gens Judæorum, prout tempus dictaverit, corde pleno : — *et prœliantibus non dabunt, neque subministrabunt triticum, arma, pecuniam, naves, sicut placuit Romanis : et custodient mandata corum, nihil ab eis accipientes. — Similiter autem et si genti Judæorum prius acciderit bellum*, adjuvabunt Romani ex animo, prout tempus permiserit. — *Et adjuvantibus non dabitur triticum, arma, pecunia, naves, sicut placuit Romanis : et custodient mandata eorum absque dolo. — Secundum hæc verba constituerunt Romani populo Judæorum. — Quod si post hæc verba hi aut illi addere aut demere ad hæc aliquid voluerint, facient ex proposito suo : et quæcumque addiderint, vel dempserint, rata erunt. — Sed et de malis, quæ Demetrius rex fecit in eos, scripsimus ei, dicentes : Quare gravasti jugum tuum super amicos nostros et socios Judæos? — Si ergo iterum adierint nos, adversum te faciemus illis judicium, et pugnabimus tecum mari terraque.* (MACHAB., I, VIII, v. 23 *et seq.*)

C'est ainsi, par exemple, et nous aurons soin de le constater, que dix ans avant l'expédition d'Annibal ils purent, au rapport de Polybe (II, v), mettre sur pied contre les Gaulois cisalpins, avec *cent cinquante mille hommes de leurs propres troupes*, *six cent mille hommes de troupes alliées* (parmi lesquelles même des Gaulois!).

Polybe fait à ce sujet une réflexion que nous ne pouvons omettre : « Ce sont pourtant là, dit-il, ceux qu'Annibal vint attaquer jusque dans l'Italie, quoiqu'il n'eût pas vingt mille hommes, comme nous le verrons plus au long dans la suite. » — Il faut donc bien que la raison pour laquelle Annibal vint ainsi d'emblée attaquer les Romains en Italie, cette raison que nous cherchons actuellement, ait été une raison capitale ; et que son espoir de succès ait été fondé sur autre chose de plus que la force de son armée. Mais suivons l'ordre de notre recherche et revenons au traité d'alliance que nous examinions.

Semblablement, y est-t-il dit, à l'égard des parties contractantes : mais les termes mêmes du contrat démontrent que les conditions ne sont point réellement semblables de part et d'autre. En effet, s'il arrive que le peuple juif (lui-même, *non pas quelqu'un de ses alliés*) ait à faire une guerre ; les Romains ne sont tenus de lui porter secours qu'*autant que les circonstances du moment le leur permettront*. C'est-à-dire qu'il leur est très-facile d'éluder toute obligation réciproque, simplement par la raison prévue au traité, *que les circonstances présentes ne leur permettent pas de porter secours aux Juifs :* vu qu'ils ont eux-mêmes,

Romains, telle ou telle autre guerre à soutenir. Car la guerre ayant été leur moyen d'existence et leur procédé pour l'augmentation incessante de leur territoire, ils en ont eu constamment quelqu'une à soutenir. On en a la preuve dans la fermeture du temple de Janus, qui n'a eu lieu qu'une seule fois entre l'époque de Numa et celle d'Auguste. Et du reste, on a vu que le sénat n'eût pas été en peine de trouver, au besoin, quelque bonne raison pour entreprendre une guerre utile.

De fait, les Romains ont-ils rempli les obligations contractées par eux dans le traité qu'on vient de lire; ont-ils porté secours au peuple juif et à Judas Machabée contre Démétrius Soter? Et à l'égard de Rhége, qu'ils s'étaient engagés à protéger en cas de besoin, ne les a-t-on pas vus attendre neuf ans, attendre d'avoir subjugué tout le midi de l'Italie, non pas même pour protéger cette malheureuse ville contre des étrangers, mais, ce qui était de stricte justice, pour la délivrer du pillage et des fureurs barbares de leurs propres soldats? Et cette délivrance tardive doit-elle être attribuée à un sentiment de justice, ou à l'intérêt égoïste de parfaire leur conquête du midi de l'Italie, et de se ménager là comme un pont où ils pussent passer en Sicile? Nous allons voir encore bientôt s'ils ont mieux protégé Sagonte, quoiqu'ils aient fait grand bruit de leur alliance avec cette héroïque ville d'Espagne.

Concluons donc que les traités d'alliance, le *protectorat*, en un mot, l'*hégémonie* des Romains parmi leurs alliés, n'étaient pour le sénat qu'un moyen dissimulé et

commode d'intervenir à son heure avec les légions protectrices, dans le propre et unique intérêt du peuple romain, et de faire sans cesse des guerres de conquêtes avec le concours gratuit de ses alliés, tous les pays conquis de cette manière devenant ensuite autant de provinces romaines, et cet accroissement de territoire devenant par lui-même de plus en plus sûr et facile.

. . . . . *Vires acquirit eundo* (1).

Les traités d'alliance étaient donc un moyen politique redoutable que le sénat de Rome employait avec beaucoup d'habileté, sous le manteau de la justice et de la religion, pour étendre sans cesse et de plus en plus la domination romaine. Et cette politique était immuable d'âge en âge : le sénat lui-même étant impérissable et immuable dans ses tendances, par suite de sa constitution comme corps politique, directeur des intérêts du peuple romain et arbitre du sort des autres peuples.

Tu regere imperio populos, Romane, memento,
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos.

---

(1) On voit déjà des exemples de l'habileté des Romains à augmenter leur territoire dans deux anciens traités faits par eux avec les Carthaginois avant leurs guerres, et que Polybe rappelle. Il est dit dans le premier : « Que les Carthaginois ne feront aucun tort dans le pays des Latins *aux villes mêmes qui n'y seront pas sous la domination romaine : que s'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront aux Romains dans son entier.* Il est dit dans le second « que *si les Carthaginois prennent dans les pays latins quelque ville qui ne soit pas de la domination romaine,* ils garderont pour eux l'argent et les prisonniers, *et remettront la ville aux Romains.* » (III, v.)

Ainsi déjà Amilcar dut bien connaître les procédés politiques du sénat romain, de ce sénat directeur d'un peuple rapace et guerrier, qui, se couvrant hypocritement des apparences de la justice et de la bonne foi, usait de deux poids ou de deux mesures selon son intérêt et son ambition. Ensuite, lorsque les Carthaginois dépouillés de la Sicile, épuisés par la guerre des soldats étrangers, et dépouillés encore de la Sardaigne par une autre révolte de soldats étrangers, se disposèrent à réparer un peu tant de pertes en reprenant possession de cette dernière île, Amilcar, attentif à tout, ne dut-il pas s'indigner de voir ces mêmes Romains prétendre que c'était contre eux que sa patrie équipait des vaisseaux, lui déclarer la guerre et lui extorquer ainsi une augmentation de tribut? Enfin ne les vit-il pas, on peut le dire, jeter le masque, et s'emparer de la Sardaigne sous le prétexte incroyable que ces soldats étrangers, sans feu ni lieu, chassés par les habitants de cette île, et réfugiés en Italie, étaient venus spontanément la leur offrir, à eux Romains ? Amilcar devait donc comprendre avec évidence que les ambassadeurs des Romains, leurs traités d'alliance ou de paix, leurs colonies, leurs légions, tout cela n'était pour eux qu'autant de moyens d'atteindre leur but politique : la domination universelle et la spoliation de tous les biens des peuples à leur profit. Le danger était donc imminent pour Carthage, et d'autant plus grand, d'autant plus certain que le sénat de Rome n'était point périssable ou sujet à changer, comme le sont des souverains successifs ; mais

qu'il était indéfiniment persistant, et immuable dans ses traditions : qualité fondamentale de toute vraie puissance politique.

Partant Amilcar dut en être arrivé à cette conviction inébranlable, que le flot sans cesse croissant de l'invasion romaine, après avoir déjà si gravement entamé le territoire de sa patrie, ne pouvait tarder de le submerger complétement et de n'y laisser que des ruines, si de son côté il ne parvenait à découvrir quelque moyen plus puissant que les forces des Carthaginois pour prévenir la catastrophe.

§ IV. — Quel moyen restait-il à Amilcar pour préserver sa patrie d'un tel avenir? Son projet.

Un seul moyen pouvait offrir à Amilcar quelque espoir d'y réussir : c'était de combattre les Romains avec leurs propres armes, en retournant contre eux ces alliances politiques qui leur avaient procuré tant de succès. En un mot, c'était d'imiter leur politique dans un intérêt opposé au leur, dans l'intérêt commun des peuples voisins, en amenant tous ces peuples à s'allier entre eux et à former une *ligue de salut commun*, pour cerner de toutes parts des envahisseurs si redoutables, les contenir dans les limites de l'Italie, et même tâcher de les refouler vers Rome, Mais il était déjà bien tard pour y songer, tant les forces des Romains s'étaient accrues avec leurs progrès. Peut-on douter que chez un homme tel qu'A-

milcar Barcas, qui observait avec soin les progrès, le but et les moyens de la domination romaine, un tel projet ne dût naturellement lui venir à la pensée? Plus on y voudra réfléchir, plus on se convaincra, nous osons l'affirmer, que c'était là le seul moyen de salut pour tous les peuples non encore subjugués par les Romains, et en particulier pour les Carthaginois et les Gaulois cisalpins.

L'exécution d'une telle entreprise devait inévitablement présenter de très-grandes difficultés; mais elle n'était point impossible. Et si l'on écarte d'abord ces difficultés d'exécution pour ne considérer que l'ensemble du plan à suivre, ce plan était aussi simple que l'idée fondamentale, et s'offrait de lui-même à l'esprit. La première chose à faire pour les Carthaginois, était de se ménager l'appui des Espagnols : nation éminemment brave, d'un courage solide sur les champs de bataille, et combattant avec des armes modèles : dès lors, les deux peuples réunis entoureraient déjà une partie importante de la Méditerranée.

Carthage pouvait facilement fournir l'armée nécessaire pour favoriser la levée de boucliers et encourager les peuples indécis; mais *un point capital* était de trouver dans l'Italie même un peuple sur lequel on pût compter d'avance, pour y aller prendre pied chez lui en arrivant au-delà des Alpes, et pour y avoir ensuite un centre d'action et de renforts durant la guerre. La *Gaule cisalpine* s'offrait dans la situation la plus convenable à cet effet; et heureusement encore, les peuples de cette vaste et fertile région de l'Italie se trouvaient alors dans les con-

ditions les plus propres à les faire entrer avec ardeur dans une ligue contre les Romains. Ils en étaient à leur lutte suprême contre ces spoliateurs des peuples, qui les avaient déjà dépouillés à diverses reprises des plus belles parties de leur territoire, pour les distribuer à la plèbe de Rome. De plus, ce n'était point de leur défaut de bravoure que les revers de ces Gaulois cisalpins étaient résultés, mais du défaut d'armes comparables à celles des Romains, et surtout de leur défaut d'idées politiques et de sentiments patriotiques; et encore, il faut l'avouer, de l'entente de quelques-unes de leurs cités avec l'ennemi commun: résultat déplorable de l'incurie et de l'égoïsme de leurs petits rois, tous divisés entre eux ou par leur jalousie mutuelle, ou par l'habileté politique de l'ennemi. De sorte que ces mêmes Gaulois cisalpins, guidés avec prudence et intelligence, par quelque grand général de Carthage, pouvaient redevenir très-redoutables aux Romains : d'autant plus que ces derniers ne devaient pas encore être complétement remis de la terreur traditionnelle que ces mêmes Gaulois leur avaient inspirée depuis la prise de Rome. C'était donc, après les préparatifs faits en Espagne, dans la Gaule cisalpine qu'il fallait porter la guerre, en faisant alliance avec les Gaulois, et en tâchant de s'adjoindre immédiatement un peuple limitrophe, les Ligures, autre peuple d'origine celte, jaloux de sa liberté, courageux, dur aux travaux et a toutes les fatigues de la guerre.

Une fois ce premier noyau de la ligue formé, il s'agis-

sait de s'avancer au sud, pour tâcher de faire alliance avec les nombreux peuples plus ou moins aborigènes de l'Italie, qui en occupaient les *régions centrales*. Ceux-ci étaient depuis longtemps déjà soumis et accoutumés au joug des Romains : on devait donc s'attendre à plus de difficultés pour les détacher de cette alliance déjà ancienne, et les faire entrer dans une alliance opposée.

Enfin, on arrivait à l'extrémité méridionale de l'Italie, dans la *Grande-Grèce*, région où, à Siponte, à Vénusie, à Tarente, à Métaponte, Héraclée, Crotone, Locres, Naples, et enfin Capoue, on devait trouver des populations d'origine grecque, plus disposées à entrer dans la ligue et à prendre les armes contre l'ennemi commun. Dès lors, l'enceinte eût été fermée autour des redoutables envahisseurs; on se fût retrouvé en communication facile avec Carthage; et à Capoue on eût été en bonne position ou pour traiter ou pour en finir avec Rome.

Certainement un projet de cette sorte n'avait rien qui ne fût très-sensé, très-prudent, très-exécutable par un homme tel qu'Amilcar. Somme toute, il ne s'agissait que de dessiller les yeux à divers peuples sur la politique des Romains, sur le danger imminent qui en résultait pour leurs voisins, sur la nécessité de former une alliance commune contre l'ennemi commun; puis, de prêter main forte à chacun des coïntéressés, pour se délivrer ou se préserver ensemble de ces envahisseurs méthodiques et hypocrites de tous les biens des autres peuples. Assurément rien de tout cela n'était impossible.

Nous ne craignons pas d'avancer qu'Amilcar avait conçu ce projet, qu'Annibal l'exécuta presque entièrement, et que l'idée d'un tel but politique jette la plus vive lumière sur toute la seconde guerre punique, sur tout ce qui peut s'y rattacher avant, pendant et après cette guerre mémorable. Et notre lecteur va pouvoir en juger lui-même en y jetant un coup d'œil d'ensemble, avant que nous entrions dans la seconde partie de notre travail, où nous devrons ne plus quitter le fil du récit.

Considérons ce qu'a dit ci-dessus Polybe. Il a mentionné, comme étant une des causes de la seconde guerre punique, le ressentiment qu'Amilcar Barcas aurait gardé de ses revers en Sicile. « *Car*, dit-il, *quoique Amilcar eût été défait en Sicile, son courage n'en fut point abattu.* » Or, cette allégation de Polybe est tout à fait inexacte, d'après son propre récit de la première guerre punique, où l'on a vu que jamais en Sicile ni ailleurs, Amilcar n'a éprouvé le moindre échec. De plus, Cornelius Nepos nous apprend qu'Amilcar ramena son armée de Sicile avec tous les honneurs de la guerre. Le consul voulut bien d'abord refuser de traiter s'il ne livrait ses armes; mais le fier Carthaginois se déclara prêt à combattre jusqu'à la mort, plutôt que de livrer à l'ennemi les armes que sa patrie lui avait remises pour la défendre (1). Il paraît donc que Polybe, qui devait certainement connaître le fond des choses, n'a pas été libre, au milieu des hommes politi-

---

(1) CORNELIUS NEPOS, *Amilcar*, I. Voir le texte dans la note de la p. 22.

ques de Rome, d'expliquer les véritables raisons qui auraient poussé Amilcar Barcas à méditer la seconde guerre punique, dix-huit ans avant qu'elle éclatât.

Notre auteur a insisté, en ajoutant que : « Quoique Amilcar soit mort dix ans avant que cette guerre commençât, il est cependant aisé de prouver qu'il en fut le principal auteur ; » et la preuve qu'il en donne, c'est le serment dicté au jeune Annibal. Ceci nous met sur la voie. En effet, pour qu'Amilcar, en emmenant son jeune fils dans une expédition en Espagne, ait ainsi *évoqué solennellement le souvenir des Romains*, et dicté à ce jeune fils le *serment de ne jamais être leur ami*, il faut bien que cette expédition se soit rattachée dans son esprit à quelque pensée supérieure et secrète contre les Romains, à quelque projet de guerre dont cette expédition d'Espagne était, pour ainsi dire, le premier acte. Peut-on en douter, quand on voit l'importance que Polybe lui-même attribue à ce serment? Qu'on veuille bien peser attentivement les considérations qu'il présente à la suite et dont nous devons rappeler ici les propres termes. « On conviendra, dit-il, que *ce témoignage de la haine* d'Amilcar et de *tout le projet qu'il avait formé contre les Romains*, est précis et sans réplique. Mais cette haine paraît encore plus dans ce qu'il fit ensuite. Car il leur suscita deux ennemis, Asdrubal son gendre et Annibal son fils, qui étaient tels, qu'après cela il ne pouvait rien faire de plus pour montrer l'excès de la haine qu'il leur portait. Asdrubal mourut avant de pouvoir *faire éclore son dessein*. Mais Annibal trouva dans

la suite l'occasion de *se livrer avec éclat à l'inimitié qu'il avait héritée de son père* contre les Romains. » Or cet Asdrubal, présenté ici comme ayant été un si grand ennemi des Romains, jamais il n'a tiré le glaive contre eux. Voici ce qu'en dit Polybe lui-même : « Après la mort d'Amilcar, Asdrubal gouverna l'Espagne pendant huit ans, et, par la douceur et la politesse dont il usa envers les puissances du pays, plus que par les armes, il étendit beaucoup la puissance de sa république (1). » Donc *ce dessein* qu'Asdrubal poursuivait secrètement en Espagne, qu'il ne put mettre à exécution avant sa mort, et qui était si redoutable aux Romains, doit avoir été un *dessein politique*, tel qu'aurait été en effet le dessein de susciter une ligue des peuples pour se garantir mutuellement de l'invasion romaine.

Ainsi, l'on voit déjà assez clairement dans le récit de Polybe, malgré toute la réserve qu'il y met, qu'Amilcar avait conçu et méditait depuis longtemps un certain projet contre les Romains; que son expédition en Espagne, où il emmena son jeune fils Annibal, après lui avoir fait prononcer devant l'autel de la patrie, dans la solennité du départ, *le serment de ne jamais être l'ami des Romains*, fut un premier acte politique et militaire se rattachant à ce projet secret; qu'Asdrubal, son gendre et son successeur

(1) Polybe, II, vii. — Il dit ailleurs : « Asdrubal, revêtu du commandement des armées, se fit beaucoup d'honneur dans cette dignité par son intelligence et sa conduite. » Ce fut lui qui fit bâtir Carthagène : il étendit la puissance de sa nation en Espagne, et *fit avec les Romains un traité, où les Carthaginois s'engageaient à ne point passer au-delà de l'Èbre.*

en Espagne, y marcha dans les mêmes errements politiques et militaires, en vue du même dessein secret, sans cependant pouvoir l'amener à exécution ; et qu'enfin Annibal, devenu homme mûr et nommé après Asdrubal au commandement de l'Espagne, profita de cette situation pour se livrer avec éclat à sa haine héréditaire contre les Romains, en exécutant ce même projet de son père, dans son expédition en Italie. Tout cet enchaînement des faits rapportés nous paraît manifeste, bien que notre auteur ne s'explique ici nettement sur rien.

Mais nous avons, d'autre part, un témoignage positif et précis qui prouve la justesse de ces inductions, le témoignage de Cornelius Nepos. Voici comment il s'exprime : « *Cet Amilcar, au moment où il se préparait à porter la guerre en Italie,* la neuvième année depuis qu'il était venu en Espagne, fut tué les armes à la main dans une bataille contre les Vettones (1). » Certainement donc, ce projet formé par Amilcar contre les Romains, conçu et médité par lui depuis si longtemps, n'était autre que cette même expédition en Italie, dont Annibal son fils entreprit l'exécution dix ans après sa mort.

Enfin, Amilcar dut bien comprendre que, lui fût-il donné de commencer une telle guerre, il était bien probable que sa vie ne suffirait pas dès lors pour la mener

(1) *Hic, quum in Italiam bellum inferre meditaretur, nono anno postquam in Hispaniam venerat, in prœlio pugnans adversus Vectones, occisus est.*— (*Hamilcar,* IV.)— Ces *Vectones,* ou Vettones, étaient un peuple de la Lusitanie orientale, limitrophe de la *Béturie,* des *Oretani* et des *Carpetani.*

à bonne fin; et, le salut de sa patrie en dépendant, il dut s'occuper avec le plus grand soin de former ses fils à la politique et à la guerre, et de leur transmettre en détail son plan, ses instructions et tout ce que sa prudence, son expérience et son propre génie lui suggéraient de conseils utiles pour la conduite d'une telle entreprise, au cas où ils en seraient les continuateurs. Le jeune Annibal put profiter de ces grands enseignements de son père pendant neuf années qu'il fut auprès de lui en Espagne. Ses deux frères, Asdrubal et Magon, durent aussi y participer. Et ce fut sans doute alors qu'Amilcar, voyant avec quelle facilité naturelle ses trois fils saisissaient et s'appropriaient ses vues sur cette guerre inévitable et suprême contre les Romains, prononça cette parole que les auteurs citent de lui : « *J'élève trois lionceaux qui dévoreront un jour la république romaine.* »

De fait, les grands traits du plan de guerre d'Annibal s'accordent-ils avec la pensée supérieure et préméditée, de susciter et d'appuyer par les armes une ligue des peuples contre l'invasion romaine?

Polybe n'hésite point à affirmer « qu'Annibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. » Cependant on voit Annibal porter d'emblée la guerre en Italie, au risque évident de perdre dans le trajet la moitié de son armée : ce qui lui est arrivé en réalité. Comment s'expliquer cela, quand on voit d'une manière non moins claire que, sans sacrifier ainsi tout d'abord ni la moitié ni même aucune partie de son armée, il eût pu avec

plus de facilité porter la guerre soit en Sicile, soit en Sardaigne, soit sur quelque point du vaste littoral de l'Italie, et même qu'il eût pu combattre les Romains en Espagne, pays où l'influence de Carthage était prédominante, où son armée était habituée à combattre et avait déjà obtenu tant de succès, où enfin il lui était si facile de faire venir des renforts d'Afrique? Le parti qu'il prit, de passer d'emblée en Italie à travers la Gaule et les Alpes, devrait donc nous paraître, en lui-même, une grave imprudence de sa part, à moins qu'il n'ait eu quelque raison capitale, quelque raison supérieure et secrète d'en agir ainsi. Car, ni Polybe, ni après lui personne que nous sachions, n'en a jamais présenté aucun motif. Or, la nécessité et l'urgence d'opposer une digue assez solide au flot sans cesse croissant de l'invasion romaine, qui menaçait d'engloutir de proche en proche tous les territoires circonvoisins, et particulièrement alors celui de Carthage; en un mot, la pensée supérieure et secrète de *constituer une ligue défensive des peuples contre les Romains*, nous paraît expliquer et seule pouvoir expliquer d'une manière satisfaisante ce fait, qu'Annibal se soit porté d'emblée et au risque des plus grands périls *en Gaule Cisalpine*. Ce fut, selon nous, pour y faire un premier pacte avec les Gaulois cisalpins et les Ligures, et y constituer un premier noyau de peuples alliés. Et de fait, les Gaulois cisalpins et les Ligures, peuples d'origine celte, se sont ou d'avance ou tout de suite alliés à lui, comme on le verra.

Remarquons encore que réellement Annibal a suivi en Italie la marche qu'il devait suivre pour atteindre ce but politique, marche que nous avons indiquée plus haut en nous guidant *à priori* sur cette pensée (p. 50 et suiv.).

Remarquons aussi que les peuples du centre, qui étaient aborigènes de l'Italie et accoutumés depuis longtemps au joug des Romains, persistèrent dans leur alliance, même après la bataille de Cannes. Peut-être même que ce fut là le véritable motif pour lequel Annibal, après ce désastre de l'armée romaine, ne marcha pas immédiatement sur Rome. En effet, au moment où il se fût présenté devant la Ville, si le sénat en fût sorti du côté opposé, pour se mettre à la tête des peuples environnants, l'armée carthaginoise, dans une telle situation, dénuée de tout secours extérieur, trop peu nombreuse pour pouvoir se diviser et se porter aux environs dans la campagne, eût-elle pu subsister et demeurer longtemps dans la Ville? Eût-elle pu chaque jour envoyer au-dehors ses fourrageurs, sans les exposer à être surpris et accablés?

Au contraire, les peuples de l'extrémité méridionale de l'Italie, qui étaient d'origine grecque, s'allièrent à Annibal aussi facilement que les Gaulois cisalpins et les Ligures; il put recruter parmi eux quelques troupes, et Capoue lui ouvrit ses portes.

Chaque peuple de l'Italie paraît donc bien avoir pris parti dans cette guerre, comme s'il eût été question pour chacun d'une alliance à former, ou d'une ligue à constituer contre la domination romaine.

Mais voici une preuve directe et précise que le plan politique d'Annibal, dans son expédition en Italie, fut réellement de constituer une alliance générale des peuples pour se garantir mutuellement de la domination des Romains. Cette preuve précieuse est un fragment de l'*Histoire* de Polybe, où se trouve un traité d'alliance fait par Annibal après la bataille de Trasimène. Qu'on nous permette de le citer tout au long pour lui conserver sa physionomie originale.

« Traité qu'Annibal, général, Magon, Murcau, Barmocar, tous les sénateurs de Carthage, tous les Carthaginois qui servent sous lui, ont fait avec Xénophanès Athénien, fils de Cléomaque, lequel nous a été envoyé en qualité d'ambassadeur par le roi Philippe, fils de Démétrius, tant en son nom qu'au nom des Macédoniens et des alliés.

« En présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; en présence de la Déesse des Carthaginois, d'Hercule et d'Iolaüs; en présence de Mars, de Triton et de Neptune; en présence de tous les Dieux protecteurs de notre expédition, du Soleil, de la Lune et de la Terre; en présence des fleuves, des prés et des eaux; en présence de tous les Dieux que Carthage reconnaît pour ses maîtres; en présence de tous les Dieux qui sont honorés dans la Macédoine et dans tout le reste de la Grèce; en présence de tous les Dieux qui président à la guerre et qui sont présents à ce traité, Annibal, général, et avec lui tous les sénateurs de Carthage et tous ses soldats, ont dit :

« Afin que désormais nous vivions ensemble comme amis et comme frères, soit fait sous votre bon plaisir et le nôtre ce Traité de paix et d'alliance, à condition :

« Que *le roi Philippe, les Macédoniens et tout ce qu'ils ont d'alliés parmi les autres Grecs conserveront et défendront les seigneurs carthaginois,* Annibal leur général, les soldats qu'il commande, les gouverneurs des provinces dépendantes de Carthage, Utique et toutes les villes et nations qui lui sont soumises; *les soldats, les alliés et toutes les villes et nations qui nous sont amies dans l'Italie, la Gaule, la Ligurie et quiconque dans cette province fera alliance avec nous;*

« Que, d'un autre côté, *les troupes de Carthage*, Utique, toutes les villes qui sont soumises à Carthage, *les alliés, les soldats, toutes les villes et nations d'Italie, de la Gaule et de la Ligurie, et les autres alliés que nous avons et que nous pourrons avoir dans ces provinces d'Italie, s'engagent à conserver et à défendre le roi Philippe, les Macédoniens et tous leurs alliés d'entre les autres Grecs;*

« Que nous ne chercherons point à nous surprendre les uns les autres, et que nous ne nous tendrons pas de piéges;

« Que, sans délai, sans fraude ni souterrains (subterfuges), *nous, Macédoniens*, etc., *nous nous déclarerons les ennemis des ennemis des Carthaginois,* excepté des rois, des villes et des ports avec qui nous sommes liés par des traités de paix et d'alliance;

« Que *nous*, *Carthaginois*, etc., *nous serons ennemis de*

ceux qui feront la guerre au roi Philippe, excepté des rois, des villes et des nations qui nous seront unies par des traités;

« Que *vous entrerez, vous Macédoniens, dans la guerre que nous avons avec les Romains*, jusqu'à ce qu'il plaise aux Dieux de donner à nos armes un heureux succès; que vous nous fournirez ce qui nous sera nécessaire, et que vous serez fidèles à ce dont nous serons convenus;

« Que, *si les Dieux nous refusent leur protection contre les Romains et leurs alliés, et que nous traitions de paix avec eux*, nous en traiterons de telle sorte, que *vous soyez compris dans le traité*, et aux conditions qu'il ne leur sera pas permis de vous déclarer la guerre, qu'ils ne seront maîtres ni des Corcyréens, ni des Apolloniates, ni des Épidamniens, ni de Phare, ni de Dimalle, ni des Parthins, ni de l'Atintanie, et qu'ils rendront à Démétrius de Phare ses parents qu'ils retiennent dans leurs États;

« Que *si les Romains vous déclarent la guerre ou à nous*, selon le besoin, *nous nous secourrons les uns les autres;*

« Que nous ferons la même chose si quelque autre nous fait la guerre, excepté à l'égard des rois, des villes et des nations dont nous serons amis et alliés.

« Si nous jugeons à propos de retrancher ou d'ajouter quelque chose à ce traité, nous ne le ferons que du consentement des deux parties. » (VII, II.)

Remarquons tout d'abord, dans ce traité d'alliance, que les obligations y sont absolument réciproques de part et d'autre, que l'égalité y est parfaite; tandis que, dans le

traité d'alliance conclu par les Romains avec le peuple juif, on a vu que tout l'avantage était en faveur des Romains, et tout le poids des obligations à la charge des Juifs. On doit donc reconnaître qu'Annibal était loyal et honnête dans ses alliances politiques, et il faut convenir qu'on n'en peut pas dire autant des Romains (1).

Qu'on veuille bien considérer avec attention les passages que nous avons soulignés, et on se convaincra, nous osons l'espérer, de l'exactitude de nos déductions précédentes; c'est-à-dire que le plan de guerre d'Annibal, dans son expédition en Italie, eut effectivement pour base *le plan politique d'une alliance des peuples contre l'invasion romaine,* dans l'impossibilité où se trouvait actuellement chaque peuple de résister seul à cette invasion croissante. Car Polybe nous a dit « qu'*Annibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de prudence;* » et que peut-on espérer d'une guerre qui ne repose pas sur un bon plan politique?

C'est ainsi qu'on s'expliquerait pourquoi Polybe insiste d'une manière si remarquable, en des termes si généraux, si vagues, presque mystérieux, sur cette *haine d'Amilcar Barcas contre les Romains,* comme ayant été *la principale cause de la seconde guerre punique.*

Nous pouvons donc conclure définitivement que *la cause profonde et le but politique de l'expédition d'Annibal* fut cette grande pensée conçue par Amilcar son père :

---

(1) Aussi : qui est-ce qui a inventé la calomnie du mot *fides punica?* Les Romains. Ce devait être.

Union des peuples contre les Romains : seul moyen qui pût lui offrir dès lors quelque espoir de salut pour sa patrie.

Avec ce grand Amilcar, tous les siens également se dévouèrent à cette même pensée de salut national, comme si elle eût passé en eux avec le sang, et donnèrent leur vie pour elle. Amilcar d'abord, puis Asdrubal son gendre, périrent en Espagne, où ils préparaient l'exécution de cette grande affaire : des trois fils, Asdrubal périt en Italie, Magon en mer (1) : Annibal, le dernier, poursuivant toujours ce même but partout, auprès d'Antiochus, auprès de Prusias, et partout après lui des ambassadeurs romains survenant avec une alarme furieuse, se vit réduit en Bithynie à avaler du poison pour échapper à leurs mains, sinon à leur haine et à leurs calomnies. Quelle protestation de cette héroïque famille contre toutes les calomnies de Rome, et de tous ses historiens, et de tous ses poëtes, flatteurs peu scrupuleux de sa haine, née de ses terreurs, comme à l'égard des Gaulois !

Et Rome enfin put se remettre un peu de tant d'alarmes que lui avait fait éprouver cette famille redoutable d'Amilcar Barcas, la gloire de Carthage.

---

(1) D'après TITE-LIVE (XXX, XVIII, XIX), Magon blessé dans une bataille en Gaule Cisalpine, par où il venait rejoindre Annibal, s'était retiré à Gênes, lorsqu'il y reçut l'ordre de revenir en Afrique défendre sa patrie; et, s'étant embarqué avec ce qu'il lui restait de troupes, il mourut en mer peu après avoir dépassé la Sardaigne. — Mais CORNELIUS NEPOS (*Hannibal,* VII et VIII) prouve par un document officiel que Magon ne mourut que neuf ans plus tard. Après avoir vainement tenté avec Annibal de reconstituer la ligue contre Rome, il aurait péri (dans un naufrage ou par un assassinat) dans la traversée d'Afrique en Syrie, où il se rendait avec son frère auprès d'Antiochus.

Mais il semble que toutes les craintes ne cessèrent point à Rome dès ce moment : peut-être y craignait-on encore de voir surgir de Carthage quelque rejeton de cette famille indomptable ; et comme pour l'étouffer entièrement sous ses ruines, un sage du sénat, Caton le censeur, provoqua opiniâtrément le décret célèbre *Delenda Carthago*, qui fut porté 33 ans après la mort d'Annibal, et qui ordonnait la *destruction complète de Carthage, avec défense de la relever et d'habiter ses ruines*. La malheureuse ville avait alors sept cent mille habitants : l'incendie y dura dix-sept jours. C'est ainsi que les Romains parvinrent à se tranquilliser entièrement de ce côté-là, et y firent régner la paix. — *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant.*

De même, en Italie, dès qu'ils purent y reprendre le dessus, leur vengeance fut en proportion de la terreur qu'ils avaient éprouvée. Elle fut atroce dans la Campanie, où généralement la population d'origine grecque avait fait alliance avec Annibal. On sait que tous les sénateurs de Capoue, au nombre de soixante-dix, après avoir été préalablement requis de livrer tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent, furent ensuite attachés au poteau, battus de verges et décapités. La ville elle-même ne fut pas détruite, à cause de son utilité pour Rome et de son importance agricole et commerciale; mais elle fut privée de toute administration propre, de tous droits civils, et régie par un préfet annuel envoyé de Rome. Nombre de citoyens éminents furent jetés en prison, où de terreur ils s'empoisonnèrent; une grande partie de la multitude fut

vendue; et tous les édifices publics, avec tout le territoire de cette malheureuse ville, furent déclarés propriété des Romains. Voilà ce que lui coûta son désir de s'affranchir de leur joug.

Sans doute, au contraire, les alliés italiens qui étaient demeurés inébranlablement unis aux Romains en furent récompensés? Point du tout. Les conditions du traité de paix imposé aux Carthaginois furent toutes en faveur des Romains, toutes à leur bénéfice; et, grâce à ce traité, les Romains purent ensuite facilement s'emparer des possessions de Carthage en Afrique, dès qu'ils le jugèrent à propos : ce qui ne tarda pas. Quant à leurs alliés du centre de l'Italie, auxquels ils avaient dû leur salut durant la guerre, non-seulement il n'y eut rien pour eux dans les fruits de la victoire, mais encore ils durent rester soumis à l'autorité de Rome et en dehors de tous les droits de citoyens romains.

Un siècle après, le danger étant passé depuis longtemps, et la domination romaine s'appesantissant sur eux de plus en plus, ces mêmes alliés italiens cherchèrent bien à reconquérir leur indépendance, et, dans cet espoir, ils s'allièrent entre eux et entreprirent la guerre dite *sociale*. Mais ils avaient manqué l'occasion : Annibal n'était plus là, à Trasimène ou à Cannes, pour les soutenir avec son armée victorieuse; et Mithridate, qu'ils appelèrent à leur secours, ne put faire avancer la sienne au-delà d'Athènes et de Chéronée, où Sylla l'arrêta. Il était donc trop tard; et ces anciens alliés aborigènes de

l'Italie, qui avaient déjà choisi la place de *Corfinium* pour en faire leur capitale, n'étant ni assez préparés, ni assez unis et assez nombreux, pour une telle lutte, furent écrasés partout séparément dans cette tentative de secouer le joug des Romains (1). Qu'ils ont dû gémir, en le sentant de nouveau s'appesantir plus durement sur eux, de n'avoir point ajouté foi à ce que leur avait dit et répété Annibal, notamment après sa victoire de Trasimène, lorsqu'il avait séparé et renvoyé en liberté les prisonniers faits sur eux dans cette bataille! « Il distribua ensuite, dit Polybe, les prisonniers romains entre les rangs de son armée, pour les tenir sous bonne garde. Ceux d'entre leurs *alliés* furent traités avec plus d'indulgence : il les renvoya dans leur patrie sans en rien exiger, leur répétant ce qu'il leur avait déjà dit, *qu'il n'était pas venu pour faire la guerre aux Italiens, mais pour délivrer les Italiens du joug des Romains.* » (III, XVIII.)

Grand enseignement pour les peuples, de ne point s'engager dans une guerre sans bien considérer au préalable et quel but on veut atteindre, et avec qui on va s'allier, et contre qui on va combattre; de crainte que, même dans le cas d'une heureuse victoire, après avoir sacrifié et son sang et ses ressources pour l'obtenir, non-seulement on n'en retire aucun avantage, mais encore on ne se soit préparé de nouvelles calamités.

---

(1) FLORUS, III, XVIII. Les Romains, en effet, n'avaient dès lors plus rien à craindre que leur propre fureur, la corruption et Jules César.

§ V. — Conclusions politiques.

En résumé donc, si l'on considère la seconde guerre punique tout d'abord *du point de vue historique et politique*, on peut dire :

Que le plan militaire d'Annibal fut subordonné au projet politique de susciter *une coalition des peuples autour des Romains*, pour mettre un terme à leurs invasions successives ;

Qu'avant, pendant et après son expédition, Annibal n'a cessé de faire des efforts diplomatiques dans le même sens chez tous les peuples exposés à ce dangereux voisinage, soit en Italie, soit au pourtour et dans les îles de la Méditerranée, jusqu'au moment de sa mort, à Libyssa (*Guebizé*), l'an de Rome 572 (av. J. C. 182);

Que le sénat de Rome s'émut vivement d'une telle coalition hostile, d'autant plus que c'était attaquer les Romains par leur propre méthode politique, au moyen de laquelle, et grâce à l'appui d'alliés imprévoyants, ils avaient réussi à étendre leur domination de proche en proche, d'abord autour de Rome, puis, de plus en plus loin, sur tous les peuples limitrophes ;

Qu'au moment même du désastre militaire des Romains à Cannes, leur politique conservait encore l'avantage sur celle d'Annibal auprès de leurs alliés du centre de l'Italie, qui persistèrent à soutenir les Romains. D'où il résulta que

ceux-ci purent lever de nouvelles troupes dans toute la partie centrale de l'Italie, soit pour aller au loin combattre la coalition ennemie, en Espagne, en Sicile, en Sardaigne, en Macédoine; soit pour *harceler* l'armée d'Annibal dans la partie méridionale de l'Italie; — car, au témoignage de Cornelius Nepos : « Tant qu'Annibal fut en Italie, nul ne put lui résister en bataille rangée, *et, après la bataille de Cannes, nul n'osa camper dans la plaine en face de lui* (1) »;

Qu'Annibal de son côté, dans la partie méridionale de l'Italie, ayant ses communications interceptées avec la Gaule cisalpine et n'en recevant plus aucun renfort; ne pouvant diviser sa petite armée, soit pour trouver des subsistances, soit pour garder les places importantes, sans exposer chaque petit corps isolé à un très-grand péril; obligé même à se déplacer fréquemment pour faire subsister ses troupes en masse, ou pour s'approcher de la mer, dans l'attente de quelque secours arrivant de Carthage; fut réduit, pour ainsi dire, à prêter sans cesse le flanc aux entreprises des Romains qui le harcelaient;

Qu'une telle situation respective dut amener peu à peu l'épuisement de sa vaillante armée, la ruine de son expédition, le salut de Rome, et, comme conséquence fatale, l'invasion définitive de toute la Gaule cisal-

---

(1) *Quamdiu in Italia fuit, nemo ei in acie restitit, nemo adversus eum post Cannensem pugnam in campo castra posuit.* (*Hannibal*, v.)

pine, avec la destruction de la république de Carthage.

En effet, quelle armée Annibal put-il improviser en Afrique contre Scipion? Ainsi, Carthage avait déjà réellement succombé avec lui en Italie; et la bataille de Zama ne fut qu'un dernier effort sans espoir, mais nécessité par la dureté des conditions de paix que Scipion voulait lui imposer.

L'insuccès d'Annibal dans la seconde guerre punique remonte donc, en dernière analyse, au secours énergique et persévérant qui fut fourni aux Romains par leurs alliés du centre de l'Italie.

Qu'on nous permette un dernier mot sur ce point capital de la politique romaine, et sur les forces que le sénat sut tirer des autres peuples, *alliés et amis du peuple romain*, comme il les proclamait, au grand avantage du peuple romain, et uniquement du peuple romain. Il importe de bien constater que, déjà par cette même politique, les Romains avaient obtenu un succès pareil dans la guerre particulière des Gaulois cisalpins, qui eut lieu huit ans avant l'expédition d'Annibal.

« Sous le consulat de Marcus Lepidus, dit Polybe, les Romains partagèrent entre eux les terres du Picenum, d'où ils avaient chassé les Gaulois Sénonais... Les Gaulois se persuadèrent que ce n'était plus pour commander et faire la loi que les Romains les attaquaient, mais pour les perdre et les détruire entièrement. Dans cette pensée, les *Insubriens* et les *Boiens*, les deux plus grands peuples

de la nation, se liguent ensemble, et envoient chez les Gaulois qui habitaient le long des Alpes et du Rhône, et qu'on appelait *Gésates*, parce qu'ils servaient pour une certaine solde, car c'est ce que signifie proprement ce mot... Ils leur rappellent les exploits de leurs ancêtres, qui, ayant pris les armes contre les Romains, les avaient battus à plate couture, et avaient pris d'emblée la ville de Rome, qui en étaient restés les maîtres et de tout ce qui était dedans *pendant sept mois;* et qui, après avoir cédé *et rendu la ville non-seulement sans y être forcés, mais même avec reconnaissance de la part des Romains, étaient retournés sains et saufs et chargés de butin dans leur patrie....* (1) ».

« Au bruit de ce soulèvement, on tremble à Rome pour l'avenir, tout y est dans le trouble et dans la frayeur... Cette frayeur n'a rien qui doive surprendre. L'extrémité où les Gaulois avaient autrefois réduit les Romains était encore présente à leurs esprits. Pour éviter un semblable malheur, ils assemblent ce qu'ils avaient de troupes, ils font de nouvelles levées; *ils mandent à leurs alliés de se tenir prêts ;* ils font venir des pro-

(1) On voit par ce passage de Polybe, qui était écrit et lu en pleine ville de Rome, quelle foi l'on doit ajouter au récit de Tite-Live sur le même événement. On peut donc, avec juste raison, considérer comme un pur conte tout ce passage de Tite-Live, la bataille dans Rome, l'assaut du Capitole, l'alarme donnée par les oies, le *væ victis* de Brennus, la fuite et le massacre de tous ses Gaulois jusqu'au dernier. Il en sera de même au sujet de divers points de l'expédition d'Annibal, que nous discuterons à part dans le récit de Tite-Live, après avoir terminé l'examen complet de celui de Polybe.

vinces de leur domination les registres où étaient marqués les jeunes gens en âge de porter les armes... Il leur venait des secours, et de toutes sortes, et de tous les côtés. Car telle était la terreur que l'irruption des Gaulois avait répandue en Italie, que *ce n'était plus pour les Romains que les peuples croyaient porter les armes;* ils ne pensaient plus que c'était à la puissance de cette république que l'on en voulait; *c'était pour eux-mêmes, pour leur patrie, pour leurs villes qu'ils craignaient:* et c'est pour cela qu'ils étaient si prompts à exécuter les ordres qu'on leur donnait. » (II, IV et V.)

D'après la maxime admise, que celui qui profite d'une chose peut à bon droit être taxé d'en avoir été l'auteur, nous sommes autorisé à présumer que le sénat romain fut pour quelque chose dans l'illusion où tombèrent alors les alliés italiens de Rome, en croyant que cette guerre était dirigée aussi bien contre eux que contre les envahisseurs de la Gaule cisalpine, ce qui les poussa à faire tant d'efforts pour soutenir les Romains. Or on trouve dans Polybe (II, V) le dénombrement officiel des contingents fournis par chaque peuple allié; mais, comme l'auteur y comprend sous un même chiffre les Romains et les Campaniens, la comparaison de ces contingents ne saurait être qu'approximative. On peut néanmoins estimer avec assez de certitude que, *sur un effectif total de sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille chevaux*, les Romains n'en fournirent qu'environ *cent quarante mille*, c'est-à-dire *le cinquième* de l'armée réunie contre les Gau-

lois cisalpins (1). Quant au fruit de la victoire, il fut tout entier pour les Romains, suivant leur habitude ; seuls, en effet, ils s'approprièrent une nouvelle portion de la Gaule cisalpine, où ils fondèrent deux colonies, *Plaisance* et *Crémone*.

On voit donc par là, avec toute certitude, quelles forces considérables les Romains tiraient de leurs alliés et amis, sans aucuns frais à faire pour cela, et presque sans obligation réciproque. Nous pourrons le constater encore plus loin, par le fait de la destruction de Sagonte leur alliée, sans qu'ils l'aient secourue durant *huit mois de siége*. Tout cela était le résultat positif de ces habiles stipulations du sénat que nous avons signalées dans les traités d'alliance, et de l'hégémonie romaine étendue de proche en proche sur tous les peuples au moyen de ces mêmes traités. Et en vérité, ce qui doit le plus étonner, ce n'est certes pas de voir les Romains subjuguer ainsi graduellement tout l'univers, mais bien de voir les peuples se prêter indéfiniment à jouer ce rôle d'*alliés et amis du peuple romain,* quels qu'aient pu être les avantages particuliers qu'en retiraient sans doute les princes et tous les personnages influents. Tant il est vrai qu'en fait de politique on peut faire croire, du moins jadis on pouvait faire croire aux peuples bien des choses.

---

(1) Il s'y trouvait même, chose triste à dire, *vingt mille Gaulois Vénètes et Cénomans :* deux peuples de la Gaule cisalpine déjà pris dans les piéges de la politique romaine, qui savait si bien gagner leurs petits rois ou princes.

Et même de notre temps, serait-ce une illusion de s'imaginer qu'à Berlin, depuis l'origine de la Prusse et surtout depuis le règne du grand Frédéric, il se joue systématiquement quelque parodie formidable de la politique romaine; qu'on y procède avec méthode à l'augmentation graduelle et indéfinie de l'État, au moyen d'une *hégémonie* préalablement étendue avec habileté sur les peuples circonvoisins? En effet, sans remonter aux actes antérieurs, quel est celui des alliés allemands qui vient de prendre possession, pour lui seul, du territoire envahi? Comment a-t-on partagé l'immense somme d'argent exigée du peuple vaincu? N'a-t-on pas, comme les Romains, réservé le trésor pour la guerre, *ærarium* (1)? Ne suit-on pas la méthode utile d'offrir sa protection aux peuples contre les autres peuples? Ne se couvre-t-on pas du manteau de la religion et de la morale? Et même n'use-t-on pas de la maxime des Romains : la *Force* prime le *Droit?* Voilà donc manifestement les caractères de la politique romaine. Avis à tous les peuples que la chose intéresse ou peut intéresser, aujourd'hui ou dans l'avenir :

> *Nam tua res agitur paries quum proximus ardet.* —
> *Principiis obsta.* — *Vires acquirit eundo.*

On voit donc bien que les alliances sont, pour ainsi dire, les racines des États; qu'elles sont la base de leur

---

(1) Consulter à ce sujet un article du journal *Economist*, numéro du 8 juin 1872, article reproduit dans le *Journal des Débats* du 11 juin suivant. Voir encore les *Débats* du 26 novembre suivant, 1re colonne, 3e alinéa.

existence, de leur grandeur, de leur sécurité et de leur force. Ainsi Annibal, en traversant la vieille Gaule et les Alpes pour se porter d'emblée en Gaule cisalpine, et y susciter, selon la grande pensée de son père Amilcar Barcas, des alliances défensives, opposées à celles des Romains, y venait en réalité attaquer la république romaine à sa base : seul moyen dès lors de préserver celle de Carthage d'une domination terrible et menaçante.

Maintenant que nous savons encore dans quel état il va trouver les choses et les esprits à son arrivée en Italie, plus rien ne doit nous retarder de l'y suivre pas à pas depuis l'Espagne. Et nous aurons cet avantage que, d'après les considérations précédentes *au point de vue historique et politique*, nous pourrons mieux nous rendre compte de sa marche et de ses actes *au point de vue militaire et stratégique*, par la connaissance des motifs qui le dirigent et du but auquel il tend. Ces deux sortes d'étude s'éclairant ainsi et se contrôlant d'une manière réciproque, si nous nous sommes trompé d'un côté ou de l'autre, le lecteur bien averti aura toute facilité à relever notre erreur.

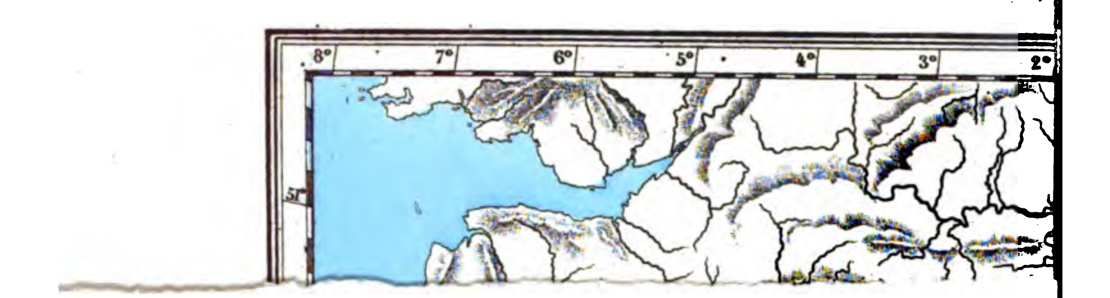
Mais, en terminant la première partie de ce travail, emportons dans la pensée, et n'oublions jamais jusqu'à la fin des guerres de Gaule, trois mots que Salluste, ce prince des historiens romains (1), place dans une lettre de Mithridate à Arsace, et qui résument toute la politique

(1) *Crispus romana primus in historia.* (*Mart.*)

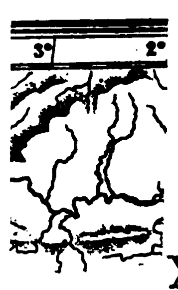
romaine. — « Les Romains, dit-il, sont devenus grands par l'audace et par la fourberie et en tirant de leurs guerres les moyens d'intenter de nouvelles guerres. — *Romani, audendo et fallendo et bella ex bellis serendo, magni facti.* » (*Frag.*, IV.)

ANNIBAL EN GAULE

DEUXIÈME PARTIE


8°
7°
6°
5°
4°
3°
2°
51°

DEUXIÈME PARTIE



XPÉDITION D'ANNIBAL

CONSIDÉRÉE

AU POINT DE VUE GÉOGRAPHIQUE ET MILITAIRE.

« Quoi qu'en disent des écrivains, Annibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de *prudence*. »

POLYBE.

AIRE D'ANNIBAL : SA STRATÉGIE : SA TACTIQUE DANS LES BATAILLES : SA TACTIQUE POLITIQUE.

Importance des détails précis dans cette deuxième partie du sujet.

t un principe incontestable qu'en matière d'histoire t pas permis de recourir à l'imagination. Il est d'ail- bien évident que personne, même un homme d'État homme de guerre, ne saurait apprécier judicieuse- l'expédition d'Annibal sans en connaître les divers d'une manière positive, claire et aussi complète

que possible. Car, sans la connaissance exacte des difficultés de toute nature que ce grand homme eut à vaincre, soit de la part des peuples, soit de la part des lieux et des choses, comment apprécier son génie politique et son génie militaire? Prenons pour exemple l'éloge qu'en a fait un homme de guerre, dont nul certes ne contestera la compétence, Napoléon Ier.

« Annibal, dit-il dans le *Mémorial,* cet homme le plus audacieux de tous, le plus étonnant peut-être, si hardi, si sûr, si large en toutes choses, qui à 26 ans conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait tenir pour impossible; qui, renonçant à toute communication avec son pays, traverse des peuples ennemis ou inconnus qu'il faut attaquer et vaincre, escalade les Pyrénées et les Alpes, qu'on croyait insurmontables, et ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre; qui occupe, parcourt et gouverne cette même Italie durant seize ans, met plusieurs fois à deux doigts de sa perte la terrible et redoutable Rome, et ne lâche sa proie que quand on met à profit la leçon qu'il a donnée d'aller le combattre chez lui. »

En examinant à fond cet éloge éclatant, qu'y voyons-nous? Nous voyons d'abord que, suivant l'illustre écrivain, le trait caractéristique du génie d'Annibal aurait été *l'audace,* et qu'au moment où il entreprit son expédition, il n'aurait eu que 26 ans. Tandis que Polybe lui attribue alors 29 ans, c'est-à-dire plus de maturite

d'esprit ou d'expérience de la guerre, et affirme pertinemment (comme on l'a vu dans notre épigraphe) que la qualité suprême avec laquelle Annibal conduisit cette grande affaire fut la *prudence* (et il va nous en fournir vingt preuves dans l'occasion). Ces deux juges, si compétents l'un et l'autre, ne s'accordent donc point dans leur appréciation du génie d'Annibal. Il est clair d'ailleurs que tout ce langage figuré de l'éloge qui précède reviendrait à dire d'un seul mot, en langage familier, qu'Annibal a fait l'impossible : ce qui n'est pas aussi explicite qu'on pouvait l'espérer d'un tel panégyriste. Et même cela risquerait d'induire en erreur au sujet d'un fait certain, à savoir, que déjà plus d'une fois avant Annibal, dès l'époque de Tarquin l'Ancien, des armées gauloises avaient traversé les Alpes. Et entre autres, une armée de Gaulois Gésates venait de les traverser huit ans auparavant, dans cette même région (Voir plus haut, p. 71).

Quant à trouver admirable « qu'Annibal ait payé de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre, » c'est ici surtout qu'on sent le défaut d'une connaissance précise de ses actes. Car, si un tel désastre de son armée résulta de son audace, on ne saurait l'admirer ; et s'il avait ses raisons pour payer d'un tel prix un champ de bataille particulier, c'était bien ici l'occasion d'expliquer ce point capital. En effet, si la pensée d'Annibal eût été simplement de faire la guerre aux Romains, dans ce cas, après la prise de Sagonte et le passage de l'Èbre, il lui eût suffi

d'attendre en Espagne, pour y avoir bientôt un champ de bataille très-convenable et le droit de combattre l'armée romaine qu'on y envoya aussitôt contre lui.

Il n'est pas douteux qu'Annibal ait *parcouru* l'Italie en vainqueur durant seize ans, mais on ne peut pas dire, dans le sens propre des mots, qu'il ait « en même temps *occupé et gouverné* cette même Italie ». Jamais on ne le vit maître du pays qu'autour de lui-même et dans la mesure du rayon d'action de sa propre armée : tous ses lieutenants détachés çà et là y furent battus. Enfin, de ce que les Romains en vinrent à porter la guerre sur le territoire de Carthage, on n'en peut pas conclure qu'ils eurent besoin, pour s'y décider, « de mettre à profit la leçon qu'Annibal avait donnée d'aller le combattre chez lui. » Car déjà, durant la première guerre punique, le consul M. Attilius Regulus s'était porté avec une armée sur le territoire de Carthage. Et même au début de cette seconde guerre punique, dès que les Romains apprirent qu'Annibal avait passé l'Èbre, leur première pensée fut d'envoyer une armée en Afrique pour y attaquer les Carthaginois, en même temps qu'ils envoyaient une autre armée en Espagne contre Annibal. Mais la première n'était pas encore partie de Lilybée, quand Annibal survint en Italie; et il fallut la rappeler en toute hâte pour venir y défendre les foyers, comme nous le verrons.

En résumé, si tout n'est point parfait dans cet éloge d'Annibal par Napoléon Ier, il est facile de voir que cela tient surtout à ce que le grand prisonnier de Sainte-Hé-

lène n'eut que des renseignements insuffisants au sujet des actes de son héros : et c'est pourquoi il n'a pu en faire un éloge digne de l'un et de l'autre.

Rien n'est donc plus important au sujet de cette guerre d'Annibal, que de constater et la mise à exécution de son plan politique indiqué plus haut, et l'itinéraire qu'il a suivi, et la stratégie par laquelle il a dérouté les Romains, et sa tactique habituelle dans les batailles. Et si nous parvenons à bien démontrer tout cela, dès lors chacun pourra, selon la portée de son propre jugement, apprécier cette étonnante expédition et se former une idée nette du génie prodigieux de cet homme.

Pour constater la mise à exécution de son plan politique conformément à la grande pensée de son père, Amilcar Barcas, il nous suffira le plus souvent de souligner divers traits du récit de Polybe, qui paraissent en être des indices manifestes, et nous nous arrêterons seulement à quelques passages, qui lèveront tous les doutes. Quant à ce qui concerne la marche et les actes militaires du célèbre guerrier, plus d'une fois nous serons obligé d'entrer dans des détails un peu arides ; mais l'intérêt de la question nous fait espérer que le lecteur voudra bien les suivre patiemment avec nous. Du reste il se convaincra lui-même que ces détails sont indispensables à connaître, et que nous n'avons pu lui en épargner la discussion.

Reprenons donc maintenant la suite du récit de notre auteur.

§ II. — **Préparatifs en Espagne. Prise de Sagonte. Arrivée des courriers envoyés par les Gaulois cisalpins.**

« Les Carthaginois étaient fort sensibles à la perte qu'ils avaient faite de la Sicile; mais ils avaient encore plus de peine à supporter celle de la Sardaigne et l'augmentation du tribut qu'on leur avait imposé. C'est pour cela qu'après s'être soumis la plus grande partie de l'Espagne, tout ce qui leur était rapporté contre les Romains était toujours bien reçu. Lorsqu'ils eurent appris la mort d'Asdrubal, qu'ils avaient fait gouverneur d'Espagne après la mort d'Amilcar, d'abord ils attendirent à lui nommer un successeur, qu'ils sussent de quel côté pencheraient les troupes; et dès que la nouvelle fut venue qu'elles s'étaient choisi pour chef Annibal d'un consentement unanime, aussitôt le peuple s'étant assemblé, on confirma l'élection, et l'on donna à Annibal le commandement des armées...

« *Fidèle aux avis d'Amilcar son père,* il ne voulait pas se brouiller ouvertement avec les Romains, qu'il ne fût auparavant paisible possesseur du reste de l'Espagne. Pendant ce temps-là les Sagontins, craignant pour eux et prévoyant le malheur qui devait leur arriver, envoyaient à Rome courriers sur courriers, pour informer exactement les Romains des progrès que faisaient les Carthaginois. On fut longtemps à Rome sans faire grande attention à ces progrès : mais alors on fit partir des ambassadeurs pour s'éclaircir de la vérité des choses.

« Annibal, après avoir poussé ses conquêtes jusqu'où il s'était proposé, revint mettre son armée en quartiers d'hiver à Carthagène, qui était comme la ville capitale de la nation, et comme le palais de cette partie de l'Espagne qui obéissait aux Carthaginois. Là il rencontra les ambassadeurs romains et leur donna audience ; ceux-ci, prenant les Dieux à témoin, *lui recommandèrent de ne pas toucher à Sagonte, qui était sous leur protection,* et de demeurer exactement en-deçà de l'Èbre, selon le traité fait avec Asdrubal. Annibal, jeune alors et passionné pour la guerre, heureux dans ses projets et *animé depuis longtemps contre les Romains, répondit, comme s'il eût pris le parti des Sagontins,* qu'une sédition s'était depuis peu élevée parmi eux, qu'ils avaient pris les Romains pour arbitres, et que ces Romains avaient injustement condamné à mort quelques-uns des magistrats ; qu'il ne laisserait pas cette injustice impunie ; *que de tout temps la coutume des Carthaginois avait été de prendre la défense de ceux qui étaient injustement persécutés.* Et en même temps il dépêchait au sénat de Carthage pour savoir comment il agirait avec les Sagontins qui, fiers de l'alliance des Romains, en usaient mal avec quelques-uns des sujets de la république. En un mot, il ne raisonnait pas, il n'écoutait que la colère et l'emportement dont il était aveuglé. Au lieu de vraies raisons qui le faisaient agir, il se rejetait sur des prétextes frivoles, égarement ordinaire de ceux qui, peu touchés de l'honnête, ne suivent que les passions dont ils se sont laissé prévenir.

Combien n'eût-il pas mieux fait de dire qu'il fallait que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, et les déchargeassent du tribut qu'ils leur avaient injustement imposé, dans les temps malheureux où ceux-ci avaient été chassés de cette île, et qu'il n'y aurait de paix entre eux et les Carthaginois qu'à cette condition ! Il lui est arrivé de là que, pour cacher la vraie raison qui lui mettait les armes à la main, et en avoir allégué une qui n'avait nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre non-seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les règles de la justice. » (III, IV.)

Il est clair que Polybe parle de ceci comme un Romain, comme on en parlait dans la maison des Scipions. Néanmoins, en examinant avec attention les passages soulignés ci-dessus, on entrevoit, croyons-nous, la vérité des choses. Ainsi, il paraît qu'il existait dans Sagonte deux partis opposés, l'un en faveur des Romains, l'autre en faveur des Carthaginois ; que des troubles y étaient survenus à ce sujet ; et que les Romains pris pour arbitres avaient condamné à mort quelques-uns des magistrats de la cité favorables aux Carthaginois. Or, un véritable arbitrage étant essentiellement une intervention pacifique entre des dissidents, la violence même de la sentence de ces prétendus arbitres prouve clairement qu'elle avait été portée avec passion et dans l'intérêt même des Romains. Elle autorisait donc Annibal à employer aussi la violence pour venger la mort de ces magistrats, et pour soutenir contre les Romains eux-mêmes ceux d'entre les Sagontins

qui préféraient l'alliance carthaginoise à l'alliance romaine. Nous aurons à revenir sur ce point. Comment ici Polybe a-t-il pu dire, en terminant, qu'Annibal a passé pour avoir commencé la guerre non-seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les règles de la justice ? Lui, Polybe, qui a dit ailleurs qu'Annibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de prudence, comme du reste les faits l'ont proclamé d'eux-mêmes ; lui, Polybe, qui mentionne ici, trois lignes plus haut, la raison la plus juste que les Carthaginois pussent avoir pour faire la guerre aux Romains, à savoir, la perte de la Sardaigne et l'augmentation du tribut que les Romains leur avaient imposé, en profitant du moment où toutes les forces et toutes les ressources de Carthage se trouvaient épuisées par la guerre des soldats mercenaires. C'est donc à Rome seulement qu'on a pu tenir un pareil langage, dans l'espoir sans doute que l'histoire pourrait y ajouter foi.

« Les ambassadeurs, ne pouvant plus douter qu'il ne fallût prendre les armes, firent voile vers Carthage, dans le dessein de demander aux Carthaginois, comme ils avaient fait à Annibal, l'observation du traité conclu avec Asdrubal. *Mais ils ne pensaient pas qu'en cas que ce traité fût violé, la guerre dût se faire dans l'Italie ; ils croyaient plutôt que ce serait en Espagne*, et que Sagonte en serait le théâtre. *Le sénat romain, qui se flattait de la même espérance*, prévoyant que cette guerre serait importante, de longue durée et fort éloignée de la patrie,

crut qu'avant toutes choses il fallait mettre ordre aux affaires d'Illyrie... Les Romains mirent donc tous leurs soins à pacifier et à s'assurer les provinces situées à l'orient de l'Italie ; ils se persuadèrent qu'il serait encore temps de prévenir Annibal, lorsqu'ils auraient fait repentir les Illyriens de leur faute, et châtié l'ingratitude et la témérité de Demetrius. *Ils se trompaient : Annibal les prévint* et se rendit maître de Sagonte. Ce qui fut cause que la guerre ne se fit pas en Espagne, mais aux portes de Rome et dans toute l'Italie. » (III, IV.)

Remarquons tout d'abord que notre auteur a passé sous silence la réponse qui fut faite à Carthage aux ambassadeurs romains, qui y allèrent présenter ces mêmes demandes si mal accueillies en Espagne par Annibal. Il paraîtrait donc qu'elles ne le furent pas mieux par le sénat carthaginois.

On doit reconnaître ici combien les vues politiques d'Amilcar Barcas et d'Annibal furent profondes et puissantes, puisque pas un seul de tant d'habiles politiques de Rome n'avait su prévoir que la guerre pût être portée d'Espagne en Italie à travers la Gaule et les Alpes, et qu'Annibal y étant survenu ainsi à l'improviste, rien n'était prêt de ce côté-là pour la défense. Quant à ce qui concerne Sagonte, attendons encore un peu afin d'avoir tous les éléments d'appréciation.

« Cependant les Romains, suivant leur premier projet, envoyèrent une armée en Illyrie sous la conduite de L. Emilius, vers le printemps de la première année de la

cent quarantième olympiade. Annibal alors sortit de Carthagène et s'avança vers Sagonte. Cette ville est située à sept stades (1 kilom. 30) de la mer, sur le pied de ces montagnes où se joignent les frontières de Celtibérie et d'Espagne, et qui s'étend jusqu'à la mer. C'est le pays le plus fertile de toute l'Espagne. Annibal vint camper devant cette ville et en poussa le siége avoc vigueur. Il prévoyait que de la prise de Sagonte il tirerait pour la suite tous ces avantages : que par là il ôterait toute espérance aux Romains de faire la guerre dans l'Espagne; qu'après avoir jeté l'épouvante dans les esprits, ceux qu'il avait déjà subjugués seraient plus dociles, et ceux qui ne dépendaient encore de personne plus circonspects; que ne laissant pas d'ennemi derrière lui, sa marche en serait plus sûre et plus tranquille; qu'il amasserait là de l'argent pour l'exécution de ses desseins; que le butin que les soldats en remporteraient les rendrait plus vifs et plus ardents à le suivre; et qu'enfin, avec les dépouilles qu'il enverrait à Carthage, il se gagnerait la bienveillance des citoyens. Animé par ces grands motifs, il n'épargnait rien pour venir heureusement à bout de son siége. Il donnait lui-même l'exemple aux troupes et se trouvait à tous les travaux. Tantôt il exhortait les soldats, tantôt il s'exposait aux dangers les plus évidents. Enfin *après huit mois* de soins et de peines, il emporta la ville d'assaut, et y fit un butin prodigieux d'argent, de prisonniers et de meubles. L'argent, il le mit de côté pour servir à ses desseins; il distribua aux soldats, à chacun selon son mérite, ce qu'il

avait fait de prisonniers, et envoya les meubles à Carthage. Le succès répondit à tout ce qu'il avait projeté. Les soldats devinrent plus hardis à s'exposer; les Carthaginois se rendirent avec plaisir à tout ce qu'il demandait d'eux; et avec l'argent, dont il était abondamment fourni, il entreprit beaucoup de choses qui lui réussirent. » (III, IV.)

Ainsi, en définitive, les Sagontins étaient alliés et amis des Romains; sauf des dissidents plus ou moins nombreux, parmi lesquels même des magistrats, qui étaient amis des Carthaginois. Une sédition eut lieu : les Romains intervinrent et condamnèrent à mort ces magistrats. Annibal songeait à venger cette mort qui était résultée d'une sentence politique. La cité des Sagontins, dans un pressentiment de ses intentions et du péril qui la menace, envoie à Rome courriers sur courriers donner avis des progrès d'Annibal en Espagne, et sans doute demander secours et protection, comme étant alliée et amie du peuple romain. Des ambassadeurs sont envoyés pour s'assurer de l'état des choses. Ils recommandent à Annibal de ne pas toucher à Sagonte qui est sous leur protection, et de demeurer exactement en deçà de l'Èbre, conformément au traité conclu avec Asdrubal. Annibal leur déclare nettement son intention à l'égard de Sagonte, de venger la mort des magistrats injustement condamnés par les Romains; et il ajoute : « que de tout temps, la coutume des Carthaginois a été de prendre la défense de ceux qui sont injustement persécutés » : déclaration politique bien propre à gagner des alliés aux Carthaginois, et tout à fait

conforme à son plan politique pour la guerre qu'il médite contre les Romains. Quant à « demeurer exactement en deçà de l'Èbre par rapport à Carthagène », Annibal ne répond pas, et Sagonte était de beaucoup en deçà de l'Èbre (près de Valence). On voit donc qu'Annibal (le perfide) n'a rien dissimulé aux ambassadeurs romains. Il était prêt. Et la guerre qu'il allait entreprendre avait des motifs très-justes (dans les précédents rappelés ici par Polybe), sans même qu'il eût besoin d'invoquer la raison d'État, le salut de sa patrie, qui était manifestement en péril devant l'ambition insatiable des Romains, et la puissance des moyens politiques de toute nature employés par eux sans aucun scrupule et avec persévérance.

Qu'ont fait les Romains de leur côté pour protéger les Sagontins, leurs amis et alliés ? Ils ont envoyé des ambassadeurs et rien de plus. Ils ont profité de la faculté qu'ils avaient soin de se ménager dans leurs traités d'alliance, comme on l'a vu plus haut (p. 42 et suiv.), à savoir : « De porter secours aux alliés selon que les circonstances du moment le leur permettraient. » Or, il paraît qu'au moment où les Sagontins alarmés envoyaient à Rome courriers sur courriers, précisément alors les Romains eux-mêmes avaient des raisons de s'inquiéter pour la possession de leurs provinces d'Illyrie au regard de la Macédoine. Cela était plus important pour eux. Ils décidèrent donc qu'avant toutes choses il fallait donner tous leurs soins à ce grand intérêt public, espérant qu'ensuite il serait encore temps de s'occuper de l'Espagne et

des Sagontins. Et cela fut tout à fait logique de leur part, puisque les alliés n'étaient pour eux qu'un moyen commode de faire la guerre économiquement et à leur heure, comme on l'a vu, et que Sagonte détruite était aussi bien que Sagonte debout un moyen de porter la guerre en Espagne et de faire la conquête de cette riche contrée. Ils envoyèrent donc une armée en Illyrie. En même temps Annibal de son côté vint assiéger Sagonte. Et cette ville alliée et amie des Romains, que les ambassadeurs romains avaient déclarée être sous leur protection, fut emportée d'assaut par Annibal, *après huit mois de siége,* sans qu'elle eût reçu le moindre secours des Romains, ses amis et alliés. Et cependant il n'eût fallu pas même le temps d'un seul de ces huit mois de siége pour y transporter de Rome une armée de secours.

Voilà, croyons-nous, une preuve incontestable de la *perfidie politique des Romains.* En effet, de deux choses l'une : — ou 1° leurs traités d'alliances étaient stipulés comme on l'a vu (p. 42), pour être entendus à la rigueur de la lettre, en ce sens que les Romains restaient libres de porter secours, oui ou non, *suivant que les circonstances du moment le leur permettraient*, et par suite dans ce cas-ci, de ne porter aucun secours aux Sagontins; dès lors donc, on doit reconnaître que ces traités étaient *perfidement* stipulés; — ou bien 2° ces mêmes traités d'alliance, malgré la lettre de leur stipulation, devaient être entendus dans un esprit supérieur d'équité, en ce sens que les obligations et les avantages étaient strictement récipro-

ques, et que les Romains aussi bien que leurs alliés étaient tenus de porter secours *selon que les circonstances du moment l'exigeraient;* dès lors donc, on doit reconnaître que les Romains ont *perfidement* failli à leurs obligations, en laissant détruire Sagonte sans lui porter aucun secours : d'autant plus que leurs ambassadeurs avaient solennellement « *recommandé à Annibal de ne pas toucher à Sagonte, qui était sous leur protection* ».

Tandis que dans les traités d'alliance faits par Annibal, traités loyaux et honnêtes, la réciprocité des engagements était absolument complète, comme on a pu en juger. Et cependant, ce sont ces Romains eux-mêmes qui ont osé appeler Annibal le perfide par excellence. Et cette calomnie persiste encore de nos jours! Et de même, nous verrons que l'histoire de la race gauloise conserve la trace des calomnies romaines. Quelle terrible chose que la calomnie en matière d'histoire! Mais rentrons dans la question présente.

Il est vrai qu'ensuite, lorsque les Romains apprirent qu'Annibal s'était élancé de l'Espagne par-dessus les Pyrénées, le Rhône et les Alpes; quand ils virent arriver à Rome courriers sur courriers, non plus de Sagonte, mais des colonies récentes, de Plaisance, de Crémone, de Modène, annonçant que le redoutable Africain était en Italie avec une armée ; oh ! alors, au milieu de leurs propres alarmes, ils regrettèrent sans doute amèrement de ne pas être accourus contre lui à Sagonte, et de ne pas l'avoir retenu en Espagne avec toutes leurs forces. Mais il

était trop tard. Et ainsi, cette fois-là, ils furent aussi bien que Sagonte dupes de leurs traités, ils furent victimes de leur propre politique. Ce ne fut que justice.

« Dès que l'on sut à Rome l'attentat d'Annibal contre Sagonte, on envoya sur-le-champ deux ambassadeurs à Carthage, avec ordre, ou de demander qu'on leur livrât Annibal et ceux qui avaient pris part à ses desseins, ou de dénoncer la guerre. La demande de livrer Annibal fut repoussée avec horreur par le sénat de Carthage. A l'appui de cette demande, les ambassadeurs invoquèrent le traité fait à la suite de la première guerre punique, où il était dit : *que de part ni d'autre on ne fera aucune peine aux alliés*. Les Carthaginois répondirent que dans le temps de ce traité les Sagontins n'étaient point encore alliés du peuple romain. Les Romains refusèrent absolument de répondre à cette apologie... » (III, v.) Il était effectivement assez difficile d'y répondre.

Le débat s'arrêta donc sur cette question finale : — Oui ou non, dans le silence du traité, les alliés futurs y étaient-ils implicitement compris d'avance? — Question qu'on peut encore se proposer aujourd'hui comme jadis. Naturellement Polybe est avec les Romains pour l'affirmative. « Car, dit-il, si par ces alliés on avait voulu entendre seulement les alliés qui l'étaient alors, comme le prétendent les Carthaginois, on aurait ajouté : que l'on ne ferait point d'autres alliés que ceux que l'on avait déjà ; ou bien : que les alliés que l'on ferait après le traité n'y seraient pas compris. » (III, vi.) Mais il est clair que l'absence d'une stipu-

lation contraire ne saurait constituer un droit non stipulé dans un traité. On peut donc *à fortiori* retourner le même argument en ces termes : Si par ces alliés on avait voulu entendre aussi les alliés futurs, on aurait ajouté : que les alliés que l'on ferait après le traité y seraient compris. Donc tout au moins la question demeure entière. Or, Polybe lui-même conclut finalement en ces termes : « Mais s'il est vrai que les Carthaginois n'aient déclaré la guerre que parce que, chassés de la Sardaigne, ils avaient en même temps été chargés d'un nouveau tribut, et pour saisir l'occasion favorable de se venger de ceux qui, dans un temps où ils ne pouvaient résister, leur avaient fait cette insulte, *il faut absolument tomber d'accord que la guerre que les Carthaginois firent aux Romains sous la conduite d'Annibal, était très-juste.* » (III, VI.) Et nous nous rallions nous-même à cette opinion finale de notre auteur, qui la formulait au milieu des patriciens de Rome.

Quant au passage de l'Èbre par les Carthaginois, comme il n'avait pas encore eu lieu, il ne put être une cause de la guerre, mais il va en être le premier acte (1).

La guerre fut donc déclarée solennellement par les

(1) Comme le passage du Rubicon par Jules César, à son retour de la guerre de Gaule transalpine, fut de sa part, non la cause, mais le premier acte de la guerre civile. Les deux faits sont exactement comparables; et déjà Annibal aurait pu dire au passage de l'Èbre, aussi bien que César au passage du Rubicon : « Le sort en est jeté. *Jacta alea est.* » (SUET.) Sauf néanmoins cette différence profonde : que le Carthaginois jouait le coup pour le salut de sa patrie et le Romain pour la ruine de la sienne.

ambassadeurs romains dans l'assemblée du sénat de Carthage, et acceptée d'une voix unanime par tous les sénateurs.

Annibal était alors à Carthagène. Aussitôt il s'occupa de pourvoir à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne. Il donna ses instructions et ses conseils à son frère Asdrubal, à qui il allait remettre le commandement de l'Espagne. Il choisit et répartit de la manière la plus convenable toutes les troupes qui devaient y rester, etc.

« Annibal, ayant ainsi pourvu à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, *n'attendit plus que l'arrivée des courriers que les Gaulois lui envoyaient*. Car il les avait priés de l'informer de la fertilité du pays qui est au pied des Alpes et le long du Pô, quel était le nombre des habitants, si c'était des gens belliqueux, *s'il leur restait quelque indignation contre les Romains pour la guerre que ceux-ci leur avaient faite auparavant,* et que nous avons rapportée dans le livre précédent, pour disposer le lecteur à entendre ce que nous avions à dire dans la suite. *Il comptait beaucoup sur les Gaulois, et se promettait de leur secours toutes sortes de succès.* Pour cela il dépêcha avec soin à tous les petits rois des Gaules, tant à ceux qui régnaient en-deçà qu'à ceux qui demeuraient dans les Alpes mêmes, jugeant bien qu'il ne pouvait porter la guerre en Italie qu'en surmontant toutes les difficultés qu'il y aurait à passer dans les pays dont nous venons de parler, et qu'en faisant entrer les Gaulois dans son entreprise. *Enfin les courriers arrivèrent* et lui apprirent quelles

étaient *les dispositions et l'attente des Gaulois*, la hauteur extraordinaire des Alpes, la peine qu'il devait s'attendre à essuyer dans ce passage, *quoique absolument il ne fût pas impossible.* » (III, VII.)

Il est donc déjà manifeste, malgré toute la réserve qu'y met Polybe, qu'Annibal avait médité et préparé longtemps d'avance son expédition en Italie; qu'il s'était entendu pour cela avec les Gaulois, surtout avec les Gaulois cisalpins; et que ceux-ci lui ont fourni tous les renseignements dont il avait besoin pour déterminer son itinéraire, avec des guides sûrs pour exécuter sa marche suivant l'itinéraire adopté : itinéraire où il devait s'attendre à rencontrer dans la traversée des Alpes des difficultés extrêmes, mais non pas insurmontables.

« Le printemps venu, Annibal fit sortir ses troupes des quartiers d'hiver. Les nouvelles qu'il reçut de Carthage sur ce qui s'était fait en sa faveur lui enflèrent le courage, et, sûr de la bonne volonté des citoyens, il commença pour lors d'exhorter ouvertement les soldats à faire la guerre aux Romains. Il leur représenta de quelle manière les Romains avaient demandé qu'on le leur livrât, lui et tous les officiers de l'armée. Il leur parla avec avantage de la fertilité du pays où ils allaient entrer, *de la bonne volonté des Gaulois et de l'alliance qu'ils devaient faire ensemble.* Les troupes lui ayant marqué qu'elles étaient prêtes à le suivre partout, il loua leur courage, leur annonça le jour du départ et congédia l'assemblée. » (III, VII.)

§ III. — Guerre déclarée. Passage de l'Èbre. Digression géographique.

« Tout cela s'étant fait pendant le quartier d'hiver, et tout étant réglé pour la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, au jour marqué il se met en marche à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied et d'environ douze mille chevaux. Ayant passé l'Èbre, il fait passer sous le joug les Ibergètes, les Bargusiens, les Érénésiens, les Andosiens, c'est-à-dire les peuples qui habitent depuis l'Èbre jusqu'aux monts Pyrénées. Après s'être soumis tous ces peuples, et avoir pris quelques villes d'assaut avec beaucoup de rapidité, quoiqu'après bien de sanglants combats et avec perte, il laissa Annon en-deçà de l'Èbre pour y commander et pour y retenir aussi dans leur devoir les Bargusiens, dont il se défiait, principalement à cause de l'amitié qu'ils avaient pour les Romains.

« Il détacha de son armée dix mille hommes de pied et mille chevaux qu'il laissa à Annon, avec les bagages de ceux qui devaient marcher avec lui. Il renvoya un pareil nombre de soldats chacun dans sa patrie, premièrement pour se ménager l'amitié des peuples, et en second lieu pour faire espérer et aux soldats qu'il gardait, et à ceux qui restaient en Espagne, qu'il leur serait aisé d'obtenir leur congé : motif puissant pour les porter à prendre les armes dans la suite, s'il arrivait qu'il eût bes oin de eur secours. *Son armée se trouvant alors déchargée de ses bagages, et composée de cinquante mille hommes de pied et*

de neuf mille chevaux, il lui fait prendre sa marche par les monts Pyrénées pour aller passer le Rhône. Cette armée n'était pas à la vérité extrêmement nombreuse, mais c'étaient de bons soldats, des troupes merveilleusement exercées par les guerres continuelles qu'elles avaient faites en Espagne. » (III, VII.)

Ainsi Annibal n'emmène avec lui que l'élite de ses troupes ; et c'étaient des soldats rompus aux fatigues de la guerre ; et notre auteur dit et répète que l'habile général fait laisser les bagages dès le départ d'Espagne. On voit donc immédiatement qu'il s'agit ici d'une expédition où le succès va dépendre de la célérité (*Res in celeritate posita est,* comme dit César). Nous devons donc nous attendre à voir l'armée carthaginoise marcher avec célérité, c'est-à-dire exécuter d'assez grandes marches, malgré les difficultés des pays qu'elle aura à traverser dans cette expédition, conduite avec tant de prévoyance.

N'oublions point, pendant la digression géographique qui va suivre, que nous laissons l'armée d'Annibal au passage des monts Pyrénées.

« Mais, de peur que par l'ignorance des lieux on n'ait de la peine à suivre le récit que je vais faire, il est à propos que je marque de quel endroit partit Annibal, par où il passa, et en quelle partie de l'Italie il arriva. Pour cela il ne faut pas se contenter de nommer par leurs noms les lieux, les fleuves et les villes, comme font quelques historiens, qui s'imaginent que cela suffit pour donner une connaissance distincte des lieux. Quand il s'agit

de pays connus, je conviens que, pour en renouveler le souvenir, c'est un grand secours que d'en voir les noms; mais quand il est question de ceux qu'on ne connaît point du tout, il ne sert pas plus de les nommer, que si l'on faisait entendre le son d'un instrument, ou toute autre chose qui ne signifierait rien. Car l'esprit n'ayant pas sur quoi s'appuyer, et ne pouvant rapporter ce qu'il entend à rien de connu, il ne lui reste qu'une notion vague et confuse. Il faudrait donc trouver une méthode par laquelle on conduisît le lecteur à la connaissance des choses inconnues, en les rapportant à des idées solides et qui lui seraient familières.

« La première, la plus étendue et la plus universelle notion qu'on puisse donner, c'est celle par laquelle on conçoit, pour peu d'intelligence que l'on ait, la division de cet univers en quatre parties, et l'ordre qu'elles gardent entre elles, savoir l'Orient, le Couchant, le Midi et le Septentrion. Une autre notion, c'est celle par laquelle, plaçant par l'esprit les différents endroits de la terre sous quelqu'une de ces quatre parties, nous rapportons les lieux qui nous sont inconnus à des idées communes et familières. Après avoir fait cela du monde en général, il n'y a plus qu'à partager de la même manière la terre que nous connaissons. Celle-ci est partagée en trois parties. La première est l'Asie, la seconde l'Afrique, la troisième l'Europe. Ces trois parties se terminent au Tanaïs, au Nil, et au détroit des colonnes d'Hercule. L'Asie contient tout le pays qui est entre le Nil et le Tanaïs, et sa situa-

tion par rapport à l'univers est entre le levant d'été (nord-est) et le midi. L'Afrique est entre le Nil et les colonnes d'Hercule, sous cette partie de l'univers qui est au midi et au couchant d'hiver (sud-ouest) jusqu'au couchant équinoxial (ouest), qui tombe aux colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar). Ces deux parties, considérées en général, occupent le côté méridional de la mer Méditerranée depuis l'orient jusqu'au couchant.

« L'Europe, qui leur est opposée, s'étend vers le septentrion, et occupe tout cet espace depuis l'orient jusqu'au couchant. Sa partie la plus considérable est au septentrion entre le Tanaïs et Narbonne, laquelle au couchant n'est pas très-éloignée de Marseille, ni de ces embouchures du Rhône, par lesquelles ce fleuve se décharge dans la mer de Sardaigne. C'est autour de Narbonne jusqu'aux monts Pyrénées qu'habitent les Gaulois, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Le reste de l'Europe, depuis ces montagnes jusqu'au couchant et aux colonnes d'Hercule, est borné partie par notre mer et partie par la mer extérieure. Cette partie qui est le long de la Méditerranée jusqu'aux Colonnes d'Hercule, c'est l'Espagne. Le côté qui est sur la mer extérieure ou la grande mer, n'a point encore de nom commun, parce que ce n'est que depuis peu qu'on l'a découvert. Il est occupé par des nations barbares, qui sont en grand nombre, et dont nous parlerons en particulier dans la suite. Or, comme personne jusqu'à nos jours n'a pu distinguer clairement si l'Éthiopie, où l'Asie et l'Afrique se joignent et qui s'étend

vers le midi, est un continent ou est environnée de la mer : *nous ne connaissons non plus rien de l'espace qui est entre le Tanaïs et Narbonne jusqu'au septentrion.* Peut-être que dans la suite à force de chercher nous en apprendrons quelque chose. Mais tous ceux qui en parlent ou qui en écrivent, on peut hardiment assurer qu'ils parlent et écrivent sans savoir, et qu'ils ne nous débitent que des fables.

« Voilà ce que j'avais à dire pour rendre ma narration plus claire à ceux qui n'ont aucune connaissance des lieux : ils peuvent maintenant rapporter ce qu'on leur dira aux différentes parties de la terre, en se réglant sur celles de l'univers en général. Car, comme en regardant on a coutume de tourner le visage vers l'endroit qui nous est montré, de même en lisant il faut se transporter en esprit dans tous les lieux dont on nous parle. Mais il est temps de reprendre la suite de notre histoire. (III, VII.)

« Les Carthaginois, dans le temps qu'Annibal partit, étaient maîtres de toutes ces provinces d'Afrique qui sont sur la Méditerranée, depuis les autels des Philènes (1), qui sont le long de la grande Syrte, jusqu'aux colonnes d'Hercule; ce qui fait une côte de plus de seize mille stades (2,960 kilom.) de longueur (2). Puis, ayant passé

(1) Monument élevé à la mémoire de deux frères Philènes de Carthage, lesquels, dans l'intérêt de leur patrie, se dévouèrent à être enterrés là tout vifs. Ces *autels des Philènes* étaient situés sur la côte nord d'Afrique au fond de la Grande-Syrte, aujourd'hui golfe de Sidra.

(2) Le *stade* des Grecs usité à cette époque, le *stade olympique*, équivalait à 184m83.

le détroit où sont les colonnes d'Hercule, ils se soumirent toute l'Espagne jusqu'à ces rochers, où du côté de notre mer aboutissent les monts Pyrénées, qui divisent les Espagnols d'avec les Gaulois. Or, de ces rochers aux Colonnes d'Hercule, il y a environ huit mille stades. Car on en compte trois mille depuis les Colonnes jusqu'à Carthagène ou la nouvelle Carthage, comme d'autres l'appellent : depuis cette ville jusqu'à l'Èbre, il y en a deux mille deux cents : depuis là jusqu'aux Marchés (1) seize cents : et tout autant des Marchés au passage du Rhône (2). Car les Romains ont distingué cette route avec soin par des espaces de huit stades (3). » (III, VIII.)

Il y a évidemment ici une erreur d'addition à rectifier. Car la distance totale des Marchés aux Colonnes d'Hercule, portée à huit mille stades, est loin de s'accorder avec la somme des distances partielles indiquées ensuite par l'auteur, à savoir :

Des Colonnes à Carthagène	3,000	stades
De Carthagène à l'Èbre	2,200	—
De l'Èbre aux Marchés.	1,600	—
Lesquelles ne font ensemble que. .	6,800	stades.

(1) Ces rochers, ou les *Marchés*, ou *Emporiæ*, étaient situés à l'extrémité orientale des Pyrénées, où est aujourd'hui *Emporias*, ville maritime d'Espagne, sur le golfe de Rosas.

(2) D'après les *Itinéraires romains* et la *Table théodosienne*, d'ordinaire le passage du Rhône en venant d'Espagne se faisait à *Arles* (*Arelate*). Le point où Annibal passa ce fleuve est situé beaucoup plus haut, et sera déterminé quand il s'agira du fait.

(3) On voit qu'il s'agit ici des *bornes milliaires* des Romains, qui étaient espacées de 1,481 mètres. Le huitième de cet espace, ou du mille romain, était donc de 185^{m}12 : nombre qui ne diffère pas sensiblement de 184^{m}83, mesure précise du stade olympique.

Mais, comme cette erreur d'addition pourrait cacher quelque erreur plus grave, telle que serait une erreur d'estimation des distances partielles indiquées par Polybe, nous devons tout d'abord vérifier chacune de ces distances partielles.

Cela est facile aujourd'hui, grâce aux bonnes cartes que nous possédons, en y portant le compas ouvert à l'unité de mesure convenablement petite, par exemple, à l'unité de longueur de vingt-cinq kilomètres. C'est ainsi que nous avons dressé, pour toutes les distances partielles indiquées plus haut, le tableau comparatif suivant :

	D'après Polybe. — Stades.	D'après les cartes. — Stades.
Longueur de la côte d'Afrique depuis les autels des Philènes jusqu'aux Colonnes d'Hercule	16,000	16,600
Distance des Colonnes à Carthagène. .	3,000	2,800
De Carthagène à l'Èbre.	2,200	2,300
De l'Èbre aux Marchés	1,600	1,600
Total des Colonnes aux Marchés.	6,800	6,700
Des Marchés au passage du Rhône. . .	1,600	1,600

Il résulte de ce tableau que toutes les estimations de ces distances partielles sont suffisamment approximatives dans Polybe. C'est donc l'addition qui doit être rectifiée ci-dessus : en lisant, nombre rond, sept mille stades, au lieu de huit mille stades, pour indiquer la distance totale des Colonnes d'Hercule aux rochers où aboutissent du

côté de la mer intérieure les monts Pyrénées, qui divisent les Espagnols d'avec les Gaulois, et où se trouvent les Marchés.

Évidemment on ne saurait imputer cette erreur d'addition à Polybe lui-même. On doit donc croire qu'elle provient du fait de quelque copiste, qui probablement aura lu dans le manuscrit grec, ͵η (8,000), au lieu de ͵ζ (7,000), qui devait y être écrit. Une erreur de cette sorte paraît effectivement très-possible dans la lecture d'un manuscrit; et on ne saurait se fonder là-dessus pour mettre en suspicion d'inexactitude les diverses évaluations de distances fournies çà et là par Polybe. Nous disons ceci pour qu'on veuille bien se le rappeler quand nous en serons à la marche d'Annibal au-delà du Rhône, où nous rencontrerons dans le récit une autre erreur de la même nature que le lecteur aura à apprécier.

« Depuis le passage du Rhône en allant vers ses sources, jusqu'à ce commencement des Alpes d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cents stades. Les hauteurs des Alpes, après lesquelles on se trouve dans les plaines d'Italie, qui sont le long du Pô, s'étendent encore à douze cents stades. Il fallait donc qu'Annibal traversât environ *neuf mille* stades pour venir de la nouvelle Carthage en Italie. *Il avait déjà fait presque la moitié de ce chemin*, mais ce qui lui en restait à faire était le plus difficile. » (III, VIII.)

Voilà un texte très-important.

En effet, Polybe ici nous indique d'avance, par deux

grands traits, l'itinéraire que va suivre Annibal depuis le passage du Rhône jusqu'en Italie.

Il considère d'un coup d'œil d'ensemble toute l'étendue de son itinéraire, apprécie la longueur de chacune de ses grandes parties bien distinctes, et les compare entre elles.

Le guerrier carthaginois, après le passage du Rhône, aura à exécuter d'abord une marche de quatorze cents stades en remontant le long du fleuve vers ses sources; au bout de cette marche, il devra être au commencement des Alpes et à l'entrée d'un passage qui mène en Italie; et en prenant ce passage des Alpes, il ira déboucher en Italie dans les plaines qui sont le long du Pô, après une traversée de douze cents stades. Voilà qui est clair et net. Nous n'avons donc rien de mieux à faire que de suivre ponctuellement ces indications fondamentales concernant l'itinéraire en question. Et si le terrain de la rive gauche du Rhône avec celui des Alpes se prêtent naturellement à un tel itinéraire; et si de plus ils satisfont, l'un et l'autre, à tous les détails descriptifs que nous rencontrerons à ce sujet dans le texte de Polybe, nous devrons être assurés de suivre exactement l'itinéraire d'Annibal.

Puis, notre auteur compare le chemin déjà fait par Annibal, dans sa position actuelle au passage des monts Pyrénées, avec le chemin qui lui reste à faire jusqu'en Italie. Et ici encore il s'est glissé dans le chiffre 9,000 une erreur d'addition qui découle manifestement de la précédente. En effet : pour faire le compte de la distance

totale à franchir depuis Carthagène jusqu'en Italie, si d'abord on cherche la distance partielle de Carthagène aux monts Pyrénées, ou aux Marchés, et que pour cela, du chiffre précédent 8,000, qui exprime la distance totale des Colonnes aux Marchés avec 1,000 d'erreur en plus, on retranche 3,000, qui exprime la distance partielle des Colonnes à Carthagène, l'erreur de 1,000 passera dans le reste 5,000. De sorte que, en ajoutant à ce reste les chiffres des autres distances partielles jusqu'en Italie, on aura manifestement dans cette nouvelle somme 1,000 d'erreur en plus : c'est-à-dire qu'on aura 9,000 stades au lieu de 8,000 stades (1,478 kilomètres), qui serait la mesure convenable de la distance depuis Carthagène jusqu'en Italie.

Une autre raison pour rectifier cette même erreur, peut se déduire des chiffres des distances partielles indiquées simultanément par Polybe. En effet, il indique

D'abord :

De Carthagène à l'Èbre.	2,200 stades.
De l'Èbre aux Marchés	1,600
Ce qui fait en somme. . .	3,800

Puis,

Des Marchés au passage du Rhône.	1,600
Du passage du Rhône à l'entrée des Alpes. . .	1,400
Et pour la traversée des Alpes.	1,200
Ce qui fait en somme. . .	4,200

On voit donc ici avec certitude que, d'après Polybe lui-même, la somme totale de ces distances partielles, ou

la distance totale depuis Carthagène jusqu'en Italie, était, nombres ronds, non pas de 9,000 stades, mais bien seulement de 8,000 stades. On voit en même temps qu'Annibal, parvenu au passage des monts Pyrénées, avait bien « déjà fait *presque la moitié* de ce chemin total ».

Mais, qu'on rectifie ou non cette seconde erreur d'addition, les distances partielles ne pouvant être contestées, la comparaison établie ici par Polybe, entre le chemin déjà fait par Annibal et le chemin qui lui reste à faire, n'est point troublée, et elle ne perd rien de son importance : car elle nous fournit une donnée précieuse concernant l'itinéraire d'Annibal au-delà du Rhône, comme on va s'en convaincre.

En effet : maintenant que nous avons pu constater sur les cartes l'exactitude suffisamment approximative des distances partielles indiquées plus haut par Polybe, à savoir : de Carthagène à l'Èbre 2,200 stades; de l'Èbre aux marchés ou aux monts Pyrénées 1,600 stades; et de même 1,600 stades des monts Pyrénées au point de passage du Rhône (à quatre journées de marche de son embouchure, comme on le verra plus loin); nous pouvons désormais nous appuyer sur ces évaluations de distances partielles sans aucune crainte d'erreur notable. Or l'armée carthaginoise est censée être actuellement au passage des monts Pyrénées, et Polybe nous dit qu'Annibal a déjà fait presque la moitié du chemin de Carthagène en Italie. Ce qui revient à dire que la distance depuis Carthagène jusqu'aux monts Pyrénées est

un peu moindre que la distance depuis les monts Pyrénées jusqu'en Italie. Or la distance partielle de l'Èbre aux monts Pyrénées (1,600 stades) étant égale à la distance partielle des monts Pyrénées au passage du Rhône (1,600 stades), on en peut faire abstraction de part et d'autre sans troubler la comparaison de grandeur formulée ci-dessus. Dès lors donc il n'y reste plus dans le premier terme que la distance de Carthagène à l'Èbre, 2,200 stades; et dans le second terme, il ne reste plus que la distance du point de passage du Rhône à l'entrée des Alpes (1,400 stades) avec la traversée des Alpes (1,200 stades), en somme, 2,600 stades. De sorte que 1° la pensée de Polybe, dans cette comparaison, peut incontestablement être réduite à cette autre formule plus simple : « La longueur du chemin déjà fait par Annibal, depuis Carthagène jusqu'à l'Èbre, est un peu moindre que la longueur du chemin qui lui reste à faire, depuis le point de passage du Rhône jusqu'en Italie »; et que 2° le chiffre de 2,200 stades, qui représente le premier terme de cette comparaison, étant certain d'après la vérification sur les cartes, la même certitude s'ensuit jusqu'à un certain point dans le second terme, pour le chiffre 2,600 stades; lequel effectivement ne peut plus ni grandir davantage, ni diminuer jusqu'à 2,200 stades, sans être en opposition évidente avec la pensée de Polybe dans cette comparaison.

Pour résumer tout ceci en deux mots, disons: d'après la pensée de Polybe, le chemin que va suivre Annibal,

depuis le point de passage du Rhône jusqu'en Italie, doit nécessairement être un peu plus long, mais seulement un peu plus long que 2,200 stades (407 kilomètres). Voilà un critérium important qui nous sera utile plus loin, dans l'occasion.

§ IV. — Les Romains prennent la résolution d'envoyer en même temps deux armées, l'une en Espagne, l'autre en Afrique.

« Annibal se préparait à faire passer à son armée les détroits des monts Pyrénées, où il craignait fort que les Gaulois ne l'arrêtassent, lorsque les Romains apprirent des ambassadeurs envoyés à Carthage ce qui s'y était dit et résolu (la déclaration de guerre), et qu'Annibal avait passé l'Èbre avec une armée. Aussitôt l'on prit la résolution d'envoyer en Espagne une armée sous le commandement de Publius Cornelius, et une autre en Afrique sous la conduite de Tiberius Sempronius. Pendant que ces deux consuls levèrent des troupes et firent les autres préparatifs, on se pressa de finir ce qui regardait les colonies, qu'on avait auparavant destiné d'envoyer dans la Gaule cisalpine. On enferma les villes de murailles, et on donna l'ordre à ceux qui devaient y habiter, de s'y rendre dans l'espace de trente jours. Ces colonies étaient chacune de six mille personnes; une fut mise en deçà du Pô, et fut appelée *Plaisance*, et l'autre, au-delà du même fleuve, à laquelle on donna le nom de *Crémone*.

« A peine ces colonies furent-elles établies, que les Gaulois appelés *Boiens*, qui déjà autrefois avaient cherché à rompre avec les Romains, sans avoir pu rien exécuter, faute d'occasion, apprenant que les Carthaginois approchaient et se promettant beaucoup de leur secours, se détachèrent des Romains, et leur abandonnèrent les otages qu'ils avaient donnés après la dernière guerre. Ils entraînèrent dans leur révolte les *Insubriens*, qu'un ancien ressentiment contre les Romains disposait déjà à une sédition, et tous ensemble ravagèrent le pays que les Romains avaient partagé. Les fuyards furent poursuivis jusqu'à *Mutine* (Modène), autre colonie des Romains. Mutine elle-même fut assiégée. Les Gaulois y investirent trois Romains distingués qui avaient été envoyés pour faire le partage des terres; savoir: C. Lutatius, personnage consulaire, et deux préteurs. Ceux-ci demandèrent à être écoutés, et les Boiens leur donnèrent audience; mais, au sortir de la conférence, ils eurent la perfidie de s'en saisir, dans la pensée que par leur moyen ils pourraient recouvrer leurs otages. Sur cette nouvelle, Lucius Manlius, qui commandait une armée dans le pays, se hâta d'aller au secours. Les Boiens, le sentant proche, dressèrent des embuscades dans une forêt, et, dès que les Romains y furent entrés, ils fondirent dessus de tous les côtés, et tuèrent une grande partie de l'armée romaine. Le reste prit la fuite dès le commencement du combat. On se rallia à la vérité quand on eut gagné les hauteurs, mais de telle sorte, qu'à peine cela pouvait-il passer pour une honnête

retraite. Ces fuyards furent poursuivis par les Boiens, qui les investirent dans un bourg appelé Tanès (1).

« La nouvelle vient à Rome, que la quatrième armée était enfermée et assiégée par les Boiens; sur-le-champ on envoie à son secours les troupes qu'on avait levées pour Publius, et on en donna le commandement à un préteur. On ordonna ensuite à Publius de *faire pour lui de nouvelles levées chez les alliés*. Telle était la situation des affaires dans les Gaules à l'arrivée d'Annibal, comme nous avions déjà dit dans nos premiers livres. » (III, VIII.)

Ainsi, il est de plus en plus manifeste que cette guerre d'Annibal fut autant gauloise que carthaginoise, et que les Gaulois cisalpins s'étaient entendus d'avance avec le célèbre guerrier de Carthage. Nous les voyons même, à la nouvelle qu'il approche, et à l'occasion du partage de leurs terres à la plèbe de Rome, ne pouvoir se contenir, recommencer d'avance la guerre et la pousser avec ardeur, non sans quelque succès, contre les envahisseurs de la Gaule cisalpine. En effet, dans une telle situation, il était plus naturel à des Gaulois de courir aux armes contre leurs spoliateurs, que de s'abandonner à ces vains gémissements poussés plus tard par le doux Virgile :

Impius hæc tam culta novalia miles habebit!
Barbarus has segetes!...

---

(1) *Tanès*, en latin *Tanetum*, aujourd'hui Taneto, bourg jadis fortifié, situé à environ dix kilomètres sud-est de Parme, sur la route de Modène et sur la rive droite de la rivière *Nicia*, qui va du sud au nord se jeter dans le Pô.

Quant à l'inculpation de *perfidie* formulée ici contre les Gaulois cisalpins, nous ne voulons ni élever aucun doute sur l'exactitude du fait, ni arguer de l'abîme moral qui sépare un peuple défendant ses foyers et ses terres, d'un peuple étranger qui vient les envahir et se les partager. Hélas ! il est vrai, souvent ce triste moyen de la perfidie a été employé dans le désordre moral où la guerre jette les peuples; mais ici du moins le fait n'aurait eu rien d'excessif de la part des Gaulois, puisqu'il n'avait pour but qu'un simple échange de personnes retenues de force d'un côté et de l'autre. Tandis que nous verrons, de la part des Romains, plusieurs exemples d'une perfidie atroce, rapportés par leurs propres historiens dans le récit de leurs guerres, et entre autres, de celles qu'ils vont bientôt poursuivre en Gaule transalpine. Du reste, on a dit en général et avec juste raison, croyons-nous, que la trahison ou la perfidie sont les prétextes auxquels ont recours naturellement tous les vaincus, pour dissimuler des fautes réelles ou une infériorité réelle,qui ont été la véritable cause de leurs défaites. A ce dernier titre du moins, nous ne refuserions pas nous-même d'admettre qu'Annibal, aux yeux de tous les auteurs romains ou amis des Romains, ne dût être *le perfide* par excellence, et qu'ils ne l'aient eu à juste titre en exécration :

Dixitque tandem perfidus Annibal...
Parentibusque abominatus Annibal...

Ainsi parle Horace. Il n'en est pas pour cela plus cer-

tain que ce poëte lui-même eût pu constater un seul fait de véritable perfidie imputable à Annibal. Tous ces artifices politiques ne sont pas une des moindres difficultés que l'on rencontre dans la recherche du vrai en matière d'histoire; car la calomnie politique ne date pas d'hier.

Gardons le souvenir de l'armée primitivement levée par Publius Scipion, et qu'on envoie d'urgence à Tanès pour dégager celle que Lucius Manlius commandait dans le pays, et que les Boiens tiennent investie dans ce bourg de Tanès. Car, à l'arrivée d'Annibal en Italie, il sera de nouveau question de ces deux armées commandées par les préteurs, et il sera important alors de savoir où elles sont.

§ V. — Annibal franchit les Pyrénées. Il passe le Rhône, et prend là des guides envoyés par les Gaulois cisalpins.

« Au commencement du printemps, les consuls romains, ayant fait tous les préparatifs nécessaires à l'exécution de leurs desseins, se mirent en mer, Publius avec soixante vaisseaux pour aller en Espagne, et Tiberius Sempronius avec cent soixante vaisseaux longs à cinq rangs, pour se rendre en Afrique. Celui-ci s'y prit d'abord avec tant d'impétuosité, fit des préparatifs si formidables à Lilybée, assembla de tous côtés des troupes si nombreuses, qu'on eût dit qu'en débarquant il voulait mettre le siége devant Carthage même. Publius, rangeant la côte de Ligurie, arriva le cinquième jour dans le voisinage de Marseille,

et, ayant abordé à la première embouchure du Rhône, qu'on appelle l'*Embouchure de Marseille,* il mit ses troupes à terre.

« Il apprit là qu'Annibal avait passé les Pyrénées; mais il croyait ce général encore bien éloigné, tant à cause des difficultés que les lieux lui devaient opposer, que du grand nombre des Gaulois à travers lesquels il fallait qu'il marchât. Cependant Annibal, après avoir obtenu des Gaulois, partie par argent, partie par force, tout ce qu'il voulait, arriva au Rhône avec son armée, ayant à sa droite la mer de Sardaigne.

« Sur la nouvelle que les ennemis étaient arrivés, Publius, soit que *la célérité de cette marche lui parût incroyable,* soit qu'il voulût s'instruire exactement de la vérité de la chose, envoya à la découverte trois cents cavaliers des plus braves, et y joignit, pour les guider et soutenir, les Gaulois qui servaient pour lors à la solde des Marseillais. Pendant ce temps-là, il fit rafraîchir son armée, et il délibérait avec les tribuns quels postes on devait occuper, et où il fallait donner bataille aux ennemis.

« Annibal, arrivé *à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône,* entreprit de le passer, parce que le fleuve n'avait là que la simple largeur de son lit (1). » (III, VIII.)

Tout d'abord, remarquons incidemment que, dans cette

(1) C'est-à-dire *n'avait là* (*d'autre difficulté*) *que la simple largeur de son lit:* ou qu'il n'y avait point d'île en cet endroit. Car une île au point de passage eût nécessité deux embarquements et deux débarquements.

occasion, la célérité de la marche d'Annibal parut incroyable au consul Publius; sans doute d'après la date à laquelle il savait que l'armée carthaginoise avait passé les monts Pyrénées. On voit donc déjà ici que l'armée carthaginoise faisait de très-grandes marches. Qu'on veuille bien garder le souvenir de ce fait, que nous aurons à rappeler plus loin.

Tâchons maintenant de déterminer d'une manière plus approximative quels étaient les deux points du cours du Rhône où se trouvaient alors, d'une part, l'armée romaine sur la rive gauche du fleuve, et d'une autre part, l'armée carthaginoise sur la rive droite.

L'armée romaine, sur la rive gauche, devait être pour le moins au-dessus du delta de la Camargue, auprès d'Arles ou plus probablement à Tarascon; soit parce que c'était là qu'en venant d'Espagne on passait habituellement le Rhône, dont le cours y est très-ralenti; soit pour y trouver des ressources en subsistances; soit enfin, pour que le consul avec les tribuns pussent, comme le dit Polybe, « examiner d'avance quels postes on devait occuper et où il fallait donner bataille aux ennemis. » Ce dernier trait du récit démontre avec évidence que le consul Publius et les tribuns avaient compté que ce serait là, à la place même où ils avaient pris position, qu'Annibal se présenterait, pour y passer le Rhône avec son armée.

Mais pas du tout : Annibal (sans doute par une de ses perfidies habituelles) trompe l'attente des Romains et arrive sur le Rhône, « à environ quatre journées de son embou-

chure, » dit Polybe, c'est-à-dire à une centaine de kilomètres plus haut que l'endroit où le consul Publius l'attend avec l'armée romaine, pour lui disputer le passage du fleuve. C'est qu'Annibal, de son côté, venant passer le Rhône avec la pensée bien arrêtée de hâter sa marche et de ne livrer bataille qu'en Italie, comme nous le verrons bientôt, avait tout intérêt à s'écarter le plus possible du territoire des Marseillais, amis des Romains, et à arriver sur le fleuve en un point de son cours où on ne l'attendît pas. Nous verrons, de plus, que tout ce qu'il gagnait ainsi de chemin vers le haut du Rhône, était autant de gagné pour son itinéraire au-delà du fleuve. C'est donc à environ quatre journées de marche de l'embouchure du Rhône qu'il va faire passer son armée. Et c'est cela surtout qui dut tromper toutes les prévisions et déjouer tous les plans combinés par le consul Publius Scipion avec les tribuns pour lui disputer le passage; on le comprend assez, bien que notre auteur, ami dévoué des Scipions, ne mette pas ce fait en évidence. Et c'est encore à partir de là que nous aurons à discuter la marche d'Annibal jusqu'en Italie. Ce point du cours du Rhône où passa l'armée d'Annibal est donc très-important à déterminer tout d'abord avec un peu d'exactitude.

Quelle était la mesure précise de la journée de marche que Polybe a employée ici pour unité de mesure des distances? Il est clair que ce n'est point en particulier la longueur du chemin fait en un jour par l'armée d'Annibal, puisqu'elle n'a nullement parcouru la distance en question.

On doit donc entendre ici, comme en général, par journée de marche, l'étendue de chemin qu'une armée fait d'ordinaire en un jour, c'est-à-dire la marche réglementaire, le *justum iter* des Romains, chez qui notre auteur écrivait. Or, d'après Végèce (1), la marche réglementaire des armées romaines était de vingt mille pas, qui équivalent, nombre rond, à trente kilomètres. Dès lors, nous pouvons déterminer sur les cartes le point en question. Ouvrons donc le compas à quatre fois trente kilomètres, c'est-à-dire à 120 kilomètres (ce que permet le mot *environ* qu'on lit dans le texte), et nous trouverons que, à mesurer depuis l'embouchure orientale du Rhône (*Graou* du Levant), le point cherché tombe au-dessus du confluent de l'Ardèche, au-dessus des courants rapides du Pont-Saint-Esprit; disons, pour fixer les idées, à Bourg-Saint-Andéol. C'est donc très-approximativement à ce point du cours du Rhône où l'on voit aujourd'hui, sur la rive droite Bourg-Saint-Andéol, et sur la rive gauche Pierrelatte, qu'a eu lieu le passage du fleuve par l'armée d'Annibal. Du reste, quelques kilomètres de moins entre ce point et la mer ne feraient naître aucune difficulté, comme on pourra s'en convaincre plus loin.

« Pour cela (pour passer le Rhône) Annibal commença par se concilier l'amitié de tous ceux qui habitaient sur les bords, et acheta d'eux tous leurs canots et chaloupes, dont ils ont grand nombre, à cause de leur commerce

---

(1) *De re militari*, I, IX. Le texte sera cité plus loin, p. 132.

par mer. Il acheta outre cela tout le bois qui était propre à construire encore de tels bâtiments, et dont il fit, en deux jours, une quantité extraordinaire de bateaux: chacun s'efforçant de n'avoir pas besoin de secours étranger pour passer le fleuve.

« Tout était déjà préparé, lorsqu'un grand nombre de barbares s'assembla sur l'autre bord pour s'opposer au passage des Carthaginois. Annibal alors faisant réflexion qu'il n'était pas possible d'agir par force contre une si grande multitude d'ennemis, et que cependant il ne pouvait rester là, sans courir risque d'être enveloppé de tous les côtés, détacha à l'entrée de la troisième nuit une partie de son armée, sous le commandement d'Annon, fils du roi Bomilcar, et lui donna pour guides quelques gens du pays. Ce détachement remonta le fleuve jusqu'à environ deux cents stades (37 kilomètres), où il trouva une petite île qui partageait la rivière en deux (1); on s'y logea, on y coupa du bois dans une forêt voisine, et les uns façonnant les pièces nécessaires, les autres les joignant ensemble, en peu de temps ils se firent autant qu'il fallait de radeaux pour passer le fleuve, et le passèrent en effet, sans que personne s'y opposât. Ils s'emparèrent ensuite d'un poste avantageux, et y restèrent tout ce jour-

(1) On peut constater sur la belle *Carte hydrographique de France*, qu'au-dessus de l'embouchure de l'Ardèche jusqu'à Montélimar et même plus haut, les îles dans le lit du Rhône sont beaucoup plus grandes et plus nombreuses que partout ailleurs. Est-ce dû aux conditions hydrauliques du fleuve dans cette région particulière, où l'Ardèche, la Drôme, l'Isère et tant d'autres cours d'eau torrentueux, viennent l'encombrer de leurs déjections?

là pour se délasser et se disposer à exécuter l'ordre qu'Annibal leur avait donné. » (III, viii.)

Nous trouvons dans ce qu'on vient de lire deux données importantes pour bien se rendre compte de l'itinéraire d'Annibal. Premièrement, quand on se rappelle qu'il avait fait laisser les gros bagages en Espagne, afin de marcher plus vite, et que son armée était composée de soldats tirés de vingt peuples différents, quelle idée ne doit-on pas prendre de la perfection avec laquelle il avait su organiser cette armée et la munir de tout ce qui était indispensable, quand on la voit préparer ainsi, en deux ou trois jours et avec si peu de ressources, tout ce qu'il fallait pour exécuter le passage du Rhône? Secondement, il est constaté ici qu'une partie de cette armée, en remontant le long du fleuve, dont les rives dans cette région sont partout assez difficiles, a pu accomplir de nuit et tout d'une traite une marche de deux cents stades, c'est-à-dire de 37 kilomètres; et qu'elle a pu encore, avant de se reposer, abattre des arbres, en construire des radeaux et passer le fleuve dès le matin du jour suivant. On est donc forcé d'admettre que l'armée d'Annibal ne le cédait en rien aux armées romaines, ni dans son organisation, ni dans son activité de marche. C'est là un fait important à constater pour la détermination de son itinéraire.

« Ce général faisait aussi de son côté tout ce qu'il pouvait pour faire passer le reste de l'armée. Mais rien ne l'embarrassait plus que ses éléphants, qui étaient au nombre de trente-sept. Cependant, à la cinquième nuit,

ceux qui avaient traversé les premiers, s'étant avancés vers les barbares à la pointe du jour (1), alors Annibal, dont les soldats étaient prêts, disposa tout pour le passage. Les pesamment armés devaient monter les plus grands bateaux, et l'infanterie légère les plus petits. Les plus grands étaient au dessus et les plus petits au dessous; afin que ceux-là soutenant la violence du cours de l'eau, ceux-ci en eussent moins à souffrir. On pensa encore à faire suivre les chevaux à la nage, et pour cela un homme sur le derrière des bateaux en tenait par la bride trois ou quatre de chaque côté. Par ce moyen, dès le premier passage, on en devait jeter un assez grand nombre sur l'autre bord. A cet aspect, les barbares sortent en foule et sans ordre de leurs retranchements, persuadés qu'il leur serait aisé d'arrêter les Carthaginois à la descente.

« Cependant Annibal voit sur l'autre bord une fumée s'élever, c'était le signal que devaient donner ceux qui étaient passés les premiers, lorsqu'ils seraient près des ennemis. Il ordonne aussitôt que l'on se mette sur la rivière, en recommandant à ceux qui étaient sur les grands bateaux de se raidir tant qu'ils pourraient contre la rapidité du fleuve. On vit alors le spectacle du monde le plus émouvant et le plus capable d'inspirer la terreur.

(1) Ainsi, le corps de troupes détaché au commencement de la troisième nuit, après s'être reposé sur la rive gauche du Rhône le quatrième jour et la quatrième nuit, était descendu avec précaution le long du fleuve le cinquième jour et la cinquième nuit, de manière à arriver tout près des ennemis dès l'aube du *sixième jour :* en comptant comme *premier jour* celui où Annibal arriva au bord du Rhône, quelle que fût l'heure.

Sur les bateaux, les uns s'encourageaient mutuellement avec de grands cris, les autres luttaient pour ainsi dire avec la violence des flots. Les Carthaginois restés sur le bord (rive droite) animaient par des cris leurs compagnons; les barbares, sur l'autre bord, demandaient à combattre, en poussant des hurlements affreux; en même temps, les Carthaginois qui étaient de l'autre côté du fleuve (rive gauche), fondant tout d'un coup sur les barbares, les uns mettent le feu au camp, les autres en plus grand nombre chargent ceux qui gardaient le passage. Les barbares sont effrayés, une partie court au camp pour arrêter l'incendie, le reste se défend contre l'ennemi. Annibal animé par le succès, à mesure que ses gens débarquent, les range en bataille, les exhorte à bien faire, et les mène aux ennemis, qui, épouvantés et déjà mis en désordre par un événement si imprévu, furent tout d'un coup enfoncés et obligés de prendre la fuite.

« Annibal, maître du passage, et en même temps victorieux, pensa anssitôt à faire passer ce qu'il lui restait de troupes sur l'autre bord, et campa cette nuit le long du fleuve.

« Le matin, sur le bruit que la flotte des Romains était arrivée à l'embouchure du Rhône, il détacha cinq cents chevaux numides pour reconnaître où étaient les ennemis, combien ils étaient, et ce qu'ils faisaient. Puis, après avoir donné ses ordres pour le passage des éléphants, il assembla son armée, fit approcher Magile, petit roi qui l'était venu trouver des environs du Pô, et fit expli-

quer aux soldats, par un interprète, *les résolutions que les Gaulois avaient prises*, toutes très-propres à donner du cœur et de la confiance aux soldats; car, sans parler de l'impression que devait faire sur eux la présence de gens *qui les appelaient à leur secours et qui leur promettaient de partager avec eux la guerre contre les Romains*, il semblait qu'on ne pouvait se défier de la promesse que les Gaulois faisaient de les conduire jusqu'en Italie par des lieux où ils ne manqueraient de rien, et par où leur marche serait courte et sûre. Magile leur faisait encore des descriptions magnifiques de la fertilité et de l'étendue du pays où ils allaient entrer, *et vantait surtout la disposition où étaient les peuples de prendre les armes en leur faveur contre les Romains*.

« Magile retiré, Annibal s'approcha, — et commença par rappeler à ses soldats ce qu'ils avaient fait jusques alors: il dit que, quoiqu'ils se fussent trouvés dans des actions extraordinaires, et dans les occasions les plus périlleuses, ils n'avaient jamais manqué de réussir, parce que, dociles à ses conseils, ils n'avaient rien entrepris que sur ses lumières; qu'ils ne craignissent rien pour la suite; qu'après avoir passé le Rhône et *s'être acquis des alliés aussi affectionnés que ceux qu'ils voyaient eux-mêmes*, ils avaient déjà surmonté les plus grands obstacles; qu'ils ne s'inquiétassent point du détail de l'entreprise; qu'ils n'avaient qu'à s'en reposer sur lui; qu'ils fussent toujours prompts à exécuter ses ordres; qu'ils ne pensassent qu'à faire leur devoir, et à ne point dégénérer de leur première

valeur. — Toute l'armée applaudit, et témoigna beaucoup d'ardeur. Annibal la loua de ses bonnes dispositions, fit des vœux aux Dieux pour elle, lui donna *ordre de se tenir prête pour décamper le lendemain matin*, et congédia l'assemblée. » (III, VIII et IX.)

On peut constater de nouveau ici l'alliance faite d'avance entre les Carthaginois et les Gaulois cisalpins pour cette expédition d'Annibal en Italie.

On doit remarquer surtout que le général carthaginois se propose de faire partir dès le lendemain matin ses troupes qui ont déjà passé le Rhône, sans attendre celles qui sont encore sur l'autre rive avec les trente-sept éléphants; quoiqu'il sache fort bien qu'une armée romaine est dans le voisinage et pourrait venir attaquer ces dernières troupes au passage du fleuve. Ce qui montre avec évidence que son plan est très-arrêté dans sa pensée, qu'il veut marcher en toute hâte et ne livrer bataille qu'en Italie.

« Sur ces entrefaites arrivent les Numides qui avaient été envoyés à la découverte. La plupart avaient été tués, le reste mis en fuite. A peine sortis du camp, ils étaient tombés dans la marche des coureurs romains envoyés aussi par Publius pour reconnaître les ennemis; et ces deux corps s'étaient battus avec tant d'opiniâtreté, qu'il périt d'une part environ cent quarante chevaux tant Romains que Gaulois; et de l'autre, plus de deux cents Numides. Après ce combat, les Romains en poursuivant s'approchèrent des retranchements des Carthaginois, examinèrent tout de leurs propres yeux, *et coururent aussitôt*

pour informer le consul de l'arrivée des ennemis. Publius, *sans perdre de temps,* mit tout le bagage sur les vaisseaux, et fit marcher le long du fleuve toute son armée dans le dessein d'attaquer les Carthaginois. » (II, IX.)

D'après les détails qu'on vient de lire, au sujet de ce combat, les cavaliers qui coururent informer le consul de l'arrivée des ennemis, durent parvenir auprès de lui dès le soir même du jour du combat ou dans la nuit qui suivit. Et le consul, de sa position (à Tarascon) où il avait compté qu'Annibal viendrait passer le Rhône, dut partir avec toute son armée dès le lendemain matin en remontant le long du fleuve, pour aller attaquer Annibal à l'endroit où il venait de le passer à l'improviste avec une partie de ses troupes (à Pierrelatte). Or, nous sommes déjà avertis et nous allons voir immédiatement que, le même jour et à la même heure, Annibal de son côté partait du point où il avait passé le Rhône (de Pierrelatte), en remontant de même le long du fleuve. Ainsi, comme il y a de la mer à Tarascon une journée de marche, et quatre journées de la mer au point où Annibal passa le Rhône, on voit déjà qu'Annibal va marcher devant Publius à trois journées de distance, et que le rusé Carthaginois va encore déjouer tous les plans du consul.

« *Le lendemain, à la pointe du jour,* Annibal posta toute sa cavalerie du côté de la mer, comme en réserve, et donna ordre à l'infanterie de se mettre en marche. Pour lui, il attendit que les éléphants et les soldats qui étaient restés sur l'autre bord eussent rejoint.

« Or, voici comme les éléphants passèrent: après avoir fait plusieurs radeaux, d'abord on en joignit deux l'un à l'autre, qui faisaient ensemble cinquante pieds de largeur, et on les mit au bord de l'eau, où ils étaient retenus avec force et arrêtés à terre. Au bout qui était hors de l'eau, on en attacha deux autres, et l'on poussa cette espèce de pont sur la rivière. Il était à craindre que la rapidité du fleuve n'emportât tout l'ouvrage. Pour prévenir ce malheur, on retint le côté exposé au courant par des cordes attachées aux arbres qui bordaient le rivage. Quand on eut poussé ces radeaux à la longueur d'environ deux cents pieds, on en construisit deux autres beaucoup plus grands que l'on joignit aux derniers. Ces deux-là furent liés fortement l'un à l'autre, mais ils ne le furent pas tellement aux plus petits, qu'il ne fût aisé d'en détacher ces derniers. On avait encore attaché beaucoup de cordes aux petits radeaux, par le moyen desquelles les nacelles destinées à les remorquer pussent les affermir contre l'impétuosité de l'eau, et les emmener jusqu'au bord avec les éléphants. Les deux grands radeaux furent ensuite couverts de terre et de gazons, afin que ce pont fût semblable en tout au chemin qu'avaient à faire les éléphants pour en approcher.

« Sur terre ces animaux s'étaient toujours laissé manier à leurs conducteurs; mais ils n'avaient encore osé mettre les pieds dans l'eau. Pour les faire entrer sur les radeaux, on met à leur tête deux éléphants femelles, qu'ils suivent sans hésiter. Ils arrivent sur les derniers

radeaux, on coupe les cordes qui tenaient ceux-ci attachés aux deux plus grands, les nacelles remorquent et emportent bientôt les éléphants loin des radeaux qui étaient couverts de terre. D'abord ces animaux effrayés, inquiets, allèrent et vinrent de côté et d'autre. Mais l'eau dont ils se voyaient entourés leur fit peur, et les retint en place. C'est ainsi qu'Annibal, en joignant des radeaux deux à deux, trouva le secret de faire passer le Rhône à la plupart de ses éléphants. Je dis à la plupart, car ils ne passèrent pas tous de la même façon. Il y en eut qui, au milieu du trajet, tombèrent de frayeur dans la rivière. Mais leur chute ne fut funeste qu'aux conducteurs. Pour eux, la force et la longueur de leurs trompes les tira du danger. En levant ces trompes au-dessus de l'eau, ils respiraient et éloignaient tout ce qui pouvait leur nuire, et par ce moyen ils vinrent droit au bord malgré la rapidité du fleuve. » (III, IX.)

Le passage du Rhône, exécuté ainsi par Annibal, a causé l'admiration de savants militaires, très-compétents pour l'apprécier. Mais nous ne nous arrêterons pas à des considérations de cette nature; notre but principal ici étant de démontrer l'itinéraire suivi par le grand Carthaginois, et surtout la portée qu'eut cette stratégie, exécutée en Gaule transalpine, sur les premières batailles livrées en Italie. Et d'ailleurs, à la traversée des Alpes, où nous allons bientôt arriver et qui présentait des difficultés encore plus grandes que celles du passage du Rhône, les combats qu'il a dû y livrer et le terrain où nous re-

connaîtrons qu'il a été victorieux, proclameront d'eux-mêmes assez haut son coup d'œil prompt et sûr, son énergie inébranlable, son sang-froid, sa prudence et toutes les ressources de son génie dans les situations les plus périlleuses.

§ VI. — Marche d'Annibal en remontant le long du Rhône dans l'intérieur des terres. Vitesse de marche de l'armée carthaginoise.

« Quand les éléphants furent passés, Annibal fait d'eux et de la cavalerie son arrière-garde et marche le long du fleuve, prenant sa route de la mer vers l'orient, *comme s'il eût voulu entrer dans le milieu des terres européennes.* Car le Rhône a ses sources au-dessus du golfe Adriatique, coulant vers l'occident, et venant de ces parties des Alpes qui regardent le septentrion. Il prend son cours vers le couchant d'hiver (le sud-ouest), et se décharge dans la mer de Sardaigne. Ses eaux traversent toute une vallée, dont les Gaulois appelés *Ardyens* occupent le côté septentrional (1), et le méridional est bordé par les racines

(1) Il est clair que Polybe désigne ici, sous le nom d'*Ardyens*, des Gaulois de la rive droite du Haut-Rhône, depuis les sources du fleuve jusqu'aux plaines des Allobroges (Dauphiné); mais ce nom de Gaulois *Ardyens* paraît être tombé en désuétude après son époque et avant celle de Jules César. Il en est de même du nom des *Gésates*, mentionné aussi par Polybe (II, IV. Voir ci-dessus, p. 71), pour désigner des *Gaulois de cette même vallée du Rhône :* sauf cependant que la petite ville de *Gex*, dans le département de l'Ain près de Genève, semblerait avoir conservé le nom des *Gésates*. Il paraîtrait donc que les *Ardyens* et les *Gésates* étaient le même peuple. Or, en grec, le mot *ardis* servait à désigner

des Alpes qui sont vers le septentrion. Cette vallée est séparée des plaines des environs du Pô par les Alpes, qui s'étendent depuis Marseille jusqu'à l'extrémité du golfe Adriatique, et qu'Annibal, venant du Rhône, traversa pour entrer dans l'Italie. » (III, IX.)

Voilà une admirable description géographique de la route que prend Annibal après le passage du Rhône. Ce sujet mérite toute notre attention. Relisons donc et suivons bien attentivement tous les traits de cette description du cours du Rhône, le long duquel se dirige Annibal. « Il marche le long du fleuve, dit notre auteur, prenant sa route de la mer vers l'Orient, comme s'il eût voulu entrer dans le milieu des terres européennes. Car le Rhône a ses sources au-dessus du golfe Adriatique, coulant vers l'Occident, et venant de ces parties des Alpes qui regardent le septentrion. Il prend son cours vers le couchant d'hiver (le sud-ouest) et se décharge dans la mer de Sardaigne. Ses eaux traversent toute une vallée... dont le côté méridional

---

la *pointe d'un javelot*, et par extension *un dard*, une flèche ou autre arme semblable (Dictionnaire d'*Alexandre*). Les *Ardyens* paraîtraient donc avoir été un peuple de la vallée du Haut-Rhône, armé de l'*ardis :* comme les *Gésates* étaient un peuple de cette même vallée du Haut-Rhône armés du *gesum*. Ainsi, l'*ardis* et le *gesum* étant des armes de même nature, bien que différentes de nom suivant qu'on les désignait en grec ou en gaulois, il devient d'autant plus probable que les *Ardyens* dont il s'agit ici n'étaient autres que les *Gésates*.

Remarquons toutefois cette différence que, d'après le texte cité plus haut (p. 71), le nom du *gesum* paraîtrait provenir de celui des *Gésates* (ou soldats *mercenaires*) qui portaient cette arme (comme *baïonnette* provient de Bayonne, *biscaïen*, de Biscaye, etc.) : tandis que, à l'inverse, le nom des *Ardyens* paraîtrait provenir de celui de l'arme *ardis* (comme *lanciers* provient de lance; *canonniers*, de canon, etc.). Du reste, le mot *ardis* semble s'être transmis jusqu'à nous, dans nos deux mots français *ardillon* et *dard*.

est bordé par les racines des Alpes qui sont vers le septentrion. Cette vallée est séparée des plaines des environs du Pô par les Alpes, qui s'étendent depuis Marseille jusqu'à l'extrémité du golfe Adriatique, et qu'Annibal, venant du Rhône, traversa pour entrer dans l'Italie. »

Il n'y a rien à ajouter, ni à retrancher. Peut-on, en effet, voir quelque chose de plus clair, de plus précis et de plus complet en si peu de mots, concernant les rapports géographiques du Rhône et des Alpes avec les plaines des rives du Pô? Qui ne voit immédiatement qu'Annibal remonte le long du Rhône pour aller prendre un passage des Alpes, dont l'entrée doit être au bord du fleuve? Nous avons même déjà appris ci-dessus que cette entrée doit être à la distance de quatorze cents stades du point de passage du Rhône, point que nous connaissons également. Nous pourrions donc tout de suite remonter le long du fleuve jusqu'à cette distance, et y chercher l'entrée du passage des Alpes par où Annibal traversa en Italie.

Mais si, avant qu'il soit parvenu à cette entrée des Alpes, quelque événement survenait en chemin, par exemple, le deuxième jour de marche, le troisième, le quatrième, etc., et que nous voulussions en connaître le lieu, sur quel point du chemin qui remonte le long du Rhône faudrait-il chercher ce lieu? On voit que pour répondre ici, et en général pour être à même de déterminer exactement tout ce qui peut se rapporter à l'itinéraire d'Annibal, il nous manque encore un dernier moyen d'in-

vestigation, à savoir, la connaissance de la longueur du chemin qu'il fit d'ordinaire dans une journée de marche, c'est-à-dire la connaissance de la grandeur moyenne des marches de l'armée carthaginoise. Laissons donc cette armée remonter le long du Rhône, où il nous sera facile de la retrouver dès que nous connaîtrons sa vitesse de marche, et occupons-nous de résoudre, autant que possible, cette question de la grandeur moyenne des marches de l'armée d'Annibal : question importante et sur laquelle nos savants et honorables devanciers sont grandement et vaguement en désaccord, selon l'itinéraire adopté par chacun. Nous allons donc tâcher de soumettre ici au lecteur quelques considérations un peu précises sur ce sujet, et nous espérons qu'il voudra bien les suivre avec assez d'attention, vu qu'il est impossible de déterminer l'itinéraire de l'armée carthaginoise sans être tout d'abord fixé sur ce point capital.

Nous avons vu plus haut que la célérité de la marche d'Annibal pour arriver au Rhône parut incroyable au consul Publius Scipion. Nous venons de voir, à l'occasion du passage de ce fleuve, une partie de l'infanterie carthaginoise exécuter la nuit, et tout d'une traite, une marche de deux cents stades (37 kilomètres). La cavalerie numide était renommée pour sa vitesse. Les éléphants marchent au pas plus vite qu'un homme. Les bagages avaient été laissés en Espagne, sauf le nécessaire pour le corps d'ouvriers de l'armée et probablement rien de plus, avant d'entrer dans les Alpes et d'avoir à porter les

vivres. Il n'existait donc dans l'armée d'Annibal rien qui pût l'empêcher de marcher, depuis le passage du Rhône jusqu'aux Alpes, avec autant de célérité qu'une armée romaine.

Or, la marche réglementaire des armées romaines, — *justum iter*, — comme dit César (*Civ.*, I, XXIII), devait être exécutée dans les conditions suivantes, indiquées par Végèce (I, IX): « Au pas ordinaire, dit-il, les soldats doivent faire vingt milles de chemin, dans tout au plus *cinq heures d'été*. Et au pas accéléré, ils doivent pousser jusqu'à vingt-quatre milles, dans ce même nombre d'heures. — *Militari gradu, viginti millia passuum, horis quinque duntaxat æstivis, conficienda sunt. Pleno autem gradu, qui citatior est, totidem horis viginti quatuor millia peragenda sunt.* » — Mais comment apprécier aujourd'hui la valeur de cette mesure du temps employée jadis par Végèce et qui était nécessairement une mesure fixe, cinq heures d'été, — *horis quinque æstivis?*

On sait, en effet, que les Romains divisaient bien comme nous le jour en vingt-quatre heures; mais, au lieu de faire toutes leurs heures égales entre elles comme les nôtres, ils en formaient deux groupes distincts : l'un de douze heures du jour, égales seulement entre elles, et l'autre de douze heures de la nuit égales aussi entre elles seulement. De sorte que, une de ces heures du jour était, pour chaque jour, la douzième partie du temps compris entre le lever et le coucher du soleil; et que, une de ces heures de la nuit était, pour chaque nuit, la douzième

partie du temps compris entre le coucher du soleil et son lever. Par conséquent, on le voit, les heures des Romains ne s'accordaient avec les nôtres qu'aux époques d'équinoxes; et durant tout le reste de l'année leurs heures du jour et leurs heures de la nuit variaient sans cesse, en sens inverse les unes des autres, suivant la date du jour et encore suivant la latitude du lieu où l'on indiquait l'heure. De là des difficultés sans nombre dans la détermination du temps, difficultés que les Romains connaissaient comme nous (1), et qui durent évidemment les forcer à adopter, du moins pour le service des armées, quelque moyen pratique et suffisamment approximatif, qui pût servir à régler l'emploi du temps entre deux équinoxes consécutifs, soit le jour, soit la nuit.

La *clepsydre*, ou horloge d'eau, portative, à heures constantes et réglées d'après la durée moyenne des jours d'été à Rome, et de même la clepsydre à heures moyennes pour les nuits d'été, tel paraît avoir été le moyen adopté et mis en pratique dans les armées romaines. En effet Jules César, au sujet de sa deuxième expédition en Bretagne qu'il exécuta au déclin de l'été, dit que, « d'après les *mesures fixes données par l'eau*, on voyait que les nuits y étaient plus courtes que sur le continent.— *Certis ex aqua mensuris breviores esse noctes quam in continente videbamus.* » (V, XIII.)— César avait donc pour la guerre

---

(1) VITRUVE, *de Architectura,* IX. — PLINE, *Histoire naturelle,* II, LXXVII, LXXVIII, LXXIX; VII, LX.

des clepsydres portatives à heures constantes : lesquelles, nécessairement, devaient être réglées d'après la durée moyenne à Rome, soit des jours d'été ou des nuits d'hiver, soit des nuits d'été ou des jours d'hiver. Végèce, de son côté, parle de la clepsydre à propos de la division des douze heures de la nuit en quatre veilles égales. « Et comme il paraissait impossible, dit-il, qu'un même homme veillât dans un poste durant toute la nuit, on a divisé à la clepsydre le temps des veilles en quatre parties, afin qu'on ne fût pas obligé de veiller pendant plus de trois heures de la nuit.— *Et quia impossibile videbatur in speculis per totam noctem vigilantes singulos permanere, ideo in quatuor partes ad clepsydram sunt divisæ vigiliæ, ut non amplius quam tribus horis nocturnis necesse sit vigilare.* » (III, VIII.)

C'est donc à la clepsydre militaire, pour les jours d'été, que nous devons rapporter le texte de Végèce, cité plus haut, relativement à la marche réglementaire des armées romaines, si nous voulons évaluer en heures modernes la durée de cinq heures d'été dans le sens de ce texte. Or, en admettant qu'à Rome la durée moyenne du temps compris entre le lever et le coucher du soleil pendant tout l'été soit, nombre rond, de quatorze heures modernes, six heures d'été de la clepsydre militaire équivaudraient à sept heures modernes. Ou, plus simplement, une heure d'été de la clepsydre militaire des armées romaines équivaudrait à une heure et dix minutes de notre mesure actuelle du temps. Les cinq heures d'été, indiquées par

Végèce, équivaudraient donc à cinq heures et cinquante minutes modernes.

Par conséquent : une marche de vingt mille pas romains, ou de trente kilomètres, exécutée en cinq heures d'été des Romains, ou en cinq heures et cinquante minutes modernes, correspondrait à une vitesse d'un kilomètre en onze minutes et quarante secondes de temps : admettons, nombre rond, une vitesse d'un kilomètre en douze minutes, ou de cinq kilomètres par heure moderne. Telle aurait été, d'après Végèce, la vitesse de marche des armées romaines. Et nous avons vu qu'il n'existait dans l'armée d'Annibal rien qui pût l'empêcher de marcher aussi vite qu'une armée romaine. Veut-on néanmoins que l'armée carthaginoise, à cause de l'étroitesse présumée des chemins de la Gaule le long du Rhône à cette époque, n'ait pas pu marcher d'ordinaire à plus de deux hommes ou de deux chevaux de front; et, par cette raison, qu'elle n'ait pas pu faire chaque jour autant de chemin qu'en faisait une armée romaine sur les routes ordinaires? Veut-on compter une lieue, quatre kilomètres de moins par jour? Soit. L'armée d'Annibal fera donc définitivement *vingt-six kilomètres par jour*, et *cinq kilomètres par heure*, ou *un kilomètre en douze minutes*. Voilà des données qui nous paraissent incontestables, et dont nous allons nous servir.

Ajoutons d'abord que l'armée carthaginoise, au sortir du Rhône (ainsi que Polybe le dira plus loin), était de trente-huit mille hommes de pied et huit mille chevaux.

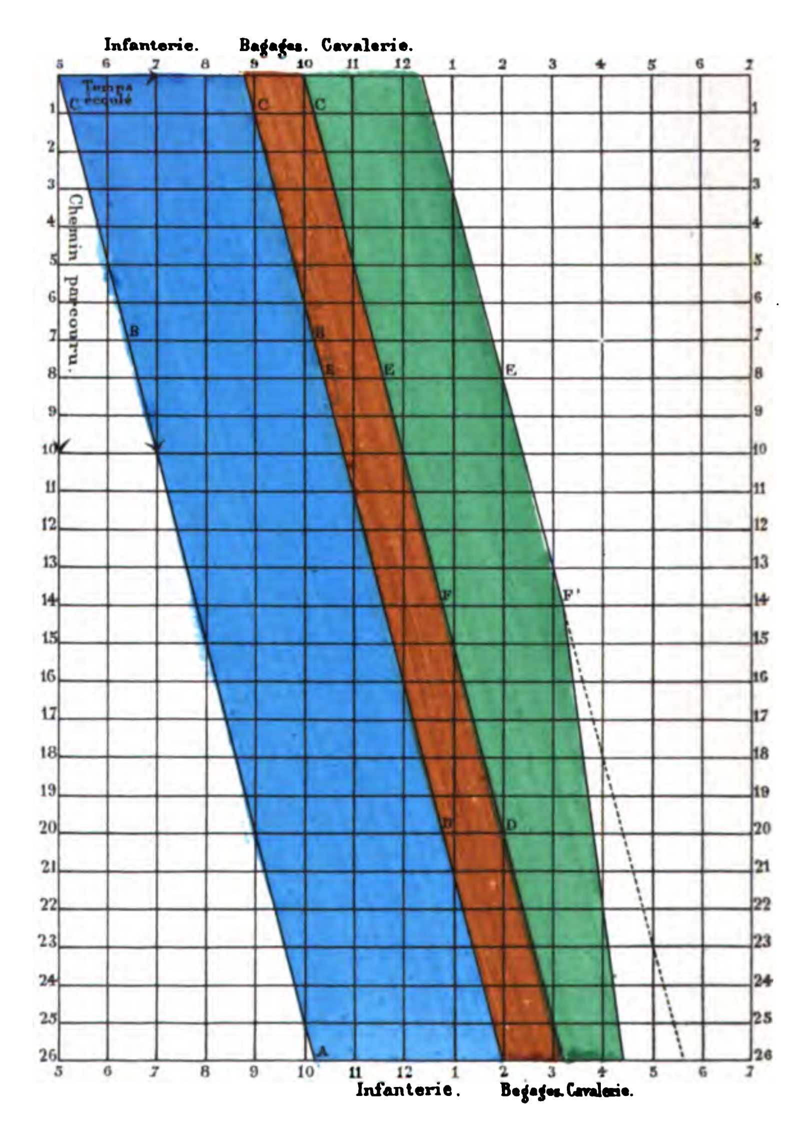
Nous verrons également que, durant la marche en question, on était encore proche de l'équinoxe d'automne. Et nous avons déjà vu que l'infanterie carthaginoise, en partant du point de passage du Rhône, se mit en marche le long du fleuve dès la pointe du jour : la cavalerie et les éléphants fermant la marche. Enfin, admettons que *deux fantassins* de front occupent *un mètre* de longueur de chemin, et que *deux cavaliers* de front, *ou une bête de charge* seule, en occupent *trois mètres*. Cela complète les données nécessaires pour apprécier exactement tous les détails d'une marche de l'armée d'Annibal.

Profitons même des avantages que peut offrir un tableau graphique de ce mouvement (comme on le fait quand on veut se rendre clairement compte de la marche des trains sur les chemins de fer), ce qui rendra nos explications plus claires et plus sûres. (*Voir le tableau ci-joint.*)

Pour saisir au premier coup d'œil la signification du tableau qu'on a sous les yeux, il suffit de se rappeler que le cours du temps peut être représenté comme le cours d'un fleuve, par lequel tout ce qui dure serait entraîné en dérive proportionnellement à sa durée. Si donc on imagine des poteaux plantés à des distances égales sur les rives de ce fleuve imaginaire, ils pourront indiquer les heures écoulées et les espaces parcourus dans le sens du courant par les objets en dérive, pendant tout le temps qu'aura duré quelque autre mouvement simultané de ces mêmes objets, tel qu'une marche, dont la vitesse dans le chemin serait aussi indiquée d'autre part sur ce même

TABLEAU SYNOPTIQUE D'UNE MARCHE

CAMP DE DÉPART.



CAMP D'ARRIVÉE

P. 137.

tableau, au moyen d'une ligne de poteaux kilométriques perpendiculaire sur le cours du temps. Ici, les heures de la journée sont représentées, depuis 5 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir, par la double série transversale de chiffres, 5, 6, 7, 8..... 7; et les kilomètres du chemin sont représentés par la double série longitudinale de chiffres, 1, 2, 3, 4..... 26, dont le dernier exprime la longueur moyenne du chemin parcouru dans une journée de marche par l'armée carthaginoise. On aura ainsi un tableau très-commode pour vérifier clairement, par le regard aussi bien que par la pensée, comment ont pu se succéder dans une suite d'heures tous les détails d'une marche, et où en était à chaque instant chaque portion des troupes : sauf bien entendu les accidents.

Considérons donc rigoureusement ce qui dut se passer dans une marche de l'armée d'Annibal d'après les données définies plus haut.

Dès cinq heures du matin, les deux premiers fantassins ouvrent la marche de l'armée dans l'ordre suivant : l'infanterie d'abord, au nombre de trente-huit mille hommes, formant une colonne de 19 kilomètres, à laquelle il faut 3 heures et 48 minutes pour s'engager dans le chemin; puis les bêtes de charge, y compris les trente-sept éléphants, au nombre total de deux mille bêtes, formant une colonne de 6 kilomètres, à laquelle il faut 1 heure et 12 minutes pour se mettre en route; et enfin la cavalerie, au nombre de huit mille cavaliers, formant une colonne de 12 kilomètres, à laquelle il faut 2 heures et

24 minutes pour qu'elle soit toute partie : ce qui aura lieu à midi et 24 minutes.

Cinq heures et douze minutes après le départ des deux premiers fantassins (à 10^h 12^m), ces deux premiers fantassins entrent au camp d'arrivée (au point A), et derrière eux, l'infanterie occupe dix-neuf kilomètres du chemin (du point A au point B, de la borne kilométrique 26 à la borne 7); derrière elle, les bêtes chargées de bagages en occupent six kilomètres (du point B au point C, de la borne kilométrique 7 à la borne 1); et derrière les bêtes de charge, le premier kilomètre du chemin a déjà reçu 666 cavaliers. Le reste de la cavalerie est encore dans le camp du départ.

Trois heures et quarante-huit minutes après (à 2^h), toute l'infanterie s'est écoulée dans le camp d'arrivée; la première bête de charge y entre (après s'être mise en route à 8^h 48^m) : la dernière en est encore à six kilomètres de distance (au point D, à la borne 20); suivent immédiatement les deux premiers cavaliers : les deux derniers cavaliers sont encore à douze kilomètres plus loin en arrière (au point E, à la borne 8), ou à dix-huit kilomètres du camp d'arrivée ; ceux-ci ont quitté le camp du départ à midi 24 minutes, c'est-à-dire depuis déjà une heure et trente-six minutes : et par derrière eux, déjà huit kilomètres du chemin sont libres : sauf que des traînards suivent l'armée.

Une heure et douze minutes après (à 3^h 12^m), toutes les bêtes de charge sont dans le camp d'arrivée; les deux

premiers cavaliers y entrent : les deux derniers n'en sont plus qu'à douze kilomètres de distance (au point F, ou plus exactement au point F', à la borne 14). Dès ce moment toute la cavalerie peut prendre le trot et doubler de vitesse, ou faire le kilomètre en six minutes ; de sorte que, à partir de la borne 14, les deux derniers cavaliers gagneront le camp d'arrivée en une heure et douze minutes : c'est-à-dire que toute la cavalerie y sera rendue *à quatre heures et vingt-quatre minutes après midi*, et que la marche de l'armée sera terminée.

Bien mieux : lorsqu'Annibal avec sa cavalerie quitta l'endroit où il avait passé le Rhône, ce prudent général dut envoyer quelques éclaireurs numides avec des guides gaulois à cheval, se placer en observation à une certaine distance sur la route d'Arles. Et à la tombée de la nuit, nuls ennemis ne s'étant montrés là, ces cavaliers purent, en trois ou quatre heures, rejoindre Annibal et l'informer du fait. Ainsi, dès le second jour de sa marche le long du Rhône, Annibal, bien assuré que les Romains ne surviendraient point par derrière pour la troubler, put modifier l'ordre de ses troupes d'une manière très-avantageuse. En effet, comme les chevaux marchent facilement la nuit, il put faire partir tout d'abord sa cavalerie, dès 4 heures moins 12 minutes du matin. Celle-ci étant libre de prendre toute sa vitesse propre, de 10 kilomètres à l'heure, le dernier cavalier dut partir du camp à 5 heures ; et tout le reste de l'armée put suivre, comme on le voit au tableau. De cette manière, le premier cavalier

dut parvenir au nouveau campement dans l'espace de 2 heures et 36 minutes, par conséquent à 6 heures et 24 minutes du matin ; et le dernier cavalier dut y parvenir 1 heure et 12 minutes plus tard, c'est-à-dire à 7 heures et 36 minutes. On voit donc que toute la cavalerie dut être rendue au nouveau camp 2 heures et 36 minutes avant l'arrivée du premier fantassin, qui s'était mis en route immédiatement après le dernier cavalier; et que la marche de l'armée carthaginoise dut être terminée dès l'arrivée de la dernière bête de charge, c'est-à-dire *à 3 heures et 12 minutes après midi*. Et de plus, la cavalerie eut tout le temps de pourvoir d'avance aux subsistances de l'armée ; puis, de s'échelonner elle-même par petits corps sur la route à suivre au-delà, soit pour faciliter le pâturage des chevaux, soit encore pour avancer d'autant le départ du lendemain.

Concluons que *telle dut être la marche ordinaire de l'armée d'Annibal, à dater du second jour après le passage du Rhône,* ou à partir des environs de Montélimar.

Il restait donc encore deux ou trois heures de jour pour l'arrivée des traînards, ou pour compenser les retards qui pouvaient avoir été causés par des accidents quelconques.

Remarquons bien que la marche d'une armée dans ces conditions, fût-elle répétée pendant nombre de jours consécutifs, laissera constamment à tous plus de dix-huit heures de temps, chaque jour, pour se reposer et pourvoir à leur subsistance et à celle des animaux de l'armée. D'ailleurs,

les chemins de la Gaule, sur la rive gauche du Rhône, n'ont pas dû exiger partout que la marche se fît à deux hommes seulement ou à deux chevaux de front. Enfin, n'oublions pas que le succès de l'entreprise d'Annibal dépendait surtout de la célérité, et que le grand guerrier avait des guides gaulois, avec des éclaireurs numides.

Il est clair que s'il survient un arrêt de quelque durée en un point de la colonne de marche, l'arrêt se propagera bien vite par derrière à tout ce qui suit. Mais il ne faut pas non plus prendre Annibal pour un général quelconque, ou imprévoyant, ou irréfléchi, ou inhabile, ou imprudent. Un général de sa sorte, si le monde en a vu quelque autre, il n'en a pas vu beaucoup. C'était le digne fils du grand Amilcar, qui l'avait instruit et formé dès sa plus tendre enfance pour cette expédition, d'où dépendait le salut de Carthage; c'était l'héritier du génie et des aptitudes et de toute l'expérience de son père. Avec lui, comme avec Amilcar, tout était prévu, et nous en rencontrerons plus d'une preuve. S'il ne pouvait être partout de sa personne, ses ordres et ses hommes de confiance avec ses instructions étaient partout dans les rangs de son armée, afin de pourvoir à tout, le cas échéant.

Ainsi, qu'un homme tombe et se blesse, qu'une bête de charge s'abatte et ne puisse se relever, il n'est pas difficile de vider le chemin, et l'armée ne s'arrête pas pour cela : sauf à rallier les traînards à sa suite. D'ailleurs, on ne peut douter qu'aux guides gaulois et aux

éclaireurs numides qui précédaient l'armée, ne fussent adjoints des ouvriers spéciaux, pour examiner le chemin d'avance, et au besoin, le mettre en état. Sans doute aussi le prudent général avait eu soin de répartir convenablement dans la colonne de marche d'autres ouvriers de l'armée, habiles à tout, et capables de parer sans retard à un accident. De tels ouvriers militaires n'accompagnaient-ils pas déjà cette partie de ses troupes que nous avons vue, à l'occasion du passage du Rhône, remonter pendant la nuit sur la rive droite avec des guides du pays, pour aller à 37 kilomètres plus haut, y abattre des bois, en construire des radeaux, passer d'avance le fleuve, et revenir ensuite protéger le débarquement du gros de l'armée? Sinon : comment eût pu réussir cette diversion sur laquelle Annibal avait fondé le succès du passage du Rhône? Cet exemple prouve de fait que l'armée carthaginoise était capable d'exécuter une marche de 37 kilomètres, durant la nuit et même dans un pays difficile, pourvu qu'elle eût des guides; or, répétons-le, depuis le passage du Rhône, elle en avait d'excellents, ces Gaulois cisalpins venus là à sa rencontre avec leur roi Magile, tout exprès pour la guider jusqu'en Italie. Et bientôt encore nous allons voir Annibal lui-même se mettre avec eux à la tête d'un corps de troupes d'élite, et exécuter dans les premiers défilés des Alpes une autre marche de nuit, mémorable entre toutes.

Enfin, nous verrons ci-après avec certitude que, dans la traversée des Alpes, l'armée d'Annibal exécuta des

marches d'une longueur moyenne de 22 kilomètres : comment donc, sur la rive gauche du Rhône, n'en aurait-elle pas pu exécuter de 26 kilomètres?

Ainsi, en définitive, nous croyons pouvoir conclure avec toute confiance que, depuis le point de passage du Rhône, en remontant le long du fleuve pour gagner l'entrée des Alpes, l'armée d'Annibal a fait, terme moyen, vingt-six kilomètres de chemin par journée de marche.

Maintenant donc que, d'une part, Polybe, au moyen de la description si exacte du cours du Rhône, nous a fait connaître avec toute certitude la direction du chemin que prend Annibal en remontant le long de ce fleuve ; et que, d'une autre part, nous pouvons apprécier avec assez de confiance et de précision la grandeur moyenne des marches de son armée : résumons-nous et fixons les idées en jalonnant d'une manière conforme à tout ce qui précède, l'itinéraire d'Annibal par journées de marche, jusqu'à une certaine distance : sauf, bien entendu, toute rectification que le texte pourrait exiger ultérieurement. Ainsi, du point de passage du Rhône, de Pierrelatte vis-à-vis de Bourg-Saint-Andéol, la première marche d'Annibal dut aboutir à Montélimar ; la deuxième, à l'embouchure de la Drôme ; la troisième, à Valence ; la quatrième, à Saint-Vallier ; la cinquième, au Péage-de-Roussillon ; la sixième, à Vienne ; la septième, devant Lyon, etc.

La description géographique du cours du Rhône et des montagnes des Alpes dans leurs rapports avec les plaines des rives du Pô, faite d'une manière si lumineuse par

notre auteur, suffirait pour démontrer qu'il a été lui-même examiner ces lieux par où Annibal avait passé, et qui étaient inconnus aux hommes lettrés de son époque. Nous pourrons encore le reconnaître çà et là à certains détails topographiques. Et lui-même va nous l'affirmer à la fin de quelques considérations sur la manière d'écrire l'histoire, par lesquelles il termine ce chapitre, et qui sont encore aujourd'hui bonnes à lire. Car elles s'appliquent à divers récits de l'expédition d'Annibal, où Tite-Live paraît avoir puisé certains détails que la critique ne saurait admettre.

« Quelques historiens, dit Polybe, pour vouloir étonner leurs lecteurs par des choses prodigieuses, en nous parlant de ces montagnes (des Alpes), tombent sans y penser dans deux défauts qui sont très-contraires à l'histoire : ils content de pures fables et se contredisent. D'abord, ils nous représentent Annibal comme un capitaine d'une hardiesse et d'une prudence inimitables ; cependant, à en juger par leurs écrits, on ne peut se défendre de lui attribuer la conduite du monde la moins sensée. Lorsque, engagés dans leurs fables, ils sont en peine de trouver un dénouement, ils ont recours aux Dieux et aux demi-Dieux : artifice indigne de l'histoire, qui doit rouler toute sur des faits réels. Ils nous peignent les Alpes si raides et si escarpées, que loin de les pouvoir faire passer à de la cavalerie, à une armée, à des éléphants, à peine l'infanterie légère en tenterait le passage. Selon ces historiens, les pays d'alentour sont si déserts que, si un Dieu

ou un demi-Dieu n'était pas venu montrer le chemin à Annibal, sa perte et celle de toute son armée était inévitable. N'est-ce pas là véritablement débiter des fables et se contredire? *Car Annibal n'eût-il pas été le plus inconsidéré et le plus étourdi des hommes, s'il se fût mis en marche à la tête d'une armée* nombreuse, et sur laquelle il fondait les plus belles espérances, *sans savoir ni par où il devait aller, ni la nature des lieux où il passerait, ni les peuples chez qui il tomberait?* Il eût été même plus qu'inconsidéré s'il eût tenté une entreprise qui, non-seulement n'était pas raisonnable, mais pas même possible. D'ailleurs, conduisant Annibal avec une armée dans des lieux inconnus, ils lui font faire, dans un temps où il avait tout à espérer, ce que d'autres feraient à peine, quand ils auraient tout perdu sans ressources et qu'ils seraient réduits à la dernière extrémité. Lorsqu'ils nous disent encore que dans ces Alpes ce ne sont que déserts, que rochers escarpés, que chemins impraticables, c'est une fausseté manifeste. *Avant qu'Annibal approchât des Alpes, les Gaulois de dessus le Rhône avaient passé plus d'une fois ces montagnes, et venaient tout récemment de les passer pour se joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains.* Et, de plus, les Alpes mêmes ne sont-elles pas habitées par un peuple très-nombreux? C'était là ce qu'il fallait savoir, au lieu de nous faire descendre du ciel je ne sais quel demi-Dieu qui veut bien avoir la complaisance de servir de guide aux Carthaginois. Semblables aux poëtes tragiques qui, pour avoir choisi des

sujets faux et extraordinaires, ont besoin, pour la catastrophe de leurs pièces de quelque Dieu ou de quelque machine, ces historiens emploient aussi des Dieux et des demi-Dieux, parce qu'ils se sont d'abord entêtés de faits qui n'ont ni vérité ni vraisemblance; car comment finir raisonnablement des actions dont les commencements étaient contre la raison?

« Quoi qu'en disent ces écrivains, Annibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. *Il s'était informé exactement de la nature et de la situation des lieux où il s'était proposé d'aller*. Il savait que les peuples où il devait passer n'attendaient que l'occasion de se révolter contre les Romains. Enfin, pour n'avoir rien à craindre de la difficulté des chemins, *il s'y faisait conduire par des gens du pays, qui s'offraient d'autant plus volontiers pour guides, qu'ils avaient les mêmes intérêts et les mêmes espérances. — Je parle avec assurance de toutes ces choses, parce que je les ai apprises de témoins contemporains, et que j'ai été moi-même aux Alpes pour en prendre une exacte connaissance.* » (III, IX.)

A ce dernier passage de Polybe joignons-en ici un autre qui le complète, et qui se trouve placé à la fin du chapitre XI de ce même livre III. L'auteur y parle des erreurs géographiques qui avaient cours de son temps, faute surtout d'avoir pu jusqu'alors se rendre sur les lieux.— « Mais aujourd'hui, ajoute-t-il, que par suite de la conquête de l'Asie par Alexandre, et de celle de presque tout le reste du monde par les Romains, il n'est point d'endroit dans

l'univers où l'on ne puisse aller par mer ou par terre; et que de grands hommes, déchargés du soin des affaires publiques et du commandement des armées, ont employé les moments de ce loisir à ces sortes de recherches, il faut que ce que nous en voulons dire soit beaucoup plus exact et plus assuré. C'est de quoi nous tâcherons aussi de nous acquitter dans cet ouvrage, lorsque l'occasion s'en présentera, et nous prierons alors nos lecteurs curieux de nous donner toute leur attention. — J'ose dire que je m'en suis rendu digne par les fatigues que je me suis données et par les dangers que j'ai courus en voyageant dans l'Afrique, dans l'Espagne, *dans les Gaules*, et sur la mer extérieure dont ces pays sont environnés, pour corriger les fautes que les anciens avaient faites dans la description des lieux, et pour en procurer aux Grecs la connaissance. » (III, XI.)

Ainsi, on doit croire que Polybe a été dans les Alpes et dans les Gaules, pour examiner les lieux par où Annibal avait passé. Et effectivement, aucun doute à cet égard ne sera possible en présence du terrain où son récit va nous conduire, et à la lecture des explications topographiques qu'il présentera au sujet de plusieurs lieux particuliers, très-remarquables.

§ VII. — Le consul romain, déconcerté par cette stratégie d'Annibal, prend le parti de retourner en Italie, pour l'attendre à quelque débouché des Alpes.

« Trois jours après le décampement des Carthaginois, le consul romain arrive à l'endroit du fleuve par où les ennemis l'avaient passé. Sa surprise fut d'autant plus grande, qu'il s'était persuadé que jamais ils n'auraient la hardiesse de prendre cette route pour aller en Italie, tant à cause de la multitude des barbares dont ces quartiers sont peuplés, que du peu de fond qu'on peut faire sur leurs promesses. *Comme cependant ils l'avaient fait,* il retourna au plus vite à ses vaisseaux, et embarqua son armée. Il envoya son frère en Espagne, et revint par mer en Italie *pour arriver aux Alpes par la Tyrrhénie avant Annibal.* » (III, x.)

Voilà donc à quoi se réduisit ce début de la deuxième guerre punique sur le Bas-Rhône, le voilà évidemment terminé, sans même que les armées ennemies se soient aperçues l'une l'autre; et cette guerre mémorable devra recommencer ailleurs, on ne sait où positivement. Car ici le consul se trouve complétement dérouté par la stratégie d'Annibal, qui a décampé depuis trois jours, dit le texte, « en remontant le long du Rhône comme s'il eût voulu entrer dans le milieu des terres européennes » : terres qui étaient alors complétement inconnues des Romains, d'après notre auteur lui-même (Voir plus haut, p. 102). Où donc le consul pourrait-il aller attendre Annibal en

Italie ? Sait-il à quel débouché l'armée carthaginoise va sortir des Alpes ? Un tel résultat est assez singulier pour que nous tâchions de discerner bien clairement, de part et d'autre, la pensée supérieure qui l'a amené et tout l'enchaînement des faits. Car Polybe, sans manquer de rapporter avec fidélité les faits généraux, a bien pu n'en pas mettre tous les détails en pleine lumière, par un motif louable d'attachement à la noble famille des Scipions, qui lui avait fait sa position dans le monde de Rome. Par exemple, ici on pourrait croire que le consul Publius Scipion va réellement arriver avant Annibal au débouché des Alpes du côté de l'Italie : quoique Polybe sût fort bien que ce serait une erreur de le croire, et qu'Annibal sera déjà parvenu en Italie depuis nombre de jours, lorsque le consul, devancé encore par lui au débouché des Alpes, pourra pour la première fois apercevoir (de ses propres yeux) l'armée carthaginoise dans les plaines du Pô, comme nous le constaterons plus loin. Mais ce qui nous intéresse bien davantage, c'est que, dans cette recherche, nous commencerons à entrevoir le génie militaire d'Annibal.

C'était effectivement une prodigieuse entreprise que d'aller attaquer *la Louve* dans son repaire en faisant le tour de la Méditerranée, pour ainsi dire aux confins du monde connu à cette époque ! Qui pourrait apprécier tout ce que, avant de franchir l'Èbre, Annibal dut employer de méditations, de sagacité, d'activité, de soins, de prudence et d'or, pour réussir par l'entremise de négociateurs fidèles à faire alliance avec les Gaulois d'Italie et à obtenir d'eux

le concours qui lui était indispensable? Que de difficultés pour bien connaître les contrées et les peuples intermédiaires, de manière à pouvoir lui-même d'avance marquer le point où il passerait le Rhône, la région où il traverserait les Alpes et le pays où il irait déboucher en Italie! Quel plan à concevoir pour son itinéraire à travers des peuples qu'on connaissait à peine de nom! surtout avec cette condition fondamentale pour tout son projet, de parvenir en Italie, sans que son armée eût éprouvé trop de pertes, ce qu'il ne pouvait espérer qu'en l'y conduisant avec la plus grande célérité et par des chemins où son passage ne pût être prévu par les ennemis.

Aussi avons-nous vu ce grand stratégiste, plein de hardiesse et surtout de prudence, faire toutes ses dispositions en conformité rigoureuse avec un plan de guerre si difficile à exécuter. Au départ, il laisse en Espagne tous les bagages non indispensables et il n'emmène avec lui que des soldats d'élite, merveilleusement exercés par les guerres continuelles qu'ils avaient faites sous sa conduite. Puis, avec cette petite armée aussi forte qu'alerte, dès que les courriers des Gaulois d'Italie viennent lui annoncer que tout est prêt de leur côté et que les guides amenés par le roi Magile sont au point marqué pour le passage du Rhône, il franchit les Pyrénées, traverse une partie de la Gaule, et arrive sur le Rhône à environ quatre journées de son embouchure, où personne n'eût pu songer à l'attendre. Là il prépare, en deux jours, les moyens de transport nécessaires pour plus de quarante-six mille hommes, avec des

chevaux et des éléphants; et il eût aussitôt passé le fleuve, sans ce rassemblement hostile qui se forma sur la rive opposée et qui retarda le passage de trois jours. Et néanmoins Annibal conserva encore, dans sa marche au-delà du Rhône avec ses guides fidèles, trois jours d'avance sur l'armée romaine, qui venait pour lui en disputer le passage. C'est un moyen bien simple que de faire passer un fleuve à une armée là où l'armée ennemie ne peut songer à l'attendre; et encore d'envoyer pendant la nuit un détachement passer d'avance le fleuve en amont, et revenir ensuite disperser au-delà un rassemblement inquiétant pour la descente; cependant, comme on l'a vu, ce moyen si simple a suffi à Annibal pour mettre en défaut un consul avec son armée; il est vrai qu'il a su l'employer *à temps et à point.* C'est précisément une telle simplicité de moyens qui caractérise le grand homme de guerre.

Le consul, de son côté, n'a-t-il fait aucune faute? Pour en bien juger, considérons de nouveau l'ordre des événements tel que l'indique Polybe : « Les Romains, dit-il, ayant été informés qu'Annibal avait passé l'Èbre, prirent la résolution d'envoyer en Espagne une armée, sous le commandement de Publius Cornelius. Les préparatifs terminés, Publius, avec soixante vaisseaux, rangeant la côte de Ligurie, arriva le cinquième jour dans le voisinage de Marseille, et ayant abordé à la première embouchure du Rhône, qu'on appelle l'embouchure de Marseille (*Graou* du Levant), il mit ses troupes à terre. Il apprit là qu'Annibal avait passé les Pyrénées; mais il croyait ce

général encore bien éloigné, tant à cause des difficultés que les lieux lui devaient opposer, que du grand nombre des Gaulois, au travers desquels il fallait qu'il marchât.» (III, VIII.)

Ne serait-ce pas naturel que le consul, à l'instant même où il apprend qu'Annibal a passé les Pyrénées, quitte le bord de la mer, où très-certainement Annibal n'ira point passer, et qu'il aille mettre son armée en position sur la route d'Espagne au passage du Rhône (à Tarascon), pour empêcher les Carthaginois de traverser le fleuve? Publius reste-t-il donc encore au bord de la mer? Polybe n'en dit rien, et poursuit en ces termes:

« Cependant Annibal, après avoir obtenu des Gaulois, partie par argent, partie par force, tout ce qu'il voulait, arriva au Rhône avec son armée, ayant à sa droite la mer de Sardaigne. Sur la nouvelle que les ennemis étaient arrivés, Publius, soit que la célérité de cette marche lui parût incroyable, soit qu'il voulût s'instruire exactement de la vérité de la chose, envoya à la découverte trois cents cavaliers des plus braves, et y joignit, pour les guider et soutenir, les Gaulois qui servaient pour lors à la solde des Marseillais. Pendant ce temps-là, il fit rafraîchir son armée, et il délibérait avec les tribuns quels postes on devait occuper, et où il fallait livrer bataille aux ennemis.

« Annibal arrivé à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône, entreprit de le passer, parce que ce fleuve n'avait là que la simple largeur de son lit (c'est-à-dire que son cours y était plus large et moins rapide). » (III, VIII.)

Il est clair qu'Annibal, de bien loin avant l'endroit où la route ordinaire d'Espagne arrive sur le Rhône (dès Montpellier peut-être ou au moins dès Nîmes), s'est jeté à gauche au bas du versant des Cévennes, et a gagné (par Uzès et Bagnols) un point du cours du Rhône situé au-dessus du confluent de l'Ardèche (Bourg-Saint-Andéol). Si donc Polybe eût dit tout de suite qu'Annibal arriva sur le Rhône à environ quatre journées de la mer, on eût vu aussitôt de combien le consul s'était laissé distancer par Annibal, quoique les Marseillais eussent mis à sa disposition, pour lui servir d'éclaireurs, les cavaliers gaulois qui étaient à leur solde et qui devaient connaître parfaitement ces contrées. Et maintenant que le consul se détermine enfin à envoyer à la découverte, et qu'il délibère avec les tribuns sur le meilleur plan de bataille; est-ce donc assez de délibérer? Et comment peuvent-ils, dans cette délibération, combiner un plan de bataille sans savoir ce que fait l'ennemi à trois ou quatre journées de distance d'eux? Et quand ils le sauront, au retour de leurs éclaireurs, que pourront-ils faire avec leur armée à cette distance des Carthaginois? Pensent-ils donc qu'Annibal va mettre vingt à trente jours pour passer le Rhône, et que l'armée romaine a le temps de se rafraîchir? En avait-elle même bien besoin après cinq jours seulement de navigation? On a vu les suites, maintenant irréparables, de toute cette temporisation de la part de Publius dans de telles conjonctures.

Mais il en résulta une dernière conséquence, bien plus

grave, et qui, pour ne s'être manifestée qu'en Italie, n'en est pas moins strictement liée aux faits accomplis sur le Bas-Rhône. Nous demandons la permission de l'indiquer tout de suite en deux mots, sauf à y revenir plus tard pour en constater toute la portée. Polybe dit ici que « Publius retourna au plus vite à ses vaisseaux et embarqua son armée, et revint par mer en Italie pour arriver aux Alpes avant Annibal. » On devrait donc croire qu'il alla attendre Annibal au débouché des Alpes, pour y attaquer son armée dans l'état de délabrement où elle ne pouvait manquer de se trouver à ce moment-là. Mais où serait-il allé attendre cette armée, puisqu'il ne pouvait savoir le moins du monde où elle irait déboucher en Italie? Et, de fait, si nous regardons tout de suite au chapitre XIII, nous voyons que Publius, après avoir débarqué au port de Pises et avoir rallié à son armée beaucoup de renforts, se porta sur la ligne du Pô, dans la région où est situee Plaisance; qu'il fit jeter un pont volant sur le fleuve, l'y passa, et s'avança sur sa rive gauche jusqu'au Tésin; que là, tournant à droite, il marcha à la rencontre d'Annibal, qui arrivait contre lui le long de cette rivière (« les Romains ayant la rivière à leur gauche et les Carthaginois à leur droite », dit le texte); et enfin que la première bataille eut lieu là, sur le bord du Tésin, rive gauche, non loin de Pavie.

Or voici, d'après Polybe, comment elle se termina: — « Publius décampe aussitôt, traverse les plaines et se hâte d'arriver au pont du Pô et de le faire passer à son

armée, ne se croyant pas en sûreté, blessé dangereusement comme il l'était, dans un pays plat et au voisinage d'un ennemi qui lui était beaucoup supérieur en cavalerie. Annibal le suivit jusqu'au pont du Pô. Il ne put aller plus loin. Le consul, après être passé sur le pont, en avait fait enlever la plupart des planches. Il prit prisonniers environ six cents hommes que le Romain avait postés à la tête du pont pour favoriser sa retraite... » — Ce qui prouve d'une manière évidente que Publius, n'ayant pu ni savoir à quel débouché des Alpes paraîtrait Annibal, ni garder de près tous les débouchés à la fois, fut forcé de se tenir en position à grande distance, afin de pouvoir faire face de tous les côtés où pouvait se présenter Annibal. C'est-à-dire que, réellement, Publius fut dans l'impossibilité de garder aucun débouché des Alpes, et forcé de rester à grande distance de tous, au milieu d'un pays plat, où Annibal eut l'avantage dans la bataille par sa cavalerie, supérieure à celle des Romains.

On voit la gravité de cette dernière conséquence de la stratégie d'Annibal sur le Bas-Rhône : sans parler de l'effet moral et du trouble qui en résultèrent de toutes parts parmi les Romains à la reprise de la deuxième guerre punique en Italie, ainsi que nous aurons soin de le constater quand nous en serons là.

N'oublions donc ni à quel stratégiste le consul dérouté eut affaire; ni que, pour notre auteur, ce consul malheureux était un Scipion.

§ VIII. — Île de la Gaule.

Retournons maintenant auprès du général carthaginois qui s'achemine paisiblement vers les Alpes, en remontant le long du Rhône avec ses guides gaulois et le roi Magile. Reprenons la suite du récit de Polybe.

« Annibal, après *quatre jours de marche*, vint à un endroit appelé l'*Île*, lieu fertile et très-peuplé, et auquel on a donné ce nom parce que *le Rhône et la Saône,* coulant des deux côtés, l'aiguisent en pointe au confluent de ces deux rivières. Cette île ressemble assez, et pour la grandeur et pour la forme, au Delta d'Égypte : avec cette différence néanmoins qu'un des côtés du Delta est formé par la mer, où se déchargent les fleuves qui forment les deux autres, et que ce sont des montagnes presque inaccessibles qui bornent un des côtés de l'Île. » (III, x.)

A partir du point de passage du Rhône (de Bourg-Saint-Andéol, ou de Pierrelatte sur la rive gauche), quatre marches de l'armée carthaginoise (de 26 kilomètres chacune, comme nous l'avons établi ci-dessus) aboutissent en remontant sur la rive gauche du fleuve à Saint-Vallier. Actuellement donc, l'armée carthaginoise est entrée sur le territoire des Gaulois nommés Allobroges. Cela va nous être confirmé plus loin.

Le texte dit que : là « Annibal arriva auprès (πρὸς) d'un endroit appelé l'Île. » Le savant Letronne, dont les lettres déplorent encore la perte, a parfaitement compris et fait

ressortir l'importance de ce mot, πρὸς, que nous retrouverons plus bas, et qui est l'analogue de *ad* des Latins, comme ἐν est l'analogue de *in*. Il en conclut qu'Annibal n'entra point avec son armée dans l'Île en question, mais seulement passa auprès de cette Île (1). Nous en signalerons nous-même une autre preuve plus loin. Nous nous rangeons donc complétement à l'opinion de Letronne sur ce point décisif : sur ce point grammatical seulement, non sur l'itinéraire qu'il en a déduit. Et en conséquence, pour ne laisser dans l'esprit de notre lecteur aucune incertitude sur le sens du texte de Polybe, au lieu d'adopter simplement la version de dom Thuillier, — « Annibal vint à un endroit appelé l'Île, » — ou même celle de Letronne, — « Annibal arriva à ce qu'on appellle l'Île, » — nous croyons devoir rendre le sens constaté par cette autre expression française : — « Annibal arriva *auprès d'un endroit appelé l'Île,* » — expression qui ne laisse subsister aucune incertitude sur le sens vrai du texte en question. Du reste, Isaac Casaubon, dans son excellente version latine de Polybe, et Tite-Live lui-même, qui eut incontestablement sous les yeux le texte de Polybe, ont l'un et l'autre rendu ici le mot πρὸς par le mot latin *ad*.

Quel était ce territoire de la Gaule appelé l'Île? Deux opinions principales ont été produites à ce sujet par nos honorables devanciers, et ce sont les seules qu'on puisse raisonnablement soutenir en regard du récit de Polybe.

---

(1) Voir le *Journal des Savants*, numéros de *janvier* et de *décembre* 1809.

D'une part, on a dit que l'Île en question était le pays de plaine compris entre le Rhône, la Saône et la chaîne des monts Jura (aujourd'hui Bas-Bugey et Bresse). De l'autre part, on a dit que c'était le pays de plaine compris entre le Rhône, l'Isère et la chaîne de montagnes qui le limite du côté de l'Orient (aujourd'hui plaines du Dauphiné). Nous nous rangeons à la première opinion, et nous allons tâcher de l'établir solidement, car nous ne croyons pas qu'on l'ait appuyée de preuves suffisantes.

Remarquons d'abord que tout le monde s'accorde à prendre le Rhône pour l'un des côtés du Delta cherché. La dissidence n'a lieu que relativement au cours d'eau qui formait l'autre côté. Or, un savant de grande autorité, Casaubon, dans la préface de son excellente édition de Polybe (1), dit qu'il a consulté plusieurs manuscrits grecs, et ici on lit, dans le texte qu'il donne, l'*Arar* (la Saône), — τῇ μὲν γὰρ ὁ Ροδανὸς, τῇ δὲ ὁ Ἄραρος.

D'un autre côté, Tite-Live s'exprime ainsi : — « En quatre jours de marche, Annibal parvint auprès de l'*Île*. Là deux cours d'eau, l'*Arar* et le *Rhône*, qui se précipitent de deux points des Alpes écartés l'un de l'autre, viennent se réunir, en embrassant une certaine étendue de terres cultivées. On a donné le nom d'Île à ce pays de plaine compris dans leur intervalle : les Allobroges habitent auprès (2). » — On voit donc que ce passage de Tite-Live

(1) Édition imprimée par Wechel, Paris, 1609.

(2) *Quartis castris ad Insulam pervenit. Ibi Arar Rhodanusque amnes, diversi*

est copié sur celui de Polybe. Par conséquent, on doit considérer comme certain que le texte de Polybe, tel qu'il nous est parvenu, et tel que Tite-Live le lisait à Rome, présente ici, avec le nom du Rhône, le nom de l'*Arar*, c'est-à-dire de la Saône.

Cependant beaucoup de commentateurs de Polybe et de Tite-Live, considérant sans doute cette leçon comme inconciliable avec les quatre journées de marche indiquées en même temps, ou bien encore avec d'autres détails qui vont suivre et que nous discuterons, ont cru devoir adopter ici une autre leçon. La plupart de ces savants, entre autres Rollin, Maudajors, Dureau de Lamalle, Letronne, ont jugé que la leçon dont il s'agit était fautive au mot *Arar*, et qu'on y devait substituer le mot *Isara*, c'est-à-dire admettre que c'était, non pas la Saône, mais bien l'Isère qui formait l'un des trois côtés de l'Île de Gaule.

L'origine de cet expédient paraîtrait (d'après une note de Rollin citée par Dureau de Lamalle dans sa traduction de Tite-Live) remonter à un savant allemand du dix-septième siècle, à Jacques Gronovius. Voici cette note de Rollin : — « *Ibi Arar Rhodanusque*. Le texte de Polybe, tel que nous l'avons, et celui de Tite-Live, mettent cette île entre la Saône et le Rhône, c'est-à-dire à l'endroit où Lyon a été bâtie. Jacques Gronovius dit avoir lu dans un

---

ex Alpibus decurrentes, agri aliquantum amplexi, confluunt in unum. Mediis campis Insulæ nomen inditum : incolunt prope Allobroges. (XXI, XXXI.)

manuscrit de Tite-Live *Bisarat;* ce qui indique qu'il faut lire : *Isara Rhodanusque*, au lieu de *Arar Rhodanusque*, et que l'île en question est formée par le confluent de l'Isère et du Rhône. La situation des Allobroges dont il est parlé ici, et que les géographes placent entre le Rhône et l'Isère, en paraît une preuve évidente. » — Voilà donc un texte de Polybe, que Tite-Live a lu et reproduit identiquement, et qui serait changé de la manière la plus grave, sur la simple affirmation, paraît-il, d'un savant allemand qui dit avoir lu dans un manuscrit, non de Polybe, mais seulement de Tite-Live (auteur que nous aurons à critiquer plus loin), ce mot barbare *Bisarat :* mot où le texte pur, *Arar*, est encore à la rigueur reconnaissable? Jacques Gronovius a-t-il du moins indiqué où était ce manuscrit auquel on accorderait tant d'autorité? Tout ceci ne nous semble point un exemple de très-judicieuse critique. On cite encore d'autres variantes : *Scar, Scoras, Coras, Car, Saras ;* et on se fonde là-dessus pour adopter le nom de l'Isère comme étant la bonne leçon, et pour soutenir l'opinion qu'Annibal n'est point remonté le long du Rhône au-dessus de l'embouchure de l'Isère. Cherchons donc des preuves démonstratives d'un autre ordre.

D'une part, le pays de plaine qui est compris entre le Rhône et la Saône, immédiatement au-dessus de leur point de jonction, et qui est limité au nord-est par la chaîne des monts Jura, présente évidemment la forme d'un *delta* (d'un triangle à trois côtés égaux), qui est assez comparable, soit pour la grandeur, soit pour la forme,

au Delta d'Égypte. De plus, l'angle de ce Delta de la Gaule où les deux cours d'eau se réunissent, est effectivement aiguisé en pointe, comme le dit Polybe, même en pointe très-aiguë et très-remarquable; car elle se prolonge depuis la place des Terreaux dans la ville de Lyon, où les deux cours d'eau ne sont déjà plus qu'à cinq cents mètres de distance, jusqu'au pont de la Mulatière, situé à cinq kilomètres plus bas et où a lieu leur confluent. Enfin, le nom même des anciens Gaulois qui habitaient dans cette île de la Gaule, *Insubres*, n'offre-t-il pas de l'analogie avec le nom latin d'une île, *insula?* Et même, n'est-ce pas de ce pays très-fertile et très-peuplé qu'émigrèrent, au temps de Tarquin l'Ancien, ces Gaulois *Insubres* qui allèrent s'établir dans la Gaule cisalpine, où ils fondèrent Milan?

Tandis que, de l'autre part, le pays de plaine qui est compris entre le Rhône et l'Isère, en amont du point où cette rivière se jette dans le fleuve, et qui est limité dans leur intervalle du côté de l'est, par de hautes montagnes, ne présente point la forme d'un Delta, mais évidemment celle d'un quadrilatère. En effet, les quatre côtés de ce quadrilatère sont : 1° la partie du cours du Rhône qui constitue l'un des côtés du Delta ci-dessus dit, en coulant de l'est à l'ouest, depuis l'embouchure du Guiers jusqu'à Lyon; 2° une seconde partie de ce même fleuve, qui coule du nord au sud, depuis Lyon jusqu'à l'embouchure de l'Isère; 3° le cours de l'Isère, qui se dirige du nord-est au sud-ouest, depuis près de Voreppe jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans le Rhône; et enfin, 4° la chaîne de

montagnes située du côté de l'orient et qui règne du sud au nord, depuis Voreppe jusqu'à l'embouchure du Guiers. De ces quatre côtés, trois sont à peu près d'égale longueur, et le quatrième, formé par les montagnes, n'offre que la moitié de cette longueur commune des trois autres. De sorte que, pour voir dans ce quadrilatère réel le Delta, le triangle à trois côtés égaux, dont parle Polybe, ou bien on fera abstraction de la première partie du cours du Rhône qui coule de l'est à l'ouest depuis l'embouchure du Guiers jusqu'à Lyon : et alors nous demandons où sont les montagnes presque inaccessibles qui doivent, selon Polybe, former le Delta avec les deux cours d'eau, c'est-à-dire qui devraient s'étendre ici depuis Voreppe jusqu'à Lyon. Ou bien on conservera tout le cours du Rhône depuis l'embouchure du Guiers jusqu'à celle de l'Isère, pour représenter un seul côté du Delta : et alors voilà un côté, d'un prétendu triangle à trois côtés égaux, qui est à lui seul plus grand que la somme des deux autres côtés ! Ce que les géomètres n'ont encore jamais vu dans aucun triangle possible. Et même ce côté, d'une longueur impossible, formant de fait un angle droit à Lyon, peut-il être accepté pour le côté rectiligne d'un delta, qui est l'image même à laquelle notre auteur a eu recours, pour faire comprendre plus clairement quelle est la forme de l'ancienne Île de la Gaule? Dès lors, que vaudrait son texte? Aurait-il donc pu, si bien renseigné qu'il était, décrire si mal ce lieu?

Remarquons enfin que là où l'Isère se jette dans le

Rhône, le terrain n'est pas aiguisé en pointe par les deux cours d'eau; qu'il ne l'est même à aucune embouchure des divers affluents du fleuve qui viennent s'y jeter plus bas que la Saône. Celle-ci seule présente le caractère indiqué par Polybe, d'une longue pointe de terrain entre les deux cours d'eau qui viennent se réunir : caractère frappant de sa nature même, et que sans doute Polybe aura remarqué, dans son voyage en Gaule mentionné ci-dessus. Du reste, la suite de son récit va nous démontrer encore plus clairement qu'il s'agit bien ici du Delta compris entre le Rhône, la Saône et la chaîne des monts Jura.

Mais auparavant, nous devons soumettre au lecteur une modification qu'il convient d'introduire dans la version de dom Thuillier. En effet, dans la phrase qui suit, dom Thuillier a omis de rendre distinctement le sens d'un premier membre de cette phrase qui est dans le texte grec, et qui est très-important pour la détermination de l'Île dont l'auteur vient de parler. « *Lorsqu'Annibal,* dit Polybe, *eut poussé sa marche jusque devant cette Île,* il se trouva que, dans cette Île même, deux frères, armés l'un contre l'autre, se disputaient le royaume. — Πρὸς ἣν ἀφικόμενος, καὶ καταλαβὼν ἐν αὐτῇ δύο ἀδελφοὺς... » Le sens général du récit et en même temps le rapprochement et l'opposition des deux mots πρὸς et ἐν dans ce texte de Polybe, nous autorisent, croyons-nous, à rendre ici πρὸς par le mot français *devant,* qui équivaut à *auprès,* et offre l'avantage d'évoquer naturellement dans l'esprit l'idée du fleuve interposé : ce qui rend le sens vrai du texte plus clair dans sa version

en français. Au lieu de tout celà, dom Thuillier dit simplement : « Annibal trouva dans cette île deux frères qui, armés l'un contre l'autre, se disputaient le royaume. » On ne distingue donc plus ici, dans cette version incomplète, que depuis le moment indiqué dans la phrase précédente, « Annibal en quatre jours de marche arriva auprès d'un endroit appelé l'Île, » moment où il se trouvait déjà (dans la région de Saint-Vallier) sur le territoire des Allobroges, limitrophes de l'Île, et par conséquent où il était déjà jusqu'à un certain point auprès (πρὸς) de l'Île, Annibal a encore *poursuivi sa marche pendant un espace de temps indéterminé*, et qu'il est actuellement parvenu tout-à-fait auprès ou en face de cette Île (πρὸς ἣν), et y apprend ce qui se passe à l'intérieur (ἐν αὐτῇ). Reprenons donc maintenant le récit de notre auteur avec ce complément du texte, ainsi rétabli dans la version de dom Thuillier.

« Lorsque Annibal eut poussé sa marche jusque devant cette île, il se trouva que dans cette île même deux frères armés l'un contre l'autre se disputaient le royaume. Le plus ancien mit Annibal dans ses intérêts et le pria de l'aider à se maintenir dans la position où il était (1). Le Carthaginois n'hésita point, il voyait trop combien cela lui serait avantageux. Il prit donc les armes, et se joignit à l'aîné pour chasser le cadet. Il fut bien récompensé du

---

(1) Premier exemple d'un prince gaulois faisant appel à l'intervention étrangère dans son intérêt personnel. Triste exemple qui fut imité par d'autres, et qui devint au temps de Jules César une cause de désastres pour notre mère-patrie.

secours qu'il avait donné au vainqueur. On fournit à son armée des vivres et des munitions en abondance. On renouvela ses armes qui étaient vieilles et usées. La plupart de ses soldats furent vêtus, chaussés, mis en état de franchir plus aisément les Alpes. Mais le plus grand service qu'il en tira, fut que ce roi se mit avec ses troupes à la queue de celles d'Annibal, *qui n'entrait qu'en tremblant sur les terres des Gaulois nommés Allobroges*, et les escorta jusqu'à l'endroit d'où ils devaient entrer dans les Alpes. » (III, x.)

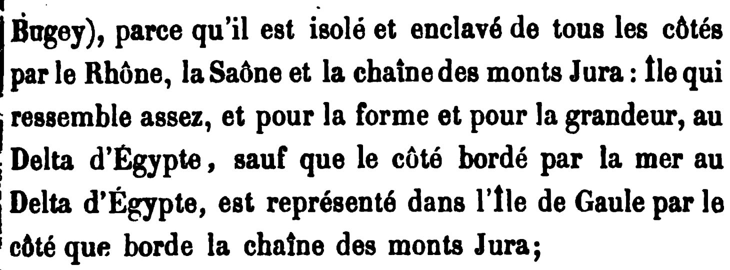
Rien de plus naturel que tous ces détails sur le terrain où nous nous trouvons. Quel est le point où Annibal, en remontant le long du Rhône sur la rive gauche, dut arriver devant notre île, devant la Bresse et le Bas-Bugey d'aujourd'hui ? C'est évidemment en face de Lyon et de Miribel. Or là, le Rhône dans son cours rencontrant à droite la base d'un plateau notablement élevé, est repoussé contre sa rive gauche, laquelle n'est constituée que par une plaine basse, et se trouve ainsi incapable de le contenir dès que ses eaux sont un peu hautes. De sorte que le fleuve déborde fréquemment sur cette rive gauche, et persiste ensuite à y couler dans un grand nombre de bras variables qui circonscrivent des îlots ; si bien que d'ordinaire en automne, époque de l'année où Annibal arriva là en face de l'ancienne Île de la Gaule, il est assez facile de passer tous ces bras, les uns après les autres. Toutes les communications de l'armée carthaginoise avec l'intérieur de l'Île durent donc avoir

lieu en cet endroit. Il est clair aussi qu'en arrivant devant l'Île Annibal marchait, depuis le passage de l'Isère, sur le territoire de ces Gaulois nommés Allobroges, où le texte dit qu'il n'entrait qu'avec beaucoup de crainte. Car c'était un peuple guerrier, qui combattait jadis avec des armées nombreuses, dit Strabon; et on en a la preuve de fait dans la lutte qu'il soutint un siècle plus tard contre les Romains. Déjà à ce moment du passage d'Annibal sur leur territoire, les chefs des Allobroges avec leurs troupes épiaient la marche de l'armée carthaginoise, comme Polybe va le dire bientôt. Ce qui explique l'inquiétude d'Annibal en passant sur leurs terres, et l'intérêt qu'il avait à se faire accompagner par ce petit roi de l'Île avec ses propres troupes, afin d'avoir, en cas de besoin, des auxiliaires connaissant parfaitement le pays où il se trouvait et les ennemis auxquels il avait affaire. Notons enfin que l'armée carthaginoise dut se restaurer là et y prendre un peu de repos.

Ainsi, en résumé, nous croyons avoir démontré jusqu'ici avec certitude :

1° Qu'Annibal, après avoir passé le Rhône à quatre journées de distance de la mer, au-dessus de l'embouchure de l'Ardèche (dans la région de Bourg-Saint-Andéol), et après être remonté le long du fleuve sur sa rive gauche pendant quatre jours, se trouvait déjà parvenu (dans la région de Saint-Vallier) sur le territoire des Gaulois nommés Allobroges, limitrophes de ce pays de la Gaule appelé jadis l'Île (aujourd'hui la Bresse et le Bas-


Peyzieu
les Molettes
Chouenne
la Forêt
Virignin
Brens
la Balme
les Cadets
Colombier
315
328
381
629



Bugey), parce qu'il est isolé et enclavé de tous les côtés par le Rhône, la Saône et la chaîne des monts Jura : île qui ressemble assez, et pour la forme et pour la grandeur, au Delta d'Égypte, sauf que le côté bordé par la mer au Delta d'Égypte, est représenté dans l'Île de Gaule par le côté que borde la chaîne des monts Jura;

2° Qu'ensuite Annibal, après avoir poursuivi sa marche sur la rive gauche du Rhône jusqu'en face de cette île de la Gaule (jusqu'en face de Lyon et de Miribel), apprit là que, dans l'intérieur même de l'Île, deux princes frères, armés l'un contre l'autre, s'y disputaient le trône; et que, sur la demande de l'aîné, il lui prêta main forte pour chasser le plus jeune. En reconnaissance de quoi, ce petit roi de l'Île fournit à l'armée carthaginoise tout ce dont elle avait besoin, soit pour se refaire, soit pour continuer sa marche et aller entreprendre de traverser les Alpes, et se mit lui-même avec ses troupes à la suite d'Annibal pour l'escorter jusqu'à l'entrée des Alpes, en lui formant une arrière-garde contre toute surprise de la part des Allobroges, qui épiaient la marche de l'armée carthaginoise sur leur territoire, comme on va le voir bientôt.

§ IX. — Entrée des Alpes.

« Annibal avait déjà marché pendant dix jours et avait fait environ huit cents stades de chemin le long du fleuve; déjà il se disposait à mettre le pied dans les

Alpes, lorsqu'il se vit dans un danger auquel il était très-difficile d'échapper. Tant qu'il fut dans le plat pays, les chefs des Allobroges ne l'inquiétèrent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie carthaginoise, soit que les barbares dont elle était accompagnée les tinssent en respect. Mais quand ceux-ci se furent retirés et qu'Annibal commença d'entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandaient ceux par où il fallait nécessairement que l'armée d'Annibal passât. C'en était fait de son armée, si leurs piéges eussent été plus couverts : mais comme ils se cachaient mal, ou pas du tout, s'ils firent grand tort à Annibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes. » (III, x.)

Selon nous, voilà Annibal parvenu à l'endroit où le Guiers se jette dans le Rhône, sur la rive gauche du fleuve et tout près d'Aoste, l'ancien *Augustum* de l'Itinéraire d'Antonin et de la Table théodosienne.

Or : 1° d'après ces deux documents (1) et le site du lieu, Annibal est bien là tout à la fois au bord du Rhône et à l'entrée d'un chemin qui mène en Italie à travers les Alpes.

2° Si notre évaluation précédente de la grandeur moyenne des marches de l'armée carthaginoise est juste (et nous ne croyons pas qu'on puisse la contester avec de bonnes preuves contraires), Annibal, en remontant le

(1) L'un et l'autre seront cités plus loin, p. 190.

long du Rhône depuis le point où il a passé ce fleuve, a bien pu et dû parvenir à l'embouchure du Guiers en dix journées de marche, dont les six dernières auraient été employées à traverser le territoire des Allobroges, d'abord avec son armée seule et en redoutant quelque attaque de la part des Allobroges, puis, hardiment, dès que le roi de l'Île avec ses troupes gauloises se fut mis à sa suite en arrière-garde.

3° Annibal est bien arrivé là « par le plat pays des Allobroges ».

4° Il est bien là sur un chemin des Alpes Allobroges, où « il commence d'entrer dans les détroits des montagnes », par une vallée réellement étroite, qui s'ouvre au bord du Rhône à Saint-Genix d'Aoste et monte jusqu'au col de la Crusille : vallée étroite d'environ dix kilomètres de longueur et quatre pour cent de pente moyenne, qui ne présente aucun mauvais pas. A son débouché supérieur par le col de la Crusille, d'abord rien ne dut gêner l'armée carthaginoise; elle arrivait sur le vaste et fertile plateau de Novalaise (1) (l'ancien *Laviscone* de l'Itinéraire d'Antonin et de la Table théodosienne) : plateau peu accidenté où les troupes purent se développer dans tous les sens et camper commodément.

---

(1) L'ancien nom, *Laviscone*, a pu devenir, par un renversement de syllabes, *Novalise* et *Novalaise*; comme *Ilerda* est devenu *Lérida*; comme *Tergestini* et *Tergeste* sont devenus, selon nous, d'abord *Triestini* et *Trieste*; puis, par un renversement de syllabes, ont fait *Istrie*, pour désigner le pays de *Trieste* ou des anciens *Tergestini*, dont parlent César et Hirtius, dans les *Commentaires sur la guerre de Gaule*. (V, I; VIII, XXIV.)

5° Mais, de l'autre côté du plateau de Novalaise, se dresse transversalement une immense barrière, une montagne escarpée et très-élevée, qui se prolonge de droite et de gauche à perte de vue, et qu'il fallait absolument qu'Annibal franchît à cet endroit même (comme nous le démontrerons), pour gagner la grande vallée qui mène aux cols des Alpes dans cette région de leur chaîne.

6° Par conséquent, il est tout naturel sur ce terrain que « les Allobroges aient couru en grand nombre s'emparer des lieux qui commandaient ceux par où il fallait nécessairement que l'armée d'Annibal passât », c'est-à-dire qui commandaient les défilés de la montagne dont nous venons de parler.

L'itinéraire que nous avons fait suivre à l'armée carthaginoise s'accorde donc très-bien avec tous ces détails du récit de Polybe, qui avait été examiner lui-même ces lieux généralement connus aujourd'hui ; et cet accord serait rigoureusement exact de tous points, si le chiffre de 800 stades, qui indique ici la longueur du chemin parcouru sur la rive gauche du Rhône depuis le point de passage du fleuve jusqu'à l'entrée des Alpes, n'était pas beaucoup trop faible. Nous n'avons donc plus que ce dernier point à discuter, avant d'en venir à la traversée des Alpes jusqu'en Italie.

Polybe dit ici qu'Annibal *a marché pendant dix jours* le long du Rhône, pour parvenir depuis le point où il a passé le fleuve jusqu'à l'entrée des Alpes. Et il ajouterait, d'après la leçon suivie par dom Thuillier, que la

longueur du trajet exécuté de ce point de départ à ce point d'arrivée est de *huit cents stades*. Or, Polybe a dit précédemment (voir ci-dessus, p. 105) que ce même trajet est de *quatorze cents stades*, ou d'une longueur presque double. Voilà donc nécessairement, d'un côté ou de l'autre, une erreur de lecture des manuscrits ; car les deux chiffres devraient être égaux, et on ne saurait imputer leur différence si grande à Polybe lui-même. La question se réduit donc à décider de quel côté est cette erreur de lecture.

Cherchons d'abord comparativement où aboutirait chacune de ces deux distances, à partir du point de passage du Rhône, en remontant sur la rive gauche du fleuve sans perdre de vue sa direction. Ce point de départ est certain, car il doit être à quatre journées de marche de la première embouchure du Rhône du côté de Marseille ; et par conséquent, il ne saurait être notablement éloigné de Pierrelatte, vis-à-vis de Bourg-Saint-Andéol. Ainsi, à partir de Pierrelatte les huit cents stades (148 kilomètres) aboutissent à environ dix kilomètres au-dessous de Vienne, c'est-à-dire dans une vaste région de plaines, où Annibal aurait pu arriver dès le cinquième jour de marche, et où certainement on ne saurait voir aucune entrée des Alpes, ni aucune montagne barrant le passage, comme la suite du récit va l'exiger. Tandis que les quatorze cents stades (259 kilomètres) aboutissent, avec toute l'exactitude possible et exigible dans une telle évaluation, à l'embouchure du Guiers dans le Rhône, près de Saint-

Genix-d'Aoste. Par conséquent, l'examen géographique et topographique de la rive gauche du Rhône ne laisse pas la liberté d'opter ici arbitrairement entre ces deux leçons contradictoires; mais il oblige à y rectifier la leçon de huit cents stades et à y rétablir la leçon précédente de quatorze cents stades s'appliquant au même trajet.

D'ailleurs, comment douter que l'armée carthaginoise ait réellement fait le long du Rhône des marches de 26 kilomètres ou cent quarante stades, lorsqu'on se rappelle que le plan d'Annibal était de se porter en Italie le plus rapidement possible, en évitant de combattre avant d'y être parvenu; et que, à l'égard de son armée, on tient compte de ses conditions spéciales et de ses faits de marche remarquables, mentionnés précédemment çà et là par Polybe? Rappelons-les en très-peu de mots. Annibal n'a emmené avec lui que des soldats d'élite rompus à toutes les fatigues de la guerre. Il a fait laisser en Espagne tous les bagages non indispensables. La célérité avec laquelle il est arrivé au Rhône a paru incroyable au consul Publius. A l'occasion du passage du Rhône, une partie considérable de son armée, guidée par des gens du pays, a exécuté une marche de deux cents stades (37 kilom.), abattu des bois dans une forêt, construit des radeaux et passé le fleuve : tout cela en une nuit. Enfin, depuis le passage du Rhône, Annibal a pour guides des Gaulois cisalpins avec leur roi Magile. Qu'on veuille bien se rappeler encore les considérations de détails dans lesquelles nous sommes entré précédemment, pour constater avec

précision que l'armée carthaginoise, même sur un chemin étroit où elle n'eût pu marcher que par deux hommes ou deux chevaux de front, eût néanmoins pu faire 26 kilomètres ou cent quarante stades de chemin par jour. Tandis que, dans sa marche sur la rive gauche du Rhône dont il s'agit ici, le terrain ne présente que peu de difficultés depuis Pierrelatte jusqu'à l'Isère, et qu'il devient très-facile dès qu'on a passé l'Isère et qu'on chemine par le plat pays des Allobroges, jusqu'à l'embouchure du Guiers.

Enfin, comme nous l'avons déjà dit et comme nous ne manquerons pas de le constater en son lieu, on verra plus loin une preuve incontestable, une preuve fournie par Polybe lui-même, que les marches de l'armée carthaginoise dans la traversée des Alpes, où même les farouches montagnards l'attaquèrent plus d'une fois, furent néanmoins en moyenne de 22 kilomètres ou de cent vingt stades par jour. Comment donc cette même armée n'eût-elle fait que quatre-vingts stades ou moins de 13 kilomètres par jour, en cheminant au bord du Rhône, dans des pays de collines et de plaines, sans provisions de vivres à transporter avec elle ?

Du reste, quoi de plus facile que de confondre dans la lecture d'un manuscrit grec le chiffre αω', ou 1400, avec le chiffre ω', ou 800 ?

Nous concluons donc avec toute confiance qu'on doit lire ici dans le texte de Polybe, non pas huit cents stades, mais bien *quatorze cents stades;* chiffre par lequel l'au-

teur lui-même a déjà indiqué précédemment cette même distance, du point où Annibal passa le Rhône au point où il entra dans les Alpes.

Sans quoi, peut-on ajouter encore, non-seulement on laisserait établir en face d'un premier chiffre que tout démontre juste, un autre chiffre qui ne peut supporter l'épreuve de la critique et qui mettrait ici Polybe en contradiction flagrante avec lui-même ; mais encore ce ne serait pas la seule contradiction qui en résulterait. Car, d'après la comparaison qu'il a établie plus haut (page 105), entre le chemin déjà fait par Annibal depuis Carthagène jusqu'aux Pyrénées, et le chemin qui lui restait à faire depuis les Pyrénées jusqu'en Italie (comparaison dont toutes les mesures, depuis Carthagène jusqu'au passage du Rhône, sont certaines par la vérification sur nos cartes actuelles), l'itinéraire d'Annibal, depuis le passage du Rhône jusqu'en Italie, doit être *un peu plus long que* 2,200 *stades*. Or, si on comptait ici seulement 800 stades depuis le passage du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes; en y ajoutant les 1,200 stades indiqués pour la traversée des Alpes, cela ne ferait que 2,000 stades; et par conséquent l'itinéraire en question se trouverait, au contraire, *un peu plus court que* 2,200 *stades :* nouvelle contradiction évidente. Tandis que le maintien ici de la première leçon (1,400 stades) laisse partout Polybe d'accord avec lui-même.

Passons donc à quelques considérations orographiques sur cette contrée des Alpes, considérations qui sont indis-

pensables pour se bien rendre compte de la position périlleuse où se trouve actuellement Annibal, et du combat qui va suivre.

En face de la station de Culoz (où, du chemin de fer de Lyon à Genève qui vient de traverser l'extrémité méridionale des monts Jura, se détache le chemin de fer d'Italie par le Mont-Cenis qui franchit le Rhône pour se diriger au sud) s'ouvre sur la rive gauche du fleuve une très-grande vallée, qui est comprise entre deux chaînes de hautes montagnes, et qui se prolonge presque directement au sud jusqu'à la station de Montmeillan sur la rive droite de l'Isère.

Le fond de cette grande vallée, qui est généralement très-large et horizontal, présente successivement du Rhône à l'Isère : d'abord, les vastes marais de Chautagne (que le chemin de fer traverse sur une chaussée) ; puis, le beau lac du Bourget (que le chemin de fer côtoie du côté de l'est, en perçant çà et là des promontoires de rochers escarpés, battus par les eaux) ; enfin, des terres cultivées et fertiles, qui se prolongent jusqu'à l'Isère, et où l'on voit, non loin de l'extrémité du lac, la ville de Chambéry, l'ancienne *Lemincum* des Itinéraires romains et de la Table théodosienne : ancien nom qui est resté à l'extrémité septentrionale de la ville actuelle, au mont *Lémenc*.

La berge orientale de cette grande vallée est constituée, à partir du Rhône, par une montagne très-élevée, dite montagne du *Gros-Faux* ou de *Chautagne :* laquelle, venant de plus haut le long du fleuve, s'en écarte ici et

s'engage dans les terres tout le long des marais de Chautagne et du lac du Bourget jusqu'auprès d'Aix-les-Bains, où elle s'abaisse et se réduit à de simples coteaux qui se terminent à Chambéry. Après cette interruption et au-delà de cette ville, la berge orientale de la grande vallée reprend au large, ou elle est constituée jusqu'à l'Isère par une masse de hautes montagnes, reliées à celles qui longent la rive droite de cette rivière en amont de Montmeillan.

La berge occidentale de la grande vallée (celle qui nous intéresse plus particulièrement) est constituée par une suite non interrompue de hautes montagnes, qui commence au bord du Rhône et des marais de Chautagne par un grand promontoire de rochers (1), et qui se poursuit sans interruption directement au sud, tout le long du lac du Bourget et du reste de la vallée, jusqu'à l'Isère. Cette chaîne de monts, qu'on ne peut guère distinguer que par leurs sommets divers (voir la carte ci-jointe), présente une série de sommets escarpés, dont l'ensemble offre l'aspect d'une crête dentelée, qui s'élève généralement de 800 à 1,300 mètres au-dessus du niveau du lac du Bourget, ou du Rhône dans cette région de son cours; et où les cols qui permettent de la traverser sont rares, plus ou moins praticables, et élevés encore de 400 à 800 mètres au-dessus de ce même niveau. Notons ici incidemment, pour

(1) Ce grand promontoire de rochers fait face au mont *Colombier*, situé de l'autre côté du Rhône, où il termine au sud la crête du mont *Retort*, dont nous avons parlé dans notre notice géographique du premier volume de *Jules César en Gaule*. C'est au pied du mont Colombier qu'est placée aujourd'hui *la station de Culoz*.

nous le rappeler plus loin, qu'en arrivant sur l'Isère la chaîne des monts de la berge occidentale ne se termine point là; mais seulement s'y détourne un peu au sud-ouest, et se poursuit encore tout le long de cette rivière jusqu'à la porte de Grenoble (*Cularo* des Gaulois), où enfin elle se termine.

Cette berge occidentale constituait donc une énorme barrière, presque infranchissable, qui séparait la grande vallée que nous venons de décrire du plat pays des anciens Allobroges (aujourd'hui plaines du Dauphiné), par où nous avons vu arriver l'armée d'Annibal en remontant le long du Rhône. Or, cette même grande vallée a été de tout temps, et est encore de nos jours, *la grande voie des Alpes* dans cette région de leur immense chaîne, la voie que viennent suivre tous les chemins de ces contrées qui se dirigent vers l'Italie. Le chemin de fer du mont Cenis la suit d'un bout à l'autre à force de travaux d'art. Tous les chemins du nord y viennent en convergeant ou de Genève, ou d'Annecy, ou de la perte du Rhône, ou de Seyssel, et profitent de la lacune qu'offre la berge orientale de cette grande vallée pour y entrer facilement à Chambéry.

§ X. — Chemin de l'entrée des Alpes barré à Annibal par les Allobroges.

Mais pour venir de l'ouest, dans cette grande vallée et gagner l'Italie, il faut nécessairement ou franchir la grande

crête de sa berge occidentale, ou la tourner à l'une de ses extrémités. Et c'est de ce côté-là qu'est arrivé Annibal à travers le plat pays des Allobroges, et il est déjà sur le plateau de Novalaise, c'est-à-dire derrière la grande crête des monts de cette berge occidentale et directement à l'ouest de *Lemincum*, ou de Chambéry. On peut donc déjà présumer qu'il y est venu pour franchir là cette grande crête, et que ses guides gaulois l'ont amené ainsi en remontant le long du Rhône tout exprès pour arriver là, et de là le faire passer sur la grande voie d'Italie, en profitant d'un chemin praticable qu'ils connaissaient parfaitement. Déjà même le récit de Polybe nous donne à entendre qu'il n'y avait là qu'un seul chemin par lequel l'armée d'Annibal pût atteindre son but, et que ce chemin unique était directement devant elle; c'est-à-dire que c'était *le chemin qui tend directement de Novalaise à Chambéry par le col de l'Épine*. Et, en effet, examinons si l'armée carthaginoise eût pu passer ailleurs.

Du côté du nord, — certainement aujourd'hui il est facile de franchir la crête des monts vis-à-vis d'Aix-les-Bains, au col du mont du Chat, par la route d'Yenne à Chambéry. Mais cette route, soit pour monter au col, soit pour en descendre, est totalement un ouvrage d'art, même assez moderne. Et, lorsqu'on examine le terrain avec attention, particulièrement dans les détours de la descente du côté du lac du Bourget, il est impossible d'admettre que jadis ait existé là un chemin primitif et naturel, praticable à l'armée carthaginoise avec ses bêtes de charge et

ses éléphants. De plus, si un tel chemin y eût existé, et qu'Annibal eût voulu le prendre, outre que la difficulté de forcer le passage du col n'eût pas été moindre qu'ailleurs, sa prudence reconnue eût été ici véritablement en défaut. Car au-delà du col, sous les yeux d'un ennemi redoutable, il eût engagé son armée au versant rapide et rocheux du mont du Chat du côté du lac, en une file de trois ou quatre kilomètres de longueur, dont nul soldat, nulle bête de charge n'eût pu s'écarter, ni à gauche, du côté des rochers escarpés qui bordent le lac, ni à droite, du côté des rochers dominants de la crête dentelée du mont : rochers inaccessibles à tous autres qu'aux hommes du pays.

Annibal eût-il pu aller tourner l'extrémité septentrionale de la barrière de monts, en passant au bord du Rhône ? Ici, le péril eût changé de nature, mais il n'eût pas été moindre. En effet, le passage le long du lac du Bourget n'étant possible d'aucun côté, il est clair que dans ce cas Annibal eût été obligé d'engager son armée à travers les vastes marais de Chautagne dans toute leur longueur ; ensuite, de remonter encore plus haut tout le long du Rhône, entre le fleuve et la montagne du Gros-Faux, jusqu'à Seyssel, où cette montagne s'abaisse et permet qu'on la franchisse ; pour revenir par la route de Genève et aboutir enfin à Chambéry sur la grande voie des Alpes. Mais le canal de Savières (qui de nos jours emmène au Rhône le trop plein du lac du Bourget et des marais de Chautagne) n'existait certainement point en-

core à l'époque d'Annibal ; et, par conséquent, le passage à travers ces marais, complétement inondés alors, devait être absolument impraticable à l'armée carthaginoise en présence des Allobroges hostiles.

Du côté du sud, — il existe également, de nos jours, une belle route qui franchit la barrière des monts, à partir du pont de Beauvoisin et des Échelles, pour aboutir à Chambéry. Mais il a fallu aussi de grands travaux d'art, même un *tunnel*, pour la rendre aujourd'hui praticable à une armée. Et ce nom du bourg des *Échelles*, en rappelle sans doute les difficultés primitives.

Enfin, Annibal eût-il pu aller tourner l'obstacle de la chaîne des monts à son extrémité méridionale ? Pour cela il eût fallu d'abord qu'il rétrogradât jusqu'à *Cularo* (Grenoble), à travers une partie difficile du territoire des Allobroges et parmi un peuple hostile, belliqueux, nombreux. Or, ce mouvement rétrograde, cette retraite devant l'obstacle des montagnes, eût pu attirer les Allobroges sur ses derrières, où ne se trouvait plus alors ce petit roi de l'Isle, qui connaissait le pays et qui lui avait formé précédemment avec ses troupes gauloises une arrière-garde. Puis, au-delà de Cularo, il eût fallu qu'Annibal engageât son armée tout le long de l'Isère, entre les eaux torrentueuses de cette rivière et les versants rapides de la chaîne de monts très élevés qui forment ses berges de chaque côté. Or, ces versants eussent pu être occupés d'avance par les Allobroges en armes ; et, de plus, vingt torrents considérables qui se précipitent là en travers de la voie, devaient

la rendre jadis impraticable, en la coupant çà et là par de profonds ravins, ou en y amoncelant des déjections énormes, telles qu'on en rencontre fréquemment après une grande pluie, aux débouchés des torrents des Alpes dans les vallées basses. Évidemment, selon nous, engager l'armée carthaginoise dans une telle voie sous les yeux de l'ennemi, c'eût été une imprudence que jamais Annibal n'eût pu commettre. Ainsi, Annibal n'eût pu prendre le parti d'aller tourner l'extrémité méridionale de la barrière de monts qui se dressait devant lui, dans sa position sur le plateau de Novalaise.

Donc, en résumé de toutes ces considérations orographiques, concluons que Polybe était parfaitement fondé à dire : 1° qu'Annibal, du point où il se trouvait ici sur le chemin des Alpes qu'il avait pris au bord du Rhône, devait nécessairement poursuivre sa marche directement par ce même chemin; et 2° que c'en eût été fait de son armée s'il n'eût pu passer outre. En un mot, Annibal se trouvait là devant des Thermopyles.

Examinons donc les conditions particulières de ce chemin avec beaucoup d'attention, avant d'en venir au combat terrible qui y fut livré.

C'était, avons-nous dit, le chemin qui tend directement de Novalaise à Chambéry par le col de l'Épine : on peut même dire que d'un bout à l'autre, depuis l'embouchure du Guiers jusqu'à Chambéry, il se dirige de l'ouest à l'est sans s'écarter notablement de la ligne droite. L'armée carthaginoise a-t-elle pu suivre ce chemin? Nous l'avons

personnellement suivi à pied, par un temps pluvieux d'automne, saison dans laquelle a dû y passer Annibal (d'après une indication de Polybe qu'on trouvera plus loin); nous y avons tout examiné avec attention; et nous n'hésitons pas à affirmer que c'est encore aujourd'hui un *excellent chemin naturel :* c'est-à-dire qu'il est aussi bon que puisse l'être un chemin dénué de tout ouvrage d'art, et résultant uniquement des traces imprimées sur le terrain par les hommes et les animaux qui y ont passé. Nous osons même dire qu'une armée comme celle d'Annibal, avec ses bêtes de charge et ses éléphants, pourrait encore de nos jours y passer sans trop de difficulté. Car, de temps immémorial, les habitants du plateau de Novalaise y ont passé avec leurs bêtes de charge pour transporter leurs blés et autres denrées à Chambéry, et ils y passent encore aujourd'hui fréquemment quelles que soient les améliorations faites aux autres chemins. Nous même, bien que nous ne soyons plus ni jeune ni bon marcheur, nous avons fait par ce chemin, sans nous hâter, sans grande fatigue, sans rencontrer aucun obstacle, le trajet de Novalaise à Chambéry tout d'une traite, en cinq heures et demie de temps. Et notre guide, en nous quittant à Chambéry, se proposait de retourner tout de suite et du même jour à Novalaise.

Entrons dans quelques détails descriptifs concernant ce chemin, afin qu'on puisse mieux saisir tout ce que va dire Polybe du combat que les Allobroges y livrèrent à Annibal.

De Novalaise au col de l'Épine, la longueur du chemin est d'environ 4,800 mètres. La hauteur à laquelle il faut s'élever est de 572 mètres. La pente moyenne du chemin est donc d'environ 12 p. 100. Elle y est assez uniforme.

1° A partir de Novalaise, on se dirige d'abord au nord-est jusqu'à la chapelle Sainte-Rose, petit oratoire de pauvre aspect, situé sur le chemin, à environ 1,800 mètres de distance. Dans cette première partie, le chemin monte à travers des cultures et n'offre rien de remarquable : ce n'est point encore un défilé.

2° A la chapelle Sainte-Rose, le chemin fait un coude à angle droit pour se diriger presque exactement au sud, en profitant d'une immense *corniche de rochers escarpés* sur laquelle il s'engage jusqu'à la distance d'environ 1,500 mètres. Cette corniche (de calcaire jurassique) offre généralement une largeur suffisante pour le passage de deux hommes ou de deux chevaux de front ; avec une pente naturelle et une direction si propices, qu'on n'eût rien pu tracer de plus convenable pour gravir la montagne. Mais c'est là un véritable et dangereux défilé où l'on a, à droite, l'abîme bordé de quelques buissons, et, à gauche, la cassure escarpée des rochers supérieurs, en-dessous desquels sort et déborde la corniche qui sert de chemin, et tout le long de laquelle il faut marcher sur le roc vif.

3° A l'extrémité supérieure de la corniche, le chemin conserve d'abord la même direction en commençant à gravir le vaste dos de la montagne, tout hérissé d'énormes masses rocheuses, dans les intervalles desquelles sont des

crevasses pleines de terre fertile, et d'où s'élance une végétation superbe de grands arbres et arbustes divers: sapins, hêtres, tilleuls, frênes, sorbiers, noisetiers, etc. De sorte que le chemin est là sur un terrain difficile et extrêmement couvert. Il s'y engage par où il peut passer, en formant des sinuosités diverses, dont néanmoins l'ensemble constitue une grande courbe à convexité tournée du côté du sud. Cette courbe le ramène graduellement dans la direction de l'ouest à l'est, qu'il atteint en parvenant au col de l'Épine. Là se trouve le point culminant du chemin, qui est à 1,005 mètres au-dessus du niveau de la mer, et d'où la vue domine transversalement, de l'autre côté de la montagne de l'Épine, la grande voie des Alpes, la grande vallée décrite plus haut, qui s'étend du Rhône à l'Isère, et au fond de laquelle on a directement devant soi la ville de Chambéry.

4° Du col de l'Épine pour descendre à Chambéry, la différence de niveau est de 736 mètres. La longueur du chemin jusqu'au bas de la montagne est d'environ 6,000 mètres. La pente moyenne y est donc d'environ 12 p. 100. Mais ici, en général, le terrain ne présentant pas de rochers, étant tout découvert et de nature à bien recevoir le pied de l'homme ou des animaux, la descente y est sûre et facile. Et même des hommes pourraient descendre ou monter de ce côté-là dans toutes les directions, à volonté, et plus ou moins rapidement. De sorte qu'ici le chemin ne peut plus être considéré comme un défilé. Il descend au versant de la montagne et à un

degré de pente convenable (moyennant quelques sinuosités) par Villard-Péron, Chamoux et Bissy, où il tombe sur une route longitudinale de la vallée, qu'on prend à droite; et, après avoir fait encore trois kilomètres, on entre à Chambéry en longeant le Champ de Mars. Mais jadis, très-probablement, le chemin de la montagne coupait à travers le terrain du Champ de Mars pour aller directement à l'ancienne ville de *Lemincum*, aujourd'hui Lémenc.

Ainsi, en définitive, il n'y a que deux de ces quatre parties du chemin direct de Novalaise à Chambéry par le col de l'Épine qui soient de véritables défilés, la partie qui suit la corniche et la partie qui traverse le dos de la montagne. Jetons-y un dernier coup d'œil.

Dans la partie de la corniche, non-seulement une armée en marche par ce chemin se trouverait engagée là dans un défilé étroit, ayant à droite l'abîme et à gauche des rochers escarpés; mais encore il ne serait pas bien difficile à un ennemi connaissant les lieux, de survenir dans le haut, et de précipiter de là des blocs de roche sur cette armée en marche dans le chemin. Dès lors donc, elle s'y trouverait dans une position véritablement terrible, où elle pourrait être écrasée, sans avoir de son côté ni moyen de se défendre, ni moyen de s'abriter, ni moyen de s'enfuir si le chemin est obstrué aux deux extrémités.

Notons bien que le chemin passe là sur le roc vif, couvert d'aspérités plus ou moins volumineuses et saillantes, qui ont dû être initialement à angles très-vifs; mais qui sont aujourd'hui arrondies en tous sens de la

manière la plus complète, même les bosses les plus énormes, sans qu'on aperçoive nulle part la moindre trace d'ornière. Voilà donc là, sous les yeux, un témoignage matériel, pertinent, incontestable et persistant, que des millions d'hommes et de bêtes de charge y ont passé dans la suite des âges.—Si, du haut de cette corniche, on jette un coup d'œil sur le pays qu'elle domine, on découvre, à gauche, le joli lac d'Aiguebellette au pied de la montagne; devant soi, le fertile plateau de Novalaise, à la limite duquel s'élèvent encore les ruines superbes du château féodal de Montbel; un peu à droite, le col de la Crusille par où le chemin arrive du bord du Rhône; enfin, au-delà et bien loin dans la brume, on aperçoit les plaines immenses du plat pays des anciens Allobroges, à travers lequel Annibal est arrivé en remontant le long du Rhône : on distingue même le cours sinueux du fleuve que signalent ses reflets argentés.

Dans la partie qui franchit le vaste dos de la montagne, le chemin passe tantôt sur le roc vif, comme à la corniche, et tantôt sur un terrain ordinaire. Il est pour ainsi dire enfoui parmi les masses de rochers et de grands arbres; si bien qu'il serait généralement partout facile à un ennemi qui connaîtrait les lieux, de se glisser très-près d'une armée en marche par ce chemin, sans avoir été aperçu d'elle auparavant, et sans avoir à redouter d'en être poursuivi. Voilà donc encore une partie du chemin très-périlleuse, bien qu'elle le soit beaucoup moins que celle de la corniche.

Enfin, signalons deux branches accessoires du chemin de l'Épine, qui sont tracées sur la carte de l'état-major (dont on a un extrait sous les yeux), et qui ont dû jouer un rôle important dans le combat dont nous allons lire ci-après les divers détails.

L'une de ces branches, que nous appellerons la *branche courte*, se détache du chemin presqu'à l'extrémité supérieure de la corniche et traverse directement le dos de la montagne, pour aller se rattacher au chemin, à 600 mètres environ au-delà du point culminant. Elle y arrive par une pente très-rapide, impraticable aux bêtes de charge. Cette branche représente ainsi la corde de l'arc décrit par le chemin dans le haut de la montagne, ce qui justifie le nom de branche courte par lequel nous la désignons.

L'autre branche, que nous appellerons la *branche du Crucifix* (du nom d'un col où elle passe), se sépare du chemin à Novalaise même, pour se diriger au sud-est, aller gravir la montagne de l'Épine à l'est du milieu du lac d'Aiguebellette par des sinuosités nombreuses, la franchir au col du Crucifix (situé au sud et à environ 3,000 mètres de distance du col de l'Épine), et se rallier au chemin, soit à environ 1,600 mètres au-delà du col de l'Épine, soit encore plus loin et plus bas, à divers carrefours de petits chemins naturels. Le col du Crucifix est à 912 mètres au-dessus du niveau de la mer; et, par conséquent, il est de 93 mètres moins élevé que le col de l'Épine. Cette moindre élévation explique naturellement

l'intérêt public qu'il y avait à passer au col du Crucifix avec les bêtes de charge; et les quelques travaux d'art qu'on y a exécutés témoignent de la difficulté primitive d'y passer. Ainsi donc, à l'époque d'Annibal, de même que la branche courte du chemin, la branche du Crucifix pouvait être suivie par les hommes, non par les bêtes de charge.

§ XI. — Bataille d'Annibal contre les Allobroges.

Maintenant que nous connaissons bien ces premières montagnes des Alpes, et que nous allons suivre Annibal à travers toute la chaîne jusqu'en Italie, il importe de procéder pas à pas, le texte de Polybe à la main. En effet, une fois qu'on est entré dans de telles montagnes, avec un texte qui indique les journées de marche et les caractères orographiques des lieux, la question de vérité ou d'erreur se pose invinciblement. Si le texte ne s'accommode pas du chemin où on se trouve, en général on n'est plus maître de se détourner, ni à droite, ni à gauche, il faut s'arrêter devant le désaccord constaté et convenir de son erreur. Mais si le texte se concilie naturellement avec toutes les exigences particulières du chemin, d'un bout à l'autre, on acquiert la double certitude, et que l'auteur a été véridique, et que l'on est exactement sur l'itinéraire dont il a parlé. Or, cette double certitude est d'une très-grande importance historique dans notre sujet. Car, s'il est démontré que Polybe a dit vrai, non-seule-

ment on a ici une preuve positive qu'il mérite en histoire toute notre confiance; mais encore il en résulte que Tite-Live nous a transmis à ce même sujet une histoire erronée, en faisant suivre à Annibal un itinéraire tout différent, comme on le verra. Et si l'exactitude de l'itinéraire d'Annibal tracé par nous-même d'après les indications de Polybe, est clairement démontrée par les conditions particulières du chemin que le grand homme de guerre va suivre à travers les Alpes, il en résultera que nombre de savants de la plus grande renommée se sont néanmoins fourvoyés dans cette recherche, et qu'on doit rectifier leurs erreurs dans l'intérêt de l'histoire militaire d'Annibal et de notre propre histoire nationale : ce qui n'est pas chose facile à obtenir. Par ces graves motifs, et afin que le lecteur puisse juger en pleine connaissance de cause si l'itinéraire que nous faisons suivre à Annibal est conforme, ou non, aux indications de notre auteur, reprenons le fil des événements à l'entrée des Alpes, et suivons-les pas à pas, avec le récit de Polybe en regard, jusqu'en Italie.

Au point de la rive gauche du Rhône où se trouvait Annibal d'après les textes précédents, « lorsqu'il se disposait à mettre le pied dans les Alpes et que le petit roi de l'Île prenait congé de lui », c'est-à-dire auprès de l'embouchure du Guiers, évidemment l'armée carthaginoise arrivait là à l'entrée d'un chemin qui mène en Italie à travers les Alpes. Car ce lieu fut plus tard, sons le nom d'*Augustum* (aujourd'hui Aoste), une station de l'Itinéraire

d'Antonin, de Milan à Vienne, par les Alpes Graies, et ce fut aussi une station du même itinéraire tracé sur la Table théodosienne (1).

« Tant qu'Annibal fut dans le plat pays, les chefs des Allobroges ne l'inquiétèrent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie carthaginoise, ou que les barbares dont elle était accompagnée les tinssent en respect. Mais quand ceux-ci se furent retirés et qu'Annibal commença d'entrer dans les détroits des montagnes, alors *les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandaient ceux par où il fallait nécessairement qu'Annibal passât.* » (III, x.) — De fait sur notre terrain, dès le bord du Rhône Annibal commençait à entrer dans les détroits des montagnes, en entrant dans la vallée étroite qui s'ouvre au bord du fleuve à Saint-Genix-d'Aoste ; et qui mène en remontant à l'est, sur le plateau de Novalaise, où on débouche par le col de la Crusille. Et il est tout naturel que les Allobroges, à l'approche de l'armée carthaginoise, aient couru en grand nombre s'emparer des points dominants de la montagne de l'Épine, qui commandaient le chemin direct de Novalaise à Chambéry par le col de l'Épine : *chemin par où il fallait né-*

---

(1) Voici les indications successives de l'Itinéraire d'Antonin : — *A Mediolano per Alpes Graias Vienna : Arebrigium, — Bergintrum, — Darantasia, — Obilonnum, — ad Publicanos, — Mantala, — Lemincum, — Labiscone, — Augustum, — Bergusia, — Vienna.*

Voici celles de la Table théodosienne : *Ariolica, — in Alpe Graia, — Bergintrum, — Aximam, — Darantasia, — Obilonna, — ad Publicanos, — Mantala, — Leminco, — Laviscone, — Augustum, — Bergusium, — Vigenna.*

cessairement que l'armée d'Annibal passât, pour gagner la grande vallée de Chambéry, la grande voie des Alpes, la voie unique dans cette région; *et points dominants qui commandaient d'une manière si redoutable ce chemin* du col de l'Épine, depuis le commencement de la corniche jusqu'au col même, comme on l'a pu voir précédemment avec évidence. C'était donc le seul endroit où les Allobroges pussent espérer de barrer le chemin à Annibal.

« *C'en était fait de son armée, si leurs piéges eussent été plus couverts :* mais comme ils se cachaient mal, ou pas du tout, s'ils firent grand tort à Annibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes. Ce général, averti du stratagème des barbares, campa au pied des montagnes, et envoya quelques-uns de ses guides gaulois pour reconnaître la disposition des ennemis. » (III, x.) — Il est clair en effet que si Annibal fût venu s'engager aveuglément dans un tel chemin, presque toute son armée eût pu y périr, surtout dans le précipice de la corniche. Il est même probable que ceux de ses soldats qui eussent échappé à ce désastre, n'eussent pu échapper à l'insurrection générale de la population du pays, qui en eût été la conséquence naturelle. Le récit de l'auteur prêterait à entendre que les Allobroges eussent pu se tenir cachés dans ces positions qui commandaient le chemin, mais que de fait ils ne s'y cachèrent point du tout. On pourrait donc s'en étonner, puisque la condition essentielle de tout piége est de surprendre à l'improviste celui à qui on le tend. Mais ici la vue des lieux lève toute incertitude sur le véritable sens

du texte. En effet, il eût été impossible à un si grand nombre d'Allobroges de se tenir cachés sur les rochers nus où ils durent prendre position pour dominer le chemin de la corniche. Ils purent donc être aperçus de l'armée d'Annibal dès qu'elle fut sur le plateau de Novalaise, en face de la montagne de l'Épine. Alors ce général, averti du stratagème des Allobroges, suspendit sa marche, campa sur place vis-à-vis de la montagne, et envoya quelques-uns de ses guides gaulois reconnaître la position des ennemis. On voit ici de quelle importance fut pour Annibal le concours de ces guides gaulois venus à sa rencontre avec leur roi Magile, tout exprès pour guider sa marche depuis le passage du Rhône jusqu'en Italie.

« Ils revinrent dire à Annibal que, *pendant la nuit, les ennemis se retiraient dans une ville voisine.* » (III, x.) — Ils revinrent donc lui dire que ces Allobroges (qui avaient subitement couru aux armes, sans provision de vivres ni moyens de campement) se retiraient pendant la nuit dans leur ville de *Lemincum* (1), qui était située par derrière eux, directement au bas de la montagne ; où ils pouvaient descendre en une heure et demie, et d'où, après avoir pris la nourriture et le repos nécessaires, ils pouvaient remonter au col de l'Épine en deux heures et demie environ.

« Aussitôt le Carthaginois dresse son plan sur ce rap-

(1) Est-ce sur l'emplacement de *Lémenc*, ou plus au nord sur celui de *Chambéry-le-Vieux*, qu'était bâtie la ville des Allobroges à l'époque d'Annibal ? C'est aux savants de la ville actuelle de Chambéry qu'il appartiendrait de résoudre cette question intéressante d'archéologie, au moyen des anciens documents que leur ville doit posséder.

port; il fait, en plein jour, avancer son armée près des défilés; il campe assez proche des ennemis. La nuit venue, il donne l'ordre d'allumer les feux, laisse la plus grande partie de son armée dans le camp, et, avec un corps d'élite, il perce les détroits et occupe les postes que les ennemis avaient abandonnés. » (III, x.) — C'est-à-dire que d'abord Annibal, pour se placer mieux à portée d'exécuter le projet qu'il a conçu, fait en plein jour avancer son armée jusqu'au commencement du chemin qui monte de Novalaise au col de l'Épine, et qui est un véritable et périlleux défilé, où il faut passer sur des rochers escarpés et au bord d'un précipice; et il campe là, assez proche des ennemis, au bas du versant occidental de la montagne, d'où il peut monter subitement en une heure ou deux au col de l'Épine. Puis, la nuit venue, il donne l'ordre d'allumer les feux, afin que les ennemis, en apercevant ces feux du haut des rochers, croient bien que l'armée carthaginoise va rester là toute la nuit; et que, de leur côté, ils ne manquent pas de se retirer pendant la nuit, comme auparavant, dans leur ville de *Lemincum*. Enfin, en pleine nuit, lorsqu'il juge que les ennemis doivent avoir quitté leur poste, Annibal lui-même, avec ses guides gaulois et un grand corps d'élite, part de son camp, perce les détroits, c'est-à-dire gravit ce chemin étroit et périlleux qui monte au col de l'Épine, et occupe les postes du haut de la montagne que les ennemis avaient abandonnés. Voilà comment Annibal sut se rendre maître d'un redoutable défilé en pleine nuit et sans coup férir. C'est là assurément une

expédition nocturne conçue, préparée et exécutée avec beaucoup de promptitude et d'habileté militaire.

Mais ces belliqueux Allobroges, quand ils remonteront de *Lemincum*, eux pour qui la montagne ne présente aucune difficulté insurmontable, vont-ils laisser défiler paisiblement l'armée d'Annibal, et se contenteront-ils du rôle de spectateurs?

« Au point du jour, les barbares, se voyant dépostés, quittèrent d'abord leur dessein; mais, comme *les bêtes de charge et la cavalerie, serrées dans ces détroits, ne suivaient que de loin*, ils saisirent cette occasion pour fondre de plusieurs côtés sur cette arrière-garde. » — Évidemment ces Allobroges, qui remontaient de grand matin au col de l'Épine, en s'apercevant de près que leur poste était occupé par les troupes d'Annibal, ne purent songer à les attaquer là, dans des conditions si désavantageuses pour eux. Il dut donc y avoir un moment d'indécision de leur part. Mais une pensée se présentait naturellement : à savoir, qu'une partie seulement de l'armée d'Annibal devait être là, faute d'espace suffisant pour en recevoir davantage, et faute de temps pour y être monté; tout le reste de l'armée, avec les bêtes de charge et la cavalerie, devait donc être encore en ce moment de l'autre côté de la montagne, dans le chemin et dans le camp. Aussitôt ces Allobroges, qui connaissaient tous les détails de la montagne et qui n'avaient pas besoin de suivre un chemin pour retourner à leurs postes de la veille, les voilà tous montant avec ardeur, en s'écartant d'un côté ou de l'autre

du col de l'Épine, et chacun comme il peut s'insinuant sur le dos de la montagne et tout le long du chemin, particulièrement au dessus de la corniche. Ils viennent ainsi attaquer de plusieurs côtés à la fois cette partie de l'armée qui monte par le chemin avec la cavalerie et les bêtes de charge, mais surtout l'accabler de blocs de roche tout le long de la corniche. En même temps d'autres des leurs sans doute courent passer au col du Crucifix, pour aller par là plus facilement et plus rapidement attaquer le camp des Carthaginois au pied de la montagne. Cette partie de l'armée d'Annibal se trouvait donc en réalité dans une position extrêmement périlleuse.

« Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant sous les coups des barbares, que par la difficulté des chemins. Ils perdirent là surtout beaucoup de chevaux et de bêtes de charge qui, dans ces défilés et *sur ces rocs escarpés,* se soutenant à peine, tombaient au premier choc. Le plus grand désastre vint des chevaux blessés, qui tombaient *dans ces sentiers étroits,* et qui en roulant poussaient et renversaient les bêtes de charge et tout ce qui marchait derrière. » (III, x.)

Quelle description pittoresque de ce qui dut avoir lieu sur ce terrain où nous nous trouvons amenés par les textes précédents ! Comme tout ce tableau s'encadre topographiquement dans le chemin qui monte de Novalaise au col de l'Épine ! Ainsi, dès la première phrase, où il est dit que « il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant sous les coups des barbares, que par la

difficulté des chemins, » on voit tout de suite que nécessairement il se trouvait là *un précipice* où la plupart de ces Carthaginois trouvèrent la mort. Car il n'est pas possible que la perte d'un grand nombre d'hommes provienne de difficultés quelconques d'un chemin, si ce n'est d'un précipice attenant à ce chemin et dans lequel ces hommes ont pu tomber. A la seconde phrase, on voit encore mieux comment sont survenus de tels accidents. « Les Carthaginois, y est-il dit, perdirent là surtout beaucoup de chevaux et de bêtes de charge qui, dans ces défilés et sur ces rocs escarpés, se soutenant à peine, tombaient au premier choc. » Ici, il est évident que ces animaux marchaient *sur le roc vif*, où le moindre choc les faisait glisser, s'abattre, et tomber dans le précipice. Et d'où pouvaient provenir ces chocs, sinon des blocs de pierre lancés du haut par les Allobroges? Enfin, dans la troisième et dernière phrase, il est dit que « le plus grand désastre vint des chevaux blessés, qui tombaient dans ces sentiers étroits, et qui, en roulant, poussaient et renversaient les bêtes de charge et tout ce qui marchait derrière ». Or, pour que cela ait été le plus grand désastre, il faut croire que ces chevaux blessés poussaient et renversaient, non pas seulement dans le chemin, mais aussi dans le précipice même, les bêtes de charge et tout ce qui marchait par derrière; car une chute simplement par terre est bien rarement mortelle. Ce qui ne peut laisser aucun doute, c'est que de fait les troupes carthaginoises avec leurs chevaux et leurs bêtes de charge montaient

sur des rocs escarpés ; et par un chemin très-rapide et aussi très-dangereux de sa nature même.

Ainsi, en définitive, ce désastre de l'armée carthaginoise eut lieu dans un chemin qui était un défilé, qui montait très-rapidement, où l'on marchait sur le roc vif, et le long duquel régnait un précipice où tombèrent et périrent un grand nombre d'hommes, de chevaux et de bêtes de charge. Pouvait-on rencontrer dans notre auteur un texte plus caractéristique du chemin qui monte de Novalaise au col de l'Épine : chemin que nous avons décrit ci-dessus et dont le lecteur a la carte sous les yeux?

« Annibal, pour remédier à ce désordre, qui, par la perte de ses munitions, allait l'exposer au risque de ne pas trouver de salut, même dans la fuite, courut au secours à la tête de ceux qui, pendant la nuit, s'étaient rendus maîtres des hauteurs, et, *tombant d'en haut sur les ennemis*, il en tua un grand nombre ; mais, dans le tumulte et la confusion qu'augmentaient encore le choc et les cris des combattants, il perdit aussi beaucoup de son monde. Malgré cela, la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite, et le reste réduit à prendre la fuite. » (III, x.)

Sans doute Annibal, par précaution ici (comme nous le verrons faire plus loin dans une situation semblable), avait laissé en arrière-garde ses troupes pesamment armées, sur la solidité desquelles il pouvait particulièrement compter, en cas de quelque attaque subite de la part des Allobroges. Mais, le chemin étant un défilé plein de troupes,

de chevaux et de bêtes de charge, il était presque absolument impossible d'y passer d'en bas ou d'en haut, pour porter secours aux points intermédiaires où l'armée était ainsi attaquée. Heureusement pour Annibal, du col de l'Épine où il se trouvait de sa personne, la courte branche du chemin (que nous avons décrite plus haut et qu'on voit sur la carte) lui permettait de se porter rapidement et directement en bas au point le plus périlleux de l'attaque, c'est-à-dire sur les rochers qui commandent le chemin de la corniche : rochers du haut desquels les Allobroges accablaient de blocs de pierre et faisaient tomber dans le précipice les Carthaginois, les chevaux et les bêtes de charge qui remplissaient ce chemin. Il parvint donc ainsi, comme le dit notre auteur, à tomber d'en haut sur les ennemis et à en tuer un grand nombre. Mais, dans le tumulte et la confusion du combat sur de tels rochers, il perdit aussi beaucoup de son monde. Enfin, les Allobroges durent céder et prendre la fuite sur tous les points.

Concluons donc que les lieux dont nous venons de parler s'accordent, de la manière la plus exacte, avec le récit de Polybe concernant cette bataille des Allobroges (1).

(1) Certainement, selon nous, Polybe lui-même a visité ces lieux-là ; ou bien il a été renseigné par quelque témoin oculaire du passage d'Annibal à cet endroit ; peut-être même par quelqu'un de ces Allobroges qui y dirigèrent contre les Carthaginois cette attaque meurtrière. Sans cela, nous ne saurions comprendre que Polybe en ait pu donner une description si exactement d'accord avec la disposition des lieux. — Serait-ce encore un de ces Allobroges qui combattirent au mont de l'Épine, qui aurait rapporté de là dans ses foyers *un bouclier carthaginois*, découvert en 1714 près du village du Passage, situé à 10 kilomètres sud-ouest d'Aoste ?

§ XII. — Ville des Allobroges prise par Annibal.

« Annibal fit ensuite passer ces défilés, quoique avec beaucoup de peine, à *ce qui lui était resté de chevaux et de bêtes de charge;* puis, se faisant suivre de ceux qui lui parurent le moins fatigués du combat, il fut attaquer *la ville d'où les ennemis étaient sortis sur lui.* Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitants, dans l'espérance du butin qu'ils croyaient faire, l'avaient abandonnée. Il la trouva presque déserte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage. Il tira de cette ville quantité de chevaux, de bêtes de charge et de prisonniers; et outre cela du blé et de la viande pour deux ou trois jours, sans compter que par là il se fit craindre de ces montagnards, et leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois sa marche. » (III, x.)

On voit d'abord par cette expression de l'auteur, « à ce qui lui était resté de chevaux et de bêtes de charge, » quelles graves pertes de cette sorte les Allobroges firent éprouver ici à Annibal, puisqu'il n'en avait plus, après ce combat, qu'*un reste* de ce qu'il en avait possédé auparavant. Quant à la ville dont il s'agit (1), le tour et les ex-

(1) Nous devons reconnaître ici que depuis longtemps un savant de Genève, Deluc, a émis et soutenu l'opinion, que la ville prise par Annibal le soir de sa première bataille dans les Alpes, était l'antique *Lemincum* des Allobroges, actuellement Chambéry. Mais c'est là le seul point commun entre son opinion et la nôtre : car nos deux itinéraires arrivent à Chambéry par deux chemins tout différents, et prennent ensuite deux directions tout-à-fait différentes.

pressions mêmes du récit de Polybe démontrent qu'elle était située très-près du défilé où les Allobroges tentèrent de barrer le chemin à Annibal. Car cette tentative est présentée ici comme *une sortie* exécutée par les habitants de cette ville contre lui ; et ils se retiraient pendant la nuit dans l'intérieur de la ville ; et Annibal semblerait n'avoir eu, comme on dit familièrement, que deux pas à faire pour aller s'en emparer. De plus, cette même ville devait être très-considérable, puisqu'Annibal y trouva de grandes ressources : d'abord, un grand nombre de chevaux, de bêtes de charge et de prisonniers, qui durent être pour lui un renfort bien opportun, après les pertes qu'il venait d'éprouver ; puis, du blé et de la viande, pour une provision de deux ou trois jours à toute son armée, qui était d'environ quarante mille hommes. Or, l'ancienne ville de *Lemincum* (Chambéry) présentant toutes ces conditions réunies, et elle seule les présentant dans cette région des Alpes, il devient indubitable ici que ce fut bien de cette ancienne ville des Allobroges, située directement au bas du col de l'Épine, qu'Annibal s'empara dans cette occasion.

Réciproquement, *Lemincum* ayant été la seule ville d'une telle importance et située dans cette région du pays des Allobroges, dont Annibal ait pu s'emparer dans cette occasion, cela suffirait pour constater que ce fut bien réellement par le col de l'Épine (1), seul passage assez

(1) *Le col du Mont du Chat*, par lequel Deluc fait passer l'armée d'Annibal

proche de *Lemincum*, qu'Annibal arriva de l'ouest sur la grande voie d'Italie, après un combat meurtrier que les habitants de cette ville lui livrèrent sur le chemin même par lequel il monta à ce col. Ainsi, l'une quelconque des deux démonstrations implique l'autre.

Une dernière conséquece de la disposition de ces lieux serait d'induire à rectifier l'appréciation historique de cette prise d'armes des Allobroges contre Annibal. En effet, d'une part, au dire de Polybe : « tous les habitants de cette ville des Allobroges, dans l'espérance du butin qu'ils croyaient faire, l'auraient abandonnée. » Mais comment admettre qu'ils aient eu l'espérance de piller une armée d'environ quarante mille hommes, aguerrie, munie de l'excellente épée espagnole, et qui était probablement elle-même plus avide de butin à faire, que chargée de butin déjà fait, puisqu'il a fallu que le petit roi de l'Ile lui fournît un complément des choses les plus indispensables ? Tandis qu'il est si naturel d'admettre que ces Allobroges de *Lemincum* aient pris l'alarme à la nouvelle qu'une telle armée se dirigeait du côté de leur ville, et qu'ils l'aient abandonnée : les uns, incapables de porter les armes, pour se réfugier au loin ; les autres, pleins d'une courageuse résolution, pour monter à la hâte et barrer le chemin au col de l'Épine, seul passage par

(Voir De Lateyponnière, *Recherches historiques sur le département de l'Ain*, Bourg, Dufour, 1838, t. I, p. 6), est à *dix-sept* ou *dix-huit kilomètres de Chambéry*, et par conséquent trop éloigné de cette ville des Allobroges pour s'accorder avec le récit de Polybe à ce sujet.

où l'armée carthaginoise pût arriver chez eux, seul lieu où ils pussent lui barrer le passage, et seule manière dont ils pussent s'en préservèr. D'une autre part, selon notre auteur, « par la prise de *Lemincum* Annibal se fit craindre de ces montagnards et leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois sa marche. » Mais, d'après son propre récit du combat, il aurait pu dire de même, et avec encore plus de raison, que les Allobroges ôtèrent à Annibal l'envie de passer une autre fois par là. Car c'est assez l'ordinaire à la guerre que, de part et d'autre, on en sorte avec des pertes sensibles. En vérité, Annibal se souciait bien d'avoir donné une leçon de prudence aux Allobroges! Il n'avait qu'une seule pensée: parvenir en Italie. Parviendrait-il en Italie? C'était la seule question qui pût le préoccuper dans un tel moment, où il entrait en lutte avec les premières difficultés des Alpes; et où il venait de voir diminuer si gravement les ressources de son immense entreprise.

Ainsi les peuples qu'il rencontrait sur son chemin et les difficultés des Alpes n'intéressaient Annibal que comme des causes de retard dans sa marche et d'affaiblissement dans la force de son armée. Par conséquent, s'il combattit au défilé de la montagne de l'Épine, ce fut parce qu'il ne put passer ailleurs pour gagner la grande voie d'Italie, et que les Allobroges lui barrèrent courageusemcnt ce défilé, seul moyen qui leur offrît l'espoir de préserver leur ville du pillage accoutumé d'une armée étrangère.

En résumé, au sujet de cette première partie de l'iti-

néraire d'Annibal à travers les Alpes, d'une part, nous avons vu dans le récit de Polybe un grand nombre de traits particuliers qui exigeaient chacun des conditions particulières sur le terrain correspondant ; et d'une autre part, sur le terrain que nous avons suivi, nous avons rencontré successivement et dans le même ordre un même nombre de conditions particulières, qui sont chacune en parfait accord avec chacun des traits du récit de Polybe. Voilà donc autant de preuves évidentes, certaines et irrécusables, que Polybe a décrit l'itinéraire du guerrier carthaginois avec une parfaite connaissance des lieux, et que nous avons nous-même exactement suivi cet itinéraire.

§ XIII. — Anciens chemins qui traversaient les Alpes.

Le lieu où se trouve actuellement Annibal, l'ancienne ville des Allobroges prise par lui, *Lemincum*, aujourd'hui Chambéry, étant ainsi bien déterminée, nous allons désormais la prendre comme point de repère, soit pour compter le nombre de jours qu'Annibal mit à traverser les Alpes, soit pour retrouver les lieux où il dut être ensuite chaque jour, afin de nous bien reconnaître sur le terrain.

Nous savons déjà qu'il a mis deux jours de marche pour venir, depuis l'entrée des Alpes qui s'ouvre sur la rive gauche du Rhône à Saint-Genix d'Aoste, jusqu'à la grande voie d'Italie sur laquelle il est actuellement, à *Lemincum* ou Chambéry.

Les indications précises et positives manquent pour le suivre au-delà. Mais, de l'ensemble du récit de Polybe, qui indique la nature des difficultés qu'Annibal va rencontrer dans sa marche de chaque jour, et qui décrit chaque lieu d'une manière assez claire pour qu'on puisse le reconnaître aujourd'hui ; de l'ordre successif et de la distance de ces divers lieux ; de l'orographie des Alpes dans cette région de leur chaîne ; d'un tel ensemble, disons-nous (sans même compter certains indices locaux dont on ne saurait rattacher l'origine à aucun autre événement), ressort avec éclat une série complète de présomptions, qui ne permet plus aucun doute sur l'itinéraire suivi par l'armée carthaginoise. Le lecteur lui-même en jugera.

Lorsqu'on suit la grande vallée de Chambéry dans la direction du sud pour aller en Italie, et qu'on arrive sur l'Isère à Montmeillan, cette grande voie, unique jusque-là, s'y subdivise en deux voies secondaires, entre lesquelles il faut opter. — On peut, d'une part, sans passer l'Isère, prendre à gauche et remonter sur la rive droite de cette rivière, par le pays des anciens *Centrones*, jusqu'au faîte des Alpes Graies (petit Saint-Bernard) ; pour descendre ensuite le long de la Doire-Baltée ou Grande-Doire, par le pays des anciens *Salassi*, et parvenir en Italie à Aoste (jadis *Augusta prætoria Salassorum*), d'où la Grande-Doire va se jeter dans le Pô à environ quarante-cinq kilomètres en aval de Turin. — Ou bien on peut à Montmeillan, d'une autre part, franchir l'Isère

pour aller prendre un peu plus haut sur sa rive gauche la vallée de l'Arc, affluent qui vient s'y jeter là ; puis, remonter tout le long de l'Arc, tantôt sur une rive et tantôt sur l'autre, par le pays des anciens *Medulli* (1), jusqu'au faîte des Alpes cottiennes (Mont-Cenis) ; puis, descendre tout le long de la Cenise, affluent de la Doire-Ripaire ou Petite-Doire, et parvenir ainsi en Italie dans le pays des anciens *Taurini*, à Suse (jadis *Secusione*), où la Cenise se jette dans la Petite-Doire : laquelle vient du Mont-Genèvre et va directement de Suse se jeter elle-même dans le Pô à Turin (jadis *Augusta Taurinorum*).

Laquelle de ces deux voies secondaires Annibal a-t-il dû suivre ?

Nous savons qu'il entrait dans ses plans de parvenir en Italie par un chemin détourné, par un chemin où les Romains et le consul Publius Scipion n'aient pu songer à l'attendre, pour attaquer son armée dans l'état de désordre et de délabrement où elle ne pouvait manquer de se trouver au sortir des difficultés et des rigueurs des Alpes. Et Annibal paraît en effet avoir réussi à tromper la vigilance du consul Publius, puisque celui-ci alla l'attendre beaucoup trop loin du côté de l'est, près de Plaisance. Or Strabon (dans un texte qu'on verra plus loin et où il s'autorise sans doute de quelqu'un des ouvrages de Polybe qui

---

(1) D'après ce que dit Strabon au sujet des peuples des Alpes, nous avons placé les *Medulli* (sur notre *Carte des régions sud-est des Gaules*) dans la *vallée de Maurienne*. L'exactitude de cette détermination n'offrant ici aucune importance particulière, nous n'y reviendrons pas.

ne nous sont pas parvenus) dit que cet auteur ne désigne que trois débouchés de chemins des Alpes dans cette région de l'Italie : à savoir, par le pays des *Taurini*, par celui des *Salassi*, et par celui des *Rhæti*. Et après Strabon, les Itinéraires d'Antonin nous font connaître quels étaient les anciens chemins des Alpes qui arrivaient en Italie par ces trois débouchés. Examinons-les.

1° Par le pays des *Taurini* débouchaient deux chemins qui arrivaient des bords du Rhône par les Alpes Cottiennes. L'un, à partir d'Arles, montait par la vallée de la Durance à Gap (*Vapincum*) ; l'autre, à partir de l'embouchure de la Drôme dans le Rhône, montait par Aouste (*Augusta*), Die (*Dea*) et Luc (*Lucus Augusti*) jusqu'à Gap ; et depuis Gap le chemin unique, résultant de l'union de ces deux branches, gagnait le Mont-Genèvre (*Matrona*), point culminant ; d'où il descendait par la vallée de la Petite-Doire à Suse (*Secusione*). C'est sur la première branche de ce chemin et au bord du Rhône que le consul Publius Scipion était venu attendre Annibal au passage du fleuve ; puis, il remonta sur la rive gauche jusqu'au point où Annibal l'avait passé trois jours auparavant, jusqu'à Pierrelatte, non loin de l'embouchure de la Drôme. Là, sans doute avant de rebrousser chemin, le consul put se renseigner d'une manière exacte sur la direction qu'Annibal avait prise le premier jour de sa marche, peut-être même le second jour. Il put donc savoir avec certitude que l'armée carthaginoise ne s'était point écartée du Rhône à l'embouchure de la Drôme, pour y

prendre le chemin des Alpes par Aouste (*Augusta*); mais qu'elle avait passé outre dans la direction de l'intérieur des terres, comme le dit Polybe. Par conséquent, le consul Publius Scipion, à son retour en Italie pour y attendre Annibal à la sortie des Alpes, ne pouvait songer à prendre position au débouché commun des deux chemins qui arrivaient du Bas-Rhône par le pays des *Taurini*. Il dut donc aller l'attendre au-delà de Turin du côté de l'est. Et effectivement il alla prendre position vers l'embouchure du Tésin dans le Pô, afin de surveiller les deux autres débouchés de chemins des Alpes ; mais cette position en était si loin, comme nous l'avons déjà fait remarquer précédemment, qu'à vrai dire il ne pouvait surveiller ni l'un ni l'autre de ces deux débouchés.

2° Par le pays des *Salassi* débouchaient en Italie trois chemins qui venaient de la rive gauche du Rhône à travers les Alpes. Deux y arrivaient par les Alpes Graies (*per Alpes Graias*, par le petit Saint-Bernard), le troisième par les Alpes Pennines (*per Alpes Penninas*, par le grand Saint-Bernard). L'un des deux premiers partait de Vienne et gagnait d'abord Aoste (*Augustum*, près de l'embouchure du Guiers); de ce point, Annibal l'a suivi jusqu'à *Lemincum*. De là, le chemin gagnait Montmeillan ; d'où, sans passer l'Isère, il remontait par le pays des *Centrones*, comme nous l'avons dit plus haut. Le second de ces deux chemins des Alpes Graies partait de Genève, et, coupant au plus court par Annecy (*Bautas*), venait se réunir au premier à Moutiers (*Darantasia Centronum*); d'où ces deux

chemins réunis en un seul allaient franchir le col des Alpes Graies, et descendre ensuite dans la vallée de la Grande-Doire. Mais, en descendant par cette vallée et avant de parvenir en Italie, ils s'unissaient encore au troisième chemin, celui des Alpes Pennines, lequel arrivait de Martigny-en-Valais (*Octodurus*), non sans de rudes difficultés à surmonter; et enfin le chemin unique, résultant de ces trois chemins réunis, débouchait en Italie par le pays des *Salassi*, c'est-à-dire par Aoste (*Augusta prætoria Salassorum*) et Ivrée (*Eporedia*).

3° Quant aux chemins qui arrivaient en Italie par le pays des *Rhæti* (Simplon, Saint-Gothard, Splügen), les Itinéraires d'Antonin n'en parlent pas. Du reste, Annibal n'eût pu prendre que le premier de ces trois chemins, celui du Simplon, qui venait des bords du Rhône et qui débouchait en Italie par Domo-d'Ossola (*Oscela Lepontiorum*) ; mais il ne paraît pas qu'il ait été possible, avant les travaux d'art, de descendre par ce chemin avec une armée, au versant italien près de Gondo.

Strabon, qui écrivait sa géographie du temps d'Auguste, dit que celui de ces chemins des Alpes qui traverse le pays des *Centrones* est le plus long, mais le meilleur, et qu'on y peut passer avec des chars (1).

Voilà, en résumé, à quoi se réduisent les notions que nous ont transmises les anciens, concernant les passages

(1) C'est ce chemin-là que prit Jules César pour aller envahir la Gaule transalpine, 160 ans après l'expédition d'Annibal.

des Alpes qui nous intéressent au sujet de l'expédition d'Annibal. Nous ne voyons là rien qui se rapporte au passage par le mont Cenis. Serait-ce parce que ce passage n'aurait pas été connu des Romains? Ou bien, le considéraient-ils comme impraticable, à cause de certaines pentes, très-rapides, qu'il présente du côté de l'Italie, ou à cause des déjections de torrents qui l'encombrent parfois dans la vallée de l'Arc? Ou bien encore préféraient-ils prendre le chemin des Alpes Graies, qui mène à la même destination et qui est le meilleur de tous? Du reste, nous aurons à revenir sur cette question au sujet de l'itinéraire que Tite-Live a fait suivre à Annibal.

Mais certainement les Gaulois cisalpins qu'Annibal avait pour guides, et qui sans cesse traversaient les Alpes dans cette région pour communiquer avec la mère patrie, devaient connaître tous les chemins de ces montagnes, avec toutes leurs difficultés particulières; et la première chose qu'Annibal eut à déterminer de concert avec eux, ce fut le chemin par lequel son armée traverserait les Alpes. Rappelons-nous ce qu'en a dit Polybe: « Enfin les courriers arrivèrent (en Espagne) et lui apprirent quelles étaient les dispositions et l'attente des Gaulois, la hauteur extraordinaire des Alpes, la peine qu'il devait s'attendre à essuyer dans ce passage, quoique absolument il ne fût pas impossible. » Donc déjà ces envoyés gaulois et Annibal avaient en vue dans la pensée quelque passage des Alpes excessivement difficile, mais non absolument impraticable à une armée; donc probable-

ment le passage par le mont Cenis. Rappelons-nous encore ce qu'en a dit ce petit roi des Gaulois cisalpins, Magile, qui vint à la rencontre d'Annibal au passage du Rhône, et qui adressa une allocution aux soldats carthaginois par l'intermédiaire d'un interprète. « Il semblait, dit Polybe à ce sujet, qu'on ne pouvait se défier de la promesse que les Gaulois faisaient de les conduire jusqu'en Italie par des lieux où ils ne manqueraient de rien, et par où leur marche serait courte et sûre. » Donc, ici encore les Gaulois qui venaient pour guider Annibal jusqu'en Italie, comptaient lui faire prendre le chemin du mont Cenis, qui tourne effectivement au plus court vers l'Italie, et où il était sûr que les Romains n'attendraient pas l'armée carthaginoise, puisque nulle armée étrangère à ces régions n'y avait passé jusqu'alors.

Enfin, voici le texte de Strabon, qui ne laisse plus subsister aucun doute une fois qu'on a démontré qu'Annibal est parvenu à Chambéry. « Polybe, dit Strabon, ne nomme que quatre passages de ces montagnes (des Alpes) : l'un, par la Ligurie, près de la mer Tyrrhénienne; un autre, *qui est celui par lequel Annibal passa, et qui traverse le pays des Taurini;* un troisième, qui passe par le pays des *Salassi;* et un quatrième, par celui des *Rhæti*. Tous quatre sont, dit-il, pleins de précipices (1). » Or, à partir de Chambéry, on ne peut plus gagner l'Italie avec une armée que par deux chemins : ou par le Petit

(1) STRABON, IV. Version de Coray.

Saint-Bernard et Aoste (pays des *Salassi*), ou par le mont Cenis et Suse (pays des Taurini); donc c'est pour nous comme si Strabon disait qu'Annibal a passé par le mont Cenis.

C'est donc par le chemin du mont Cenis que va passer Annibal, à partir de la ville des Allobroges dont il vient de s'emparer, c'est-à-dire de *Lemincum* ou Chambéry; et c'est dans cette direction que nous allons maintenant le suivre, bien qu'aucun auteur n'ait fait mention de ce chemin du mont Cenis avant l'époque d'Auguste.

Mais pour pouvoir, au besoin, déterminer en quel lieu de ce chemin Annibal devra se trouver tel ou tel jour après qu'il se sera de nouveau mis en marche, il est indispensable de connaître la longueur moyenne des marches de l'armée carthaginoise dans la traversée des Alpes; et, heureusement, Polybe nous en fournit encore le moyen. —D'une part, il a dit ci-dessus (p. 105): « Depuis le passage du Rhône, en allant vers ses sources, jusqu'à ce commencement des Alpes d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cents stades. Les hauteurs des Alpes, après lesquelles on se trouve dans les plaines d'Italie qui sont le long du Pô, s'étendent encore à *douze cents stades...* » Ainsi, la longueur du chemin que suit Annibal, depuis son entrée dans les Alpes auprès de l'embouchure du Guiers ou auprès d'Aoste (*Augustum*), jusqu'à son débouché en Italie dans les plaines du Pô, doit être de douze cents stades, c'est-à-dire de *deux cent vingt-deux kilomètres;* et il est facile de vérifier que telle est réellement, depuis l'un de

ces points jusqu'à l'autre, la longueur de la traversée des Alpes par le mont Cenis. — D'une autre part, Polybe dira ci-après (p. 248) : « Il y avait cinq mois et demi qu'Annibal était parti de la Nouvelle-Carthage, en comptant les *quinze jours* que lui avait coûtés le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô. » — Ainsi, quinze jours nous représentent la totalité de l'espace de temps qu'a duré la traversée des Alpes par l'armée d'Annibal. Il faudra donc en retrancher, et le nombre des jours de repos accordés à l'armée, et le nombre des jours d'arrêt forcé devant quelque obstacle, pour que le reste exprime le nombre des jours de marche effective, ou le nombre exact des marches exécutées dans la traversée des Alpes. Disons d'avance, sauf vérification attentive dans la suite du texte, que le nombre des *marches* ainsi déterminé est de *dix*. — Par conséquent, l'armée d'Annibal a fait dans la traversée des Alpes des marches d'une longueur moyenne de *cent vingt stades*, c'est-à-dire d'environ *vingt-deux kilomètres*.

Et comme nous devons compter les jours et les marches elles-mêmes à partir de l'entrée dans les Alpes, notons qu'il y en avait déjà deux à compter le soir où la ville des Allobroges fut prise. Ainsi : deux jours écoulés et deux marches accomplies, voilà le compte fait pour l'itinéraire d'Annibal depuis son entrée dans les Alpes jusqu'au moment actuel, où il vient de prendre l'ancienne ville des Allobroges, *Lemincum*, aujourd'hui Chambéry. Suivons maintenant le récit de Polybe.

§ XIV. — **L'armée d'Annibal se remet en marche. Elle est attaquée à l'improviste par un peuple voisin des Allobroges.**

« Annibal campa dans cet endroit (à *Lemincum*) et s'y rafraîchit un jour entier (troisième jour depuis l'entrée dans les Alpes). Le lendemain on continua de marcher. Pendant quelques jours, la marche fut assez tranquille. Au quatrième, voici un nouveau péril qui se présente. » (III, x.)

Voyons tout d'abord où devait être Annibal ce jour-là. A partir de Chambéry pour se rendre au mont Cenis, on marche longtemps comme en plaine; puis, la vallée de Maurienne, où l'on entre bientôt, est largement ouverte et ne présente d'abord aucune difficulté. Aussi le texte dit-il ci-dessus que, pendant quelques jours, la marche de l'armée d'Annibal fut assez tranquille. Au quatrième jour, ou à la quatrième marche depuis le départ de la ville des Allobroges (c'était au septième jour, ou à la sixième marche depuis l'entrée dans les Alpes), à quel point du chemin devait être l'armée carthaginoise? L'étroitesse de la vallée de Maurienne faisant que soit le cours de l'Arc, soit l'ancien chemin naturel, soit le chemin de fer actuel diffèrent à peine de longueur, on peut, sans erreur sensible, compter ici les distances par celles du chemin de fer, qui sont certaines et faciles à constater. Ainsi, le chemin étant peu rapide dans cette partie, les trois marches précédentes (à vingt-deux kilomètres chacune ou un peu plus) avaient dû

amener l'armée carthaginoise tout près de Saint-Jean de Maurienne, qui est à soixante-neuf kilomètres de Chambéry par la voie ferrée. C'est donc là que dut camper Annibal le soir du troisième jour de marche depuis Chambéry; et c'est là, à Saint-Jean de Maurienne, que, le lendemain matin, au quatrième jour, dut se présenter le nouveau péril dont Polybe va parler.

« Les peuples qui habitaient sur cette route inventent une ruse pour surprendre Annibal. Ils viennent au-devant de lui portant des rameaux et des couronnes sur la tête. C'est le signal de paix et d'amitié chez ces Barbares, comme le caducée chez les Grecs. Cela parut suspect à Annibal; il s'informa exactement quel était leur dessein, quel motif les amenait. Ils répondirent qu'ayant su qu'il avait pris une ville sur *leurs voisins*, et qu'il avait terrassé quiconque avait osé lui tenir tête, ils venaient le prier de ne leur faire point de mal, et lui promettre de ne lui en faire point; s'il doutait de leur bonne foi, qu'ils étaient prêts à donner des otages.

« Annibal hésita longtemps sur le parti qu'il devait prendre. D'un côté, en acceptant les offres de ces peuples, il avait lieu d'espérer que cette condescendance les rendrait plus réservés et plus traitables. De l'autre, en les rejetant, il était immanquable qu'il s'attirât ces barbares sur les bras. Sur ces deux raisons, il fit du moins semblant de vouloir bien les mettre au nombre de ses alliés. Aussitôt on lui amena des otages; on le fournit de bestiaux, on s'abandonna entièrement à lui sans aucune pré-

caution, sans aucune marque de défiance. Annibal, de son côté, se livra tellement à leur bonne foi apparente, qu'il *les prit pour guides dans les défilés qui restaient à franchir*. Ils marchèrent donc à la tête pendant *deux jours*. » (III, x.)

D'après la disposition des lieux à Saint-Jean de Maurienne, c'est là que de tout temps a dû se former le plus grand centre de population dans la vallée de l'Arc. Il est donc tout naturel que ce soit là même qu'Annibal ait rencontré la population du pays rassemblée à l'occasion d'un événement aussi émouvant que l'arrivée de l'armée carthaginoise, et là aussi que cette population ait décidé en commun du parti à prendre dans cette grave conjoncture. Le peuple qui habitait sur cette route et qui vint au devant d'Annibal était, dit Polybe, *voisin des Allobroges :* cela est bien évident pour la vallée de Maurienne. C'étaient, croyons-nous, les anciens *Medulli* de Strabon. Le premier effet de la nouvelle que l'armée carthaginoise approchait, dut être de faire fuir tous ces habitants du pays çà et là; mais la sécurité même du refuge que leur offraient les montagnes et les forêts leur permit de concevoir hardiment le projet indiqué ci-dessus, et de tout disposer secrètement pour le mettre à exécution sans retard, c'est-à-dire dès le lendemain de l'arrivée des Carthaginois dans le pays. Tout étant donc prêt lorsqu'Annibal arriva chez eux, au quatrième jour de marche depuis Chambéry, ils se présentèrent à lui comme on l'a vu; il les prit pour guides dans les défilés qui restaient à fran-

chir; et, depuis ce moment-là, ils marchèrent à la tête de l'armée pendant deux jours.

On voit dans le texte qu'au point de la route où ce peuple vint au devant d'Annibal *des défilés restaient à franchir*. Ainsi : défilés par-derrière et défilés par-devant l'armée d'Annibal, dans sa position actuelle : telle est bien la disposition des lieux pour une armée qui arrive de Chambéry à Saint-Jean de Maurienne.

Ces deux jours, pendant lesquels les habitants du pays marchèrent à la tête de l'armée carthaginoise, étaient les septième et huitième jours, à dater de l'entrée dans les Alpes; et les deux marches correspondantes seront les sixième et septième marches, à compter de l'entrée de ces montagnes située au bord du Rhône, à l'endroit où ce fleuve reçoit le Guiers.

Voyons d'avance où devra être l'armée carthaginoise sur la fin du deuxième jour où elle fut guidée par les habitants du pays. Nous savons par Polybe que la longueur moyenne d'une marche de cette armée dans la traversée des Alpes fut d'environ cent vingt stades ou vingt-deux kilomètres. Ainsi, à partir de Saint-Jean de Maurienne, la première des deux marches en question dut faire parvenir l'armée carthaginoise à La Praz (22 kilom.), où est une station du chemin de fer; peut-être même fut-elle poussée à deux kilomètres plus loin, à Saint-André : la position y étant convenable pour camper, et les gens du pays aidant Annibal dans son ardeur de parvenir en Italie, et dans son impatience d'en finir promptement avec cette


Peres

traversée des Alpes. Mais cela n'a point d'impor-
à préciser.

jour suivant, à partir de La Praz ou de Saint-André
r la carte ci-jointe), la marche devra aboutir près de
mignon, qui est à 23 ou 24 kilomètres de La Praz :
s cette marche va être troublée, comme on le verra ci-
ès. Par conséquent, ce sera entre La Praz et Termi-
n que l'armée carthaginoise devra se trouver le
xième jour de marche avec les guides du pays ; et
ant-garde devra être d'autant plus près de Termi-
n que la marche aura été ce jour-là plus tardivement
rrompue par l'événement qui se prépare. Revenons
ntenant au récit de Polybe.

« Quand on fut entré dans un *vallon, qui de tous les*
is était fermé par des rochers inaccessibles, ces per-
s attroupés vinrent fondre sur l'arrière-garde d'Anni-
. Ce vallon eût sans doute été le tombeau de toute l'ar-
e, si le général carthaginois, à qui il était resté quel-
défiance, et qui s'était précautionné contre la
hison, n'eût mis *à la tête les bagages avec la cavalerie,*
les pesamment armés à la queue. Cette infanterie sou-
t l'effort des ennemis, et sans elle la perte eût été
ucoup plus grande. Mais malgré ce secours il périt là
nd nombre d'hommes, de chevaux et de bêtes de
arge. Car *ces barbares, avançant sur les hauteurs à me-*
re que les Carthaginois avançaient dans le bas, de là
tôt roulaient, tantôt jetaient de grosses pierres, qui ré-
ndirent *tant de terreur parmi les troupes*, qu'Annibal fut

obligé de se tenir *pendant toute une nuit* avec la moitié de son armée *sur un rocher fort et découvert* pour veiller à la défense des chevaux et des bêtes de charge; encore cette nuit suffit-elle à peine *pour les faire défiler.* » (III, x.)

Qu'on veuille bien arrêter un moment son attention sur tout ce que notre auteur vient de dire, particulièrement sur ce qui concerne l'ordre de marche de l'armée carthaginoise au moment de l'attaque, et sur le trouble qu'y jeta ensuite la terreur causée par cette attaque subite. Car il importe de se faire dans la pensée un tableau exact de ce combat, afin de bien reconnaître le lieu qui en fut le théâtre.

Quand l'attaque survint, les bagages avec la cavalerie cheminaient en tête de l'armée ; les pesamment armés marchaient en queue ; et ce fut, paraît-il, cette arrière-garde seule qui tint ferme contre l'effort des ennemis. Ceux-ci survinrent du haut d'un versant de montagne, au bas duquel passait la route suivie par l'armée carthaginoise ; et de là, avançant dans le haut à mesure que les Carthaginois avançaient dans le bas, ils firent rouler sur eux ou lancèrent à la main de grosses pierres, « qui répandirent tant de terreur parmi les troupes (dit Polybe : suivons bien ce qu'il ajoute), qu'Annibal fut obligé de se tenir pendant toute une nuit avec la moitié de son armée sur un rocher fort et découvert, pour veiller à la défense des chevaux et des bêtes de charge ; encore cette nuit suffit-elle à peine pour les faire défiler. » On voit donc qu'il manque ici l'indication spéciale du désordre matériel, inséparable de la terreur qui se répandit parmi

les troupes du centre; mais que ce désordre matériel est implicitement constaté, par la mesure même que prit aussitôt Annibal pour en prévenir les conséquences. Ainsi, bien que les pesamment armés aient tenu ferme à l'arrière-garde et soutenu avec vigueur l'effort des ennemis, évidemment l'ordre de la marche a été bouleversé. Le fait ne peut être mis en doute, puisque les chevaux et les bêtes de charge, qui d'abord cheminaient en tête de l'armée, défilèrent ensuite devant une moitié de l'armée. Celle-ci se trouvait donc alors par devant; où il paraît qu'elle se serait précipitée par un premier mouvement de terreur, et où Annibal lui-même aurait couru la rallier pour veiller à la défense des chevaux et des bêtes de charge restés en arrière.

Pour nous rendre compte de tout cela, cherchons d'abord quel fut précisément le lieu de ce deuxième combat qu'Annibal eut à soutenir dans les Alpes. (Voir la carte.)

Les dates et les mesures de distance constatées plus haut, les conditions locales signalées par Polybe, l'orographie du pays, tout s'accorde pour démontrer que cette attaque subite et le désordre extrême qui en résulta parmi l'armée carthaginoise, durent avoir lieu dans cette partie de la vallée de Maurienne qui s'étend, depuis l'endroit où se voit aujourd'hui le fort de l'Esseillon, jusque près de Termignon. Ce lieu avait été parfaitement choisi pour y attaquer l'armée d'Annibal. En effet, comme le dit Polybe, elle venait d'entrer là dans un vallon qui de tous les côtés était fermé par des rochers inaccessibles. A

droite et à gauche, évidemment les montagnes étaient inaccessibles ; par devant, c'était le faîte des Alpes qu'Annibal croyait à peine pouvoir franchir ; par derrière, c'était une gorge de montagnes de plus de cinquante kilomètres de longueur, pleine de défilés, et encore la retraite s'y trouvait-elle barrée à l'armée carthaginoise par la disposition naturelle du lieu, résultant d'un accident géologique.

Qu'on veuille bien se figurer une immense crête de rochers d'une centaine de mètres d'élévation, qui se dégage du flanc des montagnes de la rive droite de l'Arc, et vient transversalement barrer la vallée jusqu'à l'autre versant, sauf une coupure à pic qui reste de ce côté-ci. Cette coupure elle-même est un véritable abîme, au fond duquel on entend le fracas des eaux de la rivière, qu'à peine on peut apercevoir de quelques points. Joignez à cela que sur la rive gauche, où le chemin est forcé de passer, il est là coupé transversalement par un autre gouffre de rochers, au fond duquel le Nant, ou torrent de Sainte-Anne, roule ses eaux avec autant d'impétuosité que l'Arc, et va s'y précipiter vis-à-vis du barrage, sur lequel est assis le fort de l'Esseillon. Pour gagner le mont Cenis, il faut passer ce Nant, et, dès qu'on l'a passé, on se trouve dans ce vallon étroit fermé de toutes parts, où l'armée carthaginoise fut accablée de grosses pierres, roulées ou lancées par les habitants du pays. L'unique voie de salut était donc de franchir les Alpes. Et, en effet, on a vu qu'Annibal n'hésita pas à faire défiler son armée et à marcher en avant.

Voici quel est encore de nos jours l'aspect général de ces lieux, d'après un auteur italien qui les avait visités. On va voir que cet aspect évoque naturellement dans la pensée l'image employée par Polybe, lorsqu'il dit que ce vallon eût pu être le *tombeau* de toute l'armée. — « Dans une horrible solitude des Alpes, dit l'auteur italien, sur le bord d'un profond ravin que l'Arc a creusé au milieu de couches calcaires, s'élève le fort de l'Esseillon, qui ferme la vallée de Maurienne, domine le cours de l'Arc et couvre le passage du grand et du petit mont Cenis. La solidité des constructions militaires, leurs grandes et justes proportions, les sentiers coupés au milieu des rochers et serpentant jusqu'au sommet, le pont jeté sur un abîme, le torrent qui mugit au fond du ravin, l'aspect désolé de lieux où la nature semble plongée dans un deuil éternel, les grandes œuvres produites par l'homme entre l'abîme et le chaos, l'idée de la guerre, terrible dans ce lieu où les éléments ont déjà établi l'empire de la destruction, l'horreur qu'inspire la pensée d'un siége et encore plus d'un assaut au milieu de tant d'images de ruine et de mort, ébranlent violemment l'âme et font que le voyageur s'arrête pensif et recueilli (1). »

Et pour donner une idée de ce que devait être à l'époque d'Annibal l'état du chemin du mont Cenis qui passe là, nous allons en citer une description qui ne date que de deux siècles et demi, mais qui suffira pour qu'on puisse

(1) DAVID BERTOLOTTI, *Viaggio in Savoia*.

apprécier les difficultés naturelles de ce chemin. Nous tirons ces renseignements d'un vieil itinéraire, écrit en latin avec assez d'élégance, et dont nous avons pu vérifier l'exactitude de nos propres yeux, soit dans cette région des Alpes, soit ailleurs :

« A un mille de là (de Saint-André), y est-il dit, on arrive au village de *Modane* situé dans une plaine assez agréable... On y voit nombre d'usines pour l'exploitation du fer. Le costume des femmes y est différent de ce qu'il était jusque-là dans la vallée. On nous servit à dîner aux *Trois-Rois*. Le dîner terminé, il nous fallut repartir de cette plaine et continuer notre marche sur des rochers escarpés, et par de petits chemins encore plus étroits là que jamais auparavant. A gauche, une vallée si profonde que le regard n'y peut plonger; à droite, des rochers qui surplombent et des chutes d'eau étourdissantes; sous les pieds, çà et là, des ponts de bois jetés entre deux rochers, établis avec des planches, et au-dessous desquels l'eau se précipite des hauteurs comme une pluie. Tout cela exige de la part du voyageur la plus grande attention, s'il ne veut pas au moindre accident glisser avec son cheval dans l'abîme. Nous apercevons à gauche le village de *Bourgue* (Bourget) sur un terrain rocailleux et néanmoins assez bien cultivé. A un mille de distance, on arrive à *Vilars* (Villarodin), village situé au col d'un mont, d'où on descend à un petit pont de bois (pont du Nant) qui est à peine capable de supporter le poids d'une monture, et au-dessous duquel, dans un abîme, les eaux passent avec

la plus grande impétuosité et avec un fracas abominable. On laisse à gauche dans le fond de la vallée le village d'*Abrietz* (Avrieux), et on descend peu à peu pendant un mille au village de *Bareman* (Bramans), qui fut jadis une cité... A un mille plus loin, est le hameau de *Souliere* (Solières-Envers), qui est bâti partie au pied et partie dans le haut d'un coteau. Non bien loin de là est le village de *Tremignan* (Termignon), situé au fond de la vallée, au bord de l'Arc, dont le volume d'eau est augmenté ici par le ruisseau la *Vannoise* (le Doron, qui provient des monts de la Vanoise situés au nord). De là, par un chemin en pente sur un terrain assez fertile en céréales (sur la rive gauche de l'Arc), nous gagnâmes le village de l'*Asnebourg* (Lans-le-Bourg), à un mille de distance, où, accablés de fatigue, nous trouvâmes à peine le nécessaire, mais bien assez de malpropreté, dans l'auberge des *Trois-Rois* (1). »

---

(1) « *Uno lapide* itur isthinc in vicum *Modane*, amabiliori in planitie situm... in quo frequentes videas officinas ferrarias, cultumque mulierum diversum a prioribus; nobis prandium exhibitum *à Trois-Rois*. Quo finito, e planitie rursus ad præruptas rupes angustioribus quam unquam antehac semitis, pergendum erat; ad lævam valles tam altæ ut effugiant visum; ad dextram saxa capiti imminentia, cum stridentibus aquarum præcipitantiis; subtus pontes hinc inde lignei tabulati, sub quibus instar imbrium aqua defertur e jugis, saxosa juga connectunt. Hæc omnia circumspectum reddunt viatorem, nisi vel momento cum equo in abyssum ire velit. *Bourgue* vicus ad sinistram loco salebroso, frugibus tamen culto, cernitur. *Vilars*, 1 *mill.*, vicus, in jugo montis hæret; a quo descensus fit ad ponticulum ligneum, qui vix ferundo est vectorem; sub quo in abysso velocissimi aquarum fluxus, abominabili cum strepitu. *Abriez* vico ad sin. in valle relicto, paulatim descenditur 1 *mill.* ad vicum *Bareman*, qui olim civitas...... Hinc pagus *Soulierc*, 1 *mill.*, abjacet; cujus pars ad pedem, pars ad caput montis ædificata est. Prope abest *Tremignan* vicus, in valle ad *Arcam*, quam amnis *Vannoise* heic auget. Ex hoc, clivoso itinere

Qu'on juge par cette description de ce que devait être ce chemin du mont Cenis à l'époque d'Annibal. Mais n'oublions ni les Gaulois cisalpins et leur roi Magile qui dirigeaient sa marche, ni le corps d'ouvriers militaires qu'il avait dans son armée et qui lui avaient déjà rendu de si grands services au passage du Rhône. Du reste, ce vieux chemin du mont Cenis est encore aujourd'hui parfaitement reconnaissable, et il est complétement tracé sur la carte de l'état-major sarde (dont on a un extrait sous les yeux), sauf bien entendu dans les endroits où la route actuelle l'a recouvert.

Ce qu'il importe surtout de remarquer au sujet de ce chemin, c'est que depuis le pont Saint-André en face de Freney, jusqu'à Solières-Envers près de Termignon, c'est-à-dire dans presque toute la longueur de cette marche, l'armée carthaginoise remontait sur la rive gauche de l'Arc, au pied du versant de la vallée tourné au nord-ouest, et en conséquénce de cette exposition, naturellement couvert de bois de sapins ou autres arbres résineux. De sorte que l'armée en marche dans ce chemin avait d'un côté, à sa gauche et en bas, la rivière ou les précipices qui la bordent, et de l'autre côté, à sa droite et en haut, les sombres forêts qui couvrent ce versant et qui y

---

tetendimus solo satis frumenti ferace in vicum *l'Asnebourg*, 1 *milliario*; ubi fessi, angustum vix, impurum satis, habuimus diversorium *à Trois-Rois*. »

ABRAH. GOLNITZI. *Dantisc.* — ULYSSES BELGICO-GALLICUS, *fidus tibi dux et Achates*, *per* BELGIUM HISPAN., REGNUM GALLIÆ, DUCAT. SABAUDIÆ, TURINUM *usque*, *Pedemonti metropolin*. — LUGDUNI BATAV., *ex officina* ELZEVIRIANA. — CIϽ IϽC XXXI. (p. 663).

descendent plus ou moins près du chemin, depuis Freney jusqu'à Solières-Envers.

Maintenant qu'on connaît bien *ce vallon fermé de toutes parts* que Polybe signale, et (autant qu'il nous a été possible de le faire connaître dans son état primitif) le chemin d'Italie qui passait jadis dans ce vallon, comme y passe encore aujourd'hui la route du mont Cenis exécutée au commencement de notre siècle, on peut se faire une idée assez claire et assez complète de l'attaque décrite par l'auteur, et dont ces lieux furent le théâtre.

L'armée carthaginoise était donc partie de La Praz ou de Saint-André dans l'ordre indiqué par le texte, les bagages avec la cavalerie en tête, le gros de l'infanterie à la suite, et les pesamment armés à la queue. Déjà une grande partie de la colonne de marche avait passé le pont du Nant et était entrée dans ce vallon fermé de tous les côtés et signalé plus haut : disons, pour fixer les idées, que la tête des bagages avec la cavalerie approchait de Solières-Envers, où il faut repasser l'Arc ; que les premiers fantassins arrivaient à Bramans ; et que les pesamment armés venaient de partir de La Praz et de passer l'Arc à l'endroit où est aujourd'hui le pont Saint-André, en face de Freney. De sorte que toute l'armée se trouvait sur la rive gauche de l'Arc et le long des forêts résineuses qui couvrent ce versant de la vallée.

Il pouvait être environ midi. Tout à coup, sur le flanc droit de la colonne de marche, se précipitent une multitude d'ennemis sortant des bois qui couvrent ce versant

de la vallée, et de là, les uns font rouler sur l'armée carthaginoise de gros blocs de roche, les autres lancent de grosses pierres. On comprend l'effet que dut produire cette avalanche de blocs de pierre sur l'armée engagée dans un chemin étroit, et ayant à sa gauche et en bas presque partout des précipices, depuis Modane jusqu'à Bramans.

Et sans discontinuer leur mode d'attaque, les ennemis avancent dans le haut à mesure que les Carthaginois avancent dans le bas ; c'est-à-dire qu'ils courent le long de ce versant du vallon depuis Modane jusqu'à Solières-Envers, en continuant d'accabler l'armée de ces blocs de pierre qu'ils font rouler ou qu'ils lancent sur elle, sans que les troupes puissent monter vers eux et les joindre à l'épée espagnole dont elles sont munies. L'attaque devient donc générale d'un bout à l'autre de la colonne de marche, suivant l'opportunité des lieux.

A l'arrière-garde, les pesamment armés tiennent ferme contre l'effort des ennemis. Mais, dans le milieu de la colonne, *la terreur* se répand parmi les troupes à tel point que, pour échapper à cette situation périlleuse, chacun se précipite et tâche de gagner les devants : cela devient une course pêle-mêle au milieu des chevaux et des bêtes de charge qui s'effrayent à leur tour, se dérobent et se jettent hors du chemin çà et là, ou dans les précipices, ou au-delà de la rivière. A l'aspect d'un tel désordre, Annibal lui-même, qui voit la ruine de son expédition, s'il perd sa cavalerie et ses bêtes de charge, enfonce les éperons, franchit

tout ce qu'un coursier d'Afrique peut franchir et parvient en avant, où il arrête les troupes effrayées, les rallie et leur fait prendre position sur un rocher fort et découvert qui se trouve là. C'est-à-dire qu'Annibal range cette moitié de son armée sur les assises rocheuses qui bordent la rive droite de l'Arc vis-à-vis de Solières-Envers, dans l'étendue d'environ deux mille mètres, entre deux torrents qui viennent s'y jeter : position qui commande absolument tous les chemins de la vallée.

De là donc, avec la moitié de ses troupes, pendant que les pesamment armés à l'arrière-garde continuent d'avancer en soutenant l'effort des ennemis, son regard embrasse toute l'étendue du désordre, et il veille à la défense des chevaux et des bêtes de charge qu'on ramène comme on peut au chemin, où il les fait défiler sous ses yeux jusqu'au-delà du ruisseau voisin en amont, et encore au-delà du Doron et de l'Arc à Termignon (avec l'ordre de pousser ensuite leur marche sur la rive gauche de la rivière jusqu'à Lans-le-Bourg), où ils seront en sûreté et trouveront le fourrage nécessaire.

Sur ces entrefaites la nuit était venue, « et Annibal, dit Polybe, fut obligé de se tenir pendant toute cette nuit-là avec la moitié de son armée sur ce rocher fort et découvert pour veiller à la défense de ses chevaux et de ses bêtes de charge ; encore cette nuit suffit-elle à peine pour les ramener et les faire défiler. »

Quelle put être la force numérique des ennemis qui attaquèrent ainsi l'armée d'Annibal ? Nous n'avons à ce

sujet qu'une indication très-vague : *ces perfides attroupés,* dit l'auteur. Ajoutons que la population d'un pays si peu producteur de denrées alimentaires pour l'homme n'a jamais pu être bien nombreuse. Au fond, d'après le récit même de l'attaque dont il s'agit, elle paraît s'être réduite à faire rouler ou à lancer de grosses pierres sur l'armée carthaginoise, sans employer aucune autre arme. On conçoit, en effet, que des montagnards vigoureux et accoutumés dès l'enfance à toutes les difficultés du pays, aient pu de cette manière et sur un tel terrain, même sans armes proprement dites, faire d'en haut beaucoup de mal aux troupes carthaginoises engagées en bas dans le chemin, sans que celles-ci aient pu monter à eux assez vite pour les joindre les armes à la main. On comprend aussi qu'en faisant rouler et en lançant de grosses pierres, ils aient tué, blessé ou dispersé beaucoup d'hommes, et surtout beaucoup de chevaux et de bêtes de charge.

Du reste, on ne doit pas s'étonner que Polybe, qui était lui-même un homme de guerre, n'ait pas mis en pleine lumière sous les yeux de son lecteur le triste spectacle d'une telle armée jetée dans un tel désordre par une attaque de cette nature. Il nous montre bien Annibal dans sa position dominante, rétablissant l'ordre en faisant reprendre les devants à la cavalerie et aux bêtes de charge, obligé même d'y veiller de sa personne pendant toute une nuit; mais il ne parle plus des ennemis, sauf qu'il ajoute dès le commencement de la phrase suivante :

« Le lendemain, les ennemis s'étant retirés... » On ne les vit donc plus le lendemain matin, et nous devons croire qu'ils s'étaient retirés le soir de l'attaque dès la nuit venue; soit parce qu'ils ne pouvaient plus voir à diriger leurs pierres; soit parce qu'il leur eût fallu, sur le terrain presque plan du fond du vallon au pied de la position d'Annibal, trop approcher des pesamment armés : lesquels sans doute s'étaient rangés là, pour couvrir la masse confuse d'hommes, de chevaux et de bêtes de charge qu'Annibal faisait défiler sous ses yeux, vis-à-vis de Solières-Envers, point où il fallait repasser l'Arc. Les ennemis durent donc se retirer le soir de l'attaque, dès qu'ils ne se trouvèrent plus à une distance prudente de la position forte où se tenait Annibal avec la moitié de son armée.

De son côté, sur ce rocher fort et découvert, le grand général devait être bien douloureusement affecté d'avoir vu sa belle armée, qu'il avait si puissamment organisée pour la guerre ordinaire, jetée dans un tel désordre à coups de grosses pierres, lancées par une population farouche, embusquée sur son passage, grâce à une disposition fatale de ces lieux, où aucune prudence humaine n'eût pu l'en préserver. Que les pertes éprouvées là, surtout ces nouvelles pertes de chevaux et de bêtes de charge qui affaiblissaient tant la force de son armée, durent lui être sensibles ! Quelles tristes, quelles poignantes pensées durent assiéger sa grande âme pendant toute cette nuit qu'il passa là à veiller lui-même pour faire rechercher, rame-

ner au chemin et défiler en avant ce qu'on put retrouver de ses chevaux et de ses bêtes de charge dispersés dans cette fatale journée !

De leur côté, les habitants du pays durent être bien exaltés à la fin de ce succès mémorable, bien glorieux, bien triomphants d'avoir ainsi tué ou blessé et jeté en plein désarroi tant de bêtes de charge, tant de cavalerie et d'infanterie, simplement à coups de grosses pierres poussées ou lancées d'en haut à travers les rangs. Cette exaltation néanmoins ne paraît pas les avoir entraînés jusqu'auprès de la position d'Annibal. Car, s'ils eussent poussé à ce point l'audace, Polybe l'eût su et n'eût pas manqué de le dire. Mais, outre qu'il est évident que sur ce terrain du fond du vallon, ils eussent perdu l'avantage qui avait fait leur force auparavant, on doit croire que s'ils n'avaient pas encore jusque-là senti la pointe des épées ou des lances, du moins ils les avaient aperçues, et c'était assez : à juger d'eux par leurs descendants que, certes, nul qui les connaisse ne prendra pour des simples. Donc, ces habitants du pays se sont contentés de prendre congé d'Annibal à une certaine distance de ce rocher fort et découvert, où il se tint pendant toute une nuit avec la moitié de son armée, pour veiller à la défense et au défilé des chevaux et des bêtes de charge.

Voilà donc, *dans ce vallon qui de tous les côtés était fermé par des rochers inaccessibles,* la position forte où la vaillante armée d'Annibal fut forcée de se tenir sur pied pendant toute une nuit, prête à porter du secours au

premier appel. Nuit d'angoisse et de recueillement pour ce grand homme, et pour cette armée qu'une poignée de montagnards avait pu surprendre et troubler ainsi dans sa marche, et qu'il fallait songer à préserver du retour d'un pareil danger.

Ici peut-être n'est-il pas hors de propos de signaler un nom de lieu bien remarquable, le nom de *Bonne nuit.* Regardons sur la carte : *Bonne nuit,* voilà le nom que nous trouvons appliqué à travers les âges au ruisseau qui se jette là dans l'Arc, à l'extrémité sud-ouest de la position qu'occupait Annibal. Et ce nom est bien authentique, car notre lecteur a sous les yeux un extrait photographié de la carte de l'état-major sarde. A-t-on jamais vu un tel nom de ruisseau ailleurs que là? Ce n'est pas tout : regardons à l'autre extrémité de cette position qu'occupait Annibal, l'autre ruisseau où avec lui la moitié de son armée dut prendre l'eau nécessaire pendant cette nuit mémorable : *Bonne nuit* est encore le nom traditionnel, usité de nos jours pour le désigner.

Serait-il donc trop téméraire, après une constatation aussi singulière, de se demander si ce n'est pas à la suite et en mémoire de cette cruelle nuit que, par la plus amère et la plus gauloise des ironies, les habitants de ces contrées, tout fiers et tout enivrés de leur exploit, ont donné à ces deux ruisseaux la dénomination de *Bonne nuit :* dénomination qui se serait perpétuée jusqu'à nos jours, et qui devait leur rappeler à chaque instant à eux, avec une ironique satisfaction, qu'ils avaient forcé la puissante

armée du grand Carthaginois à chercher un refuge toute une nuit là même, sur ces rochers entre ces deux ruisseaux ?

Ce dut être là, en effet, un événement mémorable entre tous, parmi les peuples de cette région des Alpes, qu'un tel échec infligé à Annibal et à son armée ; un de ces événemonts qui enflamment les imaginations et qui se racontent gaiement et avec orgueil dans les foyers (*prœlia conjugibus loquenda*, comme dit Horace) ; et dont l'impression reste comme incrustée dans les lieux par un signe ou par un nom, à travers le cours des siècles, et alors même que les esprits en ont tout à fait perdu le souvenir.

Ajoutons qu'il se rencontre, sur ce même terrain, deux autres indices d'un souvenir populaire et traditionnel qui peuvent se rapporter au même événement, à savoir : d'abord un souvenir de pitié, dans la chapelle érigée à *Notre-Dame de Pitié*, en face de Solières-Envers, où le chemin repasse l'Arc, et où durent s'accumuler pêle-mêle les hommes, les chevaux et les bêtes de charge ; et encore, un souvenir de cris de détresse et d'alarme, dans le nom même du village de *Bramans*, situé précisément à l'endroit où dut se produire le plus de terreur et de désordre parmi les troupes carthaginoises (1).

(1) Car parmi le peuple de ces contrées, pour indiquer les cris quelconques de cette nature, par exemple les cris de vaches égarées qui s'alarment et cherchent le troupeau, on emploie le mot *bramer*, qu'on emploie d'ailleurs partout en France pour désigner spécialement le cri du cerf, et qui paraît avoir un radical commun avec d'autres mots analogues, tels que *brailler*, *braire*.

Considérons d'ailleurs que rien ne saurait provenir de plus haut à travers les âges que les noms de lieux parmi les peuples.

Il est bien clair que le nom actuel de *Bonne nuit* ne date point de l'époque d'Annibal, et qu'à cette époque les hommes de cette région des Alpes se souhaitaient une *bonne nuit* dans une autre langue, ou par une autre expression de même sens. Mais cela n'est point, croyons-nous, une objection à faire contre notre thèse. En effet : regardons près de là, au nord, ce groupe d'Alpes gigantesques, les plus élevées de la chaîne, et qu'on appelle aujourd'hui en français le *mont Blanc*. Ce nom date-t-il donc du même temps que la langue française actuelle ? Le nom ancien qui nous est parvenu à travers les âges et que nous avons déjà mentionné ici plusieurs fois, c'est *Alpes Graiæ*, les Alpes Graies. Le mont Blanc et les Alpes attenantes s'appelaient donc jadis *Graia* et *Graiæ*, c'est-à-dire la Grée et les Grées, ou en français, la Vieille et les Vieilles. Or on sait que, suivant la mythologie des anciens, les Grées étaient trois sœurs aînées des Gorgones, et qu'on leur avait donné le nom de *Vieilles,* parce qu'elles étaient *venues au monde avec des cheveux blancs*. On voit donc bien que ce nom primitif des Alpes les plus élevées de toute la chaîne signifiait déjà parmi les anciens de vieilles montagnes à tête blanche, et *qui ont toujours eu la tête blanche dès le premier moment de leur existence*. C'est-à-dire que ce nom primitif présentait, parmi les anciens et dans une autre langue, exactement ce même

sens que représente encore aujourd'hui parmi nous le nom français de *mont Blanc*. Le nom se trouve donc avoir changé dans le langage, sans avoir aucunement changé dans sa signification primitive.

De même pour l'expression de *Bonne nuit :* quelle qu'ait pu être la langue usitée en Maurienne depuis l'époque d'Annibal, le nom des deux ruisseaux appelés aujourd'hui du nom de *Bonne nuit,* précisément parce que c'était un nom significatif et une expression familière, a dû passer par les mêmes phases que le langage local, sans néanmoins avoir changé de sens. Aujourd'hui même dans le patois du pays l'expression en est notablement différente : on dit *Bona nait.*

Du reste, nous soumettons toutes ces remarques à notre lecteur : c'est à lui qu'il appartient d'en apprécier soit la justesse, soit l'importance.

§ XV. — Arrivée d'Annibal au faîte des Alpes. Deux jours de repos. Allocution aux troupes.

« *Le lendemain,* dit Polybe, les ennemis s'étant retirés, Annibal rejoignit sa cavalerie (à Lans-le-Bourg), et s'avança vers la *cime des Alpes.* (Voir la carte ci-jointe.) Dans cette route il ne se rencontra plus de Barbares qui l'attaquassent en corps. Quelques pelotons seulement voltigeaient en quelques endroits, et, se présentant tantôt à la queue, tantôt à la tête, enlevaient quelques bagages.



Lanslebourg
Arc
Termignon
Foret
la Gde Turra



Les éléphants lui furent alors d'un grand secours. C'était assez qu'ils parussent pour effrayer les ennemis et les mettre en fuite. *Après neuf jours de marche,* il arriva enfin au sommet des montagnes. Il y demeura *deux jours*, tant pour faire reprendre haleine à ceux qui étaient montés heureusement, que pour donner aux traîneurs le temps de rejoindre le gros. Pendant ce séjour, on fut agréablement surpris de voir paraître la plupart des chevaux et des bêtes de charge qui avaient été abattus dans la route, et qui sur les traces de l'armée étaient venus droit au camp. » (III, x.)

Annibal a donc mis *neuf jours* pour parvenir au faîte des Alpes, à dater du jour de son entrée dans ces montagnes au bord du Rhône. Et, en effet, nous avons vu que, pour se rendre de l'embouchure du Guiers au col du mont Cenis, il a mis neuf jours, y compris le jour de repos qu'il donna à son armée dans la ville des Allobroges (*Lemincum*, aujourd'hui Chambéry), le lendemain de ce rude combat qu'elle eut à soutenir contre eux au mont de l'Épine. Comptons ces neuf jours : *deux* jours de marche jusqu'à Chambéry (1); là *un* jour de repos; *trois* jours de marche jusqu'auprès de Saint-Jean de Maurienne; puis, encore *deux* jours de marche où Annibal fut d'abord guidé, et ensuite attaqué par les habitants du pays; enfin, *un* jour pour

(1) Les *Itinéraires romains* et la *Table théodosienne* indiquent ici deux étapes d'une même longueur, à savoir : d'*Augustum* à *Laviscone*, mpm. XIIII; et de *Laviscone* à *Lemincum*, mpm. XIIII.

gravir le mont Cenis ; cela fait donc en somme *neuf* jours.

Remarquons cette expression du texte, « pour faire reprendre haleine à ceux qui étaient montés heureusement » ; elle indique bien une *grande montée*, comme celle qu'il faut gravir de Lans-le-Bourg au col du mont Cenis, où la différence de niveau est de six cent trente mètres. Il est vrai que d'autres passages des Alpes présentent aussi une grande montée pour arriver au point culminant ; l'expression que nous signalons est donc simplement très-juste à l'égard du mont Cenis, sans cependant caractériser ce point de passage. Mais nous en allons trouver ci-après une autre, qui sera tout à fait caractéristique.

Remarquons surtout cette expression de la dernière phrase : « *On fut agréablement surpris de voir paraître la plupart des chevaux et des bêtes de charge qui avaient été abattus dans la route.* » Voilà, pour ainsi dire, la démonstration de tous les détails implicitement compris dans le récit de l'attaque précédente, et que nous avons développés au sujet de cette *terreur répandue parmi les troupes carthaginoises*, par l'avalanche de blocs de pierre qui vint subitement d'en haut tomber à travers les rangs, sur toute la colonne de marche engagée en bas dans le chemin. Il n'avait pas été facile ensuite aux hommes d'Annibal de retourner pendant la nuit à la recherche de tant de chevaux et de bêtes de charge, ainsi abattus, blessés, dispersés au fond du vallon, depuis Modane jusqu'à

Solières-Envers ; ni même de ramener au chemin ceux que leurs conducteurs n'avaient pas abandonnés dans les lieux où ils s'étaient jetés. De sorte qu'il avait dû en rester bon nombre çà et là dans les réduits du versant et dans le fond du vallon, des deux côtés de l'Arc ; et qu'Annibal avait été forcé de les abandonner en partant le lendemain matin. Mais ces animaux ainsi abandonnés étant de leur nature des animaux de compagnie, c'est-à-dire qui vivent en troupes dans l'état de liberté, leur instinct et leurs facultés naturelles les firent revenir d'eux-mêmes auprès de leurs semblables dans le camp d'Annibal. Disons à la louange de Polybe, au sujet de la manière dont il rapporte ce fait, qu'il semblerait lui-même, l'ami des Scipions, mû par un sentiment généreux et digne à l'égard d'Annibal, n'avoir pas été insensible à la satisfaction que dut éprouver le guerrier carthaginois, en voyant reparaître ces chevaux et ces bêtes de charge qu'il croyait irrévocablement perdus pour lui, et dont la perte, sans la moindre faute de sa part, eût tant affaibli ses forces et ses espérances.

Ainsi voilà *Annibal parvenu au sommet des Alpes*, sur leur ligne de faîte où les eaux se divisent en deux parts, l'une, qu'elles versent au nord-ouest dans le Rhône, et l'autre, qu'elles versent au sud-est dans le Pô. Il s'y trouve *actuellement campé au col du mont Cenis* (voir la carte), dans ce vallon peu incliné par où l'on commence à descendre du côté de l'Italie. Son armée peut s'y répandre

avec toute facilité, depuis le point culminant jusqu'à ce petit lac auprès duquel on voit aujourd'hui l'hospice de secours établi depuis plusieurs siècles à ce col de passage. Et Annibal demeure là pendant *deux jours,* qui sont les *dixième* et *onzième* jours à dater de son entrée dans les Alpes.

« *On était alors sur la fin de l'automne, et déjà la neige avait couvert les sommets des montagnes* (1). Les soldats consternés par le ressentiment des maux qu'ils avaient soufferts, et ne se figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avaient encore à essuyer, semblaient perdre courage. Annibal les assemble ; et comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, l'unique ressource qui lui restait, pour remettre ses troupes de leur frayeur. *En même temps il leur montra du doigt où Rome était située, et leur rappela quelle était pour elles la bonne volonté des peuples qui habitaient le pays qu'elles avaient sous les yeux.* Le lendemain il lève le camp et commence à descendre. » (III, XI.)

Ce texte est décisif dans la question du véritable itinéraire d'Annibal à travers les Alpes. En effet, oublions pour un moment toute la série de preuves par lesquelles nous venons d'établir, en le suivant pas à pas *depuis le passage*

(1) Suivant *l'Art de vérifier les dates avant l'ère chrétienne* (Paris, 1819, t. IV, p. 496 de l'édition in-8°), Annibal serait parvenu au sommet des Alpes *le 9 novembre*.

du Rhône, qu'il est actuellement parvenu *au col du mont Cenis,* et ne conservons que la proposition fondamentale du récit de Polybe, à savoir : qu'Annibal est entré dans les Alpes au bord du Rhône, à une certaine distance de la mer, comprise entre quatre et quatorze journées de marche. Cette proposition générale va nous suffire, avec le texte ci-dessus et la suite du récit, pour démontrer qu'Annibal a franchi la ligne de faîte des Alpes *au col du mont Cenis.*

1° Polybe nous montrera ci-après Annibal au sortir des Alpes s'emparant tout d'abord de l'ancienne ville des *Taurini*, aujourd'hui Turin. Strabon, Tite-Live et après eux tous les auteurs qui ont parlé de la marche d'Annibal, le font également déboucher en Italie par le pays de Turin. Il est donc déjà incontestable que *ce fut dans le pays de Turin qu'Annibal arriva en Italie.*

2° Concédons largement que, pour déboucher ainsi des Alpes dans le pays de Turin, après y être entré sur le bord du Rhône et à une distance de la mer comprise entre quatre et quatorze journées de marche, Annibal ait pu franchir la ligne de faîte sur un point quelconque de toute l'étendue de cette ligne qui se trouve comprise entre le col du mont Genèvre et celui du mont Pennin, aujourd'hui Grand Saint-Bernard. Mais, si l'on excepte ces deux cols extrêmes avec celui du Petit Saint-Bernard et celui du Mont-Cenis, aucun autre col, dans toute cette étendue de la ligne de faîte, n'eût été praticable à une armée telle que celle d'Annibal, même dans la belle saison, ou prati-

cable même à de simples fantassins passé le mois de septembre. Or nous venons de voir dans le texte ci-dessus qu'Annibal a franchi la ligne de faîte des Alpes sur la fin de l'automne, et lorsque déjà la neige avait couvert les sommets des montagnes. Donc, tous les autres passages étant fermés dans cette saison, il n'a pu absolument franchir la ligne de faîte des Alpes qu'à l'un de ces quatre cols désignés plus haut, ou du mont Genèvre, ou du Grand Saint-Bernard, ou du Petit Saint-Bernard, ou du mont Cenis.

3° Mais, de ces quatre passages par l'un desquels nécessairement Annibal a dû franchir la ligne de faîte des Alpes, un seul, le passage du mont Cenis, présente la condition orographique exigée ici par le texte de Polybe : seul il présente à son point culminant, avec un emplacement convenable pour y faire camper pendant deux jours une armée telle que celle d'Annibal, la possibilité de découvrir au loin les vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux.

Au *col du mont Genèvre,* qui est à 1849 mètres d'altitude, la vue est empêchée dans la direction des plaines du Pô, par la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de la Doire-Ripaire de celle du Cluson (*Chisone*). Car cette chaîne de montagnes présente une crête continue et très-élevée, dont le point le moins élevé (*au col de Sestrières,* où passe la route de Césanne à Fénestrelle) est cependant encore à 2069 mètres d'altitude, c'est-à-dire plus élevé de 220 mètres que le *col du mont Genèvre.* — Le *col du Petit*

Saint-Bernard s'ouvre dans la direction nord-est, et la vue à droite dans la direction des plaines du Pô y est empêchée par le mont Petit Saint-Bernard, qui s'élève à droite de ce col, par le mont Valesan, et autres sommets à la suite sur la ligne de faîte des Alpes. — Le *col du Grand Saint-Bernard* s'ouvre en sens opposé, ou dans la direction sud-ouest, et la vue des plaines du Pô y est totalement empêchée, soit à gauche, par le mont attenant au col de ce côté-là, soit en face, par la haute ligne de faîte des Alpes. — Ainsi d'aucun de ces trois cols de passage *on ne peut découvrir ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux*, comme l'exigerait le texte ci-dessus.

Au contraire le *col du mont Cenis*, qui est à 2064 mètres d'altitude, s'ouvre dans la direction sud-est, c'est-à-dire dans la direction même des plaines que le Pô arrose de ses eaux. Là se trouve un vallon par lequel on commence à descendre du côté de l'Italie jusqu'au lac (et qui sépare le Grand mont Cenis, situé à gauche, du Petit mont Cenis, situé à droite), vallon exposé au midi, couvert d'un gazon serré, et sillonné par un ruisseau d'eau limpide et très-pure. C'était donc un lieu très-convenable pour y faire camper l'armée d'Annibal. Mais le fait orographique capital, c'est que de là, du point culminant même, en se portant un peu à droite, auprès des sources du petit ruisseau qui s'écoule dans le lac, ou bien un peu à gauche, au versant méridional du Grand mont Cenis (où était placée jadis une station télégraphique), on découvre ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux. En effet, de là dans la direction du sud,

l'horizon s'ouvre par-dessus le petit lac, dans un espace angulaire compris entre la Roche-Melon (située sur la rive gauche de la Cenise au droit de *Suse*, à quinze kilomètres environ de distance du spectateur) et le mont de la Rousse (situé sur la rive droite de la Doire-Ripaire près de la station de Bussoleno, à trente kilomètres environ de distance du spectateur). Dans cette direction la vue peut s'étendre au loin, par-dessus l'abbaye de Saint-Michel (*Sagra di S. Michele*), jusqu'à ces vastes plaines qu'arrose le Pô dans la région de Carmagnole et de Carignan, même bien au-delà, jusqu'à la chaîne des Apennins (dit-on : car cela exige que le temps soit très-beau, et pour avoir voulu aller sur les lieux dans la saison même où Annibal y avait passé, nous n'y avons eu qu'un temps brumeux et pluvieux). Enfin, coïncidence singulière, la direction que nous venons d'indiquer est exactement celle d'une ligne droite qu'on mènerait sur la carte, du point culminant du col du mont Cenis, au point où se trouve Rome. En sorte que, de ce point culminant, Annibal et les Gaulois cisalpins qui étaient venus le guider dans sa marche ont très-bien pu montrer aux troupes les vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, *et en même temps leur montrer du doigt où Rome était située,* comme il est dit dans le texte : Rome se trouvant située directement au-delà de ces plaines.

La double condition orographique exigée par ce texte de Polybe est donc complétement présentée au col du mont Cenis ; tandis qu'elle n'est présentée à aucun des

trois autres cols où Annibal, dans l'hypothèse sommaire admise ci-dessus, eût pu franchir la ligne de faîte des Alpes. En conséquence, nécessairement c'est par le col du mont Cenis qu'Annibal a franchi la ligne de faîte des Alpes, pour parvenir en Italie.

Notons enfin les paroles qu'ici encore Polybe met dans la bouche du général carthaginois, concernant la bonne volonté des Gaulois cisalpins à son égard, et qui suffiraient à elles seules pour constater son entente préalable avec ces Gaulois, au sujet de son expédition en Italie.

§ XVI. — Descente des Alpes du côté de l'Italie. Difficultés. Obstacle : chemin taillé dans le rocher par Annibal. Premier camp dans la plaine.

« Le lendemain, a dit le texte ci-dessus, Annibal lève le camp et commence à descendre. » — Le *lendemain* du deuxième jour de repos donné à l'armée carthaginoise sur la ligne de faîte des Alpes, c'était donc le douzième jour à dater de l'entrée dans ces montagnes. Car *neuf* jours pour monter à la cime et là *deux* jours de repos, font déjà *onze jours*, et le *lendemain*, c'était bien le *douzième jour*.

« A la vérité, hors quelques voleurs qui s'étaient embusqués, il n'eut point là d'ennemis à repousser : mais l'âpreté des lieux et la neige lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avait perdu en montant. *La descente était étroite*, *raide* et couverte de neige. *Pour peu*

que l'on manquât le vrai chemin, l'on tombait dans des précipices affreux. Cependant le soldat, endurci à ces sortes d'accidents, soutint encore courageusement celui-ci. *Enfin, l'on arrive à certain défilé* qui s'étend à la longueur d'un stade et demi, et que les éléphants ni les bêtes de charge ne pouvaient franchir. *Outre que le sentier était trop étroit, la pente, déjà rapide auparavant, l'était encore devenue davantage depuis peu par un nouvel éboulement des terres.* Ce fut alors que les troupes furent saisies de frayeur, et que le courage commença de leur manquer. La première pensée qui vint à Annibal, fut d'éviter le défilé par quelque détour. Mais la neige ne lui permit pas d'en sortir. » (III, xi.)

Enfin, l'on arrive à certain défilé : cette expression de l'auteur implique l'idée d'une assez longue marche déjà effectuée à la descente des Alpes, lorsque l'armée fut arrêtée par le défilé en question. Et une phrase précédente que nous avons également soulignée, *la descente était étroite, raide,* etc., montre encore que l'armée avait déjà auparavant descendu par une pente très-rapide où, pour peu qu'on manquât le vrai chemin, couvert de neige, on glissait dans un précipice. Or, si l'on considère le terrain du mont Cenis, où le chemin primitif (comme tout chemin de cette sorte) suit généralement le fond de la vallée, la première pente de ce chemin qui présente de telles conditions à la descente par la vallée de la Cenise, se rencontre immédiatement après le lieu appelé la Grande-Croix. Ainsi, la pente très-raide dont il s'agit dans ce texte

est à l'endroit du chemin qu'on désigne encore de nos jours sous le nom d'Échelles de Saint-Nicolas, au bas desquelles on passe dans une petite plaine de même nom. Donc, tout au moins, l'armée carthaginoise était déjà plus bas que la plaine de Saint-Nicolas, lorsqu'elle fut arrêtée par le défilé dont parle l'auteur. Dès lors, en considérant le terrain à la suite, ce défilé même que les éléphants ni les bêtes de charge ne pouvaient franchir dans un espace d'un stade et demi (277 mètres), et où se présentait la pente la plus rapide de tout le chemin, nous paraît avoir été à la descente de la Ferrière (*Ferrera*) sur la Novalaise (*Novalesa*), très-près de la vieille Ferrière (*Ferrera vecchia*). Là en effet, la pente est excessivement rapide, sinueuse, et présente beaucoup de difficultés : en un mot, c'est la partie la plus difficile de toute la descente du mont Cenis par le vieux chemin. Et la neige ne permit pas à Annibal de faire remonter de là son armée, pour tâcher de passer sur l'un des côtés, où il existe effectivement d'autres chemins, mais encore plus difficiles.

« Il y fut arrêté, dit l'auteur, par un incident particulier, et qui est propre à ces montagnes. *Sur la neige de l'hiver précédent,* il en était tombé de nouvelle ; celle-ci, étant molle et peu profonde, se laissait aisément ouvrir : mais quand elle eut été foulée, et que l'on marcha sur celle de dessous, qui était ferme et qui résistait, les pieds ne pouvant s'assurer, les soldats chancelants faisaient presque autant de chutes que de pas ; comme il arrive quand on met le pied sur un terrain couvert de glace.

Cet accident en attirait un autre plus fâcheux encore. Quand les soldats étaient tombés et qu'ils voulaient s'aider de leurs genoux, ou s'accrocher à quelque chose pour se relever, ils entraînaient avec eux tout ce qu'ils avaient pris pour se retenir. Pour les bêtes de charge, après avoir cassé la glace en se relevant, elles restaient comme glacées elles-mêmes dans les trous qu'elles avaient creusés : sans pouvoir, sous le pesant fardeau qu'elles portaient, vaincre la dureté de la neige qui était tombée là depuis plusieurs années. Il fallut donc chercher un autre expédient. » (III, XI.)

L'explication présentée ici par Polybe ne nous semble pas pouvoir supporter l'épreuve de la critique. En effet, peut-on admettre qu'Annibal avec son armée ait franchi la ligne de faîte des Alpes à un col *où la neige persistât d'année en année*, quand on sait que partout sur cette ligne de faîte il existe des cols où la neige disparaît chaque année, au moins pendant un ou deux mois de l'été? Il en existe trois de cette sorte rien que dans la partie de la ligne de faîte comprise entre le col du mont Cenis et le col de Fréjus, sous lequel on a percé de nos jours le grand tunnel des Alpes (1), sans compter ces deux cols extrêmes. Polybe lui-même n'a-t-il pas dit qu'Annibal était guidé par des Gaulois cisalpins qui communiquaient fréquemment avec les Gaulois de dessus le Rhône dans la

(1) A savoir: le *col du Petit mont Cenis*, le *col de Clapier*, et le *col de la Pelouse*.

mère patrie, et qui, par conséquent, devaient connaître les bons chemins pour franchir les Alpes? Et sur de la neige perpétuelle, à quoi les soldats d'Annibal eussent-ils pu s'accrocher, et qu'eussent-ils pu entraîner avec eux dans leur chute, comme il est dit? Quelle idée pourrait-on se faire d'un chemin battu dans une neige perpétuelle? Tout chemin battu dans les neiges des hautes montagnes, durant l'hiver, ne devient-il pas une *tranchée?* Comment donc les soldats d'Annibal, à la première pente rapide (aux Échelles de Saint-Nicolas), auraient-ils pu manquer un tel chemin? Et s'il existait là un chemin ordinaire, couvert par la neige nouvelle, comment, *plus bas*, pouvait-il exister de la neige perpétuelle? Il ne s'agit donc ici que d'une explication scientifique et générale des phénomènes que présente la neige sur les hauts sommets des Alpes : explication sur laquelle il ne conviendrait point d'être sévère, vu l'état des sciences physiques à l'époque où Polybe écrivait. Reconnaissons donc, nonobstant ce texte, que sur le chemin suivi par Annibal à la descente des Alpes, il existait seulement de la neige nouvellement tombée.

« Il prit le parti de *camper à la tête du défilé,* et pour cela il en fit ôter la neige. On creusa ensuite par ses ordres un chemin dans le rocher même, et ce travail fut poussé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour qu'il avait été entrepris (même *douzième* jour), les bêtes de charge et les chevaux descendirent sans beaucoup de peine. On les envoya aussitôt dans les pâturages, et l'on

établit *le camp dans la plaine,* où il n'était pas tombé de neige. Restait à élargir assez le chemin pour que les éléphants y pussent passer. On donna cette tâche aux Numides, que l'on partagea par bandes qui se succédaient les unes aux autres, et qui purent à peine finir *en trois jours* (*treizième, quatorzième* et *quinzième* jour, à dater de l'entrée dans les Alpes). Au bout de ce temps (à la fin du *quinzième* jour), les éléphants descendirent exténués par la faim, ne pouvant qu'avec peine se soutenir. Car, quoique sur le penchant des Alpes il se trouve des deux côtés des arbres, des forêts, et que la terre y puisse être cultivée, il n'en est pas de même de la cime et des lieux voisins. Couverts de neige pendant toutes les saisons, comment pourraient-ils rien produire ? L'armée descendit la dernière, et au *troisième* jour (du travail pour élargir le chemin, *quinzième* jour à dater de l'entrée dans les Alpes), elle entra enfin dans la plaine, mais *beaucoup inférieure en nombre à ce qu'elle était au sortir de l'Espagne.* Sur la route elle avait beaucoup perdu de son monde, soit dans les combats qu'il fallut soutenir, soit au passage des rivières. Les rochers et les défilés des Alpes lui avaient encore fait perdre beaucoup de soldats, mais incomparablement plus de chevaux et de bêtes de charge.

« Il y avait cinq mois et demi qu'Annibal était parti de la nouvelle Carthage, en comptant *les quinze jours que lui avait coûtés le passage des Alpes,* lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô et parmi les Insubriens, *sans que le déchet de son armée eût rien diminué de son audace.*

Cependant il ne lui restait plus que *douze mille Africains et huit mille Espagnols d'infanterie,* et *six mille chevaux.* C'est de lui-même que nous savons cette circonstance, qui a été gravée par son ordre sur une colonne près du promontoire Lacinien (1). » (III, xi.)

Revenons sur quelques détails de cette partie importante du récit, que nous n'avons pas voulu interrompre, afin de laisser sous les yeux du lecteur le tableau complet de l'arrivée d'Annibal en Italie.

Le camp établi à la tête du défilé où l'armée carthaginoise eut tant de peine à passer, dut s'étendre sur le chemin en remontant depuis la Ferrière jusqu'à la plaine de Saint-Nicolas, peut-être encore plus haut : les chevaux avec les bêtes de charge restant d'abord arrêtés en bas tout près du défilé, par où le soir même du premier jour de travail au chemin ils descendirent les premiers. Ici il y avait du bois, les troupes purent faire du feu et s'abriter assez bien.

Ensuite, pour franchir ce défilé avec les éléphants, Annibal fit élargir le chemin, le fit tailler, creuser dans le rocher même.

C'est donc ici que devrait s'appliquer le fabuleux *vinaigre* dont Tite-Live fait mention en ces termes : « Comme il fallait tailler le roc, les soldats abattent aux environs d'énormes arbres, les tronçonnent et en font un monceau

(1) Aujourd'hui promontoire des Colonnes (*capo delle Colonne*), situé à l'extrémité méridionale de l'Italie, entre le golfe de Tarente et le golfe de Squillace, non loin de Crotone.

de bois immense, et ce monceau (un vent assez fort pour bien activer le feu s'étant alors élevé), ils y mettent le feu, et ils font perdre au roc brûlant sa cohésion en y versant du vinaigre. — *Ardentiaque saxa infuso aceto putrefaciunt.* — Dès lors ils taillent avec le fer le roc calciné par le feu, et ils adoucissent la pente du chemin par quelques détours peu considérables, de manière que non-seulement les bêtes de charge, mais encore les éléphants y pussent descendre. » (XXI, xxxvii.)

Ammien Marcellin s'exprime en d'autres termes, mais dans le même sens. « Annibal, dit-il, informé de cela par des transfuges (informé que le consul allait l'attendre au débouché des Alpes), prit un autre chemin jusqu'alors impraticable ; et s'étant ouvert un passage dans un rocher excessivement élevé, qu'il creusa par la force d'un grand feu et en y versant du vinaigre, — *excisaque rupe in immensum elata, quam cremando vi magna flammarum acetoque infuso dissolvit,* — il passa la Durance que ses gouffres variables rendent dangereuse et il arriva le premier dans le pays des Étrusques. » (XV, x.)

Juvénal de son côté dit au même sujet, en parlant de la marche d'Annibal depuis l'Espagne :

Pyrenæum
Transilit. Opposuit natura Alpemque, nivemque :
Diducit scopulos, et montem rumpit acceto.

(S. X, v. 151.)

Ce que nous traduisons de la manière suivante : « Il

franchit les Pyrénées. La nature lui opposait les Alpes et leur neige : il s'ouvre un passage à travers les blocs de roche, et se taille au pic un chemin dans la montagne. » Car, assurément, Juvénal connaissait le récit de Polybe concernant la marche d'Annibal depuis l'Espagne jusqu'en Italie, et ces vers mêmes en sont une preuve. Or il avait trop de jugement et il réfléchissait trop pour admettre comme Tite-Live qu'Annibal se fût ouvert un chemin dans un rocher des Alpes au moyen du feu et du vinaigre. Et même, si par impossible il l'eût admis, et qu'il eût voulu indiquer dans les vers précédents un fait de cette nature, il écrivait trop purement, pour qu'il y eût employé le verbe *rumpit :* verbe qui indique une action purement physique et instantanément violente : *il brisa ;* mais il y eût employé quelque autre verbe, tel que *solvit*, qui indique une action chimique et graduellement efficace, comme celle du vinaigre opérant une *désagrégation moléculaire*. On a vu que Tite-Live, au sujet du vinaigre, a employé le verbe *putrefaciunt ;* et Ammien Marcellin, le verbe *dissolvit*. Et d'ailleurs, comment Juvénal aurait-il omis d'indiquer l'action simultanée du feu, qui était une condition essentielle du fait mentionné par Tite-Live?

On doit donc croire, d'après ce texte même de Juvénal, que le mot latin *acetum* (qui paraît provenir avec beaucoup d'autres d'un radical commun, peut-être d'*acus ?*), outre son emploi général pour désigner du vinaigre, était encore usité parmi les ouvriers latins, pour désigner quelque instrument de travail d'une forme aiguë, propre à péné-

trer, à piocher dans un terrain très-dur et très-pierreux, comme notre *pioche* ou notre *pic*.

Prends-moi ton pic et me romps ce caillou,

a dit le Fabuliste. Du reste, n'avons-nous pas en français un même mot, au genre près, pour indiquer soit une liqueur semblable au vinaigre, *piquette*, soit un instrument propre à pénétrer dans le sol, *piquet?* Et si, d'un sens à l'autre, le genre de notre mot diffère, avons-nous la certitude que le mot employé ici par Juvénal, *aceto*, soit du même genre que lorsqu'il est pris au sens de vinaigre, *acetum* (1)?

Concluons donc que Juvénal, dans les vers cités plus haut, a reproduit exactement le sens du récit de Polybe,

---

(1) Il se présente dans les *Commentaires de César* une difficulté de la même nature, c'est-à-dire un mot qu'on est obligé de prendre dans un sens qu'aucun lexique latin ne lui attribue. Il s'agit du mot *axis*. Voici d'abord, suivant l'excellent dictionnaire de MM. L. Quicherat et A. Daveluy, les diverses acceptions dans lesquelles les auteurs latins ont employé ce mot : *essieu, char, axe du monde, tropique, voûte du ciel, région du ciel ou de la terre, anneau qui reçoit le gond d'une porte, soupape d'un tuyau de machine hydraulique, orle de la volute d'un chapiteau, roues radiées, animal inconnu.* On voit donc que, dans toutes ces acceptions, se trouve l'idée commune d'un *axe unique autour duquel une chose tourne ou pourrait tourner*. Or un axe quelconque est nécessairement *rectiligne;* et César, en remontant à ce *sens fondamental* du mot *axis*, l'a employé, tout au contraire des acceptions mentionnées ci-dessus, dans le sens de *tiges rectilignes*, dans le sens de *chevilles multiples servant à fixer d'une manière invariable les diverses pièces d'une charpente*, telle qu'était la charpente établie en forme de toit horizontal, et sous laquelle ses soldats se mirent à couvert en élevant la grande tour de briques au siége de Marseille. « Et sur ces deux poutres, dit-il, les soldats placèrent des solives directement en travers, *et ils les fixèrent en place avec des chevilles : — supraque ea tigna directo transversas trabes injecerunt, eusque axibus religarunt.* (*Civ.*, II, IX.)

et que notre propre version de ces mêmes vers reproduit fidèlement la pensée de Juvénal.

Ajoutons que ces deux acceptions du mot latin *acetum* expliqueraient tout naturellement, par la confusion de l'une avec l'autre, cette erreur de l'emploi imaginaire du vinaigre pour ouvrir un chemin au flanc d'une montagne : erreur qui se serait facilement propagée parmi le peuple, toujours ami du merveilleux, et que Tite-Live aurait acceptée sans assez d'examen.

Ainsi, le chemin suivi par Annibal à travers les Alpes présentait une difficulté particulière et très-remarquable à la partie moyenne de la descente du côté de l'Italie. Là existait un défilé d'environ 277 mètres de longueur, où ce chemin était si rapide et si étroit qu'un cheval n'y pouvait passer. Cela non-seulement démontre avec évidence qu'Annibal, guidé par les Gaulois cisalpins, a suivi dans la traversée des Alpes un chemin très-difficile et très-peu fréquenté, où jamais avant lui aucune armée, aucun convoi de bêtes de charge n'avait passé, tel que devait être alors le chemin du mont Cenis; mais encore on peut tirer de ce fait une preuve certaine et directe qu'Annibal a traversé les Alpes par l'ancien chemin du mont Cenis.

En effet, il y a toute certitude, d'après l'orographie des Alpes, qu'une armée qui y entre au bord du Rhône, à une distance de la mer comprise entre quatre et quatorze journées de marche, pour gagner l'Italie, ne pourra franchir leur ligne de faîte qu'à l'un de ces trois

cols, ou du mont Genèvre, ou du Petit-Saint-Bernard, ou du mont Cenis. Or les chemins qui passent aux deux premiers de ces trois cols sont incontestablement les meilleurs, de tout temps ils ont été fréquentés pour les communications entre la Gaule et l'Italie, enfin ni l'un ni l'autre ne présente dans la partie moyenne du versant italien un terrain particulièrement très-difficile et très-rapide ; tandis que l'ancien chemin du mont Cenis est le plus difficile des trois, n'a été que bien peu fréquenté jadis, et présente dans la partie moyenne du versant italien un terrain très-difficile et très-rapide, par lequel il faut absolument descendre pour arriver au fond d'un cirque de montagnes, où l'on voit aujourd'hui le village de *Novalesa,* ou de la Novalaise. On peut donc dire avec toute certitude non-seulement qu'Annibal a passé au mont Cenis, mais encore que c'est lui-même qui a ouvert ce passage, en faisant tailler au pic un chemin dans le rocher à l'endroit le plus difficile : ce qui l'a rendu praticable aux chevaux et aux bêtes de charge.

Voici enfin ce qu'en dit l'*Ulysses Belgico-Gallicus* de 1631, déjà cité plus haut : — « Lorsqu'on est arrivé au couvent, qui est sur la frontière de Savoie, il reste un *demi-mille* à faire jusqu'à une auberge devant laquelle est érigée une grande croix de bois. *Là commence, sur un terrain rocheux, un chemin en pente rapide et sinueuse,* fatiguant pour le cheval et pour le cavalier, dangereux pour ceux qui se font porter. Après qu'on est descendu par là un *demi-mille*, on remonte à cheval pour pouvoir passer le

ruisseau de *Semar* ou de *Saint-Nicolas* (la Cenise), qui sort du lac du mont *Senis,* et vient se précipiter là dans la vallée avec un grand fracas. La fonte des neiges le rend parfois infranchissable; pour le passer à gué nous eussions eu de l'eau jusqu'à la hauteur de la selle; mais à l'endroit où l'on voit de grosses pierres qui font saillie au-dessus de l'eau, il est plus profond : nous passâmes à pied sur ces pierres, pendant que les chevaux à notre gauche passaient à la nage. Les brouillards étaient si épais que nous perdîmes ensuite le chemin, et que nous eûmes beaucoup de peine à trouver un petit pont qui était sur notre gauche. L'ayant passé, nous eûmes à descendre très-bas jusqu'à un autre pont, au-delà duquel nous fûmes forcés de marcher à pied pendant un *demi-mille* dans la continuation de ce même chemin pierreux jusqu'au village de *la Ferrerie* (*Ferrera*); et ce n'eût pas été la fin de nos peines, *si un travail d'Hercule n'eût ouvert là, dans un endroit rocheux* et en pente rapide (*Ferrera-Vecchia*), un chemin qui nous permit de pousser jusqu'à *un mille* plus loin, au bourg de *Novalesia* (*Novalesa*); où nous fûmes assez bien traités, à l'*Escu de France,* et où le feu et le vin nous réchauffèrent... Après y avoir dîné, nous eûmes à faire dans une gorge de montagnes et par un temps pluvieux un *mille* de chemin jusqu'à la ville de *Suza* (Suse), dominée par un château, qui défend la vallée et commande le passage (1)... »

---

(1) *Ulysses Belgico-Gallicus, sive Itinerarium belgico-gallicum,* p. 667. Citons

Était-il possible de rencontrer un accord plus complet, plus précis, entre l'itinéraire d'Annibal à la descente des Alpes, décrit par Polybe, et cet itinéraire de notre auteur allemand à la descente du Mont-Cenis, décrit par lui-même? C'est donc bien le même chemin, sur le même terrain, qui a été décrit par les deux auteurs, à dix-huit siècles d'intervalle. Et en conséquence, le chemin ouvert dans la roche par Annibal, serait ce travail d'Hercule dont parle l'auteur allemand : car l'identité du lieu indiqué de part et d'autre, est claire et certaine.

Les pâturages où l'on envoya les bêtes de charge et les chevaux dès qu'ils furent descendus par le défilé, seraient d'abord cette vaste bande de terrain cultivé qui s'étend le long de la Cenisc, depuis plus haut que *Novalesa* jusqu'auprès de *Susa* (Suse). Ce fond de la vallée est presque une plaine de huit à neuf kilomètres de longueur, sur six à huit

---

le texte : — « Ubi xenodochium, terminum Sabaudiæ, attigeris, superest *medium mill.* ad tabernam, cui prægrandis lignea crux adstat. Heic saxosa hæc, declivis, et anfractuosa sese occipit via, molesta equo et equiti, bajulandis periculosa. Descensu *med. mill.* facto, conscenditur equus, ut flumen *Semar* vel *S. Nicolai*, quod e lacu in monte *Senis* ortum, ad præcipitium hoc deductum, magno strepitu in vallem delabitur, penetrari possit. A nive copiosa quandoque impervium est; habuimus ad ephippia usque vadosum; verum ubi eminentes in fluvio lapides conspiciuntur, altius est : pedites obivimus lapides, equis sinistrorsum flumen tranantibus. Nebulæ adeo densæ erant ut devii facti vix ponticulum ad lævam invenire potuerimus. Per hunc procedentes, profunda itione ad alium pontem itur, a quo protensum illud lapidosumque iter pedibus terere *med. mill.* necesse habuimus ad pagum *la Ferrerie;* nec heic quies erat usque dum herculeis laboribus declive hoc saxetum ad pag. *Novalesiam* 1 *mill.* continuaremus; quo *à l'Escu de France* laute satis habiti fuimus, refocillati foco et vino... A prandio 1 *mill.* iter fuit inter angustas montium fauces pluvioso cœlo ad oppidum *Suzam,* cui castellum, defendens vallem, transitumque impediens, imminet... »

cents mètres de largeur; elle est exposée au midi, abondamment arrosée et couverte de prairies. Tous ces animaux durent donc y trouver immédiatement de bons pâturages, dont ils avaient grand besoin. Puis on dut leur en chercher d'autres tout le long de la Doire-Ripaire. Mais, comme la saison était déjà fort avancée, six à sept mille chevaux n'eussent pu y trouver à vivre pendant plusieurs jours; il fallut donc se porter en avant sans retard, et *on alla établir le camp dans la plaine.*

Le lieu de la plaine où le camp fut établi serait selon nous à Saint-Ambroise, *Sant'Ambrogio.* Il est vrai que, pour se rendre du défilé de la vieille Ferrière à Saint-Ambroise, la distance est d'environ *trente-sept kilomètres;* mais d'abord, à l'égard des chevaux et des bêtes de charge qui étaient déjà descendus, cela ne peut faire aucune difficulté; et, pour les troupes qui allaient suivre, il fallait aviser d'avance à leur trouver beaucoup de vivres, et encore un emplacement très-favorable où elles pussent se reposer et se remettre de tant de fatigues et de souffrances. Or, pour trouver tout cela, il fallait pousser jusqu'à Saint-Ambroise, où l'on arrive effectivement dans le pays de production, *dans ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux.* Aujourd'hui même, tout près de Saint-Ambroise, à Condove, se tiennent des marchés importants de toutes sortes de denrées. Quant à la considération de distance, que les troupes elles-mêmes auraient eu à faire trente-sept kilomètres pour se rendre au camp placé à Saint-Ambroise, déjà on les a vues en faire autant pen-

17

dant la nuit et tout d'une traite, à l'occasion du passage du Rhône; et ici, après trois jours d'arrêt sur place, après y avoir tant souffert du froid et de la faim, elles devaient être très-disposées à marcher et à pousser en avant, soit pour ranimer dans leurs membres la circulation du sang, soit pour assouvir leur faim.

Polybe, en faisant ici le compte du temps qu'il avait fallu à l'intrépide Carthaginois pour venir jusque dans les plaines du Pô, à partir de la nouvelle Carthage, y comprend pour *quinze jours* le temps que lui avait coûté le passage des Alpes. Tel est donc le nombre total de jours, y compris les jours de marche et les jours de repos ou d'arrêt forcé, qu'a duré le passage de ces montagnes. Effectivement, en comptant un par un avec l'auteur tous les jours écoulés jusqu'ici, à dater du jour même où Annibal est entré dans les Alpes au bord du Rhône, près de l'ancienne *Augustum,* aujourd'hui Aoste, nous venons de voir en fin de compte qu'il s'est écoulé précisément *quinze jours*. Sur ces quinze jours comptés, il a fallu *neuf jours* pour monter jusqu'à la ligne de faîte des Alpes : lesquels se subdivisent en *un jour de repos intermédiaire* à Chambéry, et *huit jours de marche* pour atteindre le faîte. — Là, il a été donné à l'armée *deux jours complets de repos*. — Pour descendre il a fallu *quatre jours :* qui doivent être subdivisés, nombres ronds, en *deux jours de marche* et *deux jours d'arrêt forcé* devant le défilé ; car le premier jour l'armée est descendue jusqu'au défilé, et le quatrième jour elle est descendue jusqu'aux

plaines du Pô. Cela fait donc, en résumé, d'une part, *dix jours de marche effective*, et, de l'autre part, *cinq jours de repos ou d'arrêt forcé :* au total, *quinze jours employés à la traversée des Alpes*.

Or Polybe a dit précédemment, lorsque tout d'abord il indiquait à grands traits le chemin qu'Annibal avait à faire depuis le passage du Rhône, pour parvenir en Italie dans les plaines du Pô, que la *longueur de la traversée des Alpes* était de *douze cents stades*, ou de 222 kilomètres. Et Annibal ayant accompli cette traversée en *dix jours de marche effective*, il en résulte que la longueur moyenne des marches de l'armée carthaginoise à travers les Alpes dut être en réalité de *cent vingt stades*, ou de 22 kilomètres, comme d'avance nous l'avons admis ci-dessus pour déterminer chaque jour la position d'Annibal. La preuve que nous nous étions engagé à fournir de ce chef se trouve donc actuellement fournie.

Et il ne nous reste plus qu'à constater la *longueur réelle du chemin* que nous venons de faire suivre à Annibal dans la traversée des Alpes, pour qu'on puisse juger si elle s'accorde avec la longueur de *douze cents stades* indiquée par l'auteur. Or cette longueur réelle de la traversée des Alpes par le mont Cenis, à partir de l'entrée de ces montagnes par Aoste (*Augustum*, proche de l'embouchure du Guiers dans le Rhône), jusqu'à Saint-Ambroise en Piémont (*Sant'Ambrogio*) où le chemin débouche dans les plaines du Pô, si on en relève la plus grande part dans le tableau des distances du chemin de

fer (qui sont partout un peu plus courtes qu'en suivant le vieux chemin naturel), on trouve en somme, nombres ronds, 214 kilomètres (1). Ce qu'on doit considérer comme en parfait accord avec les 1200 stades (ou 222 kilomètres) indiqués par Polybe.

Mais surtout nous prions le lecteur de vouloir bien arrêter un instant toute son attention sur ce dernier trait du récit, où Polybe nous montre Annibal arrivant ainsi en Italie au prix de pertes énormes de tout genre, — « sans que le déchet de son armée, dit-il, eût rien diminué de son audace. » — Il faut donc bien, comme nous l'avons avancé, que le fait seul d'être parvenu en Gaule cisalpine, fût aux yeux d'Annibal de la plus grande importance pour l'exécution de son plan militaire et politique et même que, dans son audace et sa prudence signalée, il comptât encore plus sur la force de sa politique que sur la force de son armée.

---

(1) En voici le détail :

D'Aoste à Novalaise	16	kilomètres.
De là à Chambéry	13	—
De là à Modane	96	—
De là à Lans-le-Bourg	24	—
De là à Suse	38	—
De là à Saint-Ambroise	27	—
En somme	214	kilomètres.

§ XVII. — Le consul Scipion devancé encore par Annibal dans la Gaule cisalpine. Prise de Turin. Épouvante à Rome.

Voilà donc Annibal qui débouche des Alpes en Gaule cisalpine. Mais où est le consul Publius Scipion, que nous avons vu plus haut (p. 148) partir de l'embouchure du Rhône avec tant de précipitation, *pour arriver aux Alpes avant Annibal?*

Polybe répond :« Du côté des Romains, Publius Scipion, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait envoyé en Espagne Cneius son frère, et lui avait recommandé de tout tenter pour en chasser Asdrubal; Scipion, dis-je, débarqua au port de Pises avec quelques troupes, dont il augmenta le nombre en passant par la Tyrrhénie, où il prit les légions qui, sous le commandement des préteurs, avaient été envoyées là pour faire la guerre aux Boiens. *Avec cette armée, il vint aussi camper dans les plaines du Pô, pressé d'en venir aux mains avec le général carthaginois.*

« *Mais laissons pour un moment ces deux chefs d'armée en Italie, où nous les avons amenés,* et, avant que d'entamer le récit des combats qu'ils se sont donnés, justifions en peu de mots le silence que nous avons gardé jusqu'ici sur certaines choses qui conviennent à l'histoire... » (III, xi.)

Puis l'auteur se jette ici dans une longue digression qui n'a plus aucun rapport avec le récit de cette guerre, sauf de vous apprendre aux dernières lignes qu'il a voyagé

daus les Gaules : ce que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner plus haut.

Pour quelle raison tant de détails inutiles, interposés là? Voici à ce sujet notre opinion particulière, qui se fonde et sur les tendances personnelles de l'auteur, et sur la suite du récit, mais que nous croyons devoir indiquer d'avance, afin qu'on en puisse juger d'une manière complète. C'est que Polybe, si honnête, si excellent historien qu'il soit, paraîtrait néanmoins avoir conservé un peu de partialité en faveur de Publius Scipion et des troupes commandées par ce consul. Il a eu du moins en cela un motif louable, son attachement aux Scipions, à qui il devait la grande considération dont il jouissait dans le monde de Rome. Nous croyons donc que Polybe n'aurait pas voulu mettre ici en pleine lumière l'attitude respective des deux armées, à cette reprise de la seconde guerre punique au sein de l'Italie, après avoir débuté en Gaule transalpine comme on l'a vu ; et que la digression où il se jette ici aurait pour but de distraire le lecteur, afin qu'il ne prête pas une attention trop soutenue à l'attitude et aux mouvements de Publius Scipion, dans les conditions qui sont résultées pour lui consécutivement en Italie, de la stratégie d'Annibal en Gaule transalpine sur les rives du Rhône. Si, par exemple, Polybe eût dit succinctement en indiquant les lieux : Annibal déboucha des Alpes tout près de Turin : le consul Publius se trouvait du côté de Plaisance ou de Pavie (à 150 kilomètres de Turin et de tous les débouchés des Alpes) : Annibal, aussitôt

son armée restaurée, marcha à lui et le rejeta au-delà du Pô, etc.; quel rôle eût joué le consul Publius Scipion? Et cependant tel est, croyons-nous, le fond du récit qu'on va lire. Il importe donc que notre lecteur en juge lui-même avec attention, s'il veut apprécier complétement les résultats ultérieurs de la stratégie étonnante d'Annibal en Gaule transalpine.

Rappelons tout d'abord un fait précédent, et la géographie nous éclairera, comme toujours. Dans la Gaule cispadane et non loin de Parme du côté de Modène, sur la grande route presque parallèle au Pô, se trouvait un bourg fortifié appelé Tanès ou *Tanetum* (aujourd'hui Taneto). C'est là que nous avons vu plus haut (p. 112) se réfugier une armée romaine commandée par le préteur Lucius Manlius, et qui avait été mise en fuite par les Boiens. On envoya de Rome à son secours une seconde armée sous le commandement d'un second préteur. Celle-ci avait d'abord été levée par le consul Publius Scipion pour marcher contre Annibal, mais on l'envoya d'urgence contre les Boiens; et Scipion en leva une autre qu'il emmena contre Annibal. Ces deux armées étaient sans doute *pareilles*.

Or maintenant, si l'on pèse avec attention les passages que nous avons soulignés dans le texte, il n'est pas bien difficile d'entrevoir que Publius en Italie s'est trouvé dans une incertitude extrême à tous égards, et peut-être même encore sous le coup des appréhensions qu'avait dû lui inspirer en Gaule transalpine la stratégie d'Annibal.

En effet, il débarque à Pises *avec quelques troupes,* dit l'auteur (car Publius avait envoyé en Espagne, sous le commandement de son frère, une partie de l'armée avec laquelle il s'était porté jusqu'au point de passage du Rhône par Annibal, pour l'y attaquer); puis « il augmente le nombre de ces troupes en passant par la Tyrrhénie (en lève-t-il là de nouvelles?), où il prend les légions qui, sous le commandement des préteurs, avaient été envoyées là pour faire la guerre aux Boiens. » Ainsi, tout au moins Publius prend avec lui les deux armées des deux préteurs, dont l'une était pareille à celle qu'il avait eue précédemment sur les rives du Rhône, et dont l'autre était à la vérité affaiblie par une défaite précédente.

« Avec cette armée, dit le texte (il aurait pu dire, on le voit, avec cette double armée), Publius vint aussi camper dans les plaines du Pô, pressé d'un ardent désir d'en venir aux mains avec le général carthaginois. » Or il est manifeste que cette phrase évoque dans l'esprit du lecteur l'idée du consul se portant avec cette forte armée dans les plaines du Pô, non pas à un endroit quelconque, mais à l'endroit même où se trouve actuellement Annibal, assez près et en face de cet ennemi. Cela n'est pas dit positivement : car on reconnaîtrait plus loin que c'eût été inexact. Mais, comme aucun lieu de l'Italie n'a été nommé jusqu'ici dans le texte, sauf les plaines du Pô qui ont plus de 300 kilomètres d'étendue, il ne reste dans la pensée qu'une réminiscence vague de ce rapprochement illusoire des deux armées ennemies, sans qu'aucun point de re-

père en ait fixé dans l'esprit et la position et le souvenir. De sorte qu'il suffira ensuite de retrouver le consul et Annibal proches l'un de l'autre, pour que tout aille bien.

On ne comprend pas du reste que l'auteur ait pu ajouter immédiatement ces paroles : « Mais laissons pour un moment ces deux chefs d'armée en Italie, où nous les avons amenés... » puisqu'il n'a nullement dit où ils les a amenés, où ils sont campés. Et enfin, les choses étant ainsi présentées très-convenablement pour le consul, sinon très-clairement pour le lecteur, le narrateur se jette dans une longue digression qui termine ce chapitre, et que nous passons.

Avant de reprendre l'examen du récit au chapitre suivant, il est bon de constater ici, au préalable, par quelle route le consul Publius, avec les troupes qu'il ramenait des bords du Rhône, dut se rendre dans les plaines du Pô, en passant par la Tyrrhénie et y prenant avec lui les deux armées envoyées là pour faire la guerre aux Boiens. La position de ces deux armées, que nous connaissons, va nous guider jusque dans les plaines du Pô. De Pises, Publius Scipion dut prendre la voie Aurélienne (déjà établie depuis vingt-quatre ans) et se diriger au nord en suivant le littoral de la Méditerranée jusqu'au port de *Luna,* situé à l'embouchure de la *Macra* (aujourd'hui la Magra), rivière qui séparait jadis la Tyrrhénie de la Ligurie. De là, il dut continuer sa marche dans la direction du nord en gravissant les Apennins sur la rive gauche de la *Macra,* et en passant à *Apua* (Pontremoli), ancienne capitale des

Apuani; pour descendre ensuite directement dans les plaines du Pô par *Forum novum* (Fornovo) sur le *Tarus* (le Taro), et y aboutir à *Parma* (Parme), ville qui appartenait encore alors aux Boiens; et c'est dans les environs qu'il dut prendre avec lui les deux armées des deux préteurs, qui étaient venues à Tanès tout proche de Parme, l'une au secours de l'autre, comme on l'a vu. Là Publius serait bien déjà dans les plaines du Pô avec toute son armée, comme l'exige le texte; mais il y serait à deux cents kilomètres de tous les débouchés des Alpes, à l'un desquels (près de la ville de Turin) nous avons laissé Annibal campé, lui aussi, dans les plaines du Pô, comme a dit notre auteur. Voyons donc la suite du récit.

« Annibal, arrivé dans l'Italie avec l'armée que nous avons vue plus haut, *campa au pied des Alpes,* pour donner quelque repos à ses troupes. Elles en avaient un extrême besoin. Les fatigues qu'elles avaient essuyées à monter et à descendre par des chemins si difficiles, la disette de vivres, un délabrement affreux, les rendaient presque méconnaissables. Il y en avait même un grand nombre que la faim et les travaux continuels avaient réduits au désespoir. On n'avait pu transporter entre des rochers autant de vivres qu'il en fallait pour une armée si nombreuse, et la plupart de ceux qu'on y avait transportés y étaient restés avec les bêtes de charge. Aussi, quoique Annibal au sortir du Rhône eût avec lui trente-huit mille hommes de pied et huit mille chevaux; quand il eut passé les monts, il n'avait guère que la moitié de

cette armée ; et cette moitié était si changée par les travaux qu'elle avait essuyés, qu'on l'aurait prise pour une troupe de sauvages. » (III, XII.)

On voit par ce délabrement et cette faiblesse numérique de l'armée d'Annibal, quelle quantité considérable de troupes les Gaulois cisalpins durent lui fournir dans sa lutte contre toutes les forces des Romains et de leurs alliés : lutte qui se prolongea pendant seize ans au sein de l'Italie, sans qu'il reçût de Carthage aucun renfort notable. La seconde guerre punique fut donc bien, comme nous l'avons dit au début de ce travail, une guerre autant gauloise que carthaginoise.

« Le premier soin qu'eut alors Annibal fut de leur relever le courage, et de leur fournir de quoi réparer leurs forces et celles des chevaux. *Lorsqu'il les vit en bon état*, il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin, peuples situés au pied des Alpes, et qui étaient en guerre avec les Insubriens, de *faire alliance avec lui*. Ne pouvant par ses exhortations vaincre leur défiance, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours et fit passer au fil de l'épée *tous ceux qui lui avaient été opposés*. Cette expédition jeta une si grande terreur parmi tous les barbares voisins, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Les autres Gaulois qui habitaient ces plaines auraient bien souhaité *se joindre à Annibal, selon le projet qu'ils en avaient d'abord formé ;* mais, comme les légions romaines étaient déjà sorties du pays, et avaient évité les embusca-

des qui leur avaient été dressées, ils aimaient mieux se tenir en repos, *et d'ailleurs il y en avait parmi eux qui étaient obligés de prendre les armes pour les Romains.* » (III, XII.)

Voilà dans ces derniers mots l'indice de quelques traités d'alliance conclus avec les Romains, de ces traités d'alliance que nous connaissons, et par lesquels le sénat avait soin d'enlacer les peuples limitrophes. Ainsi, dans cette guerre d'Annibal contre les légions romaines, il y eut des Gaulois cisalpins des deux côtés : comme il y eut ensuite des Gaulois transalpins des deux côtés, dans la guerre contre les légions de Jules César. Dans l'une et l'autre guerre, hélas ! ces fautes de patriotisme ont-elles préservé ceux qui les ont commises ? Triste vérité historique pour notre race.

On voit aussi dans ce même texte que le premier soin d'Annibal, en arrivant chez les *Taurini,* fut de contracter alliance avec ce peuple, chez lequel s'étaient formés deux partis, l'un en sa faveur, et l'autre en faveur des Romains ; ce qui l'obligea, faute de temps pour discuter, à enlever d'assaut la ville principale, et à y exterminer tous les amis des Romains.

Enfin, le récit nous apprend, d'une manière certaine et précise, à quel point des plaines du Pô Annibal se trouve actuellement campé : il est campé devant Turin. On voit donc que du point où il avait auparavant débouché des Alpes, et d'où il avait d'abord parlementé avec les habitants de cette ville, certainement il en était déjà

proche, et qu'il n'a dû avoir que bien peu de chemin à faire pour aller s'en emparer. Tout est donc ici complétement d'accord avec la position précédente de son camp et au pied des Alpes, et auprès de Saint-Ambroise, et au débouché du chemin du mont Cenis dans les plaines du Pô : triple condition qu'exigeait finalement l'itinéraire que nous avons fait suivre au général carthaginois dans la traversée des Alpes, et dernière preuve qu'on pût nous demander à l'appui de cet itinéraire. Ici d'ailleurs nous nous trouvons d'accord, non-seulement avec Polybe et Strabon, mais encore avec Tite-Live lui-même.

Il ne nous reste donc plus qu'à découvrir où est actuellement le consul Publius. Suivons le texte.

« Annibal alors *jugea* qu'il n'y avait point de temps à perdre, *qu'il fallait avancer dans le pays* et hasarder quelque exploit, qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auraient envie de prendre parti en sa faveur. Il était plein de ce projet, *lorsqu'il eut avis que Publius avait déjà passé le Pô avec son armée, et qu'il était proche*. Il eut d'abord de la peine à le croire. *Il n'y avait que peu de jours qu'il avait laissé ce consul aux bords du Rhône;* la route depuis Marseille jusque dans la Tyrrhénie est longue et difficile à tenir, et, depuis la mer de Tyrrhénie jusqu'aux Alpes en traversant l'Italie, c'est une marche très-longue et très-difficile pour une armée. Cependant, comme cette nouvelle se confirmait de plus en plus, il fut étonné que Publius eût entrepris cette route, et l'eût faite avec tant de diligence. » (III, XII.)

Ainsi, Annibal *jugeait* qu'il n'y avait pas de temps à perdre, qu'il fallait avancer dans le pays, et, pendant qu'il réfléchissait à cela, qu'il était plein de ce projet, avis lui vint que Publius avait déjà passé le Pô avec son armée, et qu'il était proche. D'après ce langage de l'auteur, quel est celui des deux chefs d'armée qui paraît marcher vers l'autre? Personne, croyons-nous, n'hésitera à dire que c'est Publius. Il est d'autant plus naturel de le penser, que le texte ajoute : *Annibal eut d'abord de la peine à le croire;* c'est-à-dire évidemment à croire que ce consul eût pu arriver si vite, si inopinément *proche de lui,* malgré toutes les difficultés qu'avait dû lui présenter le trajet *depuis les bords du Rhône,* où il l'avait laissé *peu de jours* auparavant, est-il dit, *jusqu'aux Alpes* · notons-le bien. Car le lecteur, qui sait déjà qu'Annibal est actuellement *campé devant Turin,* c'est-à-dire *au pied même des Alpes,* et qui apprend ici tout simplement qu'il est plein de son projet d'avancer dans le pays, doit infailliblement, lui lecteur, croire que le consul Publius, qui a déjà passé le Pô et qui est proche d'Annibal, et qui a poussé sa marche jusqu'aux Alpes, se trouve aussi actuellement proche de Turin et en face d'Annibal. De cette manière donc, le consul paraîtrait avoir présumé au juste, ou bien avoir su d'avance par où Annibal déboucherait des Alpes, ou du moins en avoir été informé à temps pour pouvoir venir lui faire face à son débouché dans les plaines du Pô, et l'y attaquer plus tôt que le général carthaginois ne s'y attendait. De sorte que le consul Publius aurait

ainsi déjoué toute la stratégie d'Annibal, et qu'Annibal resterait stupéfait de tant de diligence de sa part. Également, de notre côté, rien de tout ce que nous avons dit plus haut concernant cette stratégie du grand homme de guerre, ne mériterait la moindre attention. Mais nous finirons par reconnaître plus loin qu'entendre ainsi le présent texte de Polybe, ce serait prendre le contre-pied de la vérité; car rien de tout cela ne se rencontrerait vrai. Il faut donc se garder de tomber ici dans cette illusion.

A cet effet, considérons d'abord la réalité des choses, afin de juger positivement si le consul a fait *tant de diligence* qu'on le dit. Les données de l'itinéraire d'Annibal nous en fournissent le moyen. Et, pour faciliter cette recherche en fixant les idées, prenons dans les plaines du Pô un point de *repère* connu, auprès duquel nous supposerons le consul présent, et qui nous sera encore utile plus loin : admettons qu'il se trouve actuellement sur la *rive gauche du Tésin, près de son embouchure dans le Pô,* c'est-à-dire près de *Ticinum,* appelée ensuite *Papia,* et aujourd'hui Pavie. Là, il aurait bien *déjà passé le Pô avec son armée,* comme l'exige ce texte.

Or précédemment sur les bords du Rhône, lorsque Publius était arrivé au point où Annibal avait passé ce fleuve, à Pierrelatte, le général carthaginois avait déjà décampé de là depuis trois jours écoulés ; c'était donc son quatrième jour de marche en remontant vers les sources du fleuve pour gagner l'entrée des Alpes ; et il dut camper ce soir-là

près de Saint-Vallier, avons-nous dit. Le lendemain matin, chacun de son côté se remit en marche le long du Rhône, Publius en descendant de Pierrelatte vers sa flotte, et Annibal, en remontant de Saint-Vallier vers l'entrée des Alpes. Comptons les jours à partir de ce jour-là.

Pour Annibal, c'était son cinquième jour de marche vers l'entrée des Alpes ; il lui fallut donc, à partir de Saint-Vallier, encore *six jours* de marche effective pour arriver à l'entrée de ces montagnes............. 6

Et probablement cinq jours d'arrêt devant l'Île, soit pour passer le fleuve et aller remettre le roi sur son trône, soit pour restaurer l'armée carthaginoise et mettre en état ses armes, ses vêtements, ses chaussures, soit pour donner le temps à celle du roi de l'Île de faire ses préparatifs et de venir sur la rive gauche du fleuve se placer en arrière-garde. 5

Et *quinze jours* employés à la traversée des Alpes. 15

Et *huit jours de repos* au pied des Alpes, soit pour refaire les débris de son armée, hommes et bêtes, tout délabrés, exténués de fatigues, de privations et de souffrances, jusqu'à ce qu'ils fussent bien remis et *en bon état,* comme dit le texte, soit pour parlementer avec les habitants de Turin......... 8

Et *un jour* pour aller camper devant cette ville.. 1

Et *trois jours* pour s'en rendre maître........ 3

Cela fait donc, en somme, *trente-huit jours écoulés* depuis le départ de Saint-Vallier jusqu'à la prise de Turin.......................... 38

Le jour même où Annibal partait de Saint-Vallier, Publius Scipion, de son côté, partait de Pierrelatte. Il lui fallut *quatre jours* pour arriver à sa flotte, où tous les bagages étaient déjà rembarqués d'avance.............................. 4

Et *quatre jours* de navigation jusqu'à Pises (bien qu'il n'en eût mis que cinq pour venir d'Ostie)... 4

Et *sept jours* de marche jusqu'à Parme, avec *un jour* de repos intermédiaire.................... 8

Et *deux jours* jusqu'à Plaisance.............. 2

Et *deux jours* jusqu'à Pavie.................. 2

Cela fait donc, en somme *vingt jours*......... 20

Ce laps de temps a donc dû suffire au consul Publius pour arriver avec son armée en Italie sur la rive gauche du Pô et près de Pavie, à partir des bords du Rhône et du point même où Annibal l'y avait laissé ; et cet espace de vingt jours a dû suffire au consul sans que pour cela il ait eu besoin de presser sa marche au-delà de la vitesse réglementaire des armées romaines, laquelle était de *vingt milles* (30 kilomètres) par jour de marche.

Ainsi, en résumé, contrairement à l'aspect du récit de Polybe, le consul Publius Scipion aurait pu, à partir des bords du Rhône où Annibal l'avait laissé, et même sans faire beaucoup de diligence, parvenir dans les plaines du Pô près de Pavie, dix-huit jours environ avant la prise de Turin par Annibal.

Et par conséquent, si la suite du récit nous démontre

que le consul n'était pas même encore parvenu près de Pavie le jour où Annibal s'emparait de Turin, non-seulement il n'aurait fait aucune diligence pour venir lui faire face, mais encore il se serait arrêté pour l'attendre, dans quelque position lointaine, à cinq ou six journées (plus de 150 kilomètres) de Turin et de tous les débouchés des Alpes. Retenons seulement ceci : que le jour de la prise de Turin, Publius avec son armée pouvait être arrivé à Pavie depuis déjà dix-huit jours écoulés. Et continuons de suivre le récit, jusqu'à ce que nous sachions précisément où il est.

« Publius fut dans le même étonnement à l'égard d'Annibal. Il croyait d'abord que ce grand capitaine n'oserait pas tenter le passage des Alpes *avec une armée composée de tant de nations différentes;* ou que, s'il le tentait, il ne manquerait pas d'y périr. Mais, quand on lui vint dire qu'Annibal non-seulement était sorti des Alpes sain et sauf, mais assiégeait encore quelques villes d'Italie, il fut extrêmement frappé de la hardiesse et de l'intrépidité de ce général. » (III, xii.)

Signalons nous-même un fait plus étonnant et plus admirable. Quelle discipline, quelle confiance des soldats dans les chefs, et quelle soumission absolue à leurs ordres Annibal ne dut-il pas avoir introduit dans cette armée provenant de vingt nations différentes, pour que, arrêtée à la descente des Alpes par un mauvais pas, comme nous l'avons vue, sous l'urgence du froid, de la faim et de toutes les souffrances, apercevant à ses

pieds un pays chaud et fertile où déjà les chevaux étaient descendus, elle ait attendu patiemment pendant trois jours que les éléphants pussent descendre avant elle, et qu'elle soit descendue la dernière !

Ajoutons encore incidemment que jamais aucun de ces soldats de tant de nations différentes n'a, que l'on sache, trahi Annibal pendant toute cette longue guerre, où certainement les occasions ne durent pas leur manquer. « C'est une chose singulière, dit Polybe, qu'Annibal ait été dix-sept ans en guerre, à la tête d'une armée composée de diverses nations, de pays et de langage différents, qu'il conduisait à des expéditions étonnantes, et dont on pouvait à peine espérer quelques succès, sans que jamais on lui ait tendu le moindre piége, sans que jamais aucun de ses soldats se soit avisé de le trahir (1). » D'où l'on peut induire avec assez de probabilité que jamais Annibal n'a employé des traîtres. Et c'est là cependant l'homme que les Romains ont osé appeler *le perfide* par excellence ! Non pas leur Jules César, pour qui la trahison fut un moyen habituel, dont l'emploi faillit en certaines occasions lui coûter la vie, par exemple devant Dyrrachium ! Car qui peut jamais être sûr de la sincérité d'un traître ?

Revenons, et faisons remarquer ici que cette nouvelle, qui apprit au consul non-seulement qu'Annibal était sorti des Alpes sain et sauf, mais encore qu'il assiégeait

(1) *Exemples de vertus et de vices*, LV.

quelques villes d'Italie, constate par elle-même qu'elle provint de Turin et qu'elle en partit *dix à douze jours* après qu'Annibal eut débouché des Alpes dans les plaines du Pô. Or, en ajoutant le nombre de jours qu'elle exigea pour parvenir du pays de Turin jusqu'à l'endroit où le consul se trouvait alors et que nous connaîtrons bientôt, cela ferait au moins une quinzaine de jours. Le consul n'aurait donc été informé de l'arrivée d'Annibal au débouché des Alpes dans les plaines du Pô, que *douze à quinze jours* après que le fait avait eu lieu. Qu'on juge par là de la distance à laquelle il se trouvait du débouché par où sortit Annibal.

« A Rome, ce fut la même surprise, lorsqu'on y apprit ces nouvelles. A peine avait-on entendu parler de la prise de Sagonte, et envoyé un des consuls en Afrique pour assiéger Carthage, et l'autre en Espagne contre Annibal, qu'on apprend que cet Annibal est dans l'Italie à la tête d'une armée, et qu'il y entreprend sur les villes. Cela parut un paradoxe. L'épouvante fut grande, on envoya sur le champ à Lilybée pour dire à Tiberius que les ennemis étaient en Italie, qu'il laissât les affaires dont il était chargé, pour venir au plus tôt au secours de la patrie. Tiberius sur ces ordres fit reprendre à sa flotte la route de Rome, et, pour les troupes de terre, il ordonna de les mettre en marche, et leur marqua le jour où l'on devait se trouver à *Ariminum* (Rimini). C'est une ville située sur la mer Adriatique à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô, du côté du midi. Dans ce soulèvement

général et l'étonnement où jetaient des événements si extraordinaires, on était extrêmement inquiet et attentif sur ce qui arriverait. » (III, XII.)

Dans cette circonstance, où il ne s'agit plus d'un Scipion, et où d'ailleurs les faits mentionnés étaient de notoriété publique, Polybe montre à découvert le trouble et l'alarme qui se répandirent d'un bout à l'autre de l'Italie, à la nouvelle qu'Annibal y était parvenu à travers les Alpes. On voit qu'aussitôt l'autre consul reçoit de Rome l'avis de tout abandonner en Sicile pour accourir défendre la patrie. Polybe dit plus loin que les troupes parties de Lilybée, et qui sans doute passèrent la la mer à *Rhegium* (Reggio), marchèrent *pendant quarante jours de suite* pour gagner *Ariminum* et qu'on leur avait fait prêter serment de s'y rendre au jour marqué.

§ XVIII. — Les armées ennemies s'approchent l'une de l'autre. Bataille du Tésin. Bataille de la Trébie.

« Cependant Annibal et Publius *s'approchaient l'un de l'autre*, et tous deux animaient leurs troupes par les plus puissants motifs que la conjoncture présente leur offrait. »

Enfin, voilà Annibal et Publius qui s'approchent pour combattre. C'est de Turin sans doute qu'Annibal s'est mis en marche, car, depuis que l'auteur a parlé de la prise de cette ville, il n'a point dit qu'Annibal l'eût quittée. Quant à Publius, rien encore ne nous indique de quel

endroit de ces immenses plaines du Pô il arrive ainsi vers Annibal. Et nous ne savons pas mieux où et à quelle distance réciproque Annibal et lui s'y trouvent actuellement et animent leurs troupes, chacun de la manière qu'il juge la meilleure pour les disposer à combattre vaillamment.

« Voici la manière dont Annibal s'y prit. Il assembla son armée, et fit amener devant elle *tout ce qu'il avait fait de jeunes prisonniers sur les peuples qui l'avaient incommodé dans le passage des Alpes*. Pour les rendre propres au dessein qu'il s'était proposé, il les avait chargés de chaînes, leur avait fait souffrir la faim, avait donné ordre qu'on les meurtrît de coups. Dans cet état, il leur présenta les armes que les Gaulois prennent lorsqu'ils se disposent à un combat singulier. Il fit mettre aussi devant eux des chevaux et des saies très-riches, et ensuite il leur demanda qui d'entre eux voulaient se battre l'un contre l'autre à ces conditions, que le vainqueur emporterait pour prix de sa victoire les dépouilles qu'ils voyaient, et que le vaincu serait délivré par la mort des maux qu'il avait à souffrir. Tous ayant élevé la voix et demandé à combattre, il ordonna qu'on tirât au sort, et que ceux sur qui le sort tomberait entrassent en lice. A cet ordre, les jeunes prisonniers lèvent les mains au ciel, et conjurent les Dieux de les mettre au nombre des combattants. Quand le sort se fut déclaré, autant ceux qui devaient se battre eurent de joie, autant les autres furent consternés. Après le combat, ceux des prisonniers qui n'en avaient été que

spectateurs félicitaient tout autant le vaincu que le vainqueur, parce qu'au moins la mort avait mis fin aux peines qu'ils étaient contraints de souffrir. Ce spectacle fit aussi la même impression sur les Carthaginois, qui, comparant l'état du mort avec les maux de ceux qui restaient, portaient compassion à ceux-ci et croyaient l'autre fort heureux.

« Annibal, ayant par cet exemple mis son armée dans la disposition où il la souhaitait, s'avança au milieu de l'assemblée, et dit qu'il leur avait donné ce spectacle, *afin qu'ayant vu dans ces infortunés prisonniers l'état où ils étaient eux-mêmes réduits,* ils jugeassent mieux de ce qu'ils avaient à faire dans les conjonctures présentes; que la fortune leur proposait à peu près un même combat à soutenir, et les mêmes prix à remporter; *qu'il fallait ou vaincre, ou mourir, ou vivre misérablement sous le joug des Romains :* que, victorieux, ils emporteraient pour prix, non des chevaux et des saies, mais toutes les richesses de la république romaine, c'est-à-dire tout ce qui était le plus capable de les rendre les plus heureux des hommes; qu'en mourant au lit d'honneur, le pis qui leur pouvait arriver serait de passer, sans avoir rien souffert, de la vie à la mort, en combattant pour la plus belle de toutes les conquêtes; mais que, si l'amour de la vie leur faisait montrer le dos à l'ennemi, ou commettre quelque autre lâcheté, il n'y avait pas de maux et de peines auxquels ils ne dussent s'attendre; qu'il n'était personne parmi eux, qui, se rappelant le chemin qu'il avait fait

depuis Carthage la Neuve, les combats où il s'était trouvé dans la route, et les fleuves qu'il avait passés, fût assez stupide pour espérer qu'en fuyant il reverrait sa patrie; qu'il fallait donc renoncer entièrement à cette espérance, et entrer pour eux-mêmes dans les sentiments où ils étaient tout à l'heure à l'égard des prisonniers ; que, comme ils félicitaient également le vainqueur et celui qui était mort les armes à la main, et portaient compassion à celui qui vivait après sa défaite, *de même il fallait qu'en combattant, leur premier objet fût de vaincre, et, s'ils ne pouvaient pas vaincre, de mourir glorieusement sans aucun retour sur la vie; que, s'ils venaient aux mains dans cet esprit, il leur répondait de la victoire et de la vie ;* que jamais armée n'avait manqué d'être victorieuse, lorsque par choix ou par nécessité elle avait pris ce parti; et qu'au contraire des troupes qui, comme les Romains, étaient proches de leur patrie, et avaient, en fuyant; une retraite sûre, ne pouvaient pas ne point succomber sous l'effort de gens qui n'espéraient rien que de la victoire.

« Le spectacle et la harangue firent tout l'effet qu'Annibal avait en vue. On vit le courage renaître dans le cœur du soldat. Le général, après avoir loué ses troupes de leurs bonnes dispositions, congédia l'assemblée, et donna ordre qu'on se tînt prêt à marcher *le lendemain.* » (III, XII.)

On le voit, Annibal met avec fermeté sous les yeux de ses soldats le spectacle d'hommes combattant dans une

situation pareille à la leur, dans les conditions où ils se trouvent amenés en Italie ; et, après avoir ainsi démontré clairement à tous qu'il ne leur reste plus d'espoir que dans la victoire, il se contente d'ajouter que, s'ils en viennent aux mains dans cette conviction, la victoire leur est assurée et toutes les richesses de Rome et de l'Italie sont à eux. Effectivement, ce généreux guerrier, si dévoué à sa patrie, pouvait-il faire appel à ce noble sentiment de la patrie chez des soldats tirés de tant de nations différentes ? Aussi leur parle-t-il déjà de *la gloire*, qui s'accommode de tout acte de courage militaire et de toutes sortes de guerres.

Remarquons bien qu'Annibal ici, non-seulement relève le courage de son armée, mais encore y fait entrer avec enthousiasme tous les jeunes prisonniers, Allobroges ou autres Gaulois, tombés entre ses mains dans les combats livrés au passage des Alpes.

« Publius s'était déjà avancé au-delà du Pô, et, pour passer le Tésin, il avait ordonné que l'on y jetât un pont. Mais, avant d'aller plus loin, les troupes assemblées, il fit sa harangue. » (III, XIII.)

Comme l'auteur vient de dire plus haut (p. 269) que *Publius avait déjà passé le Pô avec son armée*, sans doute ici il veut ajouter que le consul s'était déjà avancé par-delà le Pô jusqu'au Tésin (*Ticinus*), rivière qu'il se proposait de passer ; car il avait ordonné qu'on y jetât un pont. Mais remarquons bien que Publius ne passe pas actuellement le Tésin ; nous verrons même qu'il ne le passera point du

tout dans la suite, et qu'il ne sera plus question de ce pont sur le Tésin. On est donc autorisé à induire ici que ce membre de phrase où le consul ordonne de jeter un pont sur le Tésin, a été placé là par l'auteur, son ami, pour bien montrer que Publius va attaquer Annibal; d'autant plus qu'il ajoute ces mots : « Mais, avant d'aller plus loin, les troupes assemblées, il fait sa harangue. » Nous aurons soin de regarder où il se dirigera ensuite.

Constatons d'abord ici qu'enfin nous apprenons, pour la première fois, où se trouve ce consul, qui est censé depuis si longtemps accourir avec ses légions, pour combattre Annibal à son débouché des Alpes en Italie. Nous savons donc maintenant où est Publius, sinon en quel lieu précis, du moins assez approximativement. Il est sur la ligne militaire du Tésin, entre le lac *Verbanus* (lac Majeur) et le Pô; ligne militaire souvent mentionnée depuis dans l'histoire des guerres d'Italie.

Lisons la harangue que Publius adressa aux soldats sur les bords du Tésin, avant de s'y trouver en face du guerrier carthaginois, qui va bientôt survenir.

« Il s'étendit d'abord beaucoup sur la grandeur et la majesté de l'empire romain, et sur les exploits de leurs ancêtres : venant ensuite au sujet pour lequel il avait pris les armes, il dit que, quand même jusqu'à ce jour ils n'auraient jamais essayé leurs forces contre personne, *maintenant qu'ils savaient que c'était aux Carthaginois qu'ils avaient affaire, dès lors, ils devaient compter sur la victoire : que c'était une chose indigne qu'un peuple*

vaincu tant de fois par les Romains, contraint de leur payer un tribut servile, et depuis si longtemps assujetti à leur domination, osât se révolter contre ses maîtres. Mais, à présent, ajouta-t-il, que nous avons éprouvé qu'il n'ose, pour ainsi dire, nous regarder en face, quelle idée, si nous pensons juste, devons-nous avoir des suites de cette guerre? La première tentative de la cavalerie numide contre la nôtre lui a fort mal réussi. Elle y a perdu une grande partie de son monde, et le reste s'est enfui honteusement jusqu'à son camp. *Le général et toute son armée n'ont pas été plus tôt avertis que nous étions proche, qu'ils se sont retirés, et ils l'ont fait de façon que c'était autant une fuite qu'une retraite. C'est par crainte et contre leur dessein qu'ils ont pris la route des Alpes.* Annibal est dans l'Italie, mais la plus grande partie de son armée est enterrée dans les Alpes, et ce qui s'en est échappé est dans un état à n'en pouvoir attendre aucun service. La plupart des chevaux ont succombé à la longueur et aux fatigues de la marche, et le peu qu'il en reste ne peut être d'aucun usage. *Pour vaincre de tels ennemis, vous n'aurez qu'à vous montrer.* Et pensez-vous que j'eusse quitté ma flotte, que j'eusse abandonné les affaires d'Espagne, où j'avais été envoyé, et que je fusse accouru à vous avec tant de diligence et d'ardeur, si de bonnes raisons ne m'eussent persuadé et que le salut de la république dépendait du combat que nous allons livrer, et que la victoire était sûre ?

« Ce discours, soutenu de l'autorité de celui qui le

prononçait, et qui d'ailleurs ne contenait rien que de vrai, fit naître dans tous les soldats un ardent désir de combattre. Le consul, ayant témoigné combien cette ardeur lui faisait de plaisir, congédia l'assemblée, et avertit qu'on se tînt prêt à marcher *au premier ordre.* » (III, XIII.)

Il est clair que cette harangue se ressent de la gêne où s'est trouvé notre auteur pour la composer, de manière à être à la fois d'accord et avec l'aspect sous lequel il désirait présenter Publius Scipion, et avec son attitude véritable telle que les faits la démontraient. Quelle différence avec la simplicité, la fermeté et la grandeur de celle que ces mêmes faits lui ont permis de placer dans la bouche d'Annibal ! Dans la harangue de Publius Scipion, tout n'est que faux éclat, phrases habilement tournées et vanteries pitoyables. Aussi, comme il arrive toujours en pareil cas, les faits qui vont suivre lui donneront-ils immédiatement un éclatant démenti sur presque tous les points que nous avons soulignés dans le texte. Ils démontreront en particulier et avec évidence que la cavalerie d'Annibal, si diminuée qu'elle fût, pouvait encore lui être de quelque usage. Suivons donc le récit jusqu'à la fin de ce qui concerne la bataille qui va se livrer, pour en finir sur ce point.

« Le lendemain les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre le long du Tésin, du côté qui regarde les Alpes, *les Romains ayant le fleuve à leur gauche, et les Carthaginois à leur droite.* Au second jour, les fourrageurs

ayant donné avis que l'ennemi était proche, on campa chacun dans l'endroit où il était. Au troisième, Publius avec sa cavalerie soutenue des armés à la légère, et Annibal avec sa cavalerie seule, marchèrent chacun de son côté dans la plaine, pour reconnaître les forces l'un de l'autre. Quand on vit à la poussière qui s'élevait que l'on n'était pas loin, on se mit en bataille. Publius fait marcher devant les archers avec la *cavalerie gauloise,* forme son front du reste de ses troupes, et avance au petit pas. Annibal lui vient au devant, ayant au centre l'élite de la cavalerie à frein, et la numide sur les deux ailes *pour envelopper l'ennemi.*

« Les chefs de la cavalerie ne demandant qu'à combattre, on commence à charger. Au premier choc, les armés à la légère eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantés par la cavalerie carthaginoise qui venait sur eux, et craignant d'être foulés aux pieds des chevaux, ils plièrent et s'enfuirent par les intervalles qui séparaient les escadrons. Les deux corps de bataille s'avancent ensuite, et en viennent aux mains. Le combat se soutient longtemps à forces égales. De part et d'autre beaucoup de cavaliers mettent pied à terre, de sorte que l'action fut d'infanterie comme de cavalerie. Pendant ce temps-là *les Numides enveloppent,* et fondent par derrière sur ces gens de trait qui d'abord avaient échappé à la cavalerie, et les écrasent sous les pieds de leurs chevaux. Ils tombent ensuite sur les derrières du centre des Romains, et le mettent en fuite. Les Romains perdirent

beaucoup de monde dans ce combat, la perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois (1). Une partie des Romains s'enfuit à vauderoute (à la débandade), le reste se rallia auprès du consul.

« Publius décampe aussitôt, traverse les plaines et se hâte d'arriver au pont du Pô, et de le faire passer à son armée, ne se croyant pas en sûreté, blessé dangereusement comme il l'était, dans un pays plat et au voisinage d'un ennemi *qui lui était beaucoup supérieur en cavalerie*. Annibal attendit quelque temps que Publius mît en œuvre son infanterie : mais, voyant qu'il sortait de ses retranchements, il le suivit jusqu'au pont du Pô. Il ne put aller plus loin : le consul, après avoir passé sur le pont, en avait fait enlever la plupart des planches. Il prit prisonniers environ six cents hommes, que le Romain avait postés à la tête du pont pour favoriser sa retraite, et, sur le rapport qu'ils lui firent que Publius était déjà loin, il rebroussa chemin le long du fleuve, pour trouver un endroit où il pût aisément jeter un pont.

« Après deux jours de marche, il fit faire un pont de bateaux, et ordonna à Asdrubal de passer avec l'armée. Il passa lui-même ensuite, et donna audience aux ambassadeurs qui lui étaient venus des lieux voisins. Car, aussitôt après la journée du Tésin, *tous les Gaulois du voisinage*,

---

(1) On ne comprend guère comment la perte a pu être *plus grande du côté du vainqueur que du côté du vaincu* mis en déroute. D'autant qu'on va voir le consul décamper à l'instant avec toute son infanterie, qui était restée dans son camp, et se jeter au-delà du Pô avec toutes les apparences d'une fuite.

suivant leur premier projet, s'empressèrent à l'envi de se joindre à lui, de le fournir de munitions, de grossir son armée. Tous ces ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de politesse et d'amitié.

« Quand l'armée eut traversé le Pô, Annibal, au lieu de le remonter, comme il avait fait auparavant, le descendit dans le dessein d'*atteindre* l'ennemi. Car Publius avait aussi passé ce fleuve, et, s'étant retranché auprès de Plaisance, qui est une colonie des Romains, il se faisait là panser lui et les autres blessés, sans aucune inquiétude pour ses troupes, qu'il croyait avoir mises à couvert de toute insulte. Cependant Annibal, au bout de deux jours de marche depuis le Pô, arriva aux ennemis, et le troisième il rangea son armée en bataille sous leurs yeux. Personne ne se présentant, il se retrancha à environ cinquante stades (9 kilomètres) des Romains. » (III, XIII.)

Comment ne pas reconnaître, à tant d'indices manifestes, à tant de signes positifs, que l'armée romaine tout entière a pris la fuite à la bataille du Tésin?

« Alors les Gaulois *qui s'étaient joints à Annibal,* voyant les affaires des Carthaginois sur un bon pied, *complotèrent* ensemble de tomber sur les Romains, et, restant dans leurs tentes, épiaient le moment de les attaquer. Après avoir soupé, ils se retirèrent dans leurs retranchements, et s'y reposèrent la plus grande partie de la nuit. Mais à la petite pointe du jour ils sortirent au nombre de deux mille hommes de pied et d'environ deux cents chevaux, tous biens armés, et fondirent sur les Romains qui étaient

les plus proches du camp. Ils en tuèrent un grand nombre, en blessèrent aussi beaucoup, et apportèrent les têtes de ceux qui étaient morts au général carthaginois. » (III, XIII.)

Doit-on bien ajouter foi à ce trait du récit? Un tel acte de sauvagerie serait unique, croyons-nous, dans l'histoire de ces Gaulois cisalpins. Et si ces Gaulois, *qui s'étaient joints à Annibal,* dit le texte, allèrent hardiment attaquer les avant-postes de Scipion, qui se croyait à l'abri de toute attaque, en quoi cela constituerait-il un *complot?* N'étaient-ce pas des soldats de l'armée d'Annibal? On est donc induit à ne voir dans tout cela qu'un petit moyen imaginé par l'auteur, pour tâcher de motiver ci-après un départ nocturne de Scipion, qui paraîtra néanmoins exécuté sous l'impulsion de la terreur.

« Annibal reçut ce présent avec reconnaissance; il les exhorta à continuer de se signaler, leur promit des récompenses proportionnées à leurs services, et les renvoya dans leurs villes, pour publier parmi leurs concitoyens les avantages qu'il avait jusqu'ici remportés, et pour les porter à faire alliance avec lui. Il n'était pas besoin de les y exhorter. Après l'insulte que ceux-ci venaient de faire aux Romains, il fallait que les autres, bon gré mal gré, se rangeassent du parti d'Annibal. Ils vinrent en effet s'y ranger, amenant avec eux les Boiens, qui lui livrèrent les trois Romains que la République avait envoyés pour faire le partage des terres, et qu'ils avaient arrêtés contre la foi des traités, comme je l'ai rapporté plus haut. Le Carthaginois fut fort sensible à leur bonne volonté, il leur

donna des assurances de l'alliance qu'il faisait avec eux, et leur rendit les trois Romains, qu'il les avertit de tenir sous bonne garde, pour retirer de Rome par leur moyen les otages qu'ils y avaient envoyés, selon ce qu'ils avaient d'abord projeté. » (III, XIII.)

« Cette *trahison* des deux mille Gaulois donna de grandes inquiétudes à Publius, qui craignait avec raison que ces peuples, déjà indisposés contre les Romains, n'en prissent occasion de se déclarer tous en faveur du Carthaginois. Pour aller au-devant de cette *conspiration,* vers les trois heures après minuit il lève son camp, et s'avance vers la Trébie (la *Trebia*) et les hauteurs qui en sont proches, comptant que, dans un poste si avantageux et au milieu de ses alliés, on n'aurait pas l'audace de venir l'attaquer (1). Sur l'avis que le consul était décampé, Annibal lui mit en queue la cavalerie numide, laquelle il fit suivre peu après par l'autre, qu'il suivait lui-même avec toute l'armée. Les Numides entrèrent dans le camp des Romains, et, le trouvant désert et abandonné, ils y mirent le feu. Ce fut un *bonheur* pour l'armée romaine, car si les Numides, sans perdre de temps, l'eussent poursuivie et eussent atteint les bagages en plaine comme ils

(1) Voilà encore les mots *trahison, conspiration,* placés là évidemment pour donner le change sur le véritable motif de ce brusque départ de Publius Scipion, à trois heures du matin en hiver : départ dont le but patent, d'après la suite du récit, était d'échapper à une attaque d'Annibal dans la première position qu'il avait prise, lui Scipion, et d'aller, à la faveur de la nuit, occuper une position plus forte. Il semblerait vraiment que la terreur continue d'agiter l'armée romaine.

étaient, ils auraient fort incommodé les Romains. Mais, lorsqu'ils les joignirent, la plupart avaient déjà passé la Trébie. *Il ne restait plus que l'arrière-garde, dont ils tuèrent une partie, et prirent le reste prisonnier.* (III, XIV.)

Il est certain maintenant que le véritable motif du départ nocturne des Romains, c'était de passer la Trébie avant qu'Annibal pût les atteindre. Ce départ nocturne explique aussi tout naturellement *l'attaque tardive des Numides,* lancés trop tard à la poursuite de l'ennemi. Car qu'eussent-ils pu brûler sur l'emplacement du camp des Romains? Et dans quel intérêt y eussent-ils mis le feu?

« Publius passa la rivière et mit son camp auprès des hauteurs. Il se fortifia d'un fossé et d'un retranchement, et, en attendant les troupes que Sempronius lui amenait (1), il prit grand soin de sa plaie, pour être en état de combattre, si l'occasion s'en présentait. Cependant Annibal s'approche et campe à quarante stades (7 kilomètres) du consul.

« *Là les Gaulois qui habitaient dans ces plaines, partageant avec les Carthaginois les mêmes espérances, leur apportèrent vivres et munitions en abondance, prêts eux-mêmes à entrer de leur part dans tous les travaux et tous les périls de cette guerre.* » (III, XIV.)

Voilà donc l'alliance des Gaulois avec Annibal mise complétement à exécution; et désormais la guerre va se

(1) Nous avons vu que Publius Scipion avait déjà deux armées romaines réunies sous ses ordres : en voici une troisième qui vient en renfort.

poursuivre, d'un côté, par les Carthaginois et les Gaulois, réunis sous les ordres de ce général, de l'autre côté, par les Romains et leurs alliés, réunis sous les ordres des consuls : sauf ceux de ces alliés qu'Annibal parviendra à détacher de l'alliance romaine, et à faire passer de son côté. L'expédition d'Annibal fut donc bien, comme nous l'avons dit, une guerre autant gauloise que carthaginoise.

Voilà même déjà les deux armées ennemies en présence sur le terrain où va se livrer la grande bataille de la Trébie, dès que l'autre consul sera arrivé. Elle fut livrée en plein hiver, et eut lieu sur la rive gauche de cette rivière, à une certaine distance du Pô. Annibal, suivant sa tactique et par une habile manœuvre, attira en-deçà de cette rivière, sur le terrain qu'il avait choisi d'avance, les armées romaines réunies au nombre de *trente-six mille* hommes d'infanterie et *quatre mille* de cavalerie ; puis, là, il trouva moyen de les envelopper et de les tailler en pièces, bien qu'il n'eût que *vingt mille* hommes d'infanterie et *dix mille* de cavalerie (dont *six à sept mille cavaliers gaulois* qui s'étaient joints à lui). Le courage et le sang-froid sauvèrent de ce désastre dix mille hommes de l'armée romaine, lesquels, en bon ordre et combattant vaillamment, se firent jour à travers les Gaulois et les Africains, pour gagner sur leur droite la route de Plaisance qui longe le Pô, par laquelle ils repassèrent la Trébie et se retirèrent dans cette place. La victoire des Carthaginois fut complète et leur perte peu considérable, dit Polybe. Quelques Espagnols seulement et quelques Africains res-

tèrent sur le champ de bataille; *ce furent les Gaulois qui perdirent le plus des leurs*. Ce qui induit à penser que ces derniers prirent une part importante à cette rude bataille. (III, xv.)

Ensuite Annibal mit son armée en quartiers d'hiver, pour le reste de la saison, dans la Gaule cisalpine. — « Là, dit Polybe, *il retenait dans les prisons les prisonniers romains* qu'il avait faits dans la dernière bataille, et leur donnait à peine le nécessaire; *au lieu qu'il usait de toute la douceur possible à l'égard de ceux qu'il avait pris sur les alliés*. Il les assembla un jour, et leur dit : *que ce n'était pas pour leur faire la guerre qu'il était venu, mais pour prendre leur défense contre les Romains :* qu'il fallait donc, s'ils entendaient leurs intérêts, qu'ils embrassassent son parti; *puisqu'il n'avait passé les Alpes que pour remettre les Italiens en liberté, et les aider à rentrer dans les villes et dans les terres d'où les Romains les avaient chassés*. Après ce discours, *il les renvoya sans rançon dans leur patrie*. — C'était une ruse, ajoute Polybe, pour détacher des Romains les peuples d'Italie, pour les porter à s'unir avec lui et soulever en sa faveur tous ceux dont les villes ou les ports étaient soumis à la domination romaine. » (III, xvi.)

Pouvait-on rencontrer dans Polybe une confirmation plus précise et plus complète de l'opinion que nous avons formulée dans la première partie de ce travail, concernant le but politique de l'expédition d'Annibal en Italie? Quant à la remarque ajoutée par notre auteur, que c'était là une *ruse*, on peut répondre, non-seulement que c'était là une

ruse honnête, mais encore que lui-même Polybe a apprécié tout différemment un moyen identique, employé en Espagne contre les Carthaginois par Scipion l'Africain : car il a, au contraire, comblé de louanges ce consul à ce même sujet. (X, vi.) Si grande est l'influence des sentiments personnels, même chez les plus honnêtes historiens !

Nous voici parvenu au terme de notre programme dans cette deuxième partie de notre travail. Car Annibal, dès le printemps venu, va sortir de la Gaule, en franchissant les Apennins au sud de *Mutina* (Modène) et de *Bononia* (Bologne), pour entrer par *Fesulæ* (Fésules, près de Florence) chez les alliés de Rome placés au centre de l'Italie. De Fésules, le redoutable Carthaginois passera l'*Arnus* (l'Arno), traversera dans une grande partie de leur longueur les marais de *Clusium* (aujourd'hui canalisés), qui régnaient jadis entre l'Arno et le Tibre, à l'ouest et proche d'*Arretium* (Arezzo) et de *Cortona* (Cortone); il en sortira le quatrième jour entre cette dernière ville et le lac de Trasimène, qu'il tournera du côté nord-est. Là, par les plus fines manœuvres, il attirera à sa suite dans un défilé de montagnes l'armée romaine, qui se trouvait à *Arretium* sous le commandement du consul *Flaminius*, l'y enveloppera et l'y taillera en pièces, avec ce consul lui-même. Puis, quittant la route de Rome pour se diriger par *Perusia* (Pérouse) et *Spoletium* (Spolète), il gagnera la côte de l'Adriatique auprès de la ville d'*Adria* dans le *Picenum;* et après que son

armée s'y sera reposée et restaurée, il passera au-delà de Rome dans le midi de l'Italie, parmi les populations d'origine grecque, pour tâcher de les faire entrer dans l'alliance générale contre les Romains, et où nous le reverrons à l'occasion de la *Critique du récit de Tite-Live*, troisième et dernière partie de notre travail.

Mais, avant de passer à cette troisième partie, jetons un dernier coup d'œil sur la reprise de cette deuxième guerre punique en Gaule cisalpine, et sur les conséquences de la stratégie d'Annibal en Gaule transalpine.

§ XIX. — Coup d'œil général sur la première bataille d'Annibal contre les Romains et sur les conséquences de sa stratégie en gagnant l'Italie.

Pour achever de démontrer notre thèse, il ne nous reste plus qu'à jeter un coup d'œil rapide et sommaire sur la bataille du Tésin et ses conséquences immédiates rapportées plus haut dans les textes cités.

Il importe d'abord de reconnaître avec toute certitude le lieu où fut livrée cette première bataille d'Annibal contre les Romains (1). A ce sujet, nous devons signaler dans le récit de Polybe une contradiction, qui semblerait

(1) Sur ce point, comme sur l'itinéraire d'Annibal à travers les Alpes, etc., nous sommes en désaccord avec notre célèbre géographe d'Anville, qui place la bataille du Tésin sur la rive droite de cette rivière. On trouvera sa carte ci-après, en tête de la troisième partie de notre travail. Et lorsqu'il nous est arrivé de nous écarter de son opinion, nous avons eu soin d'en constater nos motifs dans le texte de Polybe, comme on l'a vu précédemment.

provenir encore de son désir de faire croire que Publius Scipion marcha contre Annibal résolûment et avec diligence. Mais aujourd'hui que tout le monde connaît la géographie des plaines du Pô, rien n'est plus facile que de constater et de rectifier cette contradiction. En effet, il est dit tout d'abord que les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre le long du Tésin, les Romains ayant la rivière à leur gauche et les Carthaginois à leur droite, qu'ils marchèrent ainsi pendant deux jours et encore une partie du troisième, avant d'en venir aux mains. Par conséquent, l'armée romaine devait être alors parvenue sur un point de la rive gauche du Tésin situé à plus de deux journées de distance de son embouchure dans le Pô, c'est-à-dire qu'elle devait se trouver dans la région de Turbigo et de Magenta, où jadis comme aujourd'hui la route de *Novaria* à *Mediolanum* (de Novare à Milan) franchissait le Tésin. Or, *de là*, toute l'armée romaine, infanterie et cavalerie, eût-elle pu, comme il est dit ensuite dans le texte, aller passer le Pô le soir même de la bataille et avant la nuit en hiver? Évidemment non, si grande qu'ait été sa vitesse de marche. La contradiction est donc manifeste, et il faut nécessairement opter entre les deux affirmations de l'auteur.

Mais le choix à faire ne saurait être douteux. Car le passage du Pô en toute hâte par l'armée romaine fut un fait considérable, notoire à cette époque, et en connexion stricte avec la bataille du Tésin elle-même ; Polybe ne pouvait donc se dispenser de l'indiquer dans son histoire

de cette bataille. Tandis que, en alléguant une marche de Publius Scipion poussée directement contre Annibal pendant plus de deux journées consécutives, il donnait à l'attitude du consul son ami un aspect plus convenable; et personne ne pouvait le contredire à une époque où la géographie exacte de ces contrées était généralement ignorée, comme nous le verrons dans Tite-Live.

Il faut donc nécessairement admettre que cette bataille fut livrée sur la rive gauche du Tésin, et qu'elle eut lieu à une petite distance de l'embouchure de cette rivière dans le Pô, c'est-à-dire aux environs de l'ancienne ville de *Ticinum,* appelée ensuite *Papia,* et en français Pavie. Par conséquent, la bataille elle-même, au lieu d'être vaguement indiquée sous le nom traditionnel de *bataille du Tésin,* pourrait être appelée avec plus d'exactitude *bataille de Ticinum* ou de *Pavie* : puisqu'elle eut lieu sur ce même terrain qui devint célèbre, dix-sept siècles plus tard, par une autre bataille désastreuse, où du moins un roi de France, en annonçant que *tout était perdu,* put ajouter *fors l'honneur.* Et déjà, au sujet de la première défaite sur ce terrain, notre auteur lui-même, comme on l'a vu, semblerait avoir désiré, trop désiré peut-être, que son ami le consul en pût dire autant.

Mais, en vérité, dans son propre récit, il n'est pas difficile d'apercevoir que la défaite de Publius Scipion fut certainement très-peu honorable : disons le mot, que ce fut une véritable *fuite à outrance.* Comment en douter lors-

qu'on voit ce consul partir du champ de bataille avec toute son infanterie, sans qu'elle eût combattu, et se hâter de la faire passer sur l'autre rive, non du Tésin (où il avait *ordonné* qu'on jetât un pont, dit l'auteur), mais du Pô, où il avait fait jeter un pont de planches sur lequel passa l'armée, et en tête duquel il avait posté d'avance six cents hommes, *pour favoriser sa retraite*, dit Polybe? Sa *retraite*, est-ce bien le nom qu'on doit donner à cette marche poussée avec tant de précipitation et de terreur, qu'on coupe ce pont avant que les six cents hommes qui étaient au bout pussent se retirer en deçà du fleuve, peut-être même avant que l'ennemi en fût proche : puisqu'au moment où Annibal y arriva, *Publius était déjà loin* sur l'autre rive? Quel contraste en regard du général carthaginois, qui dit si nettement à ses troupes qu'elles n'ont plus rien à espérer que de leur courage et de la victoire!

Est-ce une retraite qui continue, lorsqu'on voit ensuite ce consul Publius, sous prétexte d'une conspiration éventuelle (qui, même réalisée, n'eût rien offert d'urgent à quelques heures près), décamper à trois heures du matin en hiver, pour aller se mettre plus fortement à couvert derrière la Trébie? Est-ce toujours une simple retraite, cette marche dans laquelle, à l'arrivée des Numides qu'Annibal a mis à ses trousses dès le jour venu, et qui chargent son arrière-garde avant qu'elle ait passé la rivière, Publius Scipion leur abandonne cette arrière-garde tout entière, sans revenir à son secours, et la leur laisse tailler en pièces comme un troupeau, sous ses yeux,

jusqu'à ce qu'enfin les Numides, sans doute las de tuer, fassent prisonniers ceux qui restent?

Nous avons donc maintenant la preuve certaine que le consul Publius Scipion, à son retour des bords du Rhône pour venir attendre Annibal au débouché des Alpes, n'est réellement venu que jusqu'à Plaisance, ensuite à Pavie; et qu'il l'a attendu là, derrière la ligne militaire du Tésin, c'est-à-dire à plus de *cent cinquante kilomètres* du débouché des monts par lequel Annibal arriva en Italie. Annibal, de son côté, serait venu sur ce premier champ de bataille à partir de Turin, d'abord par la route de Milan jusqu'au Tésin; puis, le Tésin passé, il aurait tourné à droite, et serait descendu le long de la rivière pendant deux jours pour arriver en face du consul. Et après la bataille, l'armée romaine acculée au Pô, entre le Tésin et l'Adda, se serait jetée en toute hâte au-delà du fleuve.

Or nous avons vu plus haut que Publius a pu, même sans outre-passer dans sa marche la vitesse réglementaire des armées romaines, parvenir à Pavie *dix-huit jours* avant la prise de Turin par Annibal, ou *six jours* avant qu'Annibal débouchât des Alpes à Saint-Ambroise sur la Doire-Ripaire. Et comme il eût pu de Pavie, en *cinq jours* de marche, pousser jusqu'à Saint-Ambroise, on voit qu'il eût pu y parvenir la veille du jour, tout au moins le jour même où l'armée carthaginoise y arriva si tard, en si triste état. Et dès lors Publius eût pu barrer le chemin à Annibal au passage de *la Chiusa :* défilé étroit où passe le chemin du mont Cenis, immédiatement avant de déboucher à Saint-

Ambroise, et où, mille ans après le passage d'Annibal, les Lombards barrèrent l'entrée de l'Italie à l'armée de Charlemagne, qui fut obligé d'aller les attaquer à revers, en franchissant la crête des montagnes latérales à une très-grande hauteur : ce que n'eût certainement pu faire Annibal dans les conditions où son armée se trouvait là. L'armée carthaginoise eût donc été perdue sans ressources.

Mais, pour cela, il eût fallu que le consul pût savoir, ou pût prévoir qu'Annibal déboucherait des Alpes par ce passage de la Chiusa ; et c'est précisément ce que la stratégie d'Annibal sur les rives du Rhône avait rendu non-seulement impossible à savoir, mais encore tout à fait improbable dans la pensée de qui que ce fût, comme nous l'avons démontré plus haut, et comme d'ailleurs Tite-Live nous en fournira la preuve positive.

Donc le consul Publius Scipion, dans son ignorance absolue du point où Annibal déboucherait en Italie, ne put que l'y attendre à une certaine distance des Alpes, et l'attendit de fait près de Plaisance, ainsi qu'on l'a vu. Là donc, pendant environ un mois que ses soldats y durent rester oisifs, et dans l'attente continuelle, fiévreuse, de voir à chaque instant paraître cette armée africaine, si rapide et si hardie dans sa marche qu'eux-mêmes, Romains, n'avaient pu arriver à temps pour l'apercevoir au passage du Rhône, d'où elle avait déjà décampé depuis trois jours vers les régions inconnues du milieu des terres européennes ; et qui pouvait d'un jour à l'autre déboucher des

Alpes avec ses éléphants, ici, ou là, ou ailleurs; ces soldats de Publius, disons-nous, durent bientôt avoir le cerveau plein d'hallucinations et de ces terreurs superstitieuses, dont aucun Romain n'était exempt à cette époque, même dans les temps calmes. Il ne faut donc point s'étonner que les soldats de Publius, si braves qu'ils pussent être dans les circonstances ordinaires, aient dans cette occasion lâché pied avec tant d'épouvante.

On comprend donc avec évidence ce résultat si remarquable de la stratégie d'Annibal en Gaule transalpine, le désarroi dans la défense qui se manifesta consécutivement en Italie lorsqu'il déboucha des Alpes, et qui dut être, sans parler de son immense supériorité militaire, un élément important de ses succès et de la terreur des Romains dans la seconde guerre punique.

Ainsi, en définitive, l'itinéraire d'Annibal à travers les peuples inconnus de la Gaule transalpine, son passage du Rhône, fleuve si impétueux, et sa traversée des Alpes par une voie si difficile, proclament bien haut la prévoyance et la prudence, en un mot, la sagesse de ce grand homme de guerre, encore plus que son habileté militaire et son audace.

Qu'est-ce donc qui a pu sauver Rome? Trois choses, croyons-nous.

La première, ce fut que les alliés aborigènes du centre de l'Italie, trompés sans doute alors de même que huit ans auparavant (voir p. 72), ne cessèrent de soutenir énergiquement les Romains durant toute cette guerre;

tandis que les alliés d'origine grecque, dont un certain nombre passèrent du côté d'Annibal, ne montrèrent aucune énergie.

La seconde, ce fut qu'Annibal, calomnié à Carthage par un parti politique qui lui faisait de l'opposition et que son absence rendait puissant, ne reçut de sa patrie aucun renfort, et ne fut guère soutenu que par les Gaulois cisalpins et les Ligures, durant *seize années* qu'il se maintint au cœur de l'Italie contre toutes les forces de Rome.

La troisième, ce fut la fermeté, l'habileté et l'activité politique du sénat : ce fut que le gouvernement national des Romains, en vertu de sa constitution propre, montra une énergie sans égale et fit des efforts incroyables, jusqu'à mettre sur pied dans une même année dix-huit légions. Voici du reste ce qu'en dit Polybe, à l'occasion de la bataille de Cannes :

« A peine avait-on appris à Rome la défaite de Cannes, qu'on y reçut la nouvelle que le préteur envoyé dans la Gaule cisalpine y était malheureusement tombé dans une embuscade, et que son armée y avait été toute taillée en pièces par les Gaulois (1).

« Tous ces coups n'empêchèrent pas le sénat de prendre toutes les mesures possibles pour sauver l'État. Il releva le courage du peuple, il pourvut à la sûreté de la ville, il délibéra dans la conjoncture présente avec courage et avec fermeté. La suite le fit bien connaître. *Quoique alors il*

(1) Sans doute dans la *bataille de la forêt Litana.*

fût notoire que les Romains étaient vaincus et obligés de renoncer à la gloire des armes, cependant la forme même du gouvernement, et les sages conseils du sénat, non-seulement les ont remis en possession de l'Italie par la défaite des Carthaginois, mais leur ont encore en peu de temps assujetti toute la terre. C'est pourquoi, lorsque après avoir rapporté dans ce livre-ci toutes les guerres qui se sont faites en Espagne et en Italie pendant la cent-quarantième olympiade, et dans le suivant, tout ce qui s'est passé en Grèce pendant la même olympiade, nous serons venus à notre temps, nous ferons alors un livre exprès sur la forme du gouvernement romain. C'est un devoir dont je ne puis me dispenser sans ôter à l'histoire une des parties qui lui convient le plus. Mais j'y suis encore porté par l'utilité qu'en tireront les personnes constituées en autorité, ou pour réformer des États déjà établis, ou pour en établir de nouveaux. » (III, xxiv.)

On le voit, dans l'opinion de Polybe, le gouvernement de la république romaine aurait été un gouvernement modèle, qui fut capable de tenir en échec la puissance militaire d'Annibal, et auquel les Romains durent leur salut. L'examen de ce gouvernement serait donc intéressant et bien placé ici; mais il nous a paru plus convenable de le reporter à la fin de notre travail sur la guerre de Gaule transalpine qui fut dirigée par Jules César; vu que, selon nous, le renversement de ce gouvernement national des Romains, pour y substituer le gouvernement personnel des Césars, fut le but prémédité et la

conséquence immédiate de cette dernière guerre de Gaule.

Voici enfin, pour terminer, ce que Polybe dit d'Annibal lui-même : — « Si l'on demande qui était l'auteur et comme l'âme de toutes les affaires qui se passaient alors à Rome et à Carthage, c'était Annibal. Il faisait tout en Italie par lui-même, et en Espagne par Asdrubal *son aîné,* et ensuite par Magon. Ce furent ces deux capitaines qui défirent en Espagne les généraux romains. C'est sous ses ordres qu'agirent dans la Sicile, d'abord Hippocrate, et après lui l'Africain Mytton. C'est lui qui souleva l'Illyrie et la Grèce, et qui fit avec Philippe un traité d'alliance pour effrayer les Romains et distraire leurs forces. Grands Dieux ! qu'un homme, qu'une âme est grande et digne d'admiration, lorsque la nature la rend propre à exécuter tout ce qu'il lui plaît d'entreprendre (1) ! »

---

(1) *Exemples de vertus et de vices,* X.

ANNIBAL EN GAULE

TROISIÈME PARTIE



L.
Geneva
Rhodanus
Octodurus
22
23
25
27



TROISIÈME PARTIE

CRITIQUE DU RÉCIT DE TITE-LIVE

CONCERNANT

L'EXPÉDITION D'ANNIBAL.

> « Il faut qu'un historien, sans aucun égard pour les auteurs des actions, ne forme son jugement que sur les actions mêmes. »
>
> POLYBE.

La comparaison du récit de Tite-Live avec celui de olybe, concernant l'expédition d'Annibal, présente une rande importance, non-seulement pour se former une lée juste de la seconde guerre punique, mais encore our jeter la lumière sur toute l'histoire ancienne des omains et des Gaulois. Car, chercher ici, comme nous evons le faire, à démêler la vérité de l'erreur dans les as de dissidence de nos deux historiens, c'est poser une uestion qui porte naturellement sur toute l'œuvre de 'ite-Live, d'où est tirée la plus grande partie de notre ropre histoire ancienne. On va donc pouvoir apprécier n général la fidélité de cet historien d'après la manière ont il a rapporté l'expédition d'Annibal. — *Ab uno disce mnes.*

§ I. — Conditions dans lesquelles écrivaient respectivement Polybe et Tite-Live. Moyens de contrôle.

Comparons d'abord les conditions personnelles dans lesquelles écrivaient ces deux auteurs ; afin que, sachant dès lors quelles ont pu être leurs tendances respectives, nous examinions avec une attention particulière les passages de leur récit où ces tendances ont pu manifestement les pousser l'un ou l'autre dans l'erreur, pour ne rien dire encore de plus grave.

Rappelons-nous que Polybe, historien grec, écrivait à Rome dans la maison des Scipions, auxquels il était redevable de la considération publique dont il y jouissait. Il vivait là au milieu du monde politique de la ville, à une époque où tous les faits de la seconde guerre punique étaient récents, notoires pour tous et présents à l'esprit de chacun. Il a donc dû être enclin, par un sentiment louable de gratitude envers les Scipions, à rapporter les actes de cette illustre famille d'une manière un peu trop favorable; et, effectivement, nous croyons avoir démontré qu'il en est ainsi dans son histoire. Mais il nous paraît impossible de douter de sa fidélité complète et de sa véracité dans tout ce qu'il a dit de triste pour les Romains, et de glorieux pour Annibal, ou pour les Carthaginois et les Gaulois, qui combattirent sous la conduite de ce grand homme de guerre.

Tite-Live, historien romain, d'une famille consulaire,

écrivait cent cinquante ans après Polybe, sous Auguste, qui lui avait fait personnellement le plus gracieux accueil. Il vivait donc à une époque où les faits de la seconde guerre punique étaient moins généralement, moins sûrement connus, et où l'amour-propre des Romains y avait déjà mêlé bien des fables. Il écrivait au milieu d'auteurs illustres et de grands poëtes qui tous, à l'envi l'un de l'autre, portaient aux nues et le peuple romain, et son empereur si peu scrupuleux; à une époque où toute la ville s'occupa de ce fameux distique, si vif de flatterie, qui ne pouvait manquer de faire la fortune de son auteur :

Nocte pluit tota, redeunt spectacula mane :
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet;

Alors que Virgile faisait intervenir les dieux pour ou contre la fondation de Rome :

Tantæ molis erat romanam condere gentem!

Alors qu'il traçait ce magnifique tableau de tant de prodiges apparus dans le ciel et sur la terre, à la mort sanglante du fondateur de la dynastie impériale, où le soleil même se couvre la face d'un voile sombre, et fait craindre aux hommes, pour un si grand crime, une nuit éternelle :

Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Quum caput obscura nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem;

Alors qu'il élevait Auguste au rang des dieux :

Namque erit ille mihi semper deus; illius aram
Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus;

Alors qu'Horace proclamait la dignité des foyers et la noblesse du sang de cet ambitieux Romain, devenu empereur à force d'une politique astucieuse et cruelle :

. . . . *Victrices catervæ,*
Consiliis juvenis (1) *revictæ,*
Sensere quid mens rite, quid indoles
Nutrita faustis sub penetralibus
Posset, quid Augusti paternus
In pueros animus Nerones.

Comment donc, au milieu de tout ce monde d'adulateurs, Tite-Live, de son côté, n'aurait-il pris aucun souci de faire sa cour à Auguste et au peuple romain? Comment se serait-il fait scrupule d'imiter, autant que possible, ces grands modèles, afin de gagner également et la faveur du prince et la faveur publique? On doit convenir que ce serait bien extraordinaire chez un écrivain placé dans de telles circonstances, doué lui-même de tant d'imagination, de tant de facilité, et possédant un si brillant style. Il est donc à craindre que Tite-Live n'ait pas assez pris garde qu'un récit de fantaisie, toujours acceptable en poésie, où la forme l'emporte sur le fond, devient

(1) Le jeune Drusus, dans la guerre de Rhétie et de Vindélicie. On sait qu'Auguste l'avait adopté, après avoir épousé sa mère, la fameuse Livie.

tout-à-fait blâmable et indigne en histoire, où le fond doit toujours l'emporter sur la forme; et qu'il ait mérité le reproche adressé par Polybe à deux historiens de la première guerre punique, Philinus et Fabius, tous les deux enclins à la partialité, en sens contraire l'un de l'autre.

« Le premier, dit Polybe, suivant l'inclination qu'il avait pour les Carthaginois, leur fait honneur d'une sagesse, d'une prudence et d'un courage qui ne se démentent jamais, et représente les Romains d'une conduite tout opposée. Fabius, au contraire, donne toutes ces vertus aux Romains et les refuse toutes aux Carthaginois. Dans toute autre circonstance, une pareille disposition n'aurait peut-être rien que d'estimable. Il est d'un honnête homme d'aimer ses amis et sa patrie, de haïr ceux que ses amis haïssent, et d'aimer ceux qu'ils aiment. Mais ce caractère est incompatible avec le métier d'historien. On est obligé de louer ses ennemis, lorsque leurs actions sont vraiment louables, et de blâmer sans ménagement ses plus grands amis, lorsque leurs fautes le méritent. *La vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux. Si l'on arrache à ceux-ci les yeux, ils deviennent inutiles; et si de l'histoire on ôte la vérité, elle n'est plus bonne à rien.* Soit amis, soit ennemis, on ne doit à l'égard des uns et des autres que la justice... En un mot, *il faut qu'un historien, sans aucun égard pour les auteurs des actions, ne forme son jugement que sur les actions mêmes.* » (I, II.)

Pour discerner avec sécurité la vérité de l'erreur, s'il y

a lieu, dans l'histoire de la seconde guerre punique par Tite-Live, et pour ne pas nous égarer dans une entreprise si délicate, quels sont nos moyens de contrôle? Outre l'histoire de Polybe, relatant les mêmes faits, et dont nous venons de constater l'autorité prépondérante à tous égards, nous avons encore ce qu'a dit d'Annibal Cornélius Népos, l'honnête ami d'Atticus et de Cicéron, qui paraît s'être tenu sagement en dehors du monde des courtisans d'Auguste, et dont le livre dut être à la même époque entre les mains de tous les lettrés et de tous les politiques de la ville. Mais surtout, notre moyen de contrôle le plus sûr, c'est la connaissance aujourd'hui vulgaire du terrain de la vieille Gaule, de celui des Alpes et de celui de la Gaule cisalpine. Nous pouvons donc espérer que, grâce à tous ces moyens auxiliaires, nous parviendrons à distinguer nettement la vérité de l'erreur, dans les cas de contradiction entre nos deux historiens.

§ II. — Sources du récit de Tite-Live.

Il est bien clair que nous n'avons à nous occuper ici ni de l'élégance, ni de l'éclat, ni de la vigueur ou des autres qualités remarquables du style de Tite-Live. Ces qualités littéraires, si éminentes qu'elles puissent être, appartiennent à un autre ordre d'études. Il s'agit pour nous uniquement de l'historien et de sa fidélité, ou de sa véracité en matière d'histoire, non du rhéteur et de tous les

beaux discours qu'il a su placer dans la bouche de ses personnages.

Passons encore sur ce que les juges les plus bienveillants ne peuvent méconnaître de blâmable dans le récit de Tite-Live, à savoir, qu'il a introduit dans son histoire romaine cent contes merveilleux et absurdes, inventés pour flatter le peuple romain, parvenu au faîte de la puissance. Or, de deux choses l'une : ou cet historien y ajoutait foi comme le peuple, et cela démontrerait chez lui un grand défaut de jugement ; ou bien il n'y croyait pas lui-même, et il les aurait introduits dans son histoire, parce que toutes ces inventions fabuleuses tendaient à la plus grande gloire du peuple romain, et s'accommodaient parfaitement avec sa propre tendance personnelle à le flatter, à l'exalter, et au contraire à déprécier les Carthaginois et les Gaulois, ce qui démontrerait sa partialité et son peu de respect pour la vérité en matière d'histoire. Cette dernière proposition, que nous ne craignons pas d'avancer ici, nous allons tâcher de l'établir sur des traits positifs et importants de son récit.

Précisons bien notre pensée. Si on examine avec attention le récit de Tite-Live en regard de celui de Polybe (même de la version de dom Thuillier, que nous avons donnée ci-dessus), il est facile de constater que pour *l'ordre méthodique* du récit, pour *tout le gros des faits*, et même pour *beaucoup de détails intéressants*, Tite-Live n'a fait que reproduire en latin le propre récit de Polybe. Partout on reconnaît ce récit original. Or, l'historien ro-

main n'a pas même mentionné le nom de l'historien grec, sauf une seule fois, et pour le contredire au sujet d'une circonstance de peu d'intérêt, à savoir si, oui ou non, Syphax figura au triomphe de Scipion l'Africain. On pourrait donc, avec juste raison, taxer Tite-Live de plagiat à l'égard de Polybe. Mais la seule chose que nous désirions faire remarquer, c'est que, dans l'histoire de la seconde guerre punique, Tite-Live *n'est auteur original qu'au sujet de certains détails de faits, détails ajoutés par lui à ce qu'avait dit Polybe,* et que c'est uniquement d'après ces détails de faits non conformes ou contradictoires au récit de Polybe, que nous devons apprécier ici la fidélité et la véracité de l'auteur romain en matière d'histoire.

De ce qu'il ne s'agit là que de simples détails de faits, il n'en faudrait pas conclure que ces différences des deux récits soient légères et négligeables; au contraire, elles sont très-graves et très-importantes à considérer; car elles portent à apprécier les faits eux-mêmes d'une manière bien différente d'un côté ou de l'autre. Ainsi, nous verrons que toutes les variantes, les additions et les omissions qui se rencontrent dans le récit de Tite-Live, tendent systématiquement à altérer celui de Polybe dans un sens toujours favorable aux Romains, ou même flatteur pour Auguste, et au contraire, toujours défavorable à Annibal ou aux Carthaginois, et surtout aux Gaulois.

A un autre égard, tout le monde conviendra que, pour décrire avec clarté et autorité une guerre telle que l'expédition d'Annibal en Italie, il est indispensable de con-

naître les lieux où passa l'armée carthaginoise. Polybe l'a bien senti, et il est allé lui-même, à son grand péril personnel, examiner ces lieux dans les Alpes et dans les Gaules : il l'affirme, et nous en avons constaté la preuve plus d'une fois dans certains détails tout particuliers de ses descriptions topographiques. Mais Tite-Live, qui vivait d'ordinaire à Rome ou à Naples, ne paraît ni avoir assez bien connu par les géographes de son temps, ni être jamais allé de sa personne examiner les lieux par où Annibal avait traversé la vieille Gaule et les Alpes. Nous constaterons même qu'à l'égard de la Gaule cisalpine, sa propre patrie, il ne se formait pas une idée vraie des rapports géographiques de la ville de Plaisance avec divers affluents du Pô (le Tésin, la Trébie), sur les bords desquels Annibal avait livré bataille aux Romains. Or, comment décrire convenablement ces deux batailles sans connaître d'une manière exacte la position de cette ville, puisqu'elle servit alors d'appui et de refuge aux armées romaines?

Nous disons donc, pour résumer notre thèse, que Tite-Live a reproduit en latin dans un brillant style, mais en la paraphrasant et l'altérant avec beaucoup de partialité et sans une connaissance suffisante des lieux, cette histoire de l'expédition d'Annibal que Polybe avait écrite avant lui, avec assez d'impartialité, avec une connaissance parfaite des lieux, et avec la compétence d'un homme de guerre.

Entrons maintenant dans l'exposé de nos preuves.

§ III. — Insuffisance de connaissances géographiques chez Tite-Live, concernant la Gaule transalpine et les passages des Alpes.

Les deux récits étant parallèles dans leur ensemble, il nous sera facile de les comparer et de démontrer notre thèse point par point, en commençant par ce qui concerne l'itinéraire d'Annibal depuis l'endroit où il passa le Rhône : question géographique qui est ici d'un intérêt de premier ordre, puisqu'il s'agit de faits de guerre, et question qui a déjà été débattue bien des fois, sans parvenir à une solution satisfaisante.

Jusqu'à l'époque de Polybe, qui nous l'a dit lui-même plus haut (p. 101 et 102), les Romains et les Grecs ne connaissaient de la vieille Gaule que ses ports de Narbonne et de Marseille. On regardait comme Gaulois les peuples placés autour de Narbonne dans l'espace compris entre la Méditerranée, l'Océan et les Pyrénées; mais, du côté du septentrion, on ne connaissait plus rien de l'espace qui s'étend jusqu'au Tanaïs, où finit l'Europe. Il fallut donc que Polybe allât de sa personne examiner les lieux par où le grand Carthaginois avait passé d'une manière si surprenante. Et la preuve que réellement Polybe a été sur les lieux se trouve dans son récit même, où l'on voit qu'il connaissait d'une manière exacte et l'aspect local de l'embouchure de la Saône dans le Rhône, et les détails locaux de l'entrée des Alpes au bord de ce fleuve, à l'endroit où il reçoit le Guiers; et ceux de la vallée de Mau-

rienne, à l'endroit où elle est fermée par les rochers sur lesquels s'élève aujourd'hui le fort d'Esseillon; et ceux du faîte du mont Cenis; et ceux du pas très-difficile qui se rencontre au versant de ce mont du côté de l'Italie, et enfin les diverses distances de tous ces points entre eux. Son récit en fait foi, et cette preuve est certaine.

Or, Tite-Live ne pouvait toucher à un tel récit, pour le rendre sien en apparence, sans connaître exactement ces mêmes lieux, faute de quoi il s'exposait à tomber dans quelque grosse erreur géographique : erreur que, tôt ou tard, la connaissance du terrain permettrait de relever, en témoignage de son procédé historique peu louable. Il fallait donc, ou qu'il allât également de sa personne examiner ces mêmes lieux, ou qu'il se renseignât d'une manière complète et exacte à leur égard. Est-il allé sur les lieux? Son récit même, comme pour Polybe mais à l'inverse, nous fournira, dans l'occasion, la preuve certaine qu'il n'y est point allé. A-t-il été renseigné d'une manière suffisante? Examinons les renseignements qu'il put trouver de son temps, pour s'expliquer le récit de Polybe sans avoir vu les lieux, et nous reconnaîtrons que ces renseignements ne pouvaient suffire.

A l'époque de Tite-Live, déjà les Romains, profitant comme toujours de l'imprudence politique de leurs alliés et amis (des Marseillais d'abord, puis des Éduens, qui les appelèrent chez eux en invoquant leur protection contre des voisins hostiles), avaient envahi de proche en proche le territoire de la Gaule transalpine; et enfin Jules César

en avait achevé la conquête. Tite-Live put donc trouver des renseignements géographiques sur le cours du Rhône et les passages des Alpes, soit dans les *Commentaires* de César, admirablement écrits, mais très-peu explicites à ce sujet; soit peut-être auprès de quelques vétérans ou de quelques voyageurs revenus de ces contrées, et capables d'en faire une description géographique et topographique; soit enfin dans la géographie de Strabon, son contemporain, dont l'œuvre représentait l'état des connaissances géographiques à cette époque.

Rappelons donc ce que Tite-Live a pu apprendre dans la géographie de Strabon, concernant le cours du Rhône et les passages des Alpes.

« De Marseille, dit Strabon, en s'avançant entre les Alpes et le Rhône vers la Durance, on trouve les *Salyes*, qui occupent un espace d'environ 500 stades. On traverse la Durance avec un bac, pour se rendre à Cavaillon, où commence le territoire des *Cavares*, qui s'étend jusqu'à la jonction du Rhône et de l'Isère. C'est à cet endroit que les Cévennes s'approchent du Rhône; on y compte 900 stades depuis la Durance. Les *Salyes* sont répandus tant dans la plaine que dans les montagnes du pays qu'ils occupent. Au-dessus des *Cavares*, on trouve les *Vocontii*, les *Tricorii*, les *Iconii* et les *Medulli*.....

« De l'Isère jusqu'à Vienne, capitale des *Allobroges*, située sur le Rhône, on compte 320 stades. Lyon est un peu au-dessus de Vienne, *au confluent du Rhône et de la Saône*. On compte de cette dernière ville à Lyon, par terre

et au travers du pays des *Allobroges,* environ 200 stades, et par eau un peu plus. Autrefois les *Allobroges* faisaient la guerre avec des armées nombreuses; mais aujourd'hui ils s'occupent à cultiver les plaines et les vallons des Alpes.....

« De l'autre côté du Rhône, le pays, dans sa meilleure partie, est occupé par les *Volcæ*, surnommés *Arecomici.* Leur port est Narbonne, qu'on appellerait à plus juste titre le port de toute la Gaule, à cause du commerce dont cette ville est en possession depuis un temps immémorial. Les *Volcæ* s'étendent jusqu'aux bords du Rhône; les *Salyes* et les *Cavares* occupent la rive opposée.

« Au-dessus des *Salyes,* et dans la partie septentrionale des Alpes, habitent les *Albienses,* les *Albiæci* et les *Vocontii.* Ces derniers s'étendent jusqu'au pays des *Allobroges,* et occupent, dans l'intérieur des montagnes, de vastes vallées qui ne le cèdent point à celles même des *Allobroges.*

« Après les *Vocontii* viennent les *Iconii,* les *Tricorii* et les *Medulli.* Ces derniers occupent la partie des montagnes la plus élevée; car il y a, dit-on, 100 stades de hauteur perpendiculaire (*sic*) pour y monter, et autant pour en descendre ensuite du côté des frontières de l'Italie.

« Les *Medulli,* dont je viens de parler, sont fort au-dessus de la jonction du Rhône et de l'Isère.

« De l'autre côté des montagnes, vers l'Italie, on trouve les *Taurini,* nation ligurienne, et quelques autres peuples de la même origine. Ce qu'on appelle le royaume d'Ideo-

nus et de Cottius appartient également à ces peuples. Plus loin, et au-delà du Pô, habitent les *Salassi*, au-dessus desquels, au sommet (des Alpes), on trouve les *Centrones*, les *Caturiges*, les *Veragri*, les *Nantuates*, le lac Léman, que le Rhône traverse, et les sources mêmes de ce fleuve.....

« La meilleure partie du pays des *Salassi* est une profonde vallée (*val d'Aoste*), formée par une double chaîne de montagnes, dont ils habitent aussi quelques hauteurs. Ceux qui, venant d'Italie, veulent passer ces montagnes, doivent traverser la vallée, après laquelle le chemin se partage en deux routes : l'une, impraticable aux voitures, passe par les hautes montagnes qu'on nomme les *Alpes pennines* (*Grand Saint-Bernard*) ; l'autre, plus à l'ouest (*Petit Saint-Bernard*), traverse le pays des *Centrones* (*val de Tarentaise*).....

« Une des routes des montagnes par où l'on va d'Italie dans la Gaule transalpine et septentrionale est celle qui passe par le pays des *Salassi*, et qui mène à Lyon. Cette route se divise en deux chemins : l'un, praticable aux voitures, mais plus long, traverse le pays des *Centrones* ; l'autre, plus rude et plus étroit, mais plus court, se fait par le *mont Pennin*.....

« Polybe ne nomme que *quatre passages* de ces montagnes : l'un, *par la Ligurie*, près de la mer Tyrrhénienne ; un autre, *qui est celui par lequel Annibal passa, et qui traverse le pays des Taurini ;* un troisième, qui passe *par le pays des Salassi ;* et un quatrième, *par celui des*

Rhæti. Tous quatre sont, dit-il, pleins de précipices (1)... »

Que voyons-nous dans tout cela qui pût éclairer Tite-Live concernant les lieux décrits par Polybe dans son récit de la marche d'Annibal? Bien peu de choses. Les noms des peuples qui habitaient le long du Rhône ou dans les Alpes ne lui servaient à rien pour cela, puisque Polybe, de son côté, avait jugé inutile de les mentionner, sauf le nom des *Allobroges*. Tite-Live y apprenait donc seulement que le territoire de ces *Allobroges* commençait à la rive droite de l'Isère; que de là il remontait le long du Rhône jusqu'à cette *Île* de la forme d'un delta, constituée par ce fleuve, avec l'Arar (la Saône) et une chaîne de montagnes très-élevées; que Vienne, capitale des Allobroges, était située sur le Rhône à une certaine distance au-dessus de l'embouchure de l'Isère, et Lyon un peu plus haut que Vienne, au confluent même de la Saône et du Rhône. Mais où se trouvait cette *entrée des Alpes* dont parle Polybe, cette entrée dans laquelle Annibal, après avoir poursuivi sa marche le long du fleuve pendant dix jours, s'engagea pour traverser les monts et aller déboucher en Italie chez les *Taurini?* Quelle était cette *autre grande ville des Allobroges* dont il s'empara le soir même du jour où il força cette entrée des montagnes, et dans laquelle il trouva tant de ressources diverses pour son armée? Où était ce *vallon fermé de toutes parts* au fond duquel l'armée carthaginoise, atta-

(1) STRABON, *Géographie*, IV, I et VI; V, I. — Version de COBAY.

quée à l'improviste par le peuple rusé du pays et jetée dans le plus grand désordre, ne dut son salut qu'à la sage prévoyance, à l'intrépidité, au coup d'œil sûr et à la présence d'esprit de son général ? Où était ce *col des Alpes* d'où l'on peut apercevoir dans le lointain les plaines que le Pô arrose de ses eaux ? On voit donc que la Géographie de Strabon ne présentait rien qui pût répondre à ces questions fondamentales et encore à d'autres du même ordre, qui devaient préoccuper Tite-Live : lesquelles toutes, comme autant de jalons topographiques, nous ont guidé de proche en proche sur l'itinéraire d'Annibal, aussi sûrement que si Polybe lui-même nous y eût menés par la main.

Quant à ce que dit Strabon touchant les divers *passages des Alpes,* faisons une distinction qui est d'un intérêt capital : à savoir, qu'on doit bien se garder de confondre ici, sous ce nom de *passage,* le point où un chemin des Alpes débouche en Italie, avec le col où ce chemin a franchi le faîte de ces montagnes. Il est clair que *deux chemins des Alpes*, provenant de deux cols du faîte plus ou moins éloignés l'un de l'autre, peuvent venir converger à *un seul et même débouché*. Aussi Strabon, en désignant ici le passage qui traverse le pays des *Salassi* (val d'Aoste), a-t-il eu soin d'ajouter que ce passage correspond à deux chemins, qui y convergent à partir de deux régions bien éloignées, l'un de Lyon, l'autre du pays des Véragres (Bas-Valais); l'un qui y arrive par le pays des Centrons (par le col du Petit Saint-Bernard), et l'autre par le mont Pennin (par le col

du Grand Saint-Bernard). Strabon ne dit rien de pareil au sujet des trois autres passages des Alpes qu'il désigne avec celui-là : ce qui implique de sa part la pensée qu'il n'y avait à chacun de ces trois derniers passages qu'un seul chemin. C'est donc ainsi que Tite-Live a dû l'entendre, et qu'il l'a entendu, comme nous allons le voir.

De ces quatre passages des Alpes, évidemment Annibal n'avait passé ni au premier, qui suit la côte de la Méditerranée, ni au quatrième, qui provient de la vallée du Rhin. La question de choix se réduisait donc aux deux autres. Or, le fait de l'arrivée d'Annibal en Italie chez les *Taurini*, où il s'empara immédiatement de leur capitale, ne pouvant être l'objet d'aucun doute, Tite-Live, après avoir mentionné à cet égard l'autorité de L. Cincius Alimentus, auteur romain qui avait été prisonnier d'Annibal, continue en ces termes : — « Or, tout le monde étant d'accord sur ce point, je suis d'autant plus étonné qu'on mette en question de savoir *par quel chemin Annibal a traversé les Alpes;* et qu'on croie vulgairement qu'il ait traversé *par le mont Pennin* (Grand Saint-Bernard) ; et que c'est de là que provienne le nom donné à ce sommet des Alpes. Cœlius dit qu'il a traversé par le *mont de Crémone* (1). Or, l'un et l'autre de ces deux passages l'eussent amené en Italie, non pas chez les *Taurini,* mais bien chez

(1) On va voir immédiatement, par la géographie, qu'il s'agit ici du Petit Saint-Bernard. Il se pourrait donc qu'il y ait quelque erreur de leçon dans la dénomination de *Cremonis jugum* (mentionnée uniquement par cet auteur latin) et qu'on doive lire ici *Centronum* ou *Centronicum ugum.*

les Gaulois *Libui* (pays de Verceil), par le débouché des montagnes des *Salassi* (val d'Aoste.) Et d'ailleurs, il n'est pas vraisemblable que ces deux chemins, par où l'on arrive en Gaule (cisalpine), fussent ouverts dès cette époque ; et sans aucun doute ceux qui amènent (le long du Rhône) au mont Pennin, lui eussent été fermés par les peuples du pays mi-partis Germains (1). Et certes, si l'on veut attacher de l'importance à ce nom de mont *Pennin*, les *Veragri* (2), qui habitent cette montagne, loin de croire que son nom provienne de ce que jamais les *Pœni* (les Carthaginois) y aient passé, savent bien, au contraire, qu'il provient de celui du dieu auquel son sommet est consacré, et que les montagnards nomment *Pennin* (3). »

Le raisonnement que fait là Tite-Live est très-juste ; il démontre de la manière la plus claire qu'Annibal n'a traversé les Alpes ni par le Petit Saint-Bernard, ni par le Grand Saint-Bernard. Et en effet, le récit de Polybe, éclairé par l'examen des lieux, nous a montré l'armée

---

(1) Par les peuples du Valais. Aujourd'hui encore, on y parle français jusqu'à Sion, et allemand au delà.

(2) Le peuple du Bas-Valais.

(3) *Id quum inter omnes constet, ea magis miror ambigi, quanam Alpes transierit: et vulgo credere pennino, atque inde nomen et jugo Alpium inditum, transgressum. Cælius, per Cremonis jugum dicit transisse : qui ambo saltus eum, non in Taurinos, sed per Salassos montanos ad Libuos Gallos deduxissent. Nec verisimile est, ea tum ad Galliam patuisse itinera ; utique quæ ad penninum ferunt, obsepta gentibus semigermanis fuissent. Neque hercule montibus his (si quem forte id movit) ab transitu Pœnorum ullo Veragri, incolæ jugi ejus, norunt nomen inditum : sed ab eo, quem in summo sacratum vertice Penninum montani appellant.* — XXI, XXXVIII.

carthaginoise gagnant l'Italie par le chemin du mont Cenis. Personne assurément à l'aspect des lieux ne pourra mettre en doute que de tout temps cette voie naturelle n'ait été connue et des habitants de ces montagnes et des Gaulois qui habitaient sur les rives du haut Rhône et des Gaulois cisalpins qui guidaient l'armée d'Annibal; et que bien des fois déjà avant cette armée carthaginoise, des Gaulois en armes n'aient suivi ce même chemin pour aller se joindre à leurs frères de la Gaule cisalpine, comme l'affirme Polybe. Mais Tite-Live, qui n'avait pas jugé à propos d'aller sur les lieux, et à qui la Géographie de Strabon ne faisait connaître (comme on vient de le voir plus haut) qu'un seul chemin qui vînt déboucher en Italie chez les *Taurini*, le chemin du mont Genèvre (*Matrona*), chemin facile, connu et pratiqué de temps immémorial (même le seul qui ait été indiqué plus tard dans les Itinéraires romains de cette région des Alpes, et encore dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem), Tite-Live, disons-nous, dut sans hésiter conclure des considérations précédentes qu'Annibal avait infailliblement franchi les Alpes au mont Genèvre, et partant se croire obligé dans son récit à le faire arriver par ce chemin-là chez les *Taurini*.

De là, selon nous, toutes ces difficultés insolubles et cette incohérence manifeste que présente le récit de cet auteur, au sujet de l'itinéraire d'Annibal le long du Rhône et à travers les Alpes.

En effet, Tite-Live n'ayant évidemment ici pour base

de son histoire que celle de Polybe, qui conduit Annibal au mont Cenis; et se croyant de son côté obligé à le conduire au mont Genèvre; il en est résulté que, à chaque pas dans cette dernière direction, la difficulté de rester à peu près d'accord avec Polybe a dû grandir de plus en plus; et qu'il a dû être bien perplexe, jusqu'à ce qu'enfin il ait pu, à force d'expédients comme on va le voir, faire passer Annibal au mont Genèvre. Pour en juger, examinons comparativement les deux récits.

On se rappelle avec quel soin, avec quelle précision Polybe nous a fait savoir tout d'abord à quelle distance de la mer Annibal passa le Rhône; ensuite, à quelle distance de ce point de passage, en remontant le long du fleuve, il arriva *auprès de l'Île,* puis devant l'Île même; ensuite, à *l'entrée des Alpes sur le bord du Rhône;* comment les *Allobroges* lui barrèrent à cette entrée un *chemin escarpé, où il fallait absolument qu'il passât,* et comment, le soir même du jour où il força ce passage, il prit *leur ville* située tout près de là, et où son armée put se refaire; comment, à partir de cette ville, il parvint au quatrième jour de marche chez un peuple voisin, qui lui dressa des embûches dans un *vallon fermé de toutes parts* et peu éloigné de la crête des Alpes, où il fut attaqué dès le lendemain... tous renseignements qui, à la vue des lieux, nous ont guidé comme des jalons plantés sur les pas d'Annibal jusqu'en Italie.

Mais pour Tite-Live tout cela était autant d'entraves, avec lesquelles jamais évidemment il n'aurait pu conduire

Annibal au mont Genèvre : et il s'en est affranchi. Après avoir fait marcher Annibal conformément au recit de Polybe, d'abord jusqu'au passage du Rhône, puis, en remontant le long du fleuve *jusqu'auprès de l'Île,* « là, répète-t-il lui-même, l'Arar et le Rhône, deux cours d'eau qui se précipitent de deux régions des Alpes écartées l'une de l'autre, viennent en embrassant une petite plaine confondre leurs eaux. Cette plaine intermédiaire a reçu le nom d'*Île*. Les Allobroges habitent auprès(1)... » Voilà pour nous un repère certain. Ainsi, à ce point du récit de Tite-Live, Annibal se trouve actuellement sur les bords du Rhône, tout au moins dans la région de Vienne.

Mais, si Tite-Live lui fait continuer sa marche en remontant le long du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes, comme l'indique Polybe, c'est-à-dire en somme pendant *dix jours,* à partir du point où il a passé le fleuve : en quel lieu se trouvera l'armée carthaginoise? La Géographie de Strabon ne répond rien à cette question, et probablement nul voyageur consulté par Tite-Live n'a pu y répondre. Aussi voit-on que l'auteur latin en a pris son parti, et que de là, de cette région de Vienne, il ramène Annibal au mont Genèvre. Et pour en venir à bout, que fait-il? Il supprime les communications d'Annibal avec les habitants de l'*Île*, ce qui lui permet de ne pas le faire

(1) *Ibi Arar Rhodanusque amnes, diversi ex Alpibus decurrentes, agri aliquantum amplexi, confluunt in unum. Mediis campis Insulæ nomen inditum. Incolunt prope Allobroges...* (XXI, XXXI.)

remonter précisément jusque-là. Et cette compétition à la royauté qui avait fait prendre les armes aux deux frères, princes de cette Île, Tite-Live la transporte telle quelle chez les Allobroges, il l'attribue à deux princes des Allobroges : ce qui est, on le voit, une assez grande liberté historique. Mais il ajoute que l'un de ces deux princes allobroges s'appelait *Brancus :* comment donc pourrait-on ne pas ajouter foi à son récit ? Cependant il reste encore une question à résoudre : pourquoi a-t-il parlé de cette *Île,* qui ne présente plus le moindre intérêt au sujet de la marche d'Annibal? Quant aux secours que le général carthaginois en tira, Tite-Live les lui fait fournir de même par celui des deux princes allobroges qu'Annibal est censé avoir remis sur le trône, comme il y remit le roi de l'Île dont parle Polybe. Mais il a fallu encore que Tite-Live supprimât le secours le plus important qu'Annibal tira de cette Île, à savoir, cette arrière-garde que le petit roi du pays forma de ses propres troupes, et avec laquelle il l'accompagna *sur le territoire des Allobroges,* jusqu'à l'entrée des Alpes, pour lui prêter son appui dans le cas où ce peuple belliqueux tenterait de l'attaquer. En effet, comment comprendre qu'un roi allobroge se fût mis à la tête de l'armée allobroge, pour protéger la marche d'Annibal sur le territoire des Allobroges?

Il est donc manifeste que Tite-Live a copié ici le récit de Polybe, sauf qu'il en a retranché tout ce qui implique l'arrivée d'Annibal sur la rive gauche du haut Rhône. Mais on voit aussi avec la même évidence qu'il n'a pu y

réussir qu'en brisant tous les liens naturels du récit de l'auteur grec.

L'auteur romain admet cependant d'une manière formelle qu'Annibal, en remontant le long du Rhône, parvint auprès de l'*Île* comprise entre ce fleuve et la Saône au-dessus de leur confluent, — *ad Insulam pervenit. Ibi Arar Rhodanusque amnes*... Annibal est donc bien, selon lui, plus ou moins près de ce confluent, c'est-à-dire dans la région de Vienne, ville qui était, à l'époque où il écrivait, la capitale des Allobroges.

Comment, de la région de Vienne, Tite-Live va-t-il conduire Annibal au mont Genèvre? Sans doute il s'était renseigné de toutes parts, autant que possible. Voici ce qu'il dit : — « Après avoir rétabli la paix chez les Allobroges, Annibal, pour gagner les Alpes, ne s'y porta point directement, mais il se détourna à gauche chez les *Tricastini* (1) : de là, traversant l'extrémité du territoire des *Vocontii* (2), il se dirigea chez les *Tricorii* (3), et arriva à la *Druentia* (la Durance), sans avoir rencontré aucun obstacle sur sa route. C'est une rivière des Alpes, bien plus difficile à passer que tous les autres cours d'eau de la Gaule. Son volume d'eau est énorme, et

(1) Les Tricastins, peuple du pays de Saint-Paul-Trois-Châteaux, — jadis *Noviomagus*, — *Senomago* dans la Table théodosienne, — *Augusta Tricastinorum* dans Pline (III, IV).

(2) Les Voconces. Nous avons vu dans la Géographie de Strabon qu'ils occupaient le versant des Alpes au-dessus des Cavares jusqu'au pays des Allobroges. Vaison, — *Vasio*, — était leur ville principale.

(3) Les Tricoriens, peuple du pays de Gap, — *Vapincum*.

cependant on ne peut y naviguer, parce que, n'étant contenue par aucuns bords, elle coule çà et là dans plusieurs branches à la fois, en formant sans cesse de nouveaux gués et de nouveaux gouffres; et, par la même raison, un homme à pied ne sait où il pourra la passer: avec cela, roulant des rochers qui ont très-peu de cohésion, elle ne présente rien de stable, rien de sûr à celui qui y met le pied; et, comme elle se trouvait alors grossie par les pluies, il en résulta un grand tumulte dans le passage des troupes, qui ajoutaient à tout cela leur propre désordre et leurs cris inarticulés. » (XXI, XXXI.)

Les *Tricastini*, les *Vocontii*, les *Tricorii*, la *Druentia*, voilà quatre points de repère qui sont incontestables, quatre jalons qui se suivent très-bien. Par conséquent, selon Tite-Live, Annibal, après avoir d'abord remonté le long du Rhône pendant quatre jours, et être parvenu jusqu'auprès de l'*Île* (c'est-à-dire dans la région de Vienne chez les Allobroges), au lieu de continuer sa marche en remontant le long du fleuve pendant dix jours, comme le dit Polybe, aurait rebroussé chemin directement jusque chez les Tricastins, jusque dans le pays de Saint-Paul-Trois-Châteaux, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit même où il avait précédemment passé le fleuve. Et là, *se détournant à gauche,* Annibal aurait traversé le territoire des Voconces le long de sa frontière méridionale, où se trouve l'ancienne capitale de ce peuple, *Vasio* (Vaison); puis, il aurait gagné le pays des Tricoriens, le pays de Gap; ensuite il aurait passé la Durance : rivière qui se trouva, d'après

ce qu'en dit ici Tite-Live, grossie par les pluies d'une manière bien extraordinaire, car, à cet endroit, elle n'est encore véritablement qu'un ruisseau. En somme donc, Tite-Live avait bien raison de dire qu'Annibal, à partir du voisinage de l'*Île* pour gagner les Alpes, ne s'y rendit pas directement. Ne pourrions-nous pas dire nous-même, avec autant de raison, qu'un tel itinéraire serait incroyable de la part d'Annibal et de ses guides gaulois?

« Après le passage de la Durance, poursuit Tite-Live, Annibal parvint aux Alpes par un chemin tout-à-fait en plaine (*campestri maxime itinere*), et sans être inquiété par les Gaulois qui habitaient le pays. » Et à cette occasion, il fait une description fantastique des Alpes, qui démontre bien que cet auteur ne les a jamais vues.

C'est ici, après tous ces détails de l'itinéraire suivi par Annibal, et par conséquent, au-delà de Gap, au-delà du point de passage de la Durance, et encore après ce chemin en plaine par lequel il serait parvenu aux Alpes, que Tite-Live a placé le combat d'Annibal contre les Allobroges, ce combat livré, selon Polybe, à *l'entrée des Alpes tout proche des bords du haut Rhône, et chez les Allobroges :* lesquels *Allobroges,* non un autre peuple, tentèrent de lui barrer le passage sur des rocs escarpés où il fallait absolument qu'il passât. Et de plus, Tite-Live, quelle que pût être la différence des lieux de part et d'autre, s'est contenté simplement de reproduire en latin la description pittoresque de ce combat, telle qu'on la trouve dans Polybe, sans y rien changer, on peut le dire ! Et nous ne craignons

pas d'ajouter que jamais personne ne parviendra à découvrir dans cette région supérieure du cours de la Durance, où Tite-Live fait passer Annibal, une disposition de lieux à laquelle s'applique naturellement cette description qu'il a copiée dans Polybe : sauf, bien entendu, que Tite-Live à cette occasion ne parle nullement des Allobroges. Car, avec l'Histoire de Polybe qu'il avait sous les yeux, il avait encore la Géographie de Strabon, où il voyait de la manière la plus claire que le pays des Allobroges était bien loin de la rive gauche de la Durance.

N'insistons pas davantage sur ce point, et résumons en quelques mots ce que nous venons de démontrer.

Le récit de Polybe ne laissant subsister aucune incertitude sur la marche d'Annibal, en remontant tout le long du Rhône, depuis le point où il avait passé ce fleuve, jusqu'*auprès de l'Île*, Tite-Live n'y a rien changé. Mais ensuite, pour indiquer la marche d'Annibal depuis le voisinage de l'*Île* jusqu'en Italie, Polybe n'ayant nommé qu'un seul des peuples placés sur le chemin d'Annibal, et Tite-Live n'ayant pas une connaissance suffisante du terrain de la vieille Gaule et des Alpes, mais sachant avec certitude qu'Annibal avait débouché en Italie chez les *Taurini*, et ne connaissant qu'un seul passage des Alpes qui vînt y déboucher, celui du mont Genèvre (*Matrona*), l'auteur romain a cru pouvoir là, comme ailleurs, copier librement le récit de l'auteur grec sans avoir à redouter aucune critique géographique, et il a fait passer Annibal par le mont Genèvre. Mais, tout en s'appropriant le récit

de Polybe, Tite-Live y a prudemment supprimé les indications de distances partielles qui le caractérisaient, et y a substitué d'autres jalons; sans néanmoins rien changer aux descriptions locales, qui constatent encore mieux aujourd'hui son plagiat, grâce à la connaissance du terrain des Alpes, devenue pour nous vulgaire. Car tout le monde sait aujourd'hui que deux voies des Alpes peuvent mener du voisinage de Lyon dans le pays de Turin, l'une par le mont Genèvre, l'autre par le mont Cenis; et nous avons constaté par vingt preuves topographiques qu'Annibal jadis a suivi cette dernière voie pour gagner l'Italie. On reconnaît donc ici avec évidence, avec toute certitude, que Tite-Live, en cherchant à s'approprier le mérite du récit de Polybe, s'est jeté de lui-même dans une erreur aussi énorme que celle qu'on commettrait de nos jours, par exemple, en appliquant à un voyage de Paris à Lyon par le Bourbonnais le récit descriptif d'un voyage de Paris à Lyon par la Bourgogne.

§ IV. — Insuffisance de connaissances géographiques chez Tite-Live, concernant la Gaule cisalpine.

Tite-Live, du moins, connaissait-il convenablement la géographie de la Gaule cisalpine, où était sa propre ville natale, Padoue? On en peut douter.

En effet, tout le monde connaît aujourd'hui la position de Plaisance sur la rive droite du Pô. On sait que sur cette

même rive droite du fleuve, un de ses affluents devenu célèbre, la Trébie, qui porte encore aujourd'hui le même nom (*Trebia*) et qui sort des Apennins, coulant du sud au nord, vient se jeter dans le fleuve à quatre ou cinq kilomètres en amont de Plaisance. On sait encore que, sur la rive gauche du Pô, un autre affluent célèbre, le Tésin, qui a de même conservé son ancien nom (*Ticinus*), et qui provient des Alpes, coulant du nord au sud, vient se jeter dans ce fleuve à plus de quarante kilomètres en amont de Plaisance. Ainsi Plaisance est située sur la rive droite du Pô, en aval des embouchures de ces deux affluents du *roi des fleuves,* comme l'appelle Virgile. C'est donc un fait géographique, un fait incontestable, que, *pour gagner Plaisance par la rive droite du Pô, à partir de la région où le Tésin s'y jette sur l'autre rive, il faut passer la Trébie;* et que, pour gagner cette même ville, *à partir d'un camp placé sur la rive droite de la Trébie, il n'est nullement besoin de passer cette rivière.* Or, pour que le récit de Tite-Live, au sujet des batailles du Tésin et de la Trébie soit intelligible, il faut, de toute nécessité, supposer le contraire de ces deux propositions géographiques. Pour le prouver, suivons sur la carte les diverses marches que P. Scipion aurait exécutées en Gaule cisalpine, d'après ce que dit cet auteur dans divers chapitres de son XXIe livre.

Au chapitre XXXII, Scipion, à son retour des bords du Rhône, *serait revenu en Italie par Gênes. — Ipse..... Genuam repetit.*

Au chapitre XXXIX, il aurait débarqué à Pise. — « Cela

fut cause, dit l'auteur, que le consul P. Cornelius, *lorsqu'il eut débarqué à Pise... se dirigea à la hâte du côté du Pô ;* afin de combattre l'armée d'Annibal avant qu'elle ait eu le temps de se refaire. Mais lorsque *le consul arriva à Plaisance*, déjà Annibal avait levé le camp où son armée s'était refaite, et avait enlevé d'assaut la ville capitale des *Taurini*... Déjà même il avait quitté cette ville et s'avançait vers le pays des Gaulois qui habitent sur les rives du Pô (vers Milan), bien persuadé qu'ils n'hésiteraient pas à le suivre, dès qu'il serait présent parmi eux... Déjà les armées se trouvaient presque en présence l'une de l'autre... Cependant *Scipion franchit le premier. le Pô, et étant allé camper sur le bord du Tésin*, avant de faire avancer son armée en ordre de bataille, et pour encourager les soldats, il les harangua en ces termes... (1). »

Ensuite, — « *les Romains jettent un pont sur le Tésin*, et y établissent un fort pour le défendre... Le pont terminé, *l'armée romaine y passe et entre sur le territoire des Insubriens*, où elle prend position à cinq mille pas du lieu où était campé Annibal... (2). »

---

(1) *Ea P. Cornelio consuli caussa fuit, quum Pisàs navibus venisset... ad Padum festinandi; ut cum hoste nondum refecto manum consereret. Sed quum Placentiam consul venit, jam ex stativis moverat Annibal : Taurinorumque unam urbem, caput gentis ejus... vi expugnarat... Et Annibal movit ex Taurinis... Gallos accolas Padi præsentem se secuturos ratus... Jam prope in conspectu erant exercitus... Occupavit tamen Scipio Padum trajicere ; et ad Ticinum amnem motis castris, priusquam educeret in aciem, adhortandorum militum caussa, talem orationem exorsus est...*

(2) *Romani ponte Ticinum jungunt, tutandique pontis caussa castellum insuper imponunt... Ponte perfecto traductus romanus exercitus in agrum Insubrium, quinque millia passuum a Victumviis consedit. Ibi Annibal castra habebat...* (XXI, XLV.)

On sait que la capitale des Insubriens était Milan. Ainsi, pour que l'armée romaine soit entrée sur leur territoire en franchissant le Tésin, il est clair qu'elle a dû passer cette rivière de la rive droite à la rive gauche. Elle avait donc, à en croire Tite-Live, précédemment passé le Pô en amont de l'embouchure du Tésin. Et comme, pour passer le Pô, elle était sortie de Plaisance sans que l'auteur dise qu'elle ait passé la Trébie, on peut déjà présumer qu'il a cru la ville de Plaisance située sur la rive droite du Pô, en amont de l'embouchure de la Trébie, ou même plus haut que l'embouchure du Tésin sur la rive opposée. Ce n'est encore là qu'une présomption d'erreur géographique de la part de Tite-Live; mais nous en allons trouver des preuves certaines dans ce qu'il dit ensuite de la marche des armées sur la rive droite du Pô, après la bataille du Tésin.

On vient déjà de voir que, d'après lui, comme d'après Polybe, cette bataille fut livrée sur la rive gauche du Tésin.

« La nuit qui suivit la bataille, poursuit Tite-Live, les soldats ayant reçu l'ordre de faire en silence leurs préparatifs de départ, l'armée décampa des bords du Tésin et se hâta de gagner la rive du Pô; où, le pont volant qu'on y avait jeté n'étant pas encore détaché, elle passa le fleuve sans tumulte et sans être poursuivie par l'ennemi. Elle *parvint à Plaisance* avant qu'Annibal fût bien informé qu'elle était partie des bords du Tésin. Néanmoins il fit prisonniers environ six cents hommes restés sur la rive

de son côté, faute d'avoir été assez alertes à détacher le pont. Mais il ne put lui-même passer le fleuve, le pont s'en allant déjà au fil de l'eau... Les auteurs les plus dignes de foi disent qu'il lui fallut *remonter pendant deux jours le long du fleuve* pour trouver un lieu où il pût jeter un pont et le passer..... De ce point de passage, Magon, avec la cavalerie, arriva du même jour *devant l'ennemi à Plaisance.* Peu de jours après, Annibal vint établir son camp *à six milles de Plaisance,* et, dès le lendemain, il rangea son armée en lignes, et offrit la bataille à l'ennemi. » (XXI, XLVII.)

Ainsi, voilà les légions parvenues à Plaisance, — *Placentiam pervenere,* — et Annibal campé à six mille (9 kilomètres) de Plaisance, — *sex millia a Placentia castra communivit.* — Et, attendu que la Trébie vient se jeter dans le Pô à une distance de Plaisance moitié moindre que 9 kilomètres, et qu'Annibal arrivait en descendant le long du fleuve, il doit se trouver campé sur la rive gauche de la Trébie.

« La nuit suivante eut lieu une attaque des Gaulois aux portes du camp des Romains... Scipion comprit bien que c'était l'indice d'une défection prochaine de tous les Gaulois ; et, quoiqu'il souffrît encore beaucoup de sa blessure, néanmoins, la nuit suivante, *dès la quatrième veille* (environ trois heures du matin), *il décampa en silence pour gagner une autre position auprès de la Trébie,* où des collines et la hauteur des lieux présentassent plus de difficultés aux mouvements de la cavalerie ennemie. Il

ne réussit pas cette fois, comme sur le Tésin, à déjouer la vigilance d'Annibal, qui *envoya les Numides à sa poursuite*... Mais ceux-ci perdirent du temps... et l'ennemi échappa de leurs mains : *quand ils arrivèrent aux bords de la Trébie, déjà les Romains l'avaient passée et traçaient leur camp sur l'autre rive ;* ils ne purent que massacrer un petit nombre de traînards restés en deçà. » (XXI, XLVIII.)

Ici, on le voit, il n'est plus possible de mettre en doute que Tite-Live ait réellement ignoré quelle était la véritable situation de Plaisance par rapport à la Trébie, et qu'il ait cru que cette ville se trouvait placée en amont de l'embouchure de cette rivière dans le Pô. En effet, d'après lui, Annibal serait allé passer le fleuve à deux journées de marche plus haut que l'embouchure du Tésin; et, de ce point de passage, il serait redescendu par la rive droite du Pô jusqu'à six milles de Plaisance, *où se trouvait Scipion*, comme on l'a vu plus haut. Et *de Plaisance, Scipion serait allé passer la Trébie ;* et Annibal aurait *envoyé les Numides à la poursuite des Romains ; et les uns et les autres seraient arrivés à la Trébie*. Il faudrait donc de toute nécessité que les uns et les autres eussent été précédemment campés d'un même côté de cette rivière, du côté de la rive gauche. Par conséquent, il devient manifeste que *Tite-Live a cru que la ville de Plaisance était située sur le Pô en amont de l'embouchure de la Trébie dans ce fleuve*.

Si on en veut encore douter, examinons ce qu'il dit ensuite au sujet de la bataille de la Trébie. Voilà Scipion

sur la rive droite de cette rivière, où il attend son collègue Sempronius, qui lui amène d'*Ariminum* (Rimini) une armée de renfort. Annibal est resté sur la rive gauche de la Trébie. Sempronius arrive, et, après quelques escarmouches, la bataille s'engage sur cette rive gauche, où Annibal attire les Romains.

« A l'aube du jour, dit Tite-Live, *Annibal envoya la cavalerie numide au-delà de la Trébie* provoquer l'ennemi aux portes de son camp et lancer des traits contre ses postes de garde pour l'attirer au dehors... Sempronius fit sortir d'abord toute sa cavalerie, puis six mille hommes d'infanterie, et enfin toutes ses troupes... Ce jour-là il faisait très-froid et il neigeait. *Les Numides s'enfuient et repassent la Trébie. Les Romains les poursuivent et entrent dans l'eau,* qui leur monte jusqu'à la poitrine.....

« Annibal s'avance, plein d'espoir, avec son armée en bon ordre. Le consul fait sonner la retraite pour rappeler ses troupes en désordre, et il les range en bataille. On en vient aux mains... Magon s'élance de son embuscade.....

« Les Romains, se voyant ainsi entourés sur les flancs et acculés à la rivière, dix mille des leurs *s'ouvrirent un chemin à travers le centre de l'armée ennemie, composé d'Africains et de Gaulois,* dont ils firent un grand carnage; puis, ne pouvant ni *retourner au camp, dont ils étaient séparés par la Trébie,* ni bien voir, à cause du mauvais temps, de quel côté il fallait porter secours aux leurs, *ils poussèrent*

tout droit jusqu'à Plaisance... La nuit suivante, *les soldats laissés pour garder le camp des Romains*, et ce qu'il y restait de cette nombreuse armée, *passèrent la Trébie sur des radeaux*, sans que les Carthaginois aient tenté de s'y opposer : soit parce qu'ils ne s'en aperçurent point au milieu du bruit de la tempête, soit parce qu'ils feignirent de ne point s'en apercevoir, la fatigue et les blessures ne leur laissant pas la force de se remettre en marche; *de sorte que Scipion ramena silencieusement toutes ses troupes à Plaisance.* » (XXI, LVI.)

Ainsi, d'après les divers passages soulignés ici, il nous paraît incontestable que Tite-Live a réellement cru que la ville de Plaisance, sur la rive droite du Pô, était située *en amont de l'embouchure de la Trébie* dans le fleuve, peut-être même plus haut que *l'embouchure du Tésin sur la rive opposée*. De sorte que, tout en copiant comme d'habitude le récit de Polybe, qui explique la tactique d'Annibal à cette bataille d'une manière exacte géographiquement, et très-claire à comprendre en regard du terrain, Tite-Live ici, par sa propre erreur géographique, a rendu cette tactique du général carthaginois complétement inintelligible quand on considère le terrain.

Nous pouvons donc définitivement conclure que Tite-Live n'avait point, en ce qui concerne la géographie de la vieille Gaule, des Alpes et même de la Gaule cisalpine, des connaissances suffisantes pour traiter un sujet tel que l'expédition d'Annibal en Italie.

§ V. — Dépréciation du génie d'Annibal et de la valeur de ses troupes par Tite-Live.

Nous n'hésitons pas à dire que Tite-Live a manqué très-gravement au premier devoir d'un historien, qui est d'être impartial. Et notre lecteur pourra s'en convaincre lui-même s'il veut bien, à ce point de vue, reporter avec nous son attention sur les quelques pages précédentes de cet auteur, à partir du combat livré sur la rive gauche du Rhône entre les éclaireurs d'Annibal et ceux de Publius Scipion. Considérons d'abord de quelle manière Tite-Live, dans cette partie de son récit, tend à déprécier le génie militaire du grand Carthaginois.

« Après ce combat, dit-il, chacun des deux détachements revint auprès de son général. Scipion n'avait pas à se décider sur le parti à prendre : il ne pouvait que régler sa tactique d'après les mouvements que l'ennemi se déciderait à exécuter. Annibal, de son côté, *encore indécis entre deux partis à prendre*, ou de poursuivre sa marche vers l'Italie, ou d'en venir aux mains avec cette première armée romaine qui s'offrait à lui, avait été détourné de cette dernière pensée par l'arrivée de députés des Boiens avec leur petit roi Magale, *qui lui conseillaient d'aller attaquer l'Italie, en évitant jusque-là tout combat, toute diminution de ses forces, et lui promettaient de le guider dans sa marche et d'en partager le péril* (1). »

(1) *Re ita gesta ad utrumque ducem sui redierunt. Nec Scipioni stare sententia*

Voilà un exemple remarquable de la manière dont Tite-Live a tout à la fois copié et altéré le récit de Polybe. En effet, d'après ce passage, Annibal serait arrivé jusqu'au-delà du Rhône sans avoir son plan de guerre bien arrêté; et il allait en venir aux mains avec cette armée romaine débarquée à l'embouchure du fleuve, lorsqu'une députation de Boiens, avec leur petit roi Magale, vint si à propos l'en détourner (*averterat*), et que ces Gaulois, consultés par lui, émirent l'avis (*censent*) d'éviter pour le moment tout combat, toute diminution de ses forces (*nusquam ante libatis viribus*), et d'aller d'emblée attaquer l'Italie (*Italiam aggrediendam*); en l'y encourageant par l'assurance (*affirmantes*) qu'ils le guideraient dans sa marche et en partageraient le péril (*se duces itinerum, socios periculi fore*). On le voit, d'après Tite-Live, ce sont ces Boiens qui ont décidé du point capital de l'expédition du grand guerrier de Carthage, de cette entreprise que Polybe nous a montrée si pleine de hardiesse et de prudence.

Ainsi se trouverait supprimé ce projet d'Amilcar Barcas, auquel son fils, Annibal, avait été initié dès son enfance, qui depuis lors avait été pour celui-ci l'objet de toutes ses pensées et de tous ses actes; qu'il avait mûri et dont

---

poterat, nisi ut consiliis cœptisque hostis et ipse conatus caperet. Et Annibalem incertum, utrum cœptum in Italiam intenderet iter, an cum eo, qui primus se obtulisset romanus exercitus, manus consereret, averterat a præsenti certamine Boiorum legatorum regulique Magali adventus, qui se duces itinerum, socios periculi fore affirmantes, integro bello, nusquam ante libatis viribus, Italiam aggrediendam censent. (XXI, XXIX.)

il avait préparé l'exécution durant tant d'années; cette expédition en Italie pour laquelle nous l'avons vu enfin n'attendre plus en Espagne que l'arrivée des courriers que les Gaulois cisalpins, ses alliés, devaient lui envoyer, et, dès qu'ils arrivent auprès de lui, faire laisser à ses soldats tous leurs bagages personnels, tout ce qu'ils possèdent, et ne conserver que leurs armes, afin de marcher avec plus de célérité. Mais, dès lors, pourquoi arriver à l'improviste sur le Rhône, à quatre journées de distance de la mer, à trois journées au-dessus du point où d'ordinaire on le passait pour aller d'Espagne en Italie; et là, improviser avec tant d'habileté et de promptitude des moyens de passer un fleuve si grand, si impétueux; puis, avant même que toutes ses troupes l'aient passé, faire continuer la marche avec les guides gaulois auxquels il avait assigné d'avance ce point de rendez-vous; et gagner ainsi, comme dit Polybe, « l'intérieur des terres européennes, » où son armée disparaît pour ainsi dire, sans que le consul Scipion, qui a débarqué avec la sienne à l'embouchure du Rhône, puisse prévoir où cette armée carthaginoise va reparaître en Italie ? Tout cela, disons-nous, est supprimé dans le récit de Tite-Live et écarté de la pensée du lecteur. On n'y voit plus rien ni de cette stratégie prodigieuse, ni de ses conséquences ultérieures en Italie, qui constatent d'une manière si éclatante un plan de guerre admirablement conçu, combiné et exécuté de tous points, et qui nous montrent dans Annibal l'idéal du génie de la guerre.

En même temps disparaît tout l'enchaînement logique des faits de cette merveilleuse expédition du grand Carthaginois, bien qu'on ne puisse douter que Tite-Live ait puisé toute la substance de son propre récit dans celui de Polybe. Car, comment expliquer ce fait que la députation des Boiens soit arrivée juste au moment et au point où Annibal passait le Rhône, dans un endroit si écarté de la route ordinaire d'Espagne en Italie, s'il ne leur a pas assigné d'avance et cette date et ce point de rendez-vous? Et si on était convenu d'avance qu'Annibal passerait le Rhône là, comment croire qu'on n'était pas aussi convenu d'avance quelle direction son armée prendrait ensuite? Ce ne serait donc plus Annibal qui aurait combiné son plan d'expédition, qui a eu pour effet de jeter les Romains en désarroi de toutes parts dès le début? Ce seraient ces députés Boiens avec leur petit roi Magale qui en auraient improvisé ainsi la partie capitale! Dès lors, il faut convenir que ces Boiens auraient été des hommes de guerre bien habiles, d'un coup d'œil bien prompt et bien juste.

Mais il faut convenir aussi que les raisons présentées par eux, au dire de Tite-Live, auraient été bien illusoires; et qu'Annibal aurait dû avoir ensuite de poignants regrets s'il se fût rangé à leur avis par ces raisons-là. Car, en allant ainsi attaquer d'emblée l'Italie, non-seulement *il n'évita point toute diminution de ses forces*, mais, au contraire, *il perdit la moitié de son armée*. Tite-Live lui-même dira plus loin (XXI, xxxviii) que, depuis le passage du Rhône jusqu'en Italie, Annibal perdit 36,000 hommes et

surtout un très-grand nombre de chevaux et de bêtes de charge. On voit donc que, dans le récit de cet auteur romain, les faits n'ont plus aucune liaison naturelle, aucun enchaînement logique, en un mot, qu'ils ne sont même plus vraisemblables, bien qu'ils soient extraits du récit véridique de l'auteur grec : c'est-à-dire que Tite-Live, en paraphrasant le récit de Polybe, en a très-gravement altéré le fond même par les détails qu'il y a interpolés.

Considérons encore une autre manière dont Tite-Live a tâché de déprécier le génie militaire d'Annibal. Polybe avait dit, à Rome même et avec toute autorité, que, lorsque le terrible Carthaginois déboucha des Alpes en Italie, il ne lui restait plus que 20,000 hommes de pied et 6,000 chevaux, tous exténués de souffrances et de privations, « *sans que le déchet de son armée eût rien diminué de son audace.* » Pour atténuer un tel témoignage, voici comment Tite-Live s'y est pris. Il a tout d'abord exagéré les forces de l'armée d'Annibal à son arrivée en Italie ; puis, dans les diverses batailles qui s'y sont livrées, ou bien il n'a pas mentionné les forces respectives des Carthaginois et des Romains, ou bien il ne les a évaluées que partiellement, ou bien il les a évaluées trop haut du côté des Carthaginois et trop bas du côté des Romains.

« Quelles étaient, dit-il (XXI, xxxviii), les forces de l'armée d'Annibal à son arrivée en Italie ? Les auteurs sont loin de s'accorder entre eux sur ce point. Ceux qui les portent au plus haut disent 100,000 hommes de pied et 20,000 chevaux, et ceux qui les réduisent au plus bas

disent 20,000 hommes de pied et 6,000 chevaux (1). L. Cincius Alimentus, qui avait été prisonnier d'Annibal, comme il le dit lui-même, me paraît mériter le plus de confiance; mais il a confondu tout ensemble les troupes amenées par Annibal, avec les Gaulois et les Ligures. Il rapporte donc que, avec cette adjonction, *l'armée d'Annibal, à son arrivée en Italie, était de* 80,000 *hommes de pied et de* 10,000 *chevaux*. Il est vraisemblable qu'il en est venu davantage, et des auteurs le disent. Du reste, L. Cincius Alimentus affirme avoir entendu dire à Annibal lui-même que, depuis le passage du Rhône, il avait perdu 36,000 hommes et un nombre énorme de chevaux et de bêtes de charge, avant de déboucher en Italie chez les *Taurini*, peuple limitrophe des Gaulois. »

Ainsi, Tite-Live tend ici à laisser son lecteur dans la conviction que l'armée d'Annibal, dès son entrée en Italie, et y compris les Gaulois et les Ligures, s'élevait au moins à 80,000 hommes de pied et 10,000 chevaux. Or, nous allons voir un peu plus loin cet auteur en contradiction avec lui-même dans cette évaluation des forces d'Annibal qu'il vient de présenter ici.

Pour le démontrer d'une manière très-claire, il nous suffira de rapprocher les chiffres qu'il indique et ceux qu'indique Polybe, au sujet des diverses batailles qui se livrèrent ensuite jusqu'à celle de Cannes : bataille où furent en présence les deux plus grandes armées de part et d'autre.

---

(1) On reconnaît ici les deux chiffres indiqués par Polybe.

Au sujet de la bataille du *Tésin*, ni Polybe ni Tite-Live ne font connaître le nombre des troupes engagées de part et d'autre.

A la bataille de la *Trébie,* d'après Polybe, il y eut du côté des Romains 6,000 hommes armés à la légère, 16,000 Romains et 20,000 alliés de troupes de ligne, et 4,000 hommes de cavalerie; du côté d'Annibal, il y eut 8,000 hommes armés à la légère, 20,000 hommes de troupes de ligne (Gaulois, Espagnols, Africains), et 10,000 hommes de cavalerie, y compris les cavaliers gaulois. Il y eut en outre les éléphants. (III, xv.) — D'après Tite-Live, il y aurait eu à cette même bataille, du côté des Romains, 6,000 hommes armés à la légère, 18,000 Romains, et 20,000 alliés de troupes de ligne, et 4,000 hommes de cavalerie, sans compter un corps auxiliaire de Gaulois cénomans. Du côté d'Annibal, cet auteur indique bien les 8,000 hommes armés à la légère, les 10,000 hommes de cavalerie et les éléphants, mais *il passe sous silence l'évaluation numérique des troupes de ligne*. (XXI, LIV et LV.)

A la bataille de Trasimène, les forces respectives des armées ne sont indiquées ni par l'un ni par l'autre auteur (1).

A la bataille de Cannes, d'après Polybe (III, XXIV),

---

(1) Notons, en passant, que Tite-Live dit s'être guidé, pour le récit de cette bataille, sur ce qu'en rapporte *Fabius*, auteur contemporain : ce même Fabius, que Polybe a signalé dans les termes cités plus haut (p. 311). On voit où Tite-Live puisait ses renseignements.

Annibal eut de son côté 40,000 *hommes d'infanterie de ligne, avec* 10,000 *de cavalerie;* et les Romains eurent du leur, en comptant les alliés, 80,000 hommes d'infanterie et un peu plus de 6,000 chevaux (1). — Ici Tite-Live (XXII, xxxvi) évalue exactement de même la force numérique de l'armée d'Annibal. Mais, quant à celle de l'armée romaine, il ne se prononce pas entre plusieurs évaluations très-différentes indiquées par divers auteurs, les uns disant simplement qu'on fit une nouvelle levée de

(1) Polybe dit à ce sujet: « On fit encore dans cette occasion ce qui ne s'était pas fait jusqu'alors; on composa l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, *sans les alliés.* Car, comme nous l'avons déjà dit, les Romains ne lèvent jamais que quatre légions, dont chacune est d'environ quatre mille hommes et de deux cents chevaux. Ce n'est que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettent 5,000 des uns et 300 des autres. Pour les troupes des *alliés*, leur *infanterie est égale* à celle des légions, mais il y a *trois fois plus de cavalerie.* On donne à chaque consul la moitié de ces troupes auxiliaires et deux légions. On les envoie chacun de leur côté, et la plupart des batailles ne se donnent que par un consul, deux légions et le nombre d'alliés que nous venons de marquer. Il arrive très-rarement que l'on se serve de toutes ces forces en même temps et pour la même expédition. Ici les Romains emploient, non seulement quatre, mais *huit légions:* il fallait qu'ils craignissent étrangement les suites de cette affaire. » (III, xxiii.)

Ces huit légions étaient donc composées chacune de 10,000 fantassins (dont moitié Romains, moitié alliés), et de 1,200 cavaliers (dont un quart Romains, trois quarts alliés); et ensemble elles devaient former une armée de 80 mille hommes de pied et 9,600 chevaux. Polybe indique 3,000 chevaux de moins à la bataille de Cannes; mais cette différence peut s'expliquer d'une manière très-naturelle, par la difficulté de se procurer immédiatement, dans de telles conjonctures, un nombre suffisant de chevaux.

Remarquons encore que ces détails fournis par Polybe sur la composition des légions et des armées romaines s'accordent exactement avec ce qu'il a dit plus haut de la force numérique des deux armées consulaires réunies sur les bords de la Trébie contre Annibal.

En rapprochant ceci de ce que nous avons dit au même sujet dans notre premier volume de *Jules César en Gaule,* on se convaincra que nous y avons évalué la force numérique des légions romaines dans cette guerre, non pas trop haut, mais probablement encore trop bas.

10,000 hommes pour renforcer les armées campées au voisinage de Cannes; d'autres disant : qu'on créa quatre nouvelles légions, afin de combattre avec huit légions : que de plus on augmenta la force numérique de chaque légion, en ajoutant mille fantassins et cent cavaliers, de manière à les porter chacune à cinq mille hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie : et que les alliés durent y joindre autant d'infanterie et le double de cavalerie ; enfin, quelques auteurs soutenant que l'armée romaine, à la bataille de Cannes, présentait en ligne 87,000 hommes de toutes armes (1).

On voit donc ici clairement que Tite-Live n'a pas voulu mettre, ou du moins n'a pas mis son lecteur en position de comparer les forces numériques des deux armées qui combattirent à Cannes : sans doute parce que cela eût fait ressortir avec trop d'avantage et d'une manière trop incontestable et trop éclatante, soit le génie d'Annibal dans cette bataille, soit les qualités militaires de l'armée gallo-carthaginoise qui combattit là sous ses ordres.

Quoi qu'il en soit, Tite-Live reconnaît ici que l'armée d'Annibal à Cannes, la plus forte armée qu'il ait jamais eue en Italie, ne s'élevait qu'à 50,000 hommes de toutes armes. Le voilà donc en contradiction flagrante avec ce qu'il a dit plus haut, à savoir qu'Annibal avait eu, dès

(1) Ces deux dernières opinions, qui au fond ne diffèrent pas l'une de l'autre, ne sont ensemble que la reproduction de ce que dit Polybe, dans ce passage que nous venons de citer plus haut, en note.

son entrée en Italie, une armée de 90,000 hommes, y compris les Gaulois et les Ligures.

Tenons-nous-en là. On voit assez avec quelle habileté, avec quel art occulte l'auteur romain a cherché à insinuer peu à peu dans l'esprit de son lecteur, sans qu'il puisse trop s'en apercevoir, la dépréciation la plus injuste du génie militaire d'Annibal, soit dans la grande stratégie, soit dans la tactique des batailles. N'est-ce pas là une véritable perfidie historique?

§ VI. — Calomnies répandues dans le monde par Tite-Live spécialement contre les Gaulois.

A-t-il été plus impartial à l'égard des Gaulois? Cherchons ce qu'il en a dit; examinons comment il les a présentés, sous quel jour il les a dépeints, et s'il a dit vrai.

Dès la première occasion qui s'offre à lui, au sujet de cette multitude confuse de Gaulois accourue sur le bord du Rhône et qu'Annibal eut à repousser, en débarquant sur la rive gauche, on voit éclater la partialité dénigrante de l'historien romain contre nos ancêtres.

« Après la fuite de cette multitude, dit-il, Annibal, fait paisiblement passer le reste de ses troupes, — et n'ayant plus désormais que du mépris pour les prises d'armes des Gaulois (*spernens jam gallicos tumultus*), — il campe à cet endroit. » Or, en concluant ainsi du particulier au général, Tite-Live n'a pas pris garde que sa sentence pouvait être rétorquée à plus forte raison contre les Romains.

Car, jadis, dans une occasion mémorable, les Gaulois les avaient fait courir devant eux sur les rives de l'Allia jusqu'à Rome, jusqu'à Rome même, qu'eux Romains ne purent défendre contre ces Gaulois; lesquels, après en être demeurés maîtres paisiblement durant sept mois, leur rendirent leur ville bénévolement à un certain prix de rachat. C'est ce que prouve le témoignage certain et irrécusable de Polybe, écrivant et publiant cela au milieu des patriciens lettrés et fiers de cette même Rome, sans qu'aucun d'eux ait réclamé contre une si impitoyable affirmation. Nous savons bien qu'il a, lui Tite-Live, raconté ces mêmes événements d'une tout autre manière (1); mais, qui oserait mettre son autorité en balance avec celle de Polybe?

Au surplus, pour faire justice des amplifications haineuses et dénigrantes de Tite-Live et de ses imitateurs, à l'égard de la race gauloise, laquelle, quoi qu'on ait pu faire pour le dissimuler, n'a pas laissé d'être parmi les Romains, à diverses reprises, le sujet des alarmes et des terreurs les plus grandes, il suffit d'approfondir un peu l'examen des batailles d'Annibal.

En effet, d'après les passages de Tite-Live lui-même cités plus haut, l'armée d'Annibal à son entrée en Italie, *y compris les Gaulois et les Ligures*, se serait élevée sommairement à 90,000 hommes. Mais, comme l'auteur romain avait ses motifs pour exagérer alors les forces

(1) Voir à ce sujet la note placée ci-dessus, p. 71.

d'Annibal, réduisons-les à l'effectif de 50,000 hommes qu'il lui compte à la bataille de Cannes, et que Polybe avait déjà indiqué au sujet de cette grande bataille : contentons-nous de ce dernier chiffre pour nous tenir aussi près que possible de la vérité. Or, *avant la jonction des Gaulois et des Ligures* avec Annibal, au moment même où son armée arrivant d'Espagne débouchait des Alpes *chez les Taurini,* il ne lui restait plus de cette armée que 26,000 hommes, d'après le témoignage de Polybe (que Tite-Live ne contredit en rien). Par conséquent, Annibal devrait déjà avoir eu avec lui à la bataille de Cannes au moins 24,000 Gaulois, avec ce qu'il lui restait de ces 26,000 hommes venus d'Espagne. Mais, depuis son arrivée en Italie jusqu'à la bataille de Cannes, il avait dû perdre encore une autre partie de ses troupes venues d'Espagne : soit dans les batailles du Tésin, de la Trébie, de Trasimène; soit au passage des Apennins par une violente tempête de neige; soit dans la traversée des marais de Clusium, où ses soldats eurent les pieds dans la boue ou l'humidité durant quatre jours et trois nuits; soit enfin par les maladies accidentelles. Veut-on réduire toutes ces pertes à 6,000 hommes? Dès lors, les Gaulois ont dû fournir au moins 6,000 hommes de plus pour compléter l'effectif constaté à la bataille de Cannes.

Annibal a donc eu avec lui à cette bataille de Cannes environ 30,000 Gaulois : c'est-à-dire que *les trois cinquièmes de son armée étaient des Gaulois*. Et c'est avec une armée ainsi composée qu'il a remporté une telle victoire!

Et il a tellement compté sur le courage, le sang-froid et la solidité de ces 30,000 Gaulois, qu'il les a choisis pour en faire son *centre d'action* et la base de toute sa tactique dans cette journée mémorable, de cette tactique étonnante, au moyen de laquelle il est parvenu à envelopper de toutes parts une armée romaine deux fois plus nombreuse que la sienne et à la tailler en pièces à peu près complétement. Ce sont ces 30,000 Gaulois avec leurs sabres sans pointe, mélangés d'un quart au plus d'Espagnols avec leurs glaives, qui ont soutenu la première charge et tout le poids de huit légions romaines hérissées de glaives et de javelots, en les attirant sur eux pas à pas vers le centre de l'armée d'Annibal, en se faisant tuer sans aucun trouble dans l'ordre de bataille, et en manœuvrant comme à la parade. Mais Annibal lui-même s'était placé au milieu d'eux avec son frère Magon, et c'était lui qui commandait la manœuvre. Voilà ce que des soldats de la race gauloise ont pu faire avec un chef tel qu'Annibal. Que Tite-Live et les Romains cherchent dans leurs annales quelque haut fait d'armes comparable à celui-là !

Remarquons d'ailleurs que non-seulement à la bataille de Cannes, mais aussi à celle de Trasimène, à celle de la Trébie, en un mot, partout où les pertes de l'armée d'Annibal ont été distinguées par nationalité, les Gaulois y ont eu la plus grande part. Ce qui autorise à croire qu'Annibal les plaçait d'habitude aux postes les plus périlleux et les plus importants.

De plus, pendant que ces Gaulois cisalpins étaient allés ainsi avec Annibal porter la guerre dans le midi de l'Italie, une troisième armée romaine fut envoyée en Gaule cisalpine sous le commandement du préteur L. Posthumius, pour y opérer une diversion. Mais elle y fut aussi complétement taillée en pièces par les Gaulois tout seuls, dans une bataille où le préteur lui-même, consul désigné, perdit la vie. La nouvelle de cette sanglante défaite parvint à Rome presque en même temps que celle du désastre de Cannes, ainsi que Polybe l'a rapporté, sans ajouter aucuns détails.

Or, il était difficile à Tite-Live de présenter un tel fait avec ce dédain superbe qu'il témoignait pour les prises d'armes des Gaulois, — *spernens jam gallicos tumultus.* — Voici comment il s'y est pris : « Il y avait en Gaule, dit-il, une vaste forêt, qu'on appelle dans ce pays *Litana,* et que l'armée romaine devait traverser. A droite et à gauche le long de la route, les Gaulois avaient incomplétement coupé le pied de tous les arbres, de manière qu'ils restassent encore debout, mais qu'une légère impulsion suffît pour les faire tomber. Posthumius avait deux légions de Romains, et il avait levé parmi les alliés, du côté de la mer supérieure (Adriatique) un nombre de soldats tel qu'il était entré avec 25,000 hommes sur les terres des ennemis. Les Gaulois se tenaient postés à la lisière de la forêt, et, dès qu'ils virent l'armée engagée dans l'intérieur, ils poussèrent les premiers arbres coupés : ceux-ci tombant de proche en proche sur les autres, qui étaient

déjà près de tomber et tenaient mal sur pied, tous de part et d'autre s'abattent sur les Romains, écrasant tout, les armes, les hommes, les chevaux, de telle manière qu'à peine dix hommes échappèrent. Car, outre que le plus grand nombre furent tués par les troncs des arbres et les éclats des branches, le reste de la multitude, effrayé d'un malheur si imprévu, fut massacré par les Gaulois postés en armes tout autour de la forêt. D'un si grand nombre d'hommes, quelques-uns seulement, qui cherchèrent à gagner le pont d'une rivière que les ennemis avaient occupé d'avance, ne purent y passer et furent faits prisonniers. C'est là que Posthumius fut tué, en combattant de toutes ses forces pour échapper à la captivité. » (XXIII, XXIV.)

Un tel récit ne se discute pas : il suffit de le lire avec attention et de n'être pas dénué de tout bon sens, pour juger de l'écrivain et de son audace dans la falsification de l'histoire. Cependant, si originale et si ridicule que soit cette invention de Tite-Live, du moins n'offre-t-elle rien d'odieux. Mais en voici une autre, qui nous paraît mériter un jugement plus sévère.

On a vu plus haut (p. 287) de quelle manière Polybe rapporte, après la bataille du Tésin, un petit fait d'armes de 2,000 Gaulois *qui s'étaient joints à Annibal,* dit-il, et qui allèrent hardiment *de jour* attaquer les avant-postes de Scipion, dans une position où ce consul se croyait à l'abri de toute insulte. On a pu apprécier quel motif aurait porté cet auteur à prononcer là les mots de *com-*

plot et de *trahison,* bien qu'ils ne fussent nullement justifiés par les faits, tels qu'il les rapporte lui-même. Tite-Live s'est-il contenté de copier à ce sujet le récit de Polybe? Cela n'eût point satisfait ses tendances personnelles. Il a donc adopté l'idée de complot et de trahison mise en avant par l'auteur grec; mais, voyant bien que les faits rapportés par lui ne justifiaient pas une telle inculpation à l'égard des Gaulois, il n'a pas craint de changer complétement ces faits eux-mêmes, et de constituer ainsi, à la charge des Gaulois, un véritable acte de trahison envers les Romains. « En effet, d'après Tite-Live, les 2,000 Gaulois dont il s'agit auraient été, non pas des soldats de l'armée d'Annibal, comme le constate Polybe, mais bien des soldats auxiliaires de l'armée romaine, établis avec elle dans le camp du consul. Et là, non pas de jour, mais *pendant la nuit,* 2,000 fantassins et 200 cavaliers de ces Gaulois auxiliaires, se levant en armes, auraient massacré les gardes qui veillaient aux portes du camp, et ensuite passé dans le camp d'Annibal, qui leur aurait fait bon accueil... » (XXI, XLVIII.) C'est ainsi que Tite-Live, dans son inimitié contre les Gaulois, parviendrait à changer un fait d'armes assez brillant de ce peuple, en un traître et infâme massacre nocturne. Mais nous le répétons, qui pourrait hésiter à accorder la prépondérance d'autorité à Polybe, et à déclarer odieux ce procédé de Tite-Live envers les Gaulois?

En résumé, on voit par ces exemples quelles libertés Tite-Live s'est permises en histoire; on voit à quel point

il s'est écarté de la vérité et même du sens commun, plutôt que de reconnaître quelque importance aux prises d'armes des Gaulois et quelques qualités militaires chez ce peuple, qui avait été, surtout huit ans avant l'expédition d'Annibal, et qui était, sans doute encore un peu alors, la terreur de Rome.

Ainsi Tite-Live, dans ce qu'il dit des Gaulois, comme dans ce qu'il dit d'Annibal et des Carthaginois, a manqué non-seulement d'impartialité, ce premier devoir de tout historien, mais encore du plus vulgaire bon sens : tant il semble avoir été égaré par sa passion haineuse contre nos ancêtres. On le voit néanmoins : ces mêmes citations, d'un tel auteur, démontrent avec d'autant plus de certitude ce que nous avons avancé, au début de ce travail, que l'expédition d'Annibal en Italie fut une guerre gauloise autant qu'une guerre carthaginoise; et que *les deux peuples combattirent avec la même vaillance sous les ordres du général africain.*

§ VII. — Adulation de Tite-Live à l'égard d'Auguste et du peuple romain.

Cherchons enfin si Tite-Live n'aurait point, tout au contraire, insinué dans son histoire romaine quelque flatterie à l'adresse d'Auguste ou des siens, et du peuple romain, pour se gagner leur faveur. La question n'est pas sans intérêt au regard de l'opinion vulgaire concernant cet empereur et l'histoire romaine en général;

mais, dans l'examen d'un tel sujet, on le conçoit, nous ne pouvons avoir que des présomptions à soumettre au lecteur : c'est à lui qu'il appartiendra d'en apprécier la probabilité et la valeur.

On connaît la flatterie si pleine de délicatesse que Virgile a introduite dans l'épisode de la descente d'Énée aux enfers, à l'adresse de la sœur d'Auguste, Octavie, qui venait de perdre un fils chéri, à peine âgé de dix-huit ans, Marcellus, gendre d'Auguste, et désigné par lui pour être son successeur. On sait quelle émotion éprouva Octavie, qui écoutait auprès d'Auguste la lecture de cet épisode, lorsque Virgile en vint à ce trait :

. . . . *Si qua fata aspera rumpas*
Tu Marcellus eris. . . . .

De là, pour le poëte de Mantoue, une source de faveurs de toute nature. Qui pourrait dire que Tite-Live, l'habile et disert historien, n'a pas vu là un bel exemple à imiter, et l'indication de la vraie voie à suivre pour s'insinuer, lui aussi, dans les bonnes grâces de la famille impériale ?

Or, deux siècles auparavant, un autre Marcellus, de la même famille, avait commandé les Romains contre Annibal dans plusieurs rencontres. Tite-Live, et avec lui nos livres classiques, nous présentent ce Marcellus comme ayant fait essuyer au redoutable Carthaginois ses deux premières défaites, toutes les deux auprès de la ville de Nole en Campanie, et une troisième aux environs de Canusium, dans l'Apulie. Polybe n'en dit rien. Il est donc in-

téressant d'examiner avec soin le récit de ces trois batailles dans Tite-Live, afin de juger s'il n'aurait point, en les décrivant, pensé aux faveurs impériales.

« A l'arrivée d'Annibal devant Nole, dit-il, Marcellus se retira dans l'intérieur de la place. Le peuple était pour Annibal et le Sénat pour les Romains. Les sénateurs s'entendent avec Marcellus. Celui-ci dispose son armée en trois corps derrière les trois portes qui regardent le camp d'Annibal, ses meilleures troupes à la porte du milieu; il défend aux habitants de paraître sur les murs ou de s'approcher des portes. Annibal tient son armée rangée devant son camp, en face de la ville. Déjà une grande partie du jour s'était écoulée, sans qu'il eût vu ni exécuter une sortie, ni personne se montrer en armes sur les murs. Alors il renvoie dans le camp une partie des soldats, pour qu'ils en rapportent sur son front de bataille les machines qui servent à l'attaque d'une ville. Pendant que chacun, en ce qui le concerne, s'empresse de courir çà et là sur le front de bataille, et que l'armée en lignes s'approche des murs, la porte du milieu s'ouvrant tout-à-coup, Marcellus commande de sonner la charge, de pousser le cri de guerre et de se précipiter sur l'ennemi : l'infanterie d'abord, la cavalerie ensuite, et tous avec la plus grande impétuosité possible. Déjà une telle attaque avait jeté la terreur et la confusion au centre de l'ennemi (1), lorsque,

(1) La confusion ne dut-elle pas être plutôt du côté des Romains, où la cavalerie chargeait à fond de train par derrière l'infanterie?

des deux portes latérales, les lieutenants P. Valerius Flaccus et C. Aurelius chargèrent de même les deux ailes. Il s'y joignit les clameurs des vivandiers, des valets et du reste de la multitude chargée de garder les bagages; de sorte que les Carthaginois, qui méprisaient cette attaque, surtout à cause du petit nombre des Romains, eurent tout-à-coup devant eux *l'apparence* d'une très-grande armée. A peine, en vérité, oserais-je affirmer, comme le rapportent divers auteurs (1), qu'on tua aux ennemis *deux mille trois cents* hommes, tandis que les Romains n'en perdirent pas plus d'un seul, — *non plus uno.* — Que la victoire ait été aussi grande, ou moindre, on obtint ce jour-là un résultat immense; et je ne sais si, dans toute cette guerre, on a fait quelque chose de plus grand : car enfin, on fut victorieux, alors qu'il était plus difficile de n'être pas vaincu par Annibal, qu'il ne le fut ensuite de le vaincre. » (XXIII, XVI.)

En effet, cette première défaite d'Annibal à Nole, telle qu'elle est rapportée ici, ne tiendrait-elle pas du prodige? Mais, comment croire que Marcellus, avec une petite armée, deux ou trois fois moindre que celle d'Annibal, et composée en très-grande partie des fuyards échappés de la bataille de Cannes (comme l'auteur lui-même l'a dit auparavant), ait trouvé moyen, sans perdre plus d'un seul homme, d'en tuer 2,300 à cette terribble armée d'Annibal : à cette armée qui venait de tailler en pièces,

---

(1) Sans doute encore ce même historien *Fabius*.

d'un seul coup, deux armées consulaires réunies, et de leur tuer, d'après Tite-Live, 45,000 hommes (Polybe dit 70,000), sans perdre de son côté plus de quelques milliers des siens? Comment expliquer cela? Cette armée d'Annibal a-t-elle donc été surprise devant Nole? N'y était-elle pas rangée en bataille par Annibal lui-même, en face des portes, dans une plaine et à découvert? N'a-t-elle pas vu arriver l'ennemi? Il faudrait donc que des soldats si aguerris, si solides à toute épreuve, avant et après cette rencontre, aient été là saisis de stupeur; que les armes leur soient tombées des mains, devant cette *apparence* d'une grande armée, et qu'ils se soient laissé égorger comme des agneaux (sauf bien entendu un seul, qui tua son Romain)? Et Annibal, de son côté, n'aurait donc su ni rien faire avec ses Espagnols et ses Gaulois, ni rien commander à ses Numides, à ses Numides, rapides et meurtriers comme la foudre?

Arrêtons-nous là, et concluons que cette sortie exécutée à Nole par Marcellus, telle qu'elle est décrite par Tite-Live, serait véritablement un fait d'armes assez glorieux pour ce guerrier romain, l'un des ancêtres d'Octavie et de Livie, l'une et l'autre si puissantes auprès d'Auguste, et qu'il y avait là de quoi singulièrement flatter leur fierté patricienne; mais que le récit de l'auteur est invraisemblable dans beaucoup de détails, si bien qu'on peut, à bon droit, le considérer en grande partie comme imaginaire; et enfin que cette sortie, eût-elle été telle, ne serait encore qu'une simple sortie (car Marcellus

rentra dans la ville et Annibal dans son camp), et qu'un tel fait d'armes ne mériterait pas d'être appelé du nom de *première bataille de Nole* et *première défaite d'Annibal*, comme il est dit dans nos livres classiques.

Ce premier combat de Nole eut lieu la même année que le désastre de Cannes (2e année de la guerre), vers l'automne. Celui qu'on appelle *la deuxième bataille de Nole* se livra l'année suivante. Marcellus avait été envoyé à Nole avec deux légions. Annibal s'y présenta. — « Son lieutenant *Hannon vint l'y joindre avec des recrues et quarante éléphants qu'il amenait de Locres,* dit Tite-Live. Marcellus fit d'abord une sortie où les Carthaginois perdirent 30 hommes, et les Romains n'en perdirent pas un seul. Un orage fit suspendre le combat et les troupes rentrèrent. Trois jours après, Annibal envoya un détachement de fourrageurs dans la campagne; Marcellus, s'en étant aperçu, vient aussitôt lui présenter la bataille. Annibal ne la refuse pas. Elle s'engage. Le détachement sorti du camp s'empresse d'accourir. Les deux généraux animent leurs soldats par toutes sortes d'encouragements et de reproches (1).

« Ni les encouragements, ni les reproches d'Annibal ne peuvent relever le courage des Carthaginois; ils tour-

(1) Ici Tite-Live, comme d'habitude, place un beau discours dans la bouche de chaque général. Celui qu'il prête à Annibal se termine par une phrase qui mérite d'être signalée.— « Enlevez Nole, dit-il à ses soldats (bien qu'ils combattent dans une plaine), enlevez cette ville bâtie en rase campagne, qui n'est défendue en aucun point par un fleuve ou une mer; et de là, chargés des dépouilles d'une ville si opulente, je vous conduirai où vous voudrez, ou bien

nent le dos et sont repoussés dans leur camp. Les soldats romains veulent les y attaquer, mais Marcellus les ramène à Nole, au milieu de la joie et des félicitations générales, même du peuple de cette ville qui avait auparavant une si grande inclination pour les Carthaginois. Les ennemis perdirent plus de 5,000 hommes tués, 600 prisonniers, 19 étendards et 6 éléphants, dont deux furent pris et quatre tués dans la bataille (1). Du côté des Romains, le

---

je vous y suivrai! — *Vel ducam vos quo voletis, vel sequar!* » A-t-on jamais vu un homme sensé prêter à un général quelconque une telle pensée? Qu'un général *promette à ses soldats de les conduire où ils voudront, et au besoin de les suivre,* n'est-ce pas le renversement total des rôles naturels? Tite-Live aurait-il donc voulu insinuer ici l'idée que les soldats d'Annibal ne songeaient qu'à retourner à Capoue? A Capoue, où ils n'ont jamais passé que l'hiver précédent, pas même tout cet hiver, durant seize années de séjour en Italie, et dont néanmoins, en si peu de temps, les *délices de toute nature,* dit le même auteur (XXIII, XVIII), les auraient énervés sans retour, corps et âmes. Cela aurait donc été bien promptement fait et bien durable. Remarquons que néanmoins on les voit ensuite tailler en pièces, avec leur première vigueur, soit l'armée de Centenius en Lucanie (où ils lui tuent 15,000 hommes), soit celle de Fulvius, à Herdonée (où ils tuent environ 13,000 Romains, et aussi parmi eux Fulvius). Marcellus lui-même va bientôt apprendre à ses dépens que les Numides d'Annibal n'ont rien perdu, ni de leur vigilance surprenante, ni de leur vigueur de bras. Cette calomnie romaine des *délices de Capoue* n'en est pas moins restée dans l'histoire, de même que celle de la *foi punique* et celle de la *perfidie d'Annibal,* toutes les trois sans autre raison, paraît-il, que la simple assertion intéressée des auteurs romains.

(1) Suivant Polybe et Tite-Live lui-même, le dernier des 37 éléphants qu'Annibal avait amenés en Italie fut celui sur lequel il traversa les marais de *Clusium,* et dont parle aussi Juvénal en ces termes :

O qualis facies et quali digna tabella,
Quum gætula ducem portaret bellua luscum!

Qu'on nous permette de faire remarquer ici incidemment qu'en réalité, et toute ironie philosophique à part, un tel sujet, bien étudié, serait magnifique pour un tableau d'histoire.

Quant aux éléphants que Tite-Live fait figurer après la bataille de Cannes, on peut, sans un scepticisme outré, se demander s'ils ont jamais existé. Car ce n'était

nombre des tués ne s'éleva pas à mille. Le lendemain, par une suspension d'armes tacite, on passa toute la journée à ensevelir chacun ses morts. Annibal *renvoya Hannon dans le Brutium avec les troupes qu'il lui avait amenées*. Il alla lui-même prendre ses quartiers d'hiver en Apulie, aux environs d'Arpi. » (XXIII, XLV, XLVI.)

Il est clair que ce deuxième combat de Nole ressemble en tout au précédent; qu'ici non plus Tite-Live n'est point explicite à l'égard de ce que fit Annibal, dont l'armée était bien plus aguerrie et plus nombreuse que celle de Marcellus; que l'une et l'autre armée sont restées en présence après le combat comme auparavant, sauf que le narrateur indique des pertes notablement plus considérables. Mais, tout fût-il vrai, que, certes, il n'y aurait encore ici rien de comparable à la déroute de Scipion sur le Tésin, à la défaite complète des deux armées consulaires sur la Trébie, à l'extermination de celle de Fla-

---

point une chose facile que de débarquer des éléphants sur la côte d'Italie, où croisaient de toutes parts des vaisseaux romains, et dont presque tous les ports étaient occupés par eux. Et en admettant qu'on eût réussi à y déposer de tels animaux à l'improviste, comment les conduire sans obstacle auprès d'Annibal, qui était sans cesse en marche et qui ne put, de longtemps après la bataille de Cannes, se rendre maître d'un port? Comment, par exemple, quelques mois après cette bataille, put-il avoir avec lui devant *Casilinum* ces éléphants auxquels Tite-Live fait jouer un rôle de cavalerie légère, bien que les Numides dussent aussi y être présents? (XXII, XVIII.) Du reste nous avons ici contre l'auteur romain son propre témoignage, lorsqu'il dit ensuite d'Annibal : « Et aucun renfort ne lui était envoyé de Carthage, — *nec ab domo quicquam mittebatur*, — où on ne s'occupait que de conserver l'Espagne, comme s'il n'eût eu en Italie que des succès. » (XXVIII, XII.) Les éléphants que Tite-Live fait figurer dans la guerre d'Annibal après la bataille de Cannes, seraient-ils donc aussi fabuleux que tant d'autres embellissements de l'histoire romaine? Mais c'est là une question qui ne mérite pas les recherches qu'exigerait une réponse pertinente.

minius auprès du lac de Trasimène, au désastre de Cannes, ou même à la défaite de Centenius Penula en Lucanie, ou à celle de Fulvius à Herdonée : toutes batailles où les restes des armées romaines se sont enfuis d'une manière plus ou moins précipitée. Il ne s'agit donc encore dans ce deuxième combat de Nole que d'une simple sortie, d'un *échec,* si l'on veut, mais non d'une véritable bataille et d'une véritable défaite d'Annibal.

Nous avons d'ailleurs pour preuve de cette opinion, à défaut du témoignage de Polybe (qui nous manque depuis Cannes), celui de Cornélius Népos, qui en est probablement un résumé. Rappelons-le ici : « Tant qu'Annibal fut en Italie, personne ne put lui tenir tête en bataille rangée, et, après la bataille de Cannes, personne ne campa dans la plaine en face de lui. *Cet homme invincible,* rappelé en Afrique pour défendre sa patrie, eut à y faire la guerre contre le fils de P. Scipion... (1). »

Voici un second témoignage, dont Auguste lui-même dut avoir connaissance, et qui constate d'une manière indirecte, mais très-précise, que jamais Marcellus n'a remporté sur Annibal aucune victoire dans le sens très-grave de ce mot. C'est Horace qui nous le dit en chantant la gloire d'un autre ancêtre de la famille d'Auguste, C. Claudius Néron, le premier général romain, dans cette guerre, qui remporta une véritable victoire, non pas

(1) *Quamdiu in Italia fuit, nemo ei in acie restitit, nemo adversus eum post Cannensem pugnam in campo castra posuit. Hic invictus patriam defensum revocatus, bellum gessit adversus P. Scipionis filium.....* (HANNIBAL, VI.)

sur Annibal, mais sur Asdrubal son frère, arrivant d'Espagne par la même route pour se joindre à lui.— « Ce que tu dois, ô Rome ! à la famille des Nérons, dit Horace, est attesté par le fleuve Métaure et par la défaite d'Asdrubal, et par ce beau jour qui chassa les ténèbres du Latium, *le premier où la douce victoire nous ait souri;* depuis que le terrible Africain, sur son coursier, vint passer à travers les villes de l'Italie, comme le feu à travers une forêt de pins, ou l'Eurus par-dessus les eaux de la Sicile (1). »

Ensuite Marcellus passa en Sicile, où il assiégea Syracuse, dont les machines d'Archimède ne le laissèrent approcher ni du côté de la mer, ni du côté de la terre, durant trois années ; mais qu'il prit enfin par trahison (XXV, XXIII), et qu'il livra au pillage : pillage dans lequel Archimède fut tué.

De retour en Italie, Marcellus, « qui s'était mis dans l'esprit, dit Tite-Live (XXVII, XII), que nul général romain n'était aussi capable que lui-même de tenir tête à Annibal, » se porta en face de lui aux environs de Canusium, où il combattit plus ou moins heureusement. Et enfin, à son cinquième consulat, ayant voulu harceler de trop près le lion de Carthage, il vint donner maladroitement dans

---

(1) *Quid debeas, o Roma, Neronibus,*
Testis Metaurum flumen et Asdrubal
Devictus, et pulcher fugatis
Ille dies Latio tenebris,
Qui primus alma risit adorea;
Dirus per urbes Afer ut italas,
Ceu flamma per tædas, vel Eurus
Per siculas equitavit undas.
(OD., IV, IV.)

une embuscade de Numides, où il perdit la vie, et où son fils fut blessé : l'autre consul échappa, mais il y reçut aussi une blessure, dont il mourut peu après. Annibal fit rendre au corps de Marcellus les honneurs de la sépulture. (XXVII, xxvii.)

Voici le jugement que Polybe a porté sur ce consul et sur son accident, qui eut lieu, suivant Tite-Live (XXVII, xxv), entre *Venusia* et *Bantia,* aux confins de la Lucanie et de l'Apulie (1). — « M. Claudius Marcellus et T. Quintus Crispinus, dit Polybe, voulant reconnaître par eux-mêmes le penchant de la montagne qui regardait le camp des ennemis, après avoir donné ordre à ceux qui étaient dans le camp d'y demeurer, ils prirent avec eux deux bandes de cavalerie, des vélites et environ trente licteurs, et s'avancèrent sur les lieux pour les bien examiner. Par hasard, quelques Numides, accoutumés à tendre des embûches à ceux qui marchent devant pour escarmoucher, et en général à tous ceux qui sortent les premiers du retranchement, s'étaient tapis au pied de la montagne. Ils furent avertis, par un homme qui était à la découverte, que quelques troupes étaient montées sur la montagne. Aussitôt ils sortent de leur embuscade, et, marchant par des sentiers détournés, ils surprennent les

---

(1) Précisément dans le pays natal d'Horace :

. . . . *Lucanus, an Appulus, anceps :*
Nam Venusinus arat finem sub utrumque colonus.
(SAT., II, I, 34.)

Voir encore pour *Bantia,* OD., III, IV, 15.

consuls, et leur ferment le passage qui conduisait à leur camp. On en vient aux mains, Marcellus est d'abord jeté sur le carreau avec quelques autres; le reste, tout couvert de blessures, fut obligé de prendre la fuite par des lieux escarpés, les uns d'un côté, les autres d'un autre. Le fils de Marcellus y fut aussi blessé; il ne se tira de ce danger qu'avec peine, et ce fut une espèce de miracle qu'il en échappât. Les Romains, de leur camp, voyaient ce qui se passait sur la montagne, mais ils ne purent aller au secours. On y cria, on y fut épouvanté, on brida les chevaux, on prit ses armes, mais pendant ce temps-là l'action se termina.

« Marcellus parut en cette occasion plus simple et plus imprudent qu'habile capitaine, et c'est ce qui lui attira cette disgrâce.

« Je ne puis m'empêcher de rapporter souvent de ces sortes de fautes : car entre celles que je vois commettre aux généraux, celle-ci est une des plus ordinaires. Cependant c'est celle de toutes où paraît le plus l'ignorance d'un général. Car que peut-on attendre d'un général qui ne sait pas qu'un homme qui commande une armée ne doit pas se mêler dans de petites actions qui ne décident pas des affaires capitales?... Car dire, après avoir manqué son coup, qu'on n'y avait pas pensé, et qu'on n'avait pas prévu que la chose tournerait de certaine manière, c'est, à mon sens, la marque la plus évidente qu'un général puisse donner de son peu d'expérience et de son incapacité.

« Annibal, par bien des endroits, me paraît un grand capitaine. Mais en quoi je trouve qu'il a excellé, c'est que, pendant tant d'années qu'il a fait la guerre, quoique les conjonctures ne lui aient pas toujours été favorables, il a eu l'adresse d'engager souvent ses ennemis dans des actions particulières, sans que jamais ses ennemis aient pu le tromper lui-même, malgré le grand nombre de combats, et de combats considérables, qu'il a donnés : tant étaient grandes les précautions qu'il prenait pour la sûreté de sa personne. Et l'on ne peut en cela que louer sa prudence. Presque toute une armée périrait que, tant que le général subsiste et peut agir, la fortune fait naître quantité d'occasions de réparer ses pertes. Mais, lui mort, l'armée n'est plus que comme un vaisseau qui a perdu son pilote... » (X, v.)

On voit, en somme, que Tite-Live a singulièrement surfait le mérite militaire et les succès de Marcellus ; et il est permis de croire qu'il y a été poussé par le motif de ne pas rester trop en arrière de Virgile, d'Horace et des autres courtisans de la famille d'Auguste, qui comptait Marcellus parmi ses ancêtres. Juvénal lui-même n'a-t-il pas dit (S. VII, v. 1er) :

Et spes, et ratio studiorum in Cæsare tantum?

Un tel motif est d'autant plus probable, chez Tite-Live, qu'il a encore montré le même excès de zèle pour la gloire de Claudius Néron, autre ancêtre de la famille impériale : ainsi que nous allons le voir.

§ VIII. — **Examen du récit de la bataille du Métaure.**

Bornons-nous, quant à Claudius Néron, à ce qu'en dit Tite-Live dans son récit de la bataille du Métaure, qui fut d'ailleurs une bataille mémorable, d'un grand intérêt historique, et au sujet de laquelle, heureusement, nous possédons un fragment du récit de Polybe, qui a échappé à la destruction. Examinons d'abord ce que l'auteur grec en avait dit, avant l'auteur romain, avec sa grande autorité et à une époque bien plus voisine de l'événement.

« Asdrubal, dit Polybe, *ne trouvant rien dans tout cela qui le contentât*, et voyant d'ailleurs qu'il n'y avait pas de temps à perdre, puisque les ennemis, rangés en bataille, s'avançaient déjà vers lui, *fut obligé de mettre en bataille ses Espagnols et ce qu'il avait de Gaulois*. Il mit à leur tête ses dix éléphants, augmenta la hauteur de ses lignes, *renferma toute son armée dans un petit terrain*, se mit lui-même au centre derrière les éléphants, et attaqua la gauche des Romains, *bien résolu de vaincre ou de mourir dans cette occasion*. M. Livius s'avança fièrement, et se battit avec vigueur. Claudius Néron, qui commandait la droite, ne pouvait ni approcher ni déborder les ennemis à cause de la difficulté des chemins, difficulté qui avait porté Asdrubal à commencer le combat par l'attaque de la gauche. Dans la peine que lui faisait cette inaction, il prend conseil du train où il voyait l'affaire, se met à la tête de

ses troupes, tourne par derrière le champ de bataille, passe au-delà de la gauche de l'armée romaine, et charge en flanc ceux des Carthaginois qui combattaient de dessus les éléphants. Jusque-là le combat avait été fort douteux. On combattait de part et d'autre avec beaucoup de courage, parce qu'il ne restait plus de ressource au parti qui aurait été vaincu. Le service des éléphants était pour l'un comme pour l'autre. Car, resserrés au milieu des deux armées et percés de traits, ils troublaient également les rangs des Romains et *ceux des Espagnols*. Mais quand Claudius fut tombé sur les ennemis par leurs derrières, il se fit un grand changement. *Les Espagnols* furent alors chargés de front et en queue, et taillés en pièces pour la plupart. Six éléphants furent tués avec ceux qui les conduisaient, et les quatre autres, qui avaient rompu les rangs, furent pris ensuite seuls et sans les Indiens, leurs conducteurs. Asdrubal lui-même, qui s'était déjà signalé dans plusieurs occasions, se signala encore dans celle-ci et *y perdit glorieusement la vie*. Arrêtons-nous un moment à considérer ce grand homme, c'est une justice que nous lui devons...

« Tant qu'il a pu, sur de bonnes raisons, espérer faire quelque chose qui fût digne de ses premiers exploits, il n'a songé à rien plus dans les combats qu'à se conserver lui-même. Mais *depuis que la fortune lui eut ôté toute espérance pour l'avenir, et qu'elle l'eut comme renfermé dans le dernier moment,* sans rien négliger de ce qui pouvait contribuer à la victoire, soit dans la disposition de son ar-

mée, soit dans le combat même, il ne laissa pas que de prévoir comment, en cas qu'il fût défait, il céderait à la nécessité présente, sans rien souffrir qui pût déshonorer ses premières actions...

« Les Romains, après cette victoire, *pillèrent le camp* des ennemis. *Quantité de Gaulois y étaient couchés sur de la paille et y dormaient d'ivresse, ils les égorgèrent comme des victimes.* Ils assemblèrent aussi tous les prisonniers, et il en revint au trésor public plus de *trois cents talents*. On compte qu'il resta sur le champ de bataille au moins *dix mille hommes, tant Carthaginois que Gaulois,* et deux mille seulement de la part des Romains. Quelques-uns des principaux Carthaginois furent faits prisonniers, *tout le reste fut passé au fil de l'épée.*

« Cette nouvelle venue à Rome, on souhaitait tant qu'elle fût vraie, que d'abord on ne pouvait la croire. Mais quand plusieurs courriers eurent appris non-seulement la victoire, mais encore le détail de l'action, toute la ville fut transportée de joie, chacun s'empressa à orner les lieux sacrés, les temples furent remplis de gâteaux et de victimes pour les sacrifices. En un mot, on reprit tant de confiance, que l'on crut qu'Annibal, que l'on redoutait si fort auparavant, n'était déjà plus en Italie. » (XI, I.)

Ce récit, tout incomplet qu'il est, suffit pour constater : 1° qu'il était survenu à Asdrubal avant cette bataille un *accident grave* (et sans doute mentionné auparavant par l'auteur), accident qui avait mis le général carthaginois dans une *situation désespérée ;* 2° qu'au moment de

l'action, il n'avait pas auprès de lui toutes ses troupes, mais seulement *les Espagnols avec une partie des Gaulois :* ce qui le força à ranger sa petite armée en colonne sur un terrain étroit, comme pour s'ouvrir un passage à travers les ennemis, dans la perspective d'être enveloppé; 3° que l'armée romaine s'avançait disposée en deux ailes étendues de front et prêtes à envelopper l'armée d'Asdrubal; 4° qu'Asdrubal attaqua résolûment l'aile gauche des Romains, commandée par Livius, comptant sur quelque répit du côté de l'aile droite, où le terrain était difficile; mais que Claudius Néron, qui la commandait, ayant traversé de l'autre côté par derrière les combattants et tourné l'extrémité de l'aile gauche des Romains, vint charger en flanc et en queue l'armée d'Asdrubal, qui fut dès lors écrasée.

On voit de plus, qu'après cette bataille, *les Romains pillèrent le camp d'Asdrubal :* donc les bagages étaient dans ce camp, et Asdrubal n'était pas en route au moment où les Romains s'avancèrent contre lui. Remarquons surtout que *quantité de Gaulois y dormaient en état d'ivresse et y furent égorgés comme des victimes.* Voilà un fait bien important et bien singulier pour un jour de bataille. C'est un indice lumineux au sujet de l'accident antérieur qui a amené la défaite d'Asdrubal.

On comprend tout d'abord pourquoi Asdrubal est sorti de son camp et n'a pu combattre avec toutes ses troupes. En effet, il ne put songer à s'y défendre au milieu du trouble et du désordre inévitables dans un camp où un si

grand nombre d'hommes étaient ivres. Il a donc fallu qu'il en fît sortir les hommes valides, pour prendre position avec eux en face des Romains et livrer bataille.

Mais, qui a fourni *tant de vin* à l'armée d'Asdrubal, jusqu'à y enivrer tant de soldats? Il est clair que, si ce général en eût fait amener avec lui une telle provision, il ne l'eût pas fait distribuer aux troupes en si grande quantité à la fois. C'est donc du pays même où la bataille s'est donnée qu'on a apporté le vin dans son camp. Or Asdrubal était campé là, sur cet ancien territoire des Gaulois (*ager gallicus*), d'où, vingt ans auparavant, les Romains avaient chassé les Gaulois sénonais (1), pour le partager (en vertu de la loi *Flaminia*) à la plèbe de Rome qui n'avait ni feu ni lieu, c'est-à-dire à des Romains de la pire espèce. Et ces nouveaux possesseurs ne pouvaient douter que, si les Carthaginois et les Gaulois restaient vainqueurs dans cette guerre, ils n'enlevassent à chacun d'eux la part de biens qui lui avait été attribuée ; et, pour la conserver, ils étaient capables de tout. Ainsi, c'est très-probablement de l'ancienne ville gauloise située là, de *Sena Gallica* (aujourd'hui Sinigaglia) qu'a été apportée dans le camp d'Asdrubal cette énorme quantité de vin qui fut la cause du désastre de son armée à la bataille du Métaure.

Cette quantité de vin a dû y être apportée sous un prétexte quelconque, mais dans une intention préméditée.

---

(1) C'était le pays compris entre l'Adriatique et les Apennins, au nord-ouest d'Ancône, depuis l'*Æsis* (aujourd'hui l'Esino), jusqu'au Rubicon.

Car, et *l'intérêt commun* et *la coïncidence du fait* avec l'arrivée (au même moment précis) du consul Claudius Néron, accouru du midi de l'Italie à marches forcées pour se réunir en ce lieu même avec son collègue contre Asdrubal (ainsi qu'on le verra plus loin), ne permettent pas de douter qu'il n'y ait eu entente préalable entre les consuls et ceux qui portèrent le vin dans le camp ennemi. La défaite d'Asdrubal ne fut donc point causée simplement par une de ces ruses de guerre, légitimes entre deux armées; mais, attendu la part qu'y prit la population du pays, qu'Asdrubal devait considérer comme inoffensive, ce fut un véritable *guet-apens*, bien que les Romains aient appelé cela une faveur de la *fortune*: voyez le temple qu'ils lui ont érigé sur le bord du Métaure, *Fanum Fortunæ*, aujourd'hui Fano.

La bataille du Métaure fut livrée l'an de Rome 547 (avant Jésus-Christ 207), la douzième année de la seconde guerre punique. Environ 44 ans après cette bataille, Polybe fut amené à Rome et accueilli dans la maison des Scipions. On voit par là qu'il dut être bien renseigné sur les faits dont il s'agit, et qu'il mérite une entière confiance.

Examinons maintenant de quelle manière ensuite, sous Auguste, Tite-Live a rapporté cette même bataille.

Disons tout d'abord que, pour le gros des faits, Tite-Live a suivi comme d'habitude le récit de Polybe; mais que, pour les détails, il s'est donné ici une entière liberté; si bien que, à l'en croire, on devrait apprécier la défaite

d'Asdrubal, d'une manière tout-à-fait différente, à la plus grande gloire des Romains et surtout de Claudius Néron. C'est-à-dire, en un mot, que Tite-Live a gravement altéré ici la vérité, et, pour s'en convaincre, il suffit de le suivre dans quelques détails.

Bien entendu qu'il a écarté tout ce qui pouvait appeler dans l'esprit du lecteur l'idée d'un guet-apens; mais c'était une tâche trop difficile, peut-être impossible : car c'est là le nœud de presque tous les détails de cette bataille célèbre.

Le consul Claudius Néron était alors avec son armée dans le midi de l'Italie, du côté de Vénusie et de Métapont, au voisinage d'Annibal. Tite-Live (XXVII, XLIII) lui attribue tout l'honneur d'avoir conçu et exécuté le projet auquel les Romains durent la victoire : c'est-à-dire d'aller en secret, avec un corps d'élite, se joindre à son collègue sur les rives du Métaure, pour attaquer ensemble l'armée d'Asdrubal. L'idée lui en serait venue à la lecture d'une lettre d'Asdrubal à Annibal, lettre que des fourrageurs romains auraient interceptée. Aussitôt qu'il en eut pris connaissance, Claudius Néron aurait transmis la lettre au sénat, en lui indiquant son projet et la résolution qu'il prenait de l'exécuter, sans attendre ses ordres, vu la gravité et l'urgence de la chose.

Or, d'après l'auteur romain, la lettre d'Asdrubal avait été confiée à *six cavaliers, dont quatre Gaulois et deux Numides,* lesquels, après avoir heureusement traversé l'Italie dans toute sa longueur, s'étant égarés du côté de Tarente,

y furent arrêtés et amenés devant le consul... N'était-ce point là, en vérité, de la part d'un fils d'Amilcar et d'un frère d'Annibal, un moyen bien imaginé pour faire porter secrètement une lettre à travers le pays ennemi, que d'en charger six cavaliers d'une race et d'un langage étrangers, voyageant de compagnie, et dont au moins les deux Numides, par leurs visages reconnaissables à première vue, ne pouvaient manquer d'attirer partout l'attention et les soupçons? Asdrubal s'y fût-il pris autrement, s'il eût voulu faire intercepter sa lettre?

Et que disait-elle, cette lettre? « *Qu'Asdrubal arrivait par l'Ombrie, pour faire sa jonction avec son frère.* » Mais déjà, depuis l'année précédente, les Massiliens avaient donné avis (XXVII, XXXVI) « qu'Asdrubal était arrivé dans la Gaule transalpine; qu'il y levait des troupes; qu'il n'attendait plus que la fonte des neiges au printemps pour traverser en Italie. » Ensuite, au printemps, le préteur de Gaule, L. Porcius, avait annoncé (XXVII, XL.) « qu'Asdrubal s'était remis en marche et traversait actuellement les Alpes; que des levées étaient faites d'avance chez les Ligures, pour se joindre à lui dès son arrivée; que, de son côté, il avait besoin de renforts, lui Porcius, et qu'en attendant, il allait avec sa faible armée se tenir près de l'ennemi autant que la prudence le lui permettrait. » Et en effet, dès qu'Asdrubal eut débouché des Alpes, L. Porcius ne cessa pas d'observer sa marche, et, à l'arrivée sur le Métaure, il prit part à la bataille. Ainsi, dès qu'Asdrubal fut en Italie, le sénat dut être informé par des dépêches

du préteur de Gaule, pour ainsi dire jour par jour, de sa marche et de sa position; et il dut lui-même en informer tous les corps d'armée des Romains. Sans compter que déjà d'avance on devait s'attendre qu'à coup sûr Asdrubal se dirigerait par le littoral de l'Adriatique, où les chemins présentaient le moins de difficultés et de dangers. Par conséquent, la lettre interceptée n'apprenait rien à personne. Mais il fallait trouver un moyen de faire partir Claudius Néron du midi de l'Italie, sans mettre à découvert ce guet-apens, qui se trouve impliqué dans le récit de Polybe d'une manière certaine, et que confirme encore l'arrivée simultanée sur le champ de bataille d'un troisième corps d'armée des Romains, celui du préteur Porcius Licinus.

Voilà donc le consul Claudius Néron arrivant à marches forcées, pour se joindre à son collègue Livius et au préteur Porcius, campés près de *Sena Gallica,* à cinq cents pas (740 mètres) de distance du camp d'Asdrubal. — « Il envoie d'avance prévenir son collègue de son arrivée (XXVII, XLV), et lui demander s'il préfère que leur jonction ait lieu secrètement ou à découvert, de jour ou de nuit, dans son camp ou dans un camp contigu. Il leur parut préférable que les nouveaux arrivés fussent reçus dans le camp même de Livius, *pendant la nuit et en secret,* chacun par un camarade, un tribun par un tribun, un centurion par un centurion, un cavalier par un cavalier, un fantassin par un fantassin, sans rien ajouter à l'étendue du camp, de crainte que l'ennemi ne s'aper-

çût de l'arrivée de l'autre consul, — *ne hostis adventum alterius consulis sentiret.* » — Dès lors, comment douter que ce consul ne soit venu là à l'improvista, de sa propre inspiration, et sans aucune entente préalable ni avec son collègue, ni avec le préteur Porcius, ni avec les nouveaux habitants de ce pays enlevé précédemment aux Gaulois?

Cependant, le lendemain matin les deux consuls, après avoir pris la veille tant de précautions pour se réunir sans que l'ennemi s'en aperçût, ne s'avisent-ils pas de faire sonner à l'ordre, chacun de son côté? Or, sonner ainsi, *deux fois,* c'était proclamer au loin à son de trompe, à toutes les oreilles carthaginoises, espagnoles ou gauloises, accoutumées aux signaux de guerre des Romains (et toutes l'étaient dans le camp d'Asdrubal), que les deux consuls se trouvaient actuellement réunis, avec leurs troupes respectives, dans le camp de Livius. De là, suivant l'auteur, une petite scène assez bien décrite, mais surtout mille inquiétudes dans l'esprit d'Asdrubal : ce qui explique tout. Car ces inquiétudes étaient indispensables pour déterminer le général carthaginois à décamper de sa position en silence, dès la nuit venue, et à faire retraite en remontant le long du Métaure pendant toute la nuit, de manière que les Romains pussent l'atteindre le lendemain matin dans des conditions de son armée à peu près conformes à celles dont Polybe avait fait mention.

Et, pour en arriver là, il a fallu encore admettre qu'Asdrubal n'avait su ni trouver pour son armée des

guides fidèles, ni faire marcher sous bonne garde ceux qu'il avait auprès de lui ; car tous s'échappèrent, dit Tite-Live, et Asdrubal dut errer à l'aventure pendant toute la nuit, sans même, paraît-il, qu'un seul des Gaulois de son armée, dont plusieurs cependant devaient être nés dans ce pays même, pût s'y reconnaître. Il a fallu encore que nombre de soldats gaulois, incapables de supporter la fatigue, tombant de sommeil, dit l'auteur (qui profite de l'occasion pour dénigrer un peu la race gauloise), abandonnassent leur drapeau et se couchassent épars çà et là dans les champs, etc.—Si bien que, lorsque le jour parut, et qu'Asdrubal put reconnaître son chemin, il vit les Romains s'avançant contre lui en ordre de bataille, et que lui-même, en ce moment, se trouva dans des conditions de terrain convenables pour que Tite-Live pût rapporter la bataille à peu près conformément au récit de Polybe, du moins en ce qui concerne la disposition des armées, les manœuvres diverses et le succès.

Car il reste encore, d'un récit à l'autre, certaines différences importantes que nous devons signaler :

1° Polybe parle de *quantité de soldats gaulois, couchés sur de la paille dans le camp d'Asdrubal, endormis d'ivresse, et que les Romains égorgèrent comme des victimes.* Tite-Live leur substitue, soit « une multitude de Gaulois qui, n'en pouvant plus de lassitude et de sommeil, se couchèrent et s'endormirent çà et là dans les champs », soit encore d'autres Gaulois qui, « dans la bataille, n'en pouvant plus de chaleur et de soif, à peine capables de porter leurs ar-

mes sur les épaules, la bouche béante, se laissèrent tuer ou prendre tant qu'on voulut. — *Vix arma humeris gestabant... sitisque et calor hiantes cædendos capiendosque affatim præbebat.* » (XXVII, XLVIII.) — Ici, on le voit, le sommeil de lassitude dans la marche, la chaleur et la soif sur le champ de bataille, sont substitués à ce sommeil d'ivresse dans le camp d'Asdrubal, que Polybe a constaté et qui permit aux Romains d'y égorger les Gaulois comme des victimes. Mais, que tous ces détails imaginés par Tite-Live sont naturels dans une bataille, fût-ce même après une marche de nuit! Nous venons de dire *imaginés,* la preuve en est sous nos yeux. La similitude apparente des deux récits, dans la mention du fait si singulier de soldats qui s'endorment sur le champ de bataille, ne prouve-t-elle pas que Tite-Live, ici comme ailleurs, a copié le récit de Polybe? Et les différences fondamentales que nous venons de constater ne prouvent-elles pas que l'auteur romain s'est efforcé, dans sa propre rédaction, d'altérer suivant ses tendances romaines le récit impartial de l'auteur grec?

2° Polybe avait évalué les pertes de l'armée d'Asdrubal à 10,000 hommes de tués, et à environ moitié autant de prisonniers; il ne parle nullement de fuyards. L'armée gallo-carthaginoise tout entière n'aurait donc été composée que d'environ 15,000 hommes: et cette faiblesse numérique ne doit pas étonner, quand on considère qu'Asdrubal n'amenait avec lui que les débris d'une armée vaincue en Espagne par Scipion, avec les Gaulois de bonne

volonté qui s'étaient joints à lui dans sa marche. — Or, Tite-Live porte le nombre des ennemis tués à 56,000, et celui des prisonniers à 5,400 : ce qui ferait une perte totale de 61,400 hommes; et il parle encore d'un grand nombre de fuyards. On voit jusqu'à quel point il a exagéré les forces d'Asdrubal et les pertes éprouvées de son côté à la bataille du Métaure. Aussi s'écrie-t-il que « jamais dans cette guerre on n'a tué tant d'ennemis dans une seule bataille, et qu'on leur rendit ici la pareille du désastre de Cannes! » (XXVII, XLIX.) C'était là sans doute qu'il en voulait venir. Et la famille d'Auguste dut se trouver assez flattée de posséder parmi ses ancêtres un guerrier tel que Claudius Néron. Et le peuple romain, de son côté, put se flatter d'avoir, sur le Métaure, pris sa revanche de la bataille de Cannes, et de s'être là sauvé lui-même dans cette guerre d'Annibal, loin d'avoir été sauvé par le dévouement persévérant de ses alliés du centre de l'Italie : alliés qu'il put ensuite, sans aucun scrupule, tailler en pièces avec cinq armées à la fois dans la *guerre sociale*. (FLORUS, III, XVIII.)

On voit à quel point, avec quelle liberté et dans quelle tendance romaine ce récit de Tite-Live concernant la bataille du Métaure fourmille de détails invraisemblables, et avec quelle habileté, quelle ruse profonde l'auteur s'est efforcé d'altérer par ces détails la vérité fondamentale du récit de Polybe, qu'il reproduisait pour le gros des faits et qui était connu à Rome. On en doit conclure que ces deux récits sont inconciliables, et que, seul, celui de Polybe (dont mal-

heureusement nous n'avons qu'une partie) mérite créance en histoire.

Terminons par l'examen d'une autre manière dont Tite-Live a encore altéré la vérité dans son récit de l'expédition d'Annibal.

§ IX. — Dernier mot et résumé de cette critique du récit de Tite-Live concernant l'expédition d'Annibal.

On a vu plus haut (p. 60) le traité d'alliance conclu entre Annibal et Philippe, roi de Macédoine : plus on l'examine, plus on acquiert la conviction que ce fut bien là un *traité d'alliance défensive,* contre l'extension indéfinie de la domination romaine sur tous les peuples limitrophes, sans exception. On peut constater encore dans l'ouvrage de Polybe (III, v) que cet auteur eut à sa disposition tous les documents officiels du gouvernement romain. Il n'est donc pas possible de mettre en doute que le traité cité par lui ne mérite à ce sujet toute créance. On ne saurait non plus contester que l'ambition romaine mît alors en péril, en péril imminent, tous les peuples mentionnés au traité dont il s'agit, aussi bien que les Carthaginois.

Or, Tite-Live, en rapportant ce même traité, lui donne dans sa rédaction un sens tout-à-fait contraire : il en fait un *traité d'alliance offensive,* conclu entre deux conquérants ambitieux, Annibal et Philippe, pour s'aider l'un l'autre à

asservir les peuples, Annibal ceux de l'Italie, et Philippe ceux de la Grèce. En un mot, Tite-Live a complétement changé, à l'inverse, le sens et la portée de ce traité.

« Xénophanès, dit-il, parvint au camp d'Annibal et conclut avec lui un traité d'alliance à ces conditions : — Que le roi Philippe, avec la flotte la plus considérable qu'il pourrait mettre en mer (et on jugeait qu'il pourrait la porter à deux cents vaisseaux), traverserait en Italie, y ravagerait les côtes et y pousserait la guerre sur terre et sur mer ; — que, la guerre terminée, toute l'Italie, avec la ville de Rome elle-même, resteraient au pouvoir des Carthaginois et d'Annibal, et que tout le butin appartiendrait à Annibal ;—qu'après la conquête de l'Italie, les deux alliés passeraient en Grèce, et y feraient la guerre aux rois qu'il plairait à Philippe de désigner ;—que toutes les cités du continent, avec toutes les îles situées à la convenance de la Macédoine, resteraient au pouvoir du roi Philippe et incorporées à ses États. » (XXIII, XXXIII.)

On voit quelle différence capitale existe entre ce traité et celui que rapporte Polybe. Il est évident que dans Polybe, c'est un *traité d'alliance défensive*, ayant pour but la sécurité commune des peuples contre l'ambition romaine; et qu'au contraire, dans Tite-Live, ce serait un *traité d'alliance offensive*, ayant pour but, d'une part, la conquête de toute l'Italie, pour Annibal et les Carthaginois, avec tout le butin pour Annibal seul; et, d'une autre part, la conquête des cités de la Grèce et des îles situées à la convenance de la Macédoine,

pour le roi Philippe. Or, il est incontestable que Tite-Live avait sous les yeux l'Histoire universelle de Polybe. Il connaissait donc, comme nous, le texte du traité cité par Polybe, et toute la créance que cet auteur méritait à ce sujet. Par conséquent, nous nous croyons autorisé à conclure que Tite-Live a, sciemment et de propos délibéré, changé dans son Histoire romaine le texte du traité d'alliance conclu entre Annibal et le roi Philippe de Macédoine. Serait-ce aller trop loin que de dire qu'ici il aurait commis un faux en matière de documents historiques? Nous en laissons le jugement au lecteur.

Tout au moins Tite-Live, dans la rédaction de ce traité, serait en contradiction avec ce qu'il a dit auparavant des conditions du traité d'alliance conclu par Annibal avec les députés de Capoue, conditions qu'il indique en ces termes : — « Que nul général ou magistrat carthaginois n'aura la moindre autorité sur les citoyens de la Campanie;—que nul citoyen de la Campanie ne pourra être astreint contre son gré au service militaire ou à quelque autre charge; — que Capoue conservera ses lois et ses magistrats; — qu'Annibal remettra aux Campaniens trois cents prisonniers romains, à leur choix, pour les échanger contre les cavaliers campaniens qui servent en Sicile. Telles furent les conditions du traité..... » (XXIII, VII.)

Il est manifeste que ces conditions du traité conclu avec les Campaniens sont contraires à l'esprit de ce *traité d'alliance offensive* qu'Annibal, à en croire Tite-

Live, aurait conclu d'autre part avec Philippe, roi de Macédoine; tandis que ce même traité d'Annibal avec les députés de Capoue pourrait être considéré à bon droit comme une annexe, toute naturelle, du *traité d'alliance défensive* conclu entre Annibal et Philippe, tel que le rapporte Polybe. Et, enfin, il est clair que les conditions de ce traité avec les Campaniens viennent à l'appui de l'opinion que nous avons émise à propos de la politique d'Annibal dans son expédition en Italie.

Arrêtons-nous là, et récapitulons nos observations sur ces divers points.

Nous avons démontré :

1° Que Polybe, dont l'œuvre est empreinte d'un bout à l'autre du cachet de la sincérité, s'est trouvé en situation particulièrement favorable pour connaître la vérité sur l'expédition d'Annibal en Italie, et que le récit qu'il en a laissé mérite une confiance qu'on ne saurait accorder à celui de Tite-Live;

2° Que Tite-Live, qui pourtant a trouvé bon d'emprunter à ce récit de Polybe ses traits principaux, d'en suivre l'ordre et souvent d'en reproduire le tour, a eu l'art de si bien l'arranger dans les détails, qu'il est permis de dire qu'il y a systématiquement, pour la plus grande gloire des Romains, altéré la vérité des faits, ou par des interpolations, ou par des omissions, ou par des insinuations, ou par des variantes, qui en changent la signification et en dénaturent la portée;

3° Que Tite-Live n'avait pas, pour traiter un tel sujet,

les connaissances géographiques nécessaires en ce qui concerne la Gaule transalpine et les Alpes : d'où l'itinéraire incroyable qu'il fait suivre à Annibal dans la traversée de ces régions;

4° Qu'il n'avait pas même des connaissances géographiques suffisantes concernant la Gaule cisalpine dans le haut des plaines que le Pô arrose de ses eaux : d'où son récit des batailles du Tésin et de la Trébie, qui ne peut se concilier avec la situation des lieux;

5° Qu'il s'est efforcé, par tous les moyens, de déprécier le génie militaire d'Annibal : soit dans sa stratégie prodigieuse, qui déjoua toutes les prévisions du sénat de Rome et jeta le désarroi dans la défense de l'Italie par les consuls : soit dans sa tactique sur les champs de bataille, où il réussit généralement à attirer les armées romaines dans quelque situation dangereuse, à les y envelopper avec la sienne, bien que celle-ci fût beaucoup moins nombreuse, et à les tailler en pièces d'une manière effroyable;

6° Qu'il a manqué de loyauté envers les Gaulois, en leur imputant gratuitement des actes de mollesse physique et morale dans les fatigues inséparables de la guerre, et, ce qui eût été plus honteux, des défaillances et des actes de lâcheté dans les combats, alors qu'il savait très-bien que, sans remonter plus haut, ces Gaulois avaient pris la plus grande part au désastre des Romains à la bataille de Cannes; qu'ils avaient bravement aidé à la plupart des autres défaites infligées aux Romains par

Annibal; et qu'à la même époque ils avaient, tout seuls, complétement exterminé une armée romaine de 25,000 hommes, envoyée chez eux sous le commandement d'un préteur, pour y opérer une diversion;

7° Qu'au contraire il s'est montré l'adulateur peu scrupuleux, non-seulement du peuple romain, mais encore de la famille d'Auguste; qu'en particulier, dans son récit du désastre d'Asdrubal sur les rives du Métaure, il a falsifié l'histoire pour flatter la famille impériale dans un de ses ancêtres, en même temps qu'il s'est efforcé de complaire à la passion jalouse et haineuse des Romains contre les Gaulois;

8° Et enfin, qu'à l'occasion de cette expédition d'Annibal, il a mis le comble à toute son audace d'historien, en substituant au *traité d'alliance défensive* conclu entre Annibal et le roi Philippe (tel que l'avait publié Polybe presque à l'époque de cette guerre et au milieu des patriciens de Rome), un *traité d'alliance offensive*, c'est-à-dire un traité conçu dans un esprit tout contraire : substitution qui, faite sciemment et de propos délibéré, constituerait un véritable faux en histoire, et devrait faire perdre tout crédit à celui qui s'en serait rendu coupable.

Tite-Live n'en reste et n'en restera pas moins un *historien classique* par excellence. C'est avec ses livres que s'est faite et se fait encore la plus grande partie de l'histoire romaine qu'on nous enseigne. C'est à cette source d'erreurs et de déceptions que n'ont cessé de puiser,

depuis plusieurs siècles, les savants professeurs qui se sont chargés de nous enseigner, à nous, les commencements de l'histoire des Gaulois, c'est-à-dire, de notre propre histoire nationale. Et nous n'avons pas assurément la prétention de vouloir et de croire que les protestations de notre prose toute unie puissent diminuer, en rien, l'autorité qui s'attache à la richesse d'imagination et aux élégances de style d'un tel écrivain.

Qu'il nous soit seulement permis de nous approprier la pensée de Polybe, que nous avons prise pour épigraphe de notre avant-propos, et de répéter avec lui, en finissant : — « *Si de l'histoire on ôte la vérité, à quoi sert-elle? A rien.* »

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

NATURE PARTICULIÈRE DE LA GUERRE D'ANNIBAL. GÉNIE PROPRE DE CE GRAND HOMME.

« Tous les prisonniers faits sur les *alliés des Romains* à la bataille de Trasimène, Annibal les renvoya dans leur patrie sans en rien exiger, leur répétant ce qu'il leur avait déjà dit, *qu'il n'était pas venu pour faire la guerre aux Italiens mais pour délivrer les Italiens du joug des Romains.* »

POLYBE.

Nous pouvons maintenant, sur la foi des recherches historiques qui précèdent, déduire avec certitude quel fut le caractère distinct de la guerre d'Annibal, et en quoi ce grand homme excella parmi les plus illustres dont l'histoire fasse mention.

Au point de vue *politique*, l'expédition d'Annibal se distingue en ce qu'elle fut la première, et peut-être la seule grande guerre qui ait été entreprise uniquement pour la défense commune des peuples, et pour la liberté de chacun d'eux en particulier, contre la politique et la violence d'un despotisme conquérant.

Au point de vue *historique*, la guerre d'Annibal, dit Polybe, fut une conséquence de celle de Sicile (ou première guerre punique). Ajoutons qu'elle eut pour cause, plus proche et déterminante, une odieuse spoliation commise par les Romains: qui n'avaient pas craint de surprendre et d'enlever la Sardaigne aux Carthaginois après le traité de paix intervenu. Cette seconde guerre, d'ailleurs, fut commune aux Carthaginois et aux Gaulois cisalpins. Placés, les uns et les autres, dans la même situation périlleuse en face des Romains, ils firent alliance pour recourir ensemble à ce dernier moyen de salut, et combattirent avec la même bravoure sous la conduite du grand général africain.

L'idée première de cette guerre, devenue nécessaire, remonte au père d'Annibal, à Amilcar Barcas, surnommé encore le Grand Amilcar, qui avait commandé les Carthaginois dans la guerre de Sicile, et dont on a pu constater l'étonnante habileté à prévoir et à déjouer tous les projets de l'ennemi. Aussi Polybe le place-t-il bien audessus de tous les généraux romains qu'il eut en face de lui dans cette guerre de Sicile.

Mais les Romains y avaient l'avantage du côté des soldats. On sait, en effet, que la république de Carthage s'adonnait au commerce maritime, et se contentait d'employer des mercenaires (ou *étrangers*) pour la défense de ses possessions; tandis que, dans la république romaine, tous les hommes libres et valides étaient soldats, tout y était organisé pour faire la guerre, pour vivre et s'enri-

chir des dépouilles des autres peuples, et pour étendre de plus en plus son territoire par la conquête et l'annexion des territoires limitrophes. En outre, nous avons vu maintes fois qu'on n'y était pas scrupuleux à l'égard des moyens employés pour atteindre ce but : il suffisait qu'ils fussent efficaces. Ainsi, à la longue, Rome devait l'emporter sur Carthage, et par ses légions et par sa politique.

Le résultat de cette première guerre punique avait été, pour les Romains, de dépouiller les Carthaginois de leurs possessions de Sicile, et de leur imposer un lourd tribut. Aussitôt après, les vaincus se virent obligés de lutter contre une nouvelle cause d'affaiblissement: la révolte de leurs mercenaires revenus de Sicile, révolte à laquelle se joignit l'insurrection des peuples de leurs possessions d'Afrique. De là cette affreuse guerre, dite *inexpiable*, qui mit la république de Carthage à deux doigts de sa perte, la réduisit presque à sa seule capitale, la tint durant trois années dans des angoisses incessantes, et dont enfin Amilcar la délivra.

Les Romains, de leur côté, profitant de l'affaiblissement extrême où tant de maux avaient jeté les malheureux Carthaginois, leur enlevèrent encore la Sardaigne. Ce fut un acte de la plus criante iniquité : Polybe lui-même le reconnaît. Il fut commis sous ce prétexte inouï, que les mercenaires soldés pour la défense de cette possession carthaginoise (lesquels, s'étant révoltés comme ceux d'Afrique, avaient fait mourir cruellement leurs deux

généraux carthaginois et tous les autres Carthaginois présents dans l'île, après quoi ils l'avaient saccagée), sous prétexte que ces mercenaires de Carthage, disons-nous, ces *étrangers*, sans feu ni lieu, *étaient venus d'eux-mêmes leur offrir la Sardaigne,* à eux Romains.

De plus, comme les Carthaginois préparaient une expédition pour rentrer en possession de leur île, les Romains, alléguant que cette expédition était préparée contre eux-mêmes, décrétèrent de leur intenter de nouveau la guerre; en sorte que, sous une telle menace, ces pauvres vaincus de la veille, déjà si épuisés, durent encore se laisser extorquer un grave surcroît de tribut.

Aussi, dès lors, Amilcar dut-il voir clairement : 1° qu'il n'y avait point de sécurité possible en face des Romains, ni pour sa patrie, ni pour aucun autre peuple pouvant exciter leur convoitise; 2° que ces envahisseurs systématiques, maîtres désormais de la Sicile et de la Sardaigne, ne manqueraient pas de trouver bientôt quelque prétexte pour passer de nouveau en Afrique, et y étendre leurs conquêtes aux dépens des Carthaginois; enfin, 3° que les forces de la république de Carthage, telles qu'elles avaient été constituées dans la première guerre punique, ne pouvaient suffire pour la défendre contre eux. Et en face d'un avenir si plein de périls, la recherche de quelque moyen de salut pour sa patrie dut être l'objet unique de toutes les pensées, de toutes les méditations politiques et militaires de ce grand Amilcar.

Et, à bien considérer cette situation, évidemment l'uni-

que voie de salut qui pût s'offrir à lui, c'était de susciter une grande *alliance défensive* de tous les peuples intéressés à se garantir mutuellement, tous et chacun, de l'invasion romaine.

Or, à cette époque, les Gaulois cisalpins se trouvaient de leur côté dans la même situation périlleuse que les Carthaginois. Déjà les Romains les avaient spoliés d'une partie de leur territoire (*ager gallicus*); cependant ils n'en étaient pas moins encore très-redoutés pour leur bravoure et leur fougue. Ainsi, naturellement, Amilcar dut tourner vers les Gaulois cisalpins ses vues politiques. Et d'ailleurs, en considérant la position géographique de la Gaule cisalpine, ce fut encore de ce côté-là qu'il dut tourner ses vues militaires. Enfin, il est manifeste que son but capital dut être d'y parvenir à l'improviste, avant que les Romains pussent y organiser la défense.

Ainsi, la condition indispensable pour le succès du projet d'Amilcar fut de se porter avec l'armée carthaginoise en Gaule cisalpine, le plus rapidement possible, par la voie de terre, c'est-à-dire en traversant l'Espagne, la vieille Gaule et les Alpes.

Telle est la liaison naturelle des idées qui se rattachent au projet d'Amilcar Barcas et qu'on trouve éparses dans Polybe ou dans Cornélius Népos : projet sur lequel l'auteur grec a tant insisté, en le considérant comme l'origine même de l'expédition d'Annibal, et que néanmoins il n'a pas jugé à propos d'expliquer suffisamment.

Les bases de ce projet une fois fixées, aussitôt Amilcar,

pour en préparer les voies et moyens, passa en Espagne comme gouverneur des possessions carthaginoises. Il y emmena avec lui son jeune fils Annibal (alors âgé de neuf ans), après lui avoir fait jurer devant l'autel de la Patrie, dans la solennité du départ, *de ne jamais être l'ami des Romains*. Car, par une sage prévoyance, et dans la pensée que sa vie pourrait ne pas suffire pour une telle entreprise, — de ses trois fils, Amilcar avait choisi d'avance celui-là (Asdrubal était son aîné), et s'était appliqué avec le plus grand soin à l'instruire et à le former dans la politique et la guerre, afin d'avoir en lui, au besoin, un continuateur de cette lutte inévitable, d'où dépendait le salut de leur patrie et de tous les autres peuples non encore subjugués par les Romains : lutte formidable qu'Amilcar se proposait d'entreprendre lui-même, et qu'il préparait de longue main.

La mort l'ayant surpris au milieu de ces préparatifs, ils furent continués par son gendre Asdrubal; et ensuite, par Annibal lui-même, qui accepta avec ardeur et confiance de poursuivre l'œuvre politique et militaire de son père. En sorte que, peu d'années après, étant parvenu à s'entendre d'avance avec les Gaulois cisalpins et à se ménager leur concours pour cette prodigieuse expédition, il put enfin l'entreprendre à l'âge de vingt-neuf ans, l'an 218 avant notre ère. Et, à la façon dont il l'exécuta, il est aisé de reconnaître qu'il eût été capable de la concevoir lui-même.

En effet, pendant les seize années qu'elle dura, jamais

Annibal ne cessa d'y montrer envers ses alliés *l'esprit politique le plus élevé*, le plus intelligent des intérêts communs, le plus juste, le plus libéral et le plus honnête, bien différent en cela de la politique romaine qui partout se montrait captieuse, égoïste, perfide et vindicative. On peut même dire qu'Annibal fit la guerre aux Romains avec courtoisie, car il eut constamment soin de faire rechercher sur les champs de bataille les corps de leurs généraux tombés devant lui, pour leur rendre les honneurs funèbres; tandis que les Romains jetèrent indignement dans ses avant-postes la tête de son frère Asdrubal, comme on eût pu le faire de la tête d'un animal immonde.

La *stratégie* d'Annibal dans son expédition à travers la vieille Gaule, pays alors inconnu, le Rhône, fleuve puissant et rapide, les Alpes, montagnes gigantesques, pleines de difficultés et de terreurs, cette stratégie merveilleuse, nous la connaissons maintenant avec certitude, et nous en pouvons juger. Elle doit être considérée comme un modèle accompli de sagacité et d'audace, mais surtout de prudence et d'habileté militaire. Ses résultats consécutifs en Italie ont dû frapper l'esprit du lecteur : inutile de revenir ici sur l'épouvante qu'y jeta, coup sur coup parmi les Romains, ce foudre de guerre.

Quant à la *tactique* du terrible Africain dans les batailles, elle fut aussi simple qu'efficace. Mais, pour l'appliquer, il fallait un homme tel que lui, qui eût toute la confiance des soldats et qui pût leur dire sans détour, à l'arrivée en Italie : — « Vous voici désormais placés dans

une situation où vous ne pouvez plus avoir d'espérance que dans la victoire; il vous faut vaincre ou mourir; si vous y êtes bien déterminés, je vous promets la victoire avec la vie, et de plus, toutes les richesses des Romains. »

Il importe de s'arrêter un peu sur cette tactique, et d'en bien examiner le fond. Car on peut dire que ce fut la tactique propre et constante d'Annibal, notamment à la Trébie, à Trasimène, à Cannes; que ce fut une combinaison profonde de hardiesse et de prudence, reposant sur une expérience consommée de tous les détails meurtriers d'une bataille, dans les conditions où avait lieu cette guerre. Constatons-en le mécanisme.

Considérons deux armées égales, munies presque uniquement d'armes de main (d'*armes blanches*, comme on dit aujourd'hui), et s'avançant pour combattre de près. Si l'une de ces deux armées réussit à envelopper l'autre de très-près, dès les premiers coups, et la presse sur elle-même jusqu'à la serrer en une masse compacte, l'armée ainsi enveloppée sera presque infailliblement perdue, si brave et disciplinée qu'elle soit. En effet, dans de telles conditions respectives, il est clair que les combattants du pourtour de l'armée enveloppée et pressée par l'ennemi, les seuls qui puissent combattre, seront extrêmement gênés dans leurs mouvements et comme paralysés dans la lutte, par la masse inerte de leur propre armée serrée derrière eux; de sorte qu'à peine une ou deux rangées d'hommes pourront faire face à l'extérieur et prendre part à la bataille. Au contraire, du côté de l'armée envelop-

pante, tous les combattants auront leurs coudées franches, pourront combattre à l'aise aux distances convenables entre eux, et auront derrière eux leurs renforts libres et disponibles, pour se porter à l'instant où le besoin pourra les appeler, ici ou là (1).

Il est également clair que cette tactique d'Annibal était praticable même avec une armée de moitié moins nombreuse que celle de l'ennemi, comme était la sienne. Il suffisait qu'il eût bien choisi et bien étudié d'avance son terrain; qu'il eût bien réglé, bien précisé les manœuvres à exécuter; qu'il réussît à y amener l'ennemi; et que pas un de ses lieutenants, pas un de ses divers corps de troupes, ne faillît ou n'hésitât dans l'exécution. Car tout intervalle laissé libre, toute hésitation même à se jeter sur l'ennemi et à le serrer immédiatement de très-près eût tout fait échouer. Il fallait, pour ainsi dire, le prendre à la gorge, le réduire du premier coup à ne pouvoir plus manœuvrer, à ne présenter plus que la moindre surface possible de combattants; puis, le maintenir ainsi jusqu'à la fin.

Telle serait, selon nous, l'explication de tous ces suc-

---

(1) L'extrême danger d'une telle situation respective, résultant d'une charge furieuse des héroïques Nerviens contre les légions de Jules César, fut bien vite senti par cet habile général. A l'instant, il accourut de sa personne au premier rang des légionnaires, avec un bouclier arraché à un soldat en passant; et il combattit là de sa propre main, animant les soldats par son exemple, et pour encourager les centurions qu'il apercevait, les appelant par leurs propres noms; jusqu'à ce que, enfin, on eût regagné les espaces nécessaires pour combattre facilement au glaive. — *Laxare manipulos jussit, quo facilius gladiis uti possent.* (II, xxv.) — Ce qui sauva son armée de ce péril.

cès étonnants d'Annibal contre les Romains. C'est ainsi que, à la bataille de la Trébie, il les fit cerner de droite et de gauche par les ailes de son armée et les troupes embusquées sous le commandement de son frère Magon, pendant que son centre les refoulait directement contre la rivière. C'est ainsi que, à la bataille de Trasimène, après avoir attiré les Romains entre le lac et les collines, il leur barra le chemin par devant et par derrière ; pendant que, sur leur flanc, le gros de ses troupes, descendant des hauteurs où elles s'étaient d'abord cachées, se jetait sur eux et les écrasait ou les poussait dans le lac. Enfin, c'est ainsi que, à la bataille de Cannes, par la manœuvre intrépide des Gaulois mêlés d'Espagnols, il attira tout le poids de huit légions sur son centre, qui paraissait faiblir devant ces masses romaines, mais qui tout à coup tint ferme et les arrêta ; pendant que, de part et d'autre, les deux ailes de son armée se repliaient sur elles ; et que sa cavalerie, après avoir mis en déroute celle des Romains, revenait par derrière sur ces mêmes légions et fermait l'enceinte : où ce ne fut plus dès lors qu'une boucherie de 70 mille hommes, dit Polybe (Tite-Live dit seulement 45,000).

Comment donc ne pas reconnaître, dans ce haut fait des Gaulois à Cannes, pour le moins autant de courage et de sang-froid que jamais les Romains en aient montrés ? Et même, si l'on considère que parmi les pertes qu'ont coûtées à Annibal ses plus grandes victoires, les principales ont généralement porté sur ses auxiliaires de la Gaule, n'est-il

pas permis d'en induire qu'ils ont déjà montré, sous son commandement, cette qualité de race qu'on a désignée ensuite dans ces même contrées sous le nom de *la furia francese?* qualité militaire la plus importante, et même indispensable, pour le succès de sa tactique spéciale. Aussi, en même temps que Tite-Live calomniait bassement les Gaulois, le grand historien romain, Salluste, n'hésitait-il pas à proclamer leur supériorité militaire, en ces termes : — *Cognoveram... gloria belli Gallos ante Romanos fuisse* (CAT., LIII) — c'est-à-dire : « J'avais reconnu que, pour la gloire militaire, les Gaulois avaient le pas sur les Romains. »

La grande difficulté de cette tactique d'Annibal, c'était d'amener ainsi les légions sur le terrain qu'il avait choisi d'avance et suivant lequel il avait réglé tous les détails de la manœuvre à exécuter de son côté. Pour cela, il avait soin d'étudier avec une très-grande attention le caractère personnel du général qu'on lui avait opposé; et, s'il présentait quelque défaut saillant, c'était par là qu'il l'amenait à son but. Polybe ne manque pas de le constater à propos de chaque bataille, et cela est effectivement admirable. Une seule fois Annibal eut en face de lui un général assez défiant, Fabius Maximus. Il se trouvait alors entre Rome et Capoue, dans le voisinage de Casilinum et du mont Callicula. Trompé par un guide du pays, il s'y trouva engagé dans un mauvais pas, sous les yeux de Fabius. Dans cette situation périlleuse, ne pouvant mettre en défaut le général romain lui-même, il eut recours au

caractère superstitieux de ses soldats. La nuit venue, il fit allumer, comme on sait, des matières incendiaires attachées aux cornes d'un troupeau de bœufs qui suivait l'armée, et qu'on poussa immédiatement devant elle dans plusieurs directions. A cette vue, saisis d'une terreur superstitieuse, les soldats romains qui gardaient l'issue du défilé s'enfuirent. « La garde des défilés n'eut pas plutôt quitté son poste, ajoute Polybe, qu'Annibal les fit traverser à son armée et au butin : tout passa sans le moindre obstacle. Au jour, de peur que les Romains, qui étaient sur les hauteurs, ne maltraitassent ses armées à la légère, il les soutint d'un gros d'Espagnols, qui, ayant jeté sur le carreau environ mille Romains, descendirent tranquillement avec ceux qu'ils étaient allés secourir. Sorti par cette ruse du territoire de Falerne, il campa ensuite paisiblement où il voulut. Il n'eut plus d'autre embarras que de chercher où il prendrait ses quartiers d'hiver. » (III, xx.) — *Verba dedit Fabio,* — comme dit Cornélius Népos : « Il brûla la politesse à Fabius, » ou bien : « il se joua de l'espoir de Fabius, » pourrions-nous dire.

Annibal a-t-il commis quelque faute militaire? Une seule lui a été imputée, et par Tite-Live, dont on a pu apprécier ci-dessus le peu de bonne foi. Cette faute serait de ne pas avoir marché sur Rome immédiatement après la bataille de Cannes, suivant le célèbre conseil attribué à son lieutenant Maharbal, en ces termes : — *Vincere scis, Hannibal, victoria uti nescis.* — C'est-à-dire : « Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la vic-

toire. » Or, si l'on considère ce que le même écrivain a dit de Brennus et de ses Gaulois qui prirent Rome, et de la défense du Capitole par Manlius, et de la prétendue victoire complète de Camille contre eux dans Rome même, etc., tout cela en contradiction flagrante avec le témoignage de Polybe, d'une autorité incontestablement supérieure (1), on pourra juger de la créance que mérite cette nouvelle assertion de Tite-Live. D'autant que, selon lui-même, très-peu de jours après la bataille de Cannes, Annibal ne put se rendre maître d'un simple quartier de Casilinum où quelques Romains s'étaient retranchés, et qu'il fut obligé d'en abandonner le siége, faute de moyens convenables. On doit donc croire que dès lors les soldats qui avaient pris Sagonte, après huit mois de siége, ne restaient plus qu'en trop petit nombre dans son armée pour prendre une ville, surtout pour prendre Rome. Et quant aux Gaulois cisalpins, qui y étaient nombreux, ils ne paraissent pas s'être jamais livrés aux travaux d'attaque des places. Mais, par ce conseil prêté à Maharbal, Tite-Live continuait de suivre ses tendances personnelles et de déprécier le génie d'Annibal d'une manière indirecte et perfide, en lui imputant une faute qui pouvait paraître capitale et irréparable. Nous croyons donc que c'est là seulement une calomnie de plus à la charge de cet écrivain.

Enfin, lorsque Rome, après seize années d'angoisses, fut parvenue à se dégager des étreintes de son ennemi,

---

(1) Voir la note ci-dessus, p. 71.

abandonné sans renforts au milieu de l'Italie où sa vaillante armée s'épuisa peu à peu, et que les sénateurs de Carthage eurent traité de la paix, Annibal, de son côté, *résolut de poursuivre la lutte par tous les moyens politiques.*

En effet : pouvait-il compter sur ce traité conclu par le sénat de Carthage? Pouvait-il se fier à la *foi romaine?* lui, qui savait de quelle manière les Romains, ces envahisseurs insatiables, s'étaient emparés de la Sardaigne, au mépris du traité précédemment conclu à la fin de la première guerre punique. Polybe, qui en a cité les conditions, n'a pas craint de dire au milieu de Rome : « Il est de notoriété publique que ce fut contre la foi des traités que l'on força les Carthaginois, dans des circonstances fâcheuses, de sortir de la Sardaigne, et de payer le tribut énorme dont nous avons parlé. » (III, v.) Ainsi, le nouveau traité conclu avec les Romains ne changeait réellement pas la situation périlleuse où se trouvaient les Carthaginois en face d'eux. Et par conséquent, Annibal, dans son patriotisme, fit sagement de songer à atteindre par la voie politique ce même but qu'il n'avait pu atteindre par la voie des armes, c'est-à-dire : de susciter par les moyens politiques *une alliance défensive des peuples contre les Romains* : alliance qui n'avait pas cessé d'être le seul réel moyen de salut pour les Carthaginois et d'autres peuples.

Nommé *préteur* (après avoir été pendant vingt-deux ans l'un des deux rois annuels de Carthage), Annibal ne s'en dévoua pas avec moins d'ardeur au service de sa

patrie. Il rétablit ses finances épuisées, de manière qu'elle put payer aux Romains le tribut stipulé dans le traité de paix; et il lui ménagea de nouvelles ressources pour le moment propice, etc. Le sénat de Rome s'en inquiéta, et fit comprendre aux Carthaginois que ces inquiétudes mettaient obstacle aux bonnes grâces du vainqueur, et qu'ils avaient divers moyens de les écarter. Mais Annibal déjoua la politique des ambassadeurs romains, en s'expatriant d'avance pour ne pas être livré. Ses biens furent vendus. Son frère Magon, exilé de même, vint ensuite le rejoindre chez les Cyrénéens. Avec lui, et encore après sa mort, Annibal ne cessa de solliciter les rois et les peuples des côtes de la Méditerranée à entrer dans ses vues contre les Romains.

Les Romains, de leur côté, jugeaient bien que ces vues politiques d'Annibal, et la réalisation d'une alliance défensive des peuples placés autour d'eux, amèneraient infailliblement la ruine de leur propre politique et de leurs ressources militaires parmi leurs propres alliés, double base sur laquelle reposait tout l'édifice de leur puissance; et, prenant l'alarme à ce sujet, ils en vinrent à ne reculer devant aucun moyen pour se défaire d'un ennemi si redoutable à tous égards (1).

---

(1) Voir CORNÉLIUS NÉPOS (*Hannibal*, VII, VIII, X, XII).— Cet auteur grave, et des plus judicieux, n'a pas craint d'affirmer dans Rome même que, « si Antiochus eût voulu continuer de suivre les conseils qu'Annibal lui avait donnés sur la manière de diriger la guerre contre les Romains, il leur eût disputé l'empire *plus près du Tibre que des Thermopyles,* » où son armée fut battue (l'an 191 av. J.-C.).

Cette lutte politique d'Annibal, seul contre Rome, se prolongea environ dix-neuf ans après la lutte armée. Enfin, le roi de Bithynie, Prusias, qui lui avait donné l'hospitalité, l'abandonna honteusement, ou plutôt le livra perfidement aux ambassadeurs romains, envoyés à cet effet par le sénat. Et à l'âge de soixante-quatre ans environ (l'an 182 av. J.-C.), Annibal son hôte, cet homme si digne d'admiration, — *mirandusque cliens*, — dit Juvénal lui-même, après avoir consacré cinquante années de sa vie à des efforts persévérants pour le salut de sa patrie, se vit réduit à avaler du poison (il en portait constamment sur lui dans le chaton d'un anneau), pour ne pas être témoin de l'humiliation et de l'anéantissement de sa patrie, qu'il dut prévoir à bref délai.

Sans doute le sacrifice de sa vie pour la patrie fut facile à ce grand Carthaginois, comme à toute son héroïque famille; mais, à lui, le dernier du sang d'Amilcar, quelle douleur dut assaillir sa grande âme à cette dernière heure, en songeant que l'unique espoir de salut national, ce projet pour lequel il avait vécu et pour lequel il mourait, allait s'évanouir avec sa propre existence! Ne dut-il pas alors, en face de l'affreuse vérité et par un dernier acte, prononcer contre les Romains l'imprécation suprême que le poëte place dans la bouche de la fondatrice de Carthage:

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Qu'on nous permette d'ajouter, en terminant, une dernière considération, qui se rattache directement à la guerre d'Annibal, bien qu'elle soit tirée de la *troisième guerre punique,* où la république de Carthage fut anéantie et son territoire annexé au territoire romain.

Cet anéantissement de la république de Carthage (qu'on a décoré du nom de troisième guerre punique, sans doute parce que ce fut un acte décrété par le sénat de Rome et exécuté par les légions romaines), si on l'examine à fond, paraît n'avoir été réellement de la part des Romains qu'un acte de vengeance atroce. Car, ce fut l'exécrable destruction d'un grand peuple au mépris des traités dictés et jurés par les Romains eux-mêmes : destruction qu'ils exécutèrent sans le moindre motif, sans même aucun prétexte qu'ils pussent alléguer contre les Carthaginois. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler quelques détails et les dates.

Les conditions du traité accepté par le sénat de Carthage, pour mettre fin à la guerre d'Annibal, avaient été :

« *Que les Carthaginois vivraient libres, en conservant leurs lois, aussi bien que les terres qu'ils possédaient en Afrique avant la guerre;*

« Qu'ils rendraient aux Romains les transfuges, les esclaves et les prisonniers qu'ils avaient à eux;

« Qu'ils livreraient tous leurs vaisseaux, à l'exception de dix à trois rangs de rames;

« Qu'ils livreraient aussi tous leurs éléphants et qu'ils n'en dresseraient plus pour la guerre;

« Que toute guerre hors de l'Afrique leur serait absolument interdite, *et que, dans l'Afrique même, ils n'en pourraient faire aucune sans la permission du peuple romain;*

« Qu'ils restitueraient à Masinissa tout ce qu'ils avaient pris sur lui ou sur ses ancêtres;

« *Qu'ils payeraient aux Romains dix mille talents euboïques d'argent, en cinquante payements, d'année en année;*

« Qu'ils fourniraient des vivres, payeraient la solde aux troupes auxiliaires des Romains, et donneraient cent otages jusqu'à la conclusion du traité. »

Tout cela fut exécuté ponctuellement de la part des Carthaginois. Sous le coup de la première impression, les sénateurs de Carthage, désespérant de pouvoir réunir une telle somme (équivalant en métal à 55,608,560 fr.: à payer dans ce temps-là !,), n'avaient pu retenir leurs larmes. Mais enfin, ils trouvèrent les moyens de se la procurer, grâce à l'habileté financière d'Annibal, nommé *préteur*. Et dès que les payements annuels furent assurés, ils ne songèrent plus qu'à réparer leurs désastres par le commerce et par la bonne économie de leurs finances.

Remarquons tout d'abord que ce traité exposait Carthage sans défense .à toutes les entreprises de Masinissa, allié des Romains. Il en profita bientôt pour enlever aux Carthaginois leurs plus riches possessions d'Afrique et un très-grand nombre de leurs villes; pendant que les Romains ajournaient ou éludaient de répondre à leur demande d'être autorisés à se défendre.

Les Romains eux-mêmes (l'an 149 av. J.-C.), sans déclaration de guerre, sans aucun motif allégué, signifient aux Carthaginois qu'ils aient à livrer leur flotte entière, leurs armes et leurs machines de guerre. — Ils s'y résignent.—Peu après, on leur déclare qu'il faut quitter Carthage et aller s'établir ailleurs, à au moins 80 stades (15 kilomètres) de la mer. — A cette dernière exigence, l'amour du sol natal leur fait préférer la guerre et la mort. Ils ont recours à tout pour improviser de nouvelles armes. C'est en vain que toutes les forces de Rome viennent se réunir devant Carthage et en faire le siége ; c'est en vain qu'il s'y joint la famine : ses héroïques défenseurs, ses sept cent mille habitants, font des efforts prodigieux, et prolongent la défense de leur ville pendant trois années. Enfin, les Romains y pénètrent le fer et le feu à la main; et au milieu de flots de sang, et après dix-sept jours d'incendie, Carthage cesse d'exister, il n'en reste plus que des ruines fumantes ; et son territoire est annexé au territoire romain.

Ce traité de paix si perfide et si perfidement exécuté de la part des Romains, qui ne fut qu'un sursis à l'anéantissement de Carthage, avait été conclu l'an 201 av. J.-C.; — Annibal fut livré par Prusias et mourut l'an 182; — et la troisième guerre punique commença l'an 149.—Il s'écoula donc, à dater du traité de 201, d'abord dix-neuf ans jusqu'à la mort d'Annibal; puis trente-trois ans jusqu'à la troisième guerre punique; c'est-à-dire, en tout, cinquante-deux ans : intervalle de temps durant lequel la somme

énorme stipulée au traité dut être payée en cinquante versements, d'année en année. Or, si l'on tient compte des retards inévitables que durent entraîner et la difficulté de réunir le numéraire, et la remise du dernier payement à la fin de la dernière année révolue, etc., il nous semble impossible de contester la coïncidence de la date du dernier payement effectué avec la date du commencement de la troisième guerre punique. Voici donc de quelle manière ces faits historiques paraissent reliés entre eux. Les Romains tirèrent de la guerre d'Annibal l'occasion d'achever la conquête de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie, puis, comme le dit Polybe, d'envahir la Macédoine, la Grèce et les États d'Antiochus, qui leur ouvraient l'Asie; sur ces entrefaites, la mort d'Annibal enleva aux Carthaginois toute chance de résister à la puissance romaine; et dès lors les Romains n'attendirent plus que le dernier payement de l'énorme contribution de guerre imposée aux Carthaginois par le traité de paix, pour reprendre les armes, contre la foi de ce même traité, et s'abandonner à toute leur haine envers ces anciens ennemis : haine dissimulée et concentrée ainsi pendant cinquante années. Telle serait, croyons-nous, l'explication de cette vengeance si tardive, contrairement à ce qu'on voit d'ordinaire, que la vengeance est impatiente de s'assouvir.

Du reste, on sait que le promoteur de la troisième guerre punique fut Caton *le Censeur,* par son mot fameux : — *Delenda Carthago :* Il faut détruire Carthage, — qu'il répétait invariablement à la fin de tous ses discours

au sénat. Ainsi, on peut dire encore à bon droit que les Romains, dans cette vengeance perfide et atroce qu'ils exécutèrent aussitôt après le dernier versement de l'or carthaginois, suivirent le conseil du plus sage de leurs sénateurs, qui connaissait exactement le traité de paix : un vrai et pur Romain, *qui a remédié à la corruption des mœurs*.

En quoi donc de vrais et simples brigands eussent-ils pu faire pis que cela : bien entendu sur une moindre échelle?

Tels furent les Romains dans l'invasion de la Gaule cisalpine et la guerre d'Annibal.

Concluons, en définitive, que, déjà pour cette époque, les Romains ont pleinement confirmé par leurs actes l'appréciation de leur politique formulée par Mithridate, et qui nous sert d'épigraphe générale pour ces Recherches historiques, telle que la rapporte leur propre historien Salluste : — *Les Romains sont devenus grands par l'audace et par la fourberie, et en tirant de leurs guerres les moyens d'intenter de nouvelles guerres.*

Nous verrons plus loin s'ils furent autres dans l'invasion de la Gaule transalpine et la guerre de Vercingétorix.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

L'expédition d'Annibal considérée au point de vue historique et politique.

CAUSES DIVERSES, BUT SPÉCIAL ET MOYENS POLITIQUES DE CETTE EXPÉDITION.

DEUXIÈME PARTIE.

L'expédition d'Annibal considérée au point de vue géographique et militaire.

ITINÉRAIRE D'ANNIBAL : SA STRATÉGIE ; SA TACTIQUE DANS LES BATAILLES ; SA TACTIQUE POLITIQUE.

(Carte générale, **Les deux Gaules**, p. 79.)

TROISIÈME PARTIE.

Critique du récit de Tite-Live concernant l'expédition d'Annibal.

(Carte, **Itinéraire selon d'Anville,** page 307.)

CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 20, ligne 27 (lettre cassée), *lisez : Erycina ridens.*

— 252, — 3, *au lieu de* prends-moi ton pic, *lisez :* prends ton pic.

— 255, — 16, *littéralement* : et là n'était pas encore la fin des difficultés jusqu'au temps où, grâce aux travaux d'Hercule à cet endroit rocheux et en pente rapide, nous pûmes pousser notre marche à un mille plus loin, au bourg de *Novalesia.*

— 261, — 26, *au lieu de* sauf de vous apprendre, *lisez :* sauf de nous apprendre.

— 299, — 20, *au lieu de* Là donc, pendant, *lisez :* Là, pendant.

— 335, — 3, *au lieu de* avant qu'elle ait eu, *lisez :* avant qu'elle eût eu.

